COLLECTION

COMPLETTE

DES

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES,

LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

M. DIDEROT.

TOME II.



99 c 18

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES,
LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES
DE
M. DIDEROT.

TOME II.

LONDRES.

M. DCC. LXXIII.

PENSÉES

SUR

L'INTERPRÉTATION

DE

LA NATURE.

Quæ ſunt in luce tuemur
E tenebris. LUCRET. Lib. VI.

AUX
JEUNES GENS
QUI SE DISPOSENT A L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE.

JEUNE-HOMME, prends & lis. Si tu peux aller juſqu'à la fin de cet Ouvrage, tu ne ſeras pas incapable d'en entendre un meilleur. Comme je me ſuis moins propoſé de t'inſtruire que de t'exercer, il m'importe peu que tu adoptes mes idées, ou que tu les rejettes, pourvu qu'elles emploient toute ton attention. Un plus habile t'apprendra à connoître les forces de la Nature ; il me ſuffira de t'avoir fait eſſayer les tiennes. Adieu.

P. S. *Encore un mot, & je te laiſſe. Ayes toujours préſent à l'eſprit que la* Nature *n'eſt*

pas une machine, *qu'une* hypotheſe *n'eſt pas un* fait ; *& ſois aſſuré que tu ne m'auras point compris, par-tout où tu croiras appercevoir quelque choſe de contraire à ces principes.*

DE L'INTERPRÉTATION DE LA NATURE.

I.

C'Est de la Nature que je vais écrire. Je laiſſerai les penſées ſe ſuccéder ſous ma plume, dans l'ordre même ſelon lequel les objets ſe ſont offerts à ma réflexion, parce qu'elles n'en repréſenteront que mieux les mouvemens & la marche de mon eſprit. Ce ſeront ou des vues générales ſur l'art expérimental, ou des vues particulieres ſur un phénomene qui paroît occuper tous nos Philoſophes, & les diviſer en deux claſſes. Les uns ont, ce me ſemble, beaucoup d'inſtrumens & peu d'idées; les autres ont beaucoup d'idées & n'ont point d'inſtrumens. L'intérêt de la vérité demande que ceux qui réfléchiſſent daignaſſent enfin s'aſſocier à ceux qui ſe remuent, afin que le ſpéculatif fût diſpenſé de ſe donner du mouvement; que le manœuvre eût un but dans les mou-

vemens infinis qu'il ſe donne ; que tous nos efforts ſe trouvaſſent réunis & dirigés en même tems contre la réſiſtance de la Nature ; & que, dans cette eſpece de ligue philoſophique, chacun fît le rôle qui lui convient.

II.

UNE des vérités qui aient été annoncées de nos jours avec le plus de courage & de force (*), qu'un bon Phyſicien ne perdra point de vue, & qui aura certainement les ſuites les plus avantageuſes ; c'eſt que la région des Mathématiciens eſt un monde intellectuel, où ce que l'on prend pour des vérités rigoureuſes, perd abſolument cet avantage quand on l'apporte ſur notre terre. On en a conclu que c'étoit à la philoſophie expérimentale à rectifier les calculs de la géométrie, & cette conſéquence a été avouée même par les Géometres. Mais à quoi bon corriger le calcul géométrique par l'expérience ? N'eſt-il pas plus court de s'en tenir au réſultat de celle-ci ? d'où l'on voit que les mathématiques, tranſcendantes ſur-tout, ne conduiſent à rien de précis, ſans l'expérience, que c'eſt une eſpece de métaphyſique générale où les corps ſont dépouillés de leurs qualités individuelles, & qu'il reſteroit au moins à faire un grand ouvrage, qu'on pourroit appeller l'*Application de l'expérience à la géométrie*, ou *Traité de l'aberration des meſures.*

III.

JE ne ſais s'il y a quelque rapport entre l'eſprit du jeu & le génie mathématicien ; mais il y en a beaucoup entre un jeu & les mathématiques. Laiſ-

(*) *Voyez* l'Hiſtoire Naturelle générale & particuliere. Vol. I. Diſc. I.

ſant à part ce que le ſort met d'incertitude d'un côté, ou le comparant avec ce que l'abſtraction met d'inexactitude de l'autre, une partie de jeu peut être conſidérée comme une ſuite indéterminée de problêmes à réſoudre après des conditions données. Il n'y a point de queſtions de mathématiques à qui la même définition ne puiſſe convenir ; & la *Choſe* du Mathématicien n'a pas plus d'exiſtence dans la Nature, que celle du joueur. C'eſt de part & d'autre une affaire de convention. Lorſque les Géometres ont décrié les Métaphyſiciens, ils étoient bien éloignés de penſer que toute leur ſcience n'étoit qu'une métaphyſique. On demandoit un jour : *Qu'eſt-ce qu'un Métaphyſicien* ? Un Géometre répondit : *C'eſt un homme qui ne ſait rien.* Les Chymiſtes, les Phyſiciens, les Naturaliſtes, & tous ceux qui ſe livrent à l'art expérimental, non moins outrés dans leur jugement, me paroiſſent ſur le point de venger la métaphyſique, & d'appliquer la même définition au Géometre. Ils diſent : A quoi ſervent toutes ces profondes théories des corps céleſtes, tous ces énormes calculs de l'aſtronomie rationnelle, s'ils ne diſpenſent point Bradley ou Le Monnier d'obſerver le Ciel ? Et je dis heureux *le Géometre*, en qui une étude conſommée des ſciences abſtraites n'aura point affoibli le goût des beaux-arts ; à qui Horace & Tacite ſeront auſſi familiers que Newton ; qui ſaura découvrir les propriétés d'une courbe, & ſentir les beautés d'un Poëte ; dont l'eſprit & les ouvrages ſeront de tous les tems, & qui aura le mérite de toutes les Académies ! Il ne ſe verra point tomber dans l'obſcurité ; il n'aura point à craindre de ſurvivre à ſa renommée.

IV.

NOUS touchons au moment d'une grande révolution dans les ſciences. Au penchant que les eſprits me paroiſſent avoir à la morale, aux belles-lettres, à l'hiſtoire de la Nature & à la phyſique expérimentale, j'oſerois preſque aſſurer qu'avant qu'il ſoit cent ans, on ne comptera pas trois grands Géometres en Europe. Cette ſcience s'arrêtera tout court, où l'auront laiſſée les Bernouilli, les Euler, les Maupertuis, les Clairaut, les Fontaine & les d'Alembert. Ils auront poſé les colonnes d'Hercule. On n'ira point au delà. Leurs ouvrages ſubſiſteront dans les ſiecles à venir, comme ces pyramides d'Egypte, dont les maſſes chargées d'hyéroglyphes réveillent en nous une idée effrayante de la puiſſance & des reſſources des hommes qui les ont élevées.

V.

LORSQU'UNE ſcience commence à naître, l'extrême conſidération qu'on a dans la ſociété pour les inventeurs, le deſir de connoître par ſoi-même une choſe qui fait beaucoup de bruit, l'eſpérance de s'illuſtrer par quelque découverte, l'ambition de partager un titre avec des hommes illuſtres, tournent tous les eſprits de ce côté. En un moment elle eſt cultivée par une infinité de perſonnes de caracteres différens. Ce ſont ou des gens du monde, à qui leur oiſiveté peſe, ou des transfuges qui s'imaginent acquérir, dans la ſcience à la mode, une réputation qu'ils ont inutilement cherchée dans d'autres ſciences qu'ils abandonnent pour elles; les uns s'en font un métier; d'autres y ſont entraînés par goût. Tant d'efforts réunis portent aſſez rapidement la ſcience juſqu'où

elle peut aller. Mais à mesure que ses limites s'étendent, celles de la considération se resserrent. On n'en a plus que pour ceux qui se distinguent par une grande supériorité. Alors la foule diminue. On cesse de s'embarquer pour une contrée où les fortunes sont devenues rares & difficiles. Il ne reste à la science que des mercénaires, à qui elle donne du pain, & que quelques hommes de génie qu'elle continue d'illustrer longtems encore après que le prestige est dissipé, & que les yeux se sont ouverts sur l'inutilité de leurs travaux. On regarde toujours ces travaux comme des tours de force qui font honneur à l'humanité. Voilà l'abrégé historique de la géométrie, & celui de toutes les sciences qui cesseront d'instruire ou de plaire : je n'en excepte pas même l'histoire de la Nature.

VI.

QUAND on vient à comparer la multitude infinie des phénomenes de la Nature, avec les bornes de notre entendement & la foiblesse de nos organes, peut-on jamais attendre autre chose de la lenteur de nos travaux, de leurs longues & fréquentes interruptions, & de la rareté des génies créateurs, que quelques pieces rompues & séparées de la grande chaîne qui lie toutes choses ? . . . La philosophie expérimentale travailleroit pendant les siecles des siecles, que les matériaux qu'elle entasseroit, devenus à la fin, par leur nombre, au dessus de toute combinaison, seroient encore bien loin d'une énumération exacte. Combien ne faudroit-il pas de volumes pour renfermer les termes seuls par lesquels nous désignerions les collections distinctes de phénomenes, si les phénomenes étoient connus ? Quand la langue

philoſophique ſera-t-elle complette ; qui d'entre les hommes pourroit le ſavoir ? Si l'Eternel, pour manifeſter ſa toute-puiſſance plus évidemment encore que par les merveilles de la Nature, eût daigné développer le méchaniſme univerſel ſur des feuilles tracées de ſa propre main, croit-on que ce grand livre fût plus compréhenſible pour nous que l'Univers même ? Combien de pages en auroit entendu ce Philoſophe, qui, avec toute la force de tête qui lui avoit été donnée, n'étoit pas sûr d'avoir ſeulement embraſſé les conſéquences par leſquelles un ancien Géometre a déterminé le rapport de la ſphere au cylindre ? Nous aurions dans ces feuilles une meſure aſſez bonne de la portée des eſprits, & une ſatyre beaucoup meilleure de notre vanité. Nous pourrions dire : Fermat alla juſqu'à telle page ; Archimede étoit allé quelques pages plus loin. Quel eſt donc notre but ? l'exécution d'un ouvrage qui ne peut jamais être fait, & qui ſeroit fort au deſſus de l'intelligence humaine, s'il étoit achevé ? Ne ſommes-nous pas plus inſenſés que les premiers habitans de la plaine de Sennaar ? Nous connoiſſons la diſtance infinie qu'il y a de la terre aux cieux, & nous ne laiſſons pas que d'élever la tour. Mais eſt-il à préſumer qu'il ne viendra point un tems où notre orgueil découragé abandonnera l'ouvrage ? quelle apparence que logé étroitement & mal à ſon aiſe ici-bas, il s'opiniâtre à conſtruire un palais inhabitable au delà de l'atmoſphere ? quand il s'y opiniâtreroit, ne ſeroit il pas arrêté par la confuſion des langues, qui n'eſt déja que trop ſenſible & trop incommode dans l'Hiſtoire Naturelle ? D'ailleurs, l'Utile circonſcrit tout. Ce ſera l'Utile qui, dans quelques ſiecles, donnera des bornes à la Phyſique expérimentale,

comme il eſt ſur le point d'en donner à la Géométrie. J'accorde des ſiecles à cette étude, parce que la ſphere de ſon utilité eſt infiniment plus étendue que celle d'aucune ſcience abſtraite, & qu'elle eſt, ſans contredit, la baſe de nos véritables connoiſſances.

VII.

TANT que les choſes ne ſont que dans notre entendement, ce ſont nos opinions; ce ſont des notions qui peuvent être vraies ou fauſſes, accordées ou contredites. Elles ne prennent de la conſiſtance qu'en ſe liant aux êtres extérieurs. Cette liaiſon ſe fait ou par une chaîne interrompue d'expériences, ou par une chaîne ininterrompue de raiſonnemens qui tient d'un bout à l'obſervation, & de l'autre à l'expérience, ou par une chaîne d'expériences diſperſées d'eſpace en eſpace entre des raiſonnemens, comme des poids ſur la longueur d'un fil ſuſpendu par ſes deux extrêmités. Sans ces poids, le fil deviendroit le jouet de la moindre agitation qui ſe feroit dans l'air.

VIII.

ON peut comparer les notions qui n'ont aucun fondement dans la Nature, à ces forêts du Nord, dont les arbres n'ont point de racines. Il ne faut qu'un coup de vent, qu'un fait léger, pour renverſer toute une forêt d'arbres & d'idées.

IX.

LES hommes en ſont à peine à ſentir combien les loix de l'inveſtigation de la vérité ſont ſéveres, & combien le nombre de nos moyens eſt borné. Tout ſe réduit à revenir des ſens à la ré-

flexion, & de la réflexion aux ſens; rentrer en ſoi, & en ſortir ſans ceſſe, c'eſt le travail de l'abeille. On a battu bien du terrein en vain, ſi l'on ne rentre pas dans la ruche chargé de cire. On a fait bien des amas de cire inutile, ſi on ne ſait pas en former des rayons.

X.

MAIS, par malheur, il eſt plus facile & plus court de ſe conſulter ſoi que la Nature. Auſſi la raiſon eſt-elle portée à demeurer en elle-même, & l'inſtinct à ſe répandre au dehors. L'inſtinct va ſans ceſſe regardant, goûtant, touchant, écoutant; & il y auroit peut-être plus de phyſique expérimentale à apprendre en étudiant les Animaux, qu'en ſuivant les cours d'un Profeſſeur. Il n'y a point de charlatanerie dans leurs procédés. Ils tendent à leur but, ſans ſe ſoucier de ce qui les environne: s'ils nous ſurprennent, ce n'eſt point leur intention. L'étonnement eſt le premier effet d'un grand phénomene; c'eſt à la philoſophie à le diſſiper. Ce dont il s'agit dans un cours en philoſophie expérimentale, c'eſt de renvoyer ſon auditeur plus inſtruit, & non plus ſtupéfait. S'énorgueillir des phénomenes de la Nature, comme ſi l'on en étoit ſoi-même l'auteur, c'eſt imiter la ſottiſe d'un Editeur des *Eſſais*, qui ne pouvoit entendre le nom de Montagne ſans rougir. Une grande leçon, qu'on a ſouvent occaſion de donner, c'eſt l'aveu de ſon inſuffiſance. Ne vaut-il pas mieux ſe concilier la confiance des autres par la ſincérité d'un *je n'en ſais rien*, que de balbutier des mots & ſe faire pitié à ſoi-même, en s'efforçant de tout expliquer? Celui qui confeſſe librement qu'il ne ſait pas ce qu'il ignore, me diſpoſe à croire ce dont il entreprend de me rendre raiſon.

XI.

L'ÉTONNEMENT vient ſouvent de ce qu'on ſuppoſe pluſieurs prodiges où il n'y en a qu'un ; de ce qu'on imagine dans la Nature autant d'actes particuliers qu'on nombre de phénomenes, tandis qu'elle n'a peut-être jamais produit qu'un ſeul acte. Il ſemble même que, ſi elle avoit été dans la néceſſité d'en produire pluſieurs, les différens réſultats de ces actes ſeroient iſolés ; qu'il y auroit des collections de phénomenes indépendantes les unes des autres, & que cette chaîne générale, dont la philoſophie ſuppoſe la continuité, ſe romproit en pluſieurs endroits. L'indépendance abſolue d'un ſeul fait eſt incompatible avec l'idée de tout ; & ſans l'idée de tout, plus de philoſophie.

XII.

IL ſemble que la Nature ſe ſoit plu à varier le même méchaniſme d'une infinité de matieres différentes [*]. Elle n'abandonne un genre de productions qu'après en avoir multiplié les individus ſous toutes les faces poſſibles. Quand on conſidere le regne animal, & qu'on s'apperçoit que parmi les quadrupedes, il n'y en a pas un qui n'ait les fonctions & les parties, ſur-tout intérieures, entiérement ſemblables à un autre quadrupede, ne croiroit-on pas volontiers qu'il n'y a jamais eu qu'un premier animal prototype de tous les animaux dont la Nature n'a fait qu'allonger, raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer certains organes ? Imaginez les doigts

(*) *Voyez* l'Hiſt. Nat. Tom. IV. l'Hiſt. de l'Ane ; & un petit ouvrage Latin intitulé : *Diſſertatio inauguralis métaphyſica, de univerſali Naturæ ſyſtemate, pro gradu Doctoris habita*, imprimé à Erlang en 1751, & apporté en France par Mr. de M**** en 1753.

de la main réunis, & la matiere des ongles ſi abondante, que venant à s'étendre & à ſe gonfler, elle enveloppe & couvre le tout; au lieu de la main d'un homme, vous aurez le pied d'un cheval [*]. Quand on voit les métamorphoſes ſucceſſives de l'enveloppe du prototype, quel qu'il ait été, approcher un regne d'un autre regne, par des degrés inſenſibles, & peupler les confins des deux regnes [s'il eſt permis de ſe ſervir du terme de *confins*, où il n'y a qu'une diviſion réelle] & peupler, dis-je, les confins des deux regnes, d'êtres incertains, ambigus, dépouillés en grande partie des formes, des qualités, & des fonctions de l'un, & revêtus des formes, des qualités, des fonctions de l'autre, qui ne ſe ſentiroit porté à croire qu'il n'y a jamais eu qu'un premier être prototype de tous les êtres? Mais que cette conjecture philoſophique ſoit admiſe avec le Docteur Baumann, comme vraie, ou rejettée avec M. de Buffon, comme fauſſe, on ne niera pas qu'il ne faille l'embraſſer comme une hypotheſe eſſentielle au progrès de la phyſique expérimentale, à celui de la philoſophie rationnelle, à la découverte & à l'explication des phénomènes qui dépendent de l'organiſation. Car il eſt évident que la Nature n'a pu conſerver tant de reſſemblance dans les parties, & affecter tant de variété dans les formes, ſans avoir ſouvent rendu ſenſible, dans un être organiſé, ce qu'elle a dérobé dans un autre. C'eſt une femme qui aime à ſe traveſtir, & dont les différens déguiſemens, laiſſant échapper tantôt une partie, tantôt une autre, donnent quelqu'eſpérance à ceux qui la ſuivent

(*) *Voyez* l'Hiſt. Nat. gén. & part. Tom. IV. Deſcription du Cheval, par Mr. d'Aubenton.

avec aſſiduité, de connoître un jour toute ſa perſonne.

XIII.

On a découvert qu'il y a dans un ſexe le même fluide ſéminal que dans l'autre ſexe. Les parties qui contiennent ce fluide ne ſont plus inconnues. On s'eſt apperçu des altérations ſingulieres qui ſurviennent dans certains organes de la femelle, quand la Nature la preſſe fortement de rechercher le mâle [*]. Dans l'approche des ſexes, quand on vient à comparer les ſymptômes du plaiſir de l'un, aux ſymptômes du plaiſir de l'autre, & qu'on s'eſt aſſuré que la volupté ſe conſomme dans tous les deux par des élancemens également caractériſés, diſtincts & battus, on ne peut douter qu'il n'y ait auſſi des émiſſions ſemblables du fluide ſéminal. Mais où & comment cette émiſſion dans la femme ? que devient le fluide ? Quelle route ſuit-il ? c'eſt ce qu'on ne ſaura que quand la Nature, qui n'eſt pas également myſtérieuſe en tout, & par-tout, ſe ſera dévoilée dans une autre eſpece : ce qui arrivera apparemment de l'une de ces deux manieres ; ou les formes ſeront plus évidentes dans les organes ; ou l'émiſſion du fluide ſe rendra ſenſible à ſon origine & ſur toute ſa route, par ſon abondance extraordinaire. Ce qu'on a vu diſtinctement dans un être, ne tarde pas à ſe manifeſter dans un être ſemblable. En phyſique expérimentale, on apprend à appercevoir les petits phénomenes dans les grands ; de même qu'en phyſique rationnelle, on apprend à connoître les grands corps dans les petits.

(*) Voyez dans l'*Hiſt. nat. gén. & particul.* le Diſc. ſur la Génér.

XIV.

JE me repréſente la vaſte enceinte des ſciences, comme un grand terrein parſemé de places obſcures & de places éclairées. Nos travaux doivent avoir pour but, ou d'étendre les limites des places éclairées, ou de multiplier ſur le terrein les centres de lumiere. L'un appartient au génie qui crée, l'autre à la ſagacité qui perfectionne.

XV.

NOUS avons trois moyens principaux; l'obſervation de la Nature, la réflexion & l'expérience. L'obſervation recueille les faits, la réflexion les combine, l'expérience vérifie le réſultat de la combinaiſon. Il faut que l'obſervation de la Nature ſoit aſſidue, que la réflexion ſoit profonde, & que l'expérience ſoit exacte. On voit rarement ces moyens réunis. Auſſi les génies créateurs ne ſont-ils pas communs.

XVI.

LE Philoſophe qui n'apperçoit ſouvent la vérité que comme le Politique mal-adroit apperçoit l'occaſion, par le côté chauve, aſſure qu'il eſt impoſſible de la ſaiſir, dans le moment où la main du manœuvre eſt portée par le haſard ſur le côté qui a des cheveux. Il faut cependant avouer que parmi ces manouvriers d'expériences, il y en a de bien malheureux : l'un d'eux emploiera toute ſa vie à obſerver des inſectes, & ne verra rien de nouveau : un autre jettera ſur eux un coup d'œil en paſſant, & appercevra le polype, ou le puceron hermaphrodite.

XVII.

SONT-ce les hommes de génie qui ont manqué à

à l'Univers ? nullement. Eſt-ce en eux défaut de méditation & d'étude ? encore moins. L'hiſtoire des ſciences fourmille de noms illuſtres ; la ſurface de la terre eſt couverte de monumens de nos travaux. Pourquoi donc poſſédons-nous ſi peu de connoiſſances certaines ? Par quelle fatalité les ſciences ont-elles fait ſi peu de progrès ? Sommes-nous deſtinés à n'être jamais que des enfans ? J'ai déja annoncé la réponſe à ces queſtions. Les ſciences abſtraites ont occupé trop long-tems, & avec trop peu de fruit, les meilleurs eſprits ; ou l'on n'a point étudié ce qu'il importoit de ſavoir, ou l'on n'a mis ni choix, ni vues, ni méthode dans ſes études ; les mots ſe ſont multipliés ſans fin, & la connoiſſance des choſes eſt reſtée en arriere.

XVIII.

La véritable maniere de philoſopher, c'eût été & ce ſeroit d'appliquer l'entendement à l'entendement ; l'entendement & l'expérience aux ſens ; les ſens à la Nature ; la Nature à l'inveſtigation des inſtrumens ; les inſtrumens à la recherche & à la perfection des Arts qu'on jetteroit au peuple pour lui apprendre à reſpecter la philoſophie.

XIX.

Il n'y a qu'un ſeul moyen de rendre la philoſophie vraiment recommandable aux yeux du vulgaire ; c'eſt de la lui montrer accompagnée de l'utilité. Le vulgaire demande toujours, *à quoi cela ſert-il* ? & il ne faut jamais ſe trouver dans le cas de lui répondre, *à rien* : il ne ſait pas que ce qui éclaire le Philoſophe, & ce qui ſert au vulgaire, ſont deux choſes fort différentes, puiſque

l'entendement du Philoſophe eſt ſouvent éclairé par ce qui nuit, & obſcurci par ce qui ſert.

XX.

LES faits, de quelque nature qu'ils ſoient, ſont la véritable richeſſe du Philoſophe. Mais un des préjugés de la philoſophie rationnelle, c'eſt que celui qui ne ſaura pas nombrer ſes écus, ne ſera guere plus riche que celui qui n'aura qu'un écu. La philoſophie rationnelle s'occupe malheureuſement beaucoup plus à rapprocher & à lier les faits qu'elle poſſede, qu'à en recueillir de nouveaux.

XXI.

RECUEILLIR & lier les faits, ce ſont deux occupations bien pénibles; auſſi les Philoſophes les ont-ils partagées entr'eux. Les uns, manœuvres utiles & laborieux, paſſent leur vie à raſſembler des matériaux; les autres, orgueilleux architectes, s'empreſſent à les mettre en œuvre. Mais le tems a renverſé juſqu'aujourd'hui preſque tous les édifices de la philoſophie rationnelle. Le manœuvre poudreux apporte tôt ou tard des ſouterreins, où il creuſe en aveugle, le morceau fatal à cette architecture élevée à force de tête; elle s'écroule, & il ne reſte que des matériaux confondus pêle-mêle, juſqu'à ce qu'un autre génie téméraire en entreprenne une combinaiſon nouvelle. Heureux le Philoſophe ſyſtématique à qui la Nature aura donné, comme autrefois à Epicure, à Lucrece, à Ariſtote, à Platon, une imagination forte, une grande éloquence, l'art de préſenter ſes idées ſous des images frappantes & ſublimes! L'édifice qu'il a conſtruit pourra tomber un jour; mais ſa ſtatue reſtera debout au

milieu des ruines ; & la pierre qui ſe détachera de la montagne ne la briſera point, parce que les pieds n'en ſont pas d'argille.

XXII.

L'ENTENDEMENT a ſes préjugés ; le ſens, ſon incertitude ; la mémoire, ſes limites ; l'imagination, ſes lueurs ; les inſtrumens, leur imperfection. Les phénomenes ſont infinis ; les cauſes cachées ; les formes peut-être tranſitoires. Nous n'avons, contre tant d'obſtacles que nous trouvons en nous, & que la Nature nous oppoſe au dehors, qu'une expérience lente, qu'une réflexion bornée. Voilà les leviers avec leſquels la philoſophie s'eſt propoſée de remuer le Monde.

XXIII.

NOUS avons diſtingué deux ſortes de philoſophie, l'expérimentale & la rationnelle. L'une a les yeux bandés, marche toujours en tâtonnant, ſaiſit tout ce qui lui tombe ſous les mains, & rencontre à la fin des choſes précieuſes. L'autre recueille ces matieres précieuſes, & tâche de s'en former un flambeau ; mais ce flambeau prétendu lui a, juſqu'à préſent, moins ſervi que le tâtonnement à ſa rivale ; & cela devoit être. L'expérience multiplie ſes mouvemens à l'infini ; elle eſt ſans ceſſe en action ; elle met à chercher des phénomenes, tout le tems que la raiſon emploie à chercher des analogies. La philoſophie expérimentale ne ſait ni ce qui lui viendra, ni ce qui ne lui viendra pas de ſon travail ; mais elle travaille ſans relâche. Au contraire, la philoſophie rationnelle peſe les poſſibilités, prononce & s'arrête tout court ; elle dit hardiment : *On ne veut décompoſer la lumiere* : la philoſophie expé-

rimentale l'écoute, & ſe tait devant elle pendant des ſiecles entiers ; puis tout-à-coup elle montre le priſme, & dit : *La lumiere ſe décompoſe.*

XXIV.

ESQUISSE de la phyſique expérimentale.

La phyſique expérimentale s'occupe en général de l'*Exiſtence*, des *Qualités* & de l'*Emploi*.

L'EXISTENCE embraſſe l'*hiſtoire*, la *deſcription*, la *génération*, la *conſervation* & la *deſtruction*.

L'*hiſtoire* eſt des lieux, de l'importation, de l'exportation, du prix, des préjugés, &c.

La *deſcription*, de l'intérieur & de l'extérieur, par toutes les qualités ſenſibles.

La *génération*, priſe depuis la premiere origine juſqu'à l'état de perfection.

La *conſervation*, de tous les moyens de fixer dans cet état.

La *deſtruction*, priſe depuis l'état de perfection juſqu'au dernier degré connu de *décompoſition* ou de *dépériſſement*, de *diſſolution* ou de *réſolution*.

Les QUALITÉS ſont générales ou particulieres.

J'appelle *générales*, celles qui ſont communes à tous les êtres, & qui n'y varient que par la quantité.

J'appelle *particulieres*, celles qui conſtituent l'être tel ; ces dernieres ſont, ou de la ſubſtance *en maſſe*, ou de la ſubſtance *diviſée* ou *décompoſée*.

L'EMPLOI s'étend à la *comparaiſon*, à l'*application* & à la *combinaiſon*.

La *comparaiſon* ſe fait, ou par les reſſemblances, ou par les différences.

L'*application* doit être la plus étendue & la plus variée qu'il eſt poſſible.

La *combinaiſon* eſt analogue ou bizarre.

XXV.

Je dis *analogue* ou *bizarre*, parce que tout a ſon réſultat dans la Nature; l'expérience la plus extravagante, ainſi que la plus raiſonnée. La philoſophie expérimentale, qui ne ſe propoſe rien, eſt toujours contente de ce qui lui vient; la philoſophie rationnelle eſt toujours inſtruite, lors même que ce qu'elle s'eſt propoſé ne lui vient pas.

XXVI.

La philoſophie expérimentale eſt une étude innocente, qui ne demande preſqu'aucune préparation de l'ame. On n'en peut pas dire autant des autres parties de la philoſophie. La plupart augmentent en nous la fureur des conjectures. La philoſophie expérimentale la réprime à la longue. On s'ennuie tôt ou tard de deviner maladroitement.

XXVII.

Le goût de l'obſervation peut être inſpiré à tous les hommes; il ſemble que celui de l'expérience ne doive être inſpiré qu'aux hommes riches.

L'obſervation ne demande qu'un uſage habituel des ſens; l'expérience exige des dépenſes continuelles. Il ſeroit à ſouhaiter que les Grands ajoutaſſent ce moyen de ſe ruiner à tant d'autres moins honorables qu'ils ont imaginés. Tout bien conſidéré, il vaudroit mieux qu'ils fuſſent appauvris par un Chymiſte, que dépouillés par des gens d'affaires, entêtés de la phyſique expérimentale, qui les amuſeroit quelquefois, qu'agités par l'ombre du plaiſir qu'ils pourſuivent ſans ceſſe, & qui leur échappe toujours. Je dirois volontiers aux Philoſophes dont la fortune eſt bornée, &

qui ſe ſentent portés à la phyſique expérimentale, ce que je conſeillerois à mon ami, s'il étoit tenté de la jouiſſance d'une belle Courtiſanne : *Laïdem habeto, dummodò te Laïs non habeat.* C'eſt un conſeil que je donnerois encore à ceux qui ont l'eſprit aſſez étendu pour imaginer des ſyſtêmes, & qui ſont aſſez opulens pour les vérifier par l'expérience. Ayez un ſyſtême, j'y conſens; mais ne vous en laiſſez pas dominer : *Laïdem habeto.*

XXVIII.

LA phyſique expérimentale peut être comparée, dans ſes bons effets, au conſeil de ce pere, qui dit à ſes enfans en mourant, qu'il y avoit un tréſor caché dans ſon champ, mais qu'il ne ſavoit point en quel endroit. Ses enfans ſe mirent à bêcher le champ : ils ne trouverent pas le tréſor qu'ils cherchoient; mais ils firent, dans la ſaiſon, une récolte abondante à laquelle ils ne s'attendoient pas.

XXIX.

L'ANNÉE ſuivante, un des enfans dit à ſes freres : J'ai ſoigneuſement examiné le terrein que notre pere nous a laiſſé, & je penſe avoir découvert l'endroit du tréſor. Ecoutez, voici comment j'ai raiſonné : Si le tréſor eſt caché dans le champ, il doit y avoir dans ſon enceinte quelques ſignes qui marquent l'endroit; or, j'ai apperçu des traces ſingulieres vers l'angle qui regarde l'orient; le ſol y paroît avoir été remué. Nous nous ſommes aſſurés, par notre travail de l'année paſſée, que le tréſor n'eſt point à la ſurface de la terre; il faut donc qu'il ſoit caché dans ſes entrailles : prenons inceſſamment la bêche, & creuſons juſqu'à ce que nous ſoyons parvenus au ſouterrein de

l'avarice. Tous les freres, entraînés, moins par la force de la raiſon que par le deſir de la richeſſe, ſe mirent à l'ouvrage. Ils avoient déja creuſé profondément ſans rien trouver; l'eſpérance commençoit à les abandonner, & le murmure à ſe faire entendre, lorſqu'un d'entr'eux s'imagina reconnoître la préſence d'une mine, à quelques particules brillantes. C'en étoit, en effet, une de plomb qu'on avoit anciennement exploitée, qu'ils travaillerent, & qui leur produiſit beaucoup. Tel eſt quelquefois la ſuite des expériences ſuggérées par les obſervations & les idées ſyſtématiques de la philoſophie rationnelle. C'eſt ainſi que les Chymiſtes & les Géometres, en s'opiniâtrant à la ſolution des ploblêmes, peut-être impoſſibles, ſont parvenus à des découvertes plus importantes que cette ſolution.

XXX.

La grande habitude de faire des expériences, donne aux manouvriers d'opérations les plus groſſiers, un preſſentiment qui a le caractere de l'inſpiration. Il ne tiendroit qu'à eux de s'y tromper comme Socrate, & de l'appeller un démon familier. Socrate avoit une ſi prodigieuſe habitude de conſidérer les hommes, & de peſer les circonſtances, que dans les occaſions les plus délicates, il s'exécutoit ſecrétement en lui une combinaiſon prompte & juſte, ſuivie d'un pronoſtic, dont l'événement ne s'écartoit guere. Il jugeoit les hommes comme les gens de goût jugent des ouvrages d'eſprit par ſentiment. Il en eſt de même, en phyſique expérimentale, de l'inſtinct de nos grands manouvriers. Ils ont vu ſi ſouvent, & de ſi près, la Nature dans ſes opérations, qu'ils devinent, avec aſſez de préciſion, le cours qu'elle

pourra ſuivre, dans les cas où il leur prend envie de la provoquer par les eſſais les plus bizarres. Ainſi le ſervice le plus important qu'ils aient à rendre à ceux qu'ils initient à la philoſophie expérimentale, c'eſt bien moins de les inſtruire du procédé & du réſultat, que de faire paſſer en eux cet eſprit de divination, par lequel on *ſubodore*, pour ainſi dire, des procédés inconnus, des expériences nouvelles, des réſultats ignorés.

XXXI.

COMMENT cet eſprit ſe communique-t-il ? Il faudroit que celui qui en eſt poſſédé, deſcendît en lui-même pour reconnoître diſtinctement ce que c'eſt, ſubſtituer au démon familier des notions intelligibles & claires, & les développer aux autres. S'il trouvoit, par exemple, que c'eſt *une facilité de ſuppoſer ou d'appercevoir des oppoſitions ou des analogies, qui a ſa ſource dans une connoiſſance pratique des qualités phyſiques des êtres conſidérés ſolitairement, ou de leurs effets réciproques, quand on les conſidere en combinaiſon ;* il étendroit cette idée, il l'appuieroit d'une infinité de faits qui ſe préſenteroient à ſa mémoire ; ce ſeroit une hiſtoire fidelle de toutes les extravagances apparentes qui lui ont paſſé par la tête. Je dis *extravagances ;* car quel autre nom donner à cet enchaînement de conjectures, fondées ſur des oppoſitions ou des reſſemblances ſi éloignées, ſi imperceptibles, que les rêves d'un malade ne paroiſſent, ni plus bizarres, ni plus découſus ? Il n'y a quelquefois pas une propoſition qui ne puiſſe être contredite, ſoit en elle-même, ſoit dans ſa liaiſon avec celle qui la précede ou qui la ſuit. C'eſt un tout ſi précaire, & dans les ſuppoſitions, & dans les conſéquences, qu'on a ſouvent dédaigné de faire,

ou les obſervations, ou les expériences qu'on en concluoit.

EXEMPLES.

XXXII.

1. *Premieres Conjectures.* Il eſt un corps que l'on appelle *Môle.* Ce corps ſingulier s'engendre dans la femme, &, ſelon quelques-uns, ſans le concours de l'homme. De quelque maniere que le myſtere de la génération s'accompliſſe, il eſt certain que les deux ſexes y cooperent. La môle ne ſeroit-elle point un aſſemblage, ou de tous les élémens qui émanent de la femme dans la production de l'homme, ou de tous les élémens qui émanent de l'homme dans ſes différentes approches de la femme ? Ces élémens qui ſont tranquilles dans l'homme, répandus & retenus dans certaines femmes d'un tempérament ardent, d'une imagination forte, ne pourroient-ils pas s'y échauffer, s'y exalter, & y prendre de l'activité ? Ces élémens qui ſont tranquilles dans la femme, ne pourroient-ils pas y être mis en action, ſoit par une préſence ſeche & ſtérile, & des mouvemens inféconds & purement voluptueux de l'homme, ſoit par la violence & la contrainte des deſirs provoqués de la femme, ſortir de leurs réſervoirs, ſe porter dans la matrice, s'y arrêter, & s'y combiner d'eux-mêmes ? La môle ne ſeroit-elle point le réſultat de cette combinaiſon ſolitaire, ou des élémens émanés de la femme, ou des élémens fournis par l'homme ? Mais ſi la môle eſt le réſultat d'une combinaiſon telle que je la ſuppoſe, cette combinaiſon aura ſes loix auſſi invariables que celles de la génération. La môle aura donc une organiſation conſtante. Prenons le ſcalpel, ouvrons des môles & voyons; peut-être

même découvririons-nous des môles diſtinguées par quelques veſtiges relatifs à la différence des ſexes. Voilà ce que l'on peut appeller l'art de procéder de ce qu'on ne connoît point à ce qu'on connoît moins encore. C'eſt cette habitude de déraiſon que poſſedent, dans un degré ſurprenant, ceux qui ont acquis, ou qui tiennent de la Nature le génie de la phyſique expérimentale; c'eſt à ces ſortes de rêves qu'on doit pluſieurs découvertes. Voilà l'eſpece de divination qu'il faut apprendre aux éleves, ſi toutefois cela s'apprend.

2. Mais ſi l'on vient à découvrir, avec le tems, que la môle ne s'engendre jamais dans la femme ſans la coopération de l'homme, voici quelques conjectures nouvelles, beaucoup plus vraiſemblables que les précédentes, qu'on pourra former ſur ce corps extraordinaire. Ce tiſſu de vaiſſeaux ſanguins qu'on appelle le Placenta, eſt, comme on ſait, une calotte ſphérique, une eſpece de champignon qui adhere, par ſa partie convexe, à la matrice, pendant tout le tems de la groſſeſſe, auquel le cordon ombilical ſert comme de tige, qui ſe détache de la matrice dans les douleurs de l'enfantement, & dont la ſurface eſt égale, quand une femme eſt ſaine, & que ſon accouchement eſt heureux. Les êtres n'étant jamais ni dans leur génération, ni dans leur conformation, ni dans leur uſage, que ce que les réſiſtances, les loix du mouvement & l'ordre univerſel les déterminent à être, s'il arrivoit que cette calotte ſphérique, qui ne paroît tenir à la matrice que par application & contact, s'en détachât peu à peu par ſes bords, dès le commencement de la groſſeſſe, enſorte que les progrès de la ſéparation ſuiviſſent exactement ceux de l'accroiſſement du volume; j'ai penſé que ſes bords libres de toute

attache, iroient toujours en s'approchant & en affectant la forme ſphérique ; que le cordon ombilical tiré par deux forces contraires, l'une des bords ſéparés & convexes de la calotte qui tendroit à le raccourcir, & l'autre du poids du fœtus qui tendroit à l'allonger ; ſeroit beaucoup plus court que dans les cas ordinaires ; qu'il viendroit un moment où ces bords coincideroient, s'uniroient entiérement, & formeroient une eſpece d'œuf, au centre duquel on trouveroit un fœtus bizarre dans ſon organiſation, comme il l'a été dans ſa production, oblitéré, contraint, étouffé ; & que cet œuf ſe nourriroit, juſqu'à ce que ſa peſanteur achevât de détacher la petite partie de ſa ſurface qui reſteroit adhérente, qu'il tombât iſolé dans la matrice, & qu'il en fût expulſé par une ſorte de ponte, comme l'œuf de la poule, avec lequel il a quelque analogie, du moins par ſa forme. Si ces conjectures ſe vérifioient dans une môle, & qu'il fût cependant démontré que cette môle s'eſt engendrée dans la femme ſans aucune approche de l'homme, il s'enſuivroit évidemment que le fœtus eſt tout formé dans la femme, & que l'action de l'homme ne concourt qu'au développement.

XXXIII.

Secondes Conjectures. Suppoſé que la Terre ait un noyau ſolide de verre, ainſi qu'un de nos plus grands Philoſophes le prétend, & que ce noyau ſoit revêtu de pouſſiere ; on peut aſſurer qu'en conſéquence des loix de la force centrifuge, qui tend à approcher les corps libres de l'Equateur, & à donner à la Terre la forme d'un ſphéroïde applati, les couches de cette pouſſiere doivent être moins épaiſſes aux Poles que ſous aucun

autre parallele ; que peut-être le noyau eſt à nud aux deux extrêmités de l'axe, & que c'eſt à cette particularité qu'il faut attribuer la direction de l'aiguille aimantée, & les aurores boréales qui ne ſont probablement que des courans de matiere électrique.

Il y a grande apparence que le magnétiſme & l'électricité dépendent des mêmes cauſes. Pourquoi ne ſeroient-ce pas des mouvemens de rotation du globe, & de l'énergie des matieres dont il eſt compoſé, combinée avec l'action de la Lune ? Le flux & reflux, les courans, les vents, la lumiere, le mouvement des particules libres du globe, peut-être même celui de toute ſa croûte entiere ſur ſon noyau, &c. operent d'une infinité de manieres un frottement continuel ; l'effet des cauſes qui agiſſent ſenſiblement, & ſans ceſſe, forme à la ſuite des ſiecles un produit conſidérable ; le noyau du globe eſt une maſſe de verre, ſa ſurface n'eſt couverte que de détrimens de verre, de ſables & de matieres vitrifiables ; le verre eſt, de toutes les ſubſtances, celle qui donne le plus d'électricité par le frottement : pourquoi la maſſe totale de l'électricité terreſtre ne ſeroit-elle pas le réſultat de tous les frottemens opérés, ſoit à la ſurface de la Terre, ſoit à celle de ſon noyau ? Mais de cette cauſe générale, il eſt à préſumer qu'on déduira, par quelques tentatives, une cauſe particuliere qui conſtituera entre deux grands phénomenes, je veux dire, la poſition de l'aurore boréale & la direction de l'aiguille aimantée, une liaiſon ſemblable à celle dont on a conſtaté l'exiſtence entre le magnétiſme & l'électricité, en aimantant des aiguilles ſans aimant, & par le moyen ſeul de l'électricité. On peut avouer ou contredire ces notions, parce qu'elles

n'ont encore de réalité que dans mon entendement. C'eſt aux expériences à leur donner plus de ſolidité, & c'eſt au Phyſicien à en imaginer qui ſéparent les phénomenes, ou qui achevent de les identifier.

XXXIV.

Troiſiemes Conjectures. La matiere électrique répand dans les lieux où l'on électriſe une odeur ſulfureuſe ſenſible ; ſur cette qualité, les Chymiſtes n'étoient-ils pas autoriſés à s'en emparer ? Pourquoi n'ont-ils pas eſſayé, par tous les moyens qu'ils ont en main, des fluides chargés de la plus grande quantité poſſible de matiere électrique ? On ne ſait ſeulement pas encore ſi l'eau électriſée diſſout plus ou moins promptement le ſucre que l'eau ſimple. Le feu de nos fourneaux augmente conſidérablement le poids de certaines matieres, telles que le plomb calciné ; ſi le feu de l'électricité conſtamment appliqué ſur ce métal en calcination, augmentoit encore cet effet, n'en réſulteroit-il pas une nouvelle analogie entre le feu électrique & le feu commun ? On a eſſayé ſi ce feu extraordinaire ne porteroit point quelque vertu dans les remedes, & ne rendroit point une ſubſtance plus efficace, un topique plus actif ; mais n'a-t-on pas abandonné trop tôt ces eſſais ? Pourquoi l'électricité ne modifieroit-elle pas la formation des cryſtaux & leurs propriétés ? Combien de conjectures à former d'imagination, & à confirmer ou détruire par l'expérience. *Voyez l'article ſuivant.*

XXXV.

Quatriemes Conjectures. La plupart des météores, les feux folets, les exhalaiſons, les étoiles tombantes, les phoſphores naturels & artificiels, les bois pourris & lumineux, ont-ils d'autres

d'autres cauſes que l'électricité ? Pourquoi ne fait-on pas ſur ces phoſphores les expériences néceſſaires pour s'en aſſurer ? Pourquoi ne penſe-t-on pas à reconnoître ſi l'air, comme le verre, n'eſt pas un corps électrique par lui-même, c'eſt-à-dire, un corps qui n'a beſoin que d'être frotté & battu pour s'électriſer ? Qui ſait ſi l'air chargé de matiere ſulfureuſe ne ſe trouveroit pas plus ou moins électrique que l'air pur ? Si l'on fait tourner avec une grande rapidité, dans l'air, une verge de métal, qui lui oppoſe beaucoup de ſurface, on découvrira ſi l'air eſt électrique, & ce que la verge en aura reçu d'électricité. Si pendant l'expérience on brûle du ſoufre & d'autres matieres, on reconnoîtra celles qui augmenteront & celles qui diminueront la qualité électrique de l'air. Peut-être l'air froid des Poles eſt-il plus ſuſceptible d'électricité que l'air chaud de l'Equateur ; & comme la glace eſt électrique & que l'eau ne l'eſt point, qui ſait ſi ce n'eſt pas à l'énorme quantité de ces glaces éternelles, amaſſées vers les Poles, & peut-être mues ſur le noyau de verre plus découvert aux Poles qu'ailleurs, qu'il faut attribuer les phénomenes de la direction de l'aiguille, & de l'apparition des aurores boréales, qui ſemblent dépendre également de l'électricité, comme nous l'avons inſinué dans nos conjectures ſecondes. L'obſervation a rencontré un des reſſorts les plus généraux & les plus puiſſans de la Nature ; c'eſt à l'expérience à en découvrir les effets.

XXXVI.

Cinquiemes Conjectures. Si une corde d'inſtrument eſt tendue, & qu'un obſtacle léger la diviſe en deux parties inégales, de maniere qu'il n'em-

pêche point la communication des vibrations de l'une des parties à l'autre ; on ſait que cet obſtacle détermine la plus grande à ſe diviſer en portions vibrantes, telles que les deux parties de la corde rendent un uniſſon, & que les portions vibrantes de la plus grande ſont compriſes chacune entre deux points immobiles. La reſonnance du corps n'étant point la cauſe de la diviſion de la plus grande, mais l'uniſſon des deux parties étant ſeulement un effet de cette diviſion ; j'ai penſé que, ſi on ſubſtituoit à la corde d'inſtrument une verge de métal, & qu'on la frappât violemment, il ſe formeroit ſur ſa longueur des ventres & des nœuds ; qu'il en ſeroit de même de tout corps élaſtique ſonore ou non ; que ce phénomene, qu'on croit particulier aux cordes vibrantes, a lieu d'une maniere plus ou moins forte dans toute percuſſion ; qu'il tient aux loix générales de la communication du mouvement ; qu'il y a dans les corps choqués des parties oſcillantes infiniment petites, & des nœuds ou points immobiles infiniment proches ; que ces parties oſcillantes & ces nœuds ſont les cauſes du frémiſſement que nous éprouvons par la ſenſation du toucher dans les corps, après le choc, tantôt ſans qu'il y ait de tranſlation locale, tantôt après que la tranſlation locale a ceſſé ; que cette ſuppoſition eſt conforme à la nature du frémiſſement, qui n'eſt pas de toute la ſurface touchée, à toute la ſurface de la partie ſenſible qui touche, mais d'une infinité de points répandus ſur la ſurface du corps touché, vibrans confuſément entre une infinité de points immobiles ; qu'apparemment dans les corps connus élaſtiques, la force d'inertie diſtribuée uniformément dans la maſſe, fait en un point quelconque la fonction

d'un petit obſtacle relativement à un autre point; qu'en ſuppoſant la partie frappée d'une corde vibrante infiniment petite, & conſéquemment les ventres infiniment petits, & les nœuds infiniment près, on a, ſelon une direction, &, pour ainſi dire, ſur une ſeule ligne, une image de ce qui s'exécute en tout ſens dans un ſolide choqué par un autre; que, puiſque la longueur de la partie interceptée de la corde vibrante étant donnée, il n'y a aucune cauſe qui puiſſe multiplier ſur l'autre partie le nombre des points immobiles; que, puiſque ce nombre eſt le même, quelle que ſoit la force du coup; & que, puiſqu'il n'y a que la vîteſſe des oſcillations qui varie, dans le choc des corps, le frémiſſement ſera plus ou moins violent; mais que le rapport en nombre des points vibrans aux points immobiles ſera le même; & que la quantité des matieres en repos dans ces corps ſera conſtante, quelles que ſoient la force du choc, la denſité du corps, la cohéſion des parties. Le Géometre n'a donc plus qu'à étendre le calcul de la corde vibrante au priſme, à la ſphere, au cylindre, pour trouver la loi générale de la diſtribution du mouvement dans un corps choqué; loi qu'on étoit bien éloigné de rechercher juſqu'à préſent, puiſqu'on ne penſoit pas même à l'exiſtence du phénomene, & qu'on ſuppoſoit, au contraire, la diſtribution du mouvement uniforme dans toute la maſſe, quoique, dans le choc, le frémiſſement indiquât, par la voie de la ſenſation, la réalité des points vibrans répandus entre des points immobiles; je dis *dans le choc*, car il eſt vraiſemblable que, dans les communications du mouvement où le choc n'a aucun lieu, un corps eſt lancé comme le ſeroit la molécule la plus petite, & que le mouvement

mouvement eſt uniformément de toute la maſſe à la fois. Auſſi le frémiſſement eſt-il nul dans tous ces cas, ce qui acheve d'en diſtinguer le cas du choc.

2. Par le principe de la décompoſition des forces, on peut toujours réduire à une ſeule force toutes celles qui agiſſent ſur un corps : ſi la quantité & la direction de la force qui agit ſur le corps ſont données, & qu'on cherche à déterminer le mouvement qui en réſulte, on trouve que le corps va en avant, comme ſi la force paſſoit par le centre de gravité, & qu'il tournât de plus autour du centre de gravité, comme ſi ce centre étoit fixe, & que la force agît autour de ce centre, comme autour d'un point d'appui : donc, ſi deux molécules s'attirent réciproquement, elles ſe diſpoſeront l'une par rapport à l'autre, ſelon les loix de leurs attractions, leurs figures, &c. Si ce ſyſtême de deux molécules en attire une troiſieme, dont il ſoit réciproquement attiré, ces trois molécules ſe diſpoſeront les unes par rapport aux autres, ſelon les loix de leurs attractions, leurs figures, &c. & ainſi de ſuite des autres ſyſtêmes & des autres molécules. Elles formeront toutes un ſyſtême A, dans lequel, ſoit qu'elles ſe touchent ou non, ſoit qu'elles ſe meuvent ou qu'elles ſoient en repos, elles réſiſteront à une force qui tendroit à troubler leur coordination, & tendront toujours, ſoit à ſe reſtituer dans leur premier ordre, ſi la force perturbatrice vient à ceſſer ; ſoit à ſe coordonner relativement aux loix de leurs attractions, à leurs figures, &c. & à l'action de la force perturbatrice, ſi elle continue d'agir. Ce ſyſtême A eſt ce que j'appelle un corps élaſtique. En ce ſens général & abſtrait, le ſyſtême planétaire, l'Univers n'eſt qu'un corps

élaſtique : le chaos eſt une impoſſibilité ; car il eſt un ordre eſſentiellement conſéquent aux qualités primitives de la matiere.

3. Si l'on conſidere le ſyſtême A dans le vuide, il ſera indeſtructible, imperturbable, éternel : ſi l'on en ſuppoſe les parties diſperſées dans l'immenſité de l'eſpace ; comme les qualités, telles que l'attraction, ſe propagent à l'infini, lorſque rien ne reſſerre la ſphere de leur action, ces parties, dont les figures n'auront point varié, & qui ſeront animées des mêmes forces, ſe coordonneront derechef comme elles étoient coordonnées, & reformeront dans quelque point de l'eſpace, & dans quelqu'inſtant de la durée, un corps élaſtique.

4. Il n'en ſera pas ainſi, ſi l'on ſuppoſe le ſyſtême A dans l'Univers : les effets n'y ſont pas moins néceſſaires ; mais une action des cauſes déterminément telle y eſt quelquefois impoſſible ; & le nombre de celles qui ſe combinent eſt toujours ſi grand dans le ſyſtême général ou corps élaſtique univerſel, qu'on ne ſait ce qu'étoient originairement les ſyſtêmes ou corps élaſtiques particuliers, ni ce qu'ils deviendront. Sans prétendre donc que l'attraction conſtitue dans le plein la dureté & l'élaſticité, telles que nous les y remarquons, n'eſt-il pas évident que cette propriété de la matiere ſuffit ſeule pour les conſtituer dans le vuide, & donner lieu à la raréfaction, à la condenſation, & à tous les phénomenes qui en dépendent ? Pourquoi donc ne ſeroit-elle pas la cauſe premiere de ces phénomenes dans notre ſyſtême général, où une infinité de cauſes qui la modifieroient, feroient varier à l'infini la quantité de ces phénomenes dans les ſyſtêmes ou corps élaſtiques particuliers ? Ainſi un corps élaſtique plié ne ſe rompra que quand

la cauſe qui en rapproche les parties en un ſens, les aura tellement écartées dans le ſens contraire, qu'elles n'auront plus d'action ſenſible les unes ſur les autres par leurs attractions réciproques : un corps élaſtique choqué ne s'éclatera que quand pluſieurs de ſes molécules vibrantes auront été portées dans leur premiere oſcillation, à une diſtance des molécules immobiles entre leſquelles elles ſont répandues, telle qu'elles n'auront plus d'action ſenſible les unes ſur les autres par leurs attractions réciproques. Si la violence du choc étoit aſſez grande pour que les molécules vibrantes fuſſent toutes portées au delà de la ſphere de leur attraction ſenſible, le corps ſeroit réduit dans ſes élémens. Mais entre cette colliſion la plus forte qu'un corps puiſſe éprouver, & la colliſion qui n'occaſionneroit que le frémiſſement le plus foible, il y en a une, ou réelle ou intelligible, par laquelle tous les élémens du corps ſéparés ceſſeroient de ſe toucher, ſans que leur ſyſtême fût détruit, & ſans que leur coordination ceſſât. Nous abandonnerons au Lecteur l'application des mêmes principes à la condenſation, à la raréfaction, &c. Nous ferons encore obſerver ici la différence de la communication du mouvement ſans le choc. La tranſlation d'un corps ſans le choc étant uniformément de toutes ſes parties à la fois, quelle que ſoit la quantité de mouvement communiquée par cette voie, fût-elle infinie, le corps ne ſera point détruit ; il reſtera entier, juſqu'à ce qu'un choc faiſant oſciller quelques-unes de ſes parties entre d'autres qui demeurent immobiles, le ventre des premieres oſcillations ait une telle amplitude, que les parties oſcillantes ne puiſſent plus revenir à leur place, ni rentrer dans la coordination ſyſtématique.

5. Tout ce qui précede ne concerne proprement que les corps élaſtiques ſimples, ou les ſyſtêmes de particules de même matiere, de même figure, animées d'une même quantité, & mues ſelon une même loi d'attraction. Mais ſi toutes ces qualités ſont variables, il en réſultera une infinité de corps élaſtiques mixtes. J'entends par un corps élaſtique mixte, un ſyſtême compoſé de deux ou pluſieurs ſyſtêmes de matieres différentes, de différentes figures, animées de différentes quantités, & peut-être même mues ſelon des loix différentes d'attraction, dont les particules ſont coordonnées les unes entre les autres, par une loi qui eſt commune à toutes, & qu'on peut regarder comme le produit de leurs actions réciproques. Si l'on parvient, par quelques opérations, à ſimplifier le ſyſtême compoſé, en en chaſſant toutes les particules d'une eſpece de matiere coordonnée, ou à le compoſer davantage, en y introduiſant une matiere nouvelle dont les particules ſe coordonnent entre celles du ſyſtême, & changent la loi commune à toutes; la dureté, l'élaſticité, la compreſſibilité, la rareſcibilité, & les autres affections qui dépendent dans le ſyſtême compoſé, de la différente coordination des particules, augmenteront, ou diminueront, &c. Le plomb, qui n'a preſque point de dureté ni d'élaſticité, diminue encore en dureté, & augmente en élaſticité, ſi on le met en fuſion, c'eſt-à-dire, ſi on coordonne entre le ſyſtême compoſé des molécules qui les conſtituent plomb, un autre ſyſtême compoſé de molécules d'air, de feu, &c. qui le conſtituent plomb fondu.

6. Il ſeroit très-aiſé d'appliquer ces idées à une infinité d'autres phénomenes ſemblables, & d'en compoſer un Traité fort étendu. Le point le plus

difficile à découvrir, ce ſeroit quel méchaniſme les parties d'un ſyſtême, quand elles ſe coordonnent entre les parties d'un autre ſyſtême, le ſimplifient quelquefois, en en chaſſant un ſyſtême d'autres parties coordonnées, comme il arrive dans certaines opérations chymiques. Des attractions ſelon des loix différentes, ne paroiſſent pas ſuffire pour ce phénomene; & il eſt dur d'admettre des qualités répulſives. Voici comment on pourroit s'en paſſer. Soit un ſyſtême A compoſé des ſyſtêmes B & C, dont les molécules ſont coordonnées les unes entre les autres, ſelon quelque loi commune à toutes. Si l'on introduit dans le ſyſtême compoſé A, un autre ſyſtême D, il arrivera de deux choſes l'une; ou que les particules du ſyſtême D ſe coordonneront entre les parties du ſyſtême A, ſans qu'il y ait de choc, & dans ce cas le ſyſtême A ſera compoſé des ſyſtêmes B, C, D: ou que la coordination des particules du ſyſtême D entre les particules du ſyſtême A, ſera accompagnée de choc. Si le choc eſt tel que les particules choquées ne ſoient point portées dans leur premiere oſcillation au delà de la ſphere infiniment petite de leur attraction, il y aura, dans le premier moment, trouble ou multitude infinie de petites oſcillations. Mais ce trouble ceſſera bientôt, les particules ſe coordonneront, & il réſultera de leur coordination un ſyſtême A, compoſé des ſyſtêmes B, C, D. Si les parties du ſyſtême B, ou celles du ſyſtême C, ou les unes & les autres ſont choquées dans le premier inſtant de la coordination, & portées au delà de la ſphere de leur attraction par les parties du ſyſtême D; elles ſeront ſéparées de la coordination ſyſtématique, pour n'y plus revenir; & le ſyſtême A ſera un ſyſtême compoſé des ſyſtêmes B & D, ou des

ſyſtêmes C & D; ou ce ſera un ſyſtême ſimple des ſeules particules coordonnées du ſyſtême D; & ces phénomenes s'exécuteront avec des circonſtances qui ajouteront beaucoup à la vraiſemblance de ces idées, ou qui peut-être la *détruiront entiérement*. Au reſte, j'y ſuis arrivé en partant *du frémiſſement d'un corps élaſtique choqué*. La ſéparation ne ſera jamais ſpontanée où il y aura *coordination*; elle pourra l'être où il n'y aura que *compoſition*. La *coordination* eſt encore un principe d'*uniformité*, même dans un *Tout* hétérogene.

XXXVII.

Sixiemes Conjectures. Les productions de l'Art ſeront communes, imparfaites & foibles, tant qu'on ne ſe propoſera pas une imitation plus rigoureuſe de la Nature. La Nature eſt opiniâtre & lente dans ſes opérations. S'agit-il d'éloigner, de rapprocher, d'unir, de diviſer, d'amollir, de condenſer, de durcir, de liquéfier, de diſſoudre, d'aſſimiler, elle s'avance à ſon but par les degrés les plus inſenſibles. L'Art, au contraire, ſe hâte, ſe fatigue & ſe relâche. La Nature emploie des ſiecles à préparer groſſiérement les métaux; l'Art ſe propoſe de les perfectionner en un jour. La Nature emploie des ſiecles à former les pierres précieuſes; l'Art prétend les contrefaire en un moment. Quand on poſſéderoit le véritable moyen, ce ne ſeroit pas aſſez, il faudroit encore ſavoir l'appliquer. On eſt dans l'erreur, ſi l'on s'imagine que le produit de l'intenſité de l'action, multipliée par le tems de l'application, étant le même, le réſultat ſera le même. Il n'y a qu'une application graduée, lente & continue, qui transforme. Toute autre application n'eſt que deſtructive. Que ne tirerions-nous pas du mêlange de certaines

ſubſtances dont nous n'obtenons que des compoſés très-imparfaits, ſi nous procédions d'une maniere analogue à celle de la Nature ? Mais on eſt toujours preſſé de jouir ; on veut voir la fin de ce qu'on a commencé. De-là tant de tentatives infructueuſes ; tant de dépenſes & de peines perdues ; tant de travaux que la Nature ſuggere, & que l'Art n'entreprendra jamais, parce que le ſuccès en paroît éloigné. Qui eſt-ce qui eſt ſorti des Grottes d'Arcy, ſans être convaincu, par la viteſſe avec laquelle les ſtalactites s'y forment & s'y réparent, que ces Grottes ſe rempliront un jour, & ne formeront plus qu'un ſolide immenſe ? Où eſt le Naturaliſte qui, réfléchiſſant ſur ce phénomene, n'ait pas conjecturé, qu'en déterminant des eaux à ſe filtrer peu à peu à travers des terres & des rochers, dont les ſtillations ſeroient reçues dans des cavernes ſpacieuſes, on ne parvînt, avec le tems, à en former des carrieres artificielles d'albâtre, de marbre & d'autres pierres, dont les qualités varieroient ſelon la nature des terres, des eaux & des rochers ? Mais à quoi ſervent ces vues ſans le courage, la patience, le travail, les dépenſes, le tems, & ſur-tout ce goût antique pour les grandes entrepriſes, dont il ſubſiſte encore tant de monumens, qui n'obtiennent de nous qu'une admiration froide & ſtérile ?

XXXVIII.

Septiemes Conjectures. On a tenté tant de fois, ſans ſuccès, de convertir nos fers en un acier qui égalât celui d'Angleterre & d'Allemagne, & qu'on pût employer à la fabrication des ouvrages délicats ! J'ignore quels procédés on a ſuivis ; mais il m'a ſemblé qu'on eût été conduit à cette

découverte importante, par l'imitation & la perfection d'une manœuvre très-commune dans les atteliers des Ouvriers en fer. On l'appelle *trempe en paquet*. Pour tremper en paquet, on prend de la ſuie la plus dure; on la pile; on la délaie avec de l'urine; on y ajoute de l'ail broyé, de la ſavate déchiquetée & du ſel commun; on a une boîte de fer; on en couvre le fond d'un lit de ce mêlange; on place ſur ce lit un lit de différentes pieces d'ouvrages en fer; ſur ce lit, un lit de mêlange, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que la boîte ſoit pleine; on la ferme de ſon couvercle; on l'enduit exactement à l'extérieur d'un mêlange de terre graſſe bien battue, de bourre & de fiente de cheval; on la place au centre d'un tas de charbon proportionné à ſon volume; on allume le charbon; on laiſſe aller le feu, on l'entretient ſeulement: on a un vaiſſeau plein d'eau fraîche; trois ou quatre heures après qu'on a mis la boîte au feu, on l'en tire; on l'ouvre; on fait tomber les pieces qu'elle renferme dans l'eau fraîche, qu'on remue à meſure que les pieces tombent. Ces pieces ſont trempées en paquet; & ſi l'on en caſſe quelques-unes, on en trouvera la ſurface convertie en un acier très-dur, & d'un grain très-fin, à une petite profondeur. Cette ſurface en prend un poli plus éclatant, & en garde mieux les formes qu'on lui a données à la lime. N'eſt-il pas à préſumer que, ſi l'on expoſoit, *ſtratum ſuper ſtratum*, à l'action du feu & des matieres employées dans la trempe en paquet, du fer bien choiſi, bien travaillé, réduit en feuilles minces, telles que celles de la taule, ou en verges très-menues, & précipité au ſortir du fourneau d'aciérage, dans un courant d'eaux propres à cette opération, il ſe convertiroit en acier; ſi ſur-tout on conſioit le ſoin des

premieres expériences à des hommes qui, accoutumés depuis long-tems à employer le fer, à connoître ſes qualités, & à remédier à ſes défauts, ne manqueroient pas de ſimplifier les manœuvres, & de trouver des matieres plus propres à l'opération.

XXXIX.

Ce qu'on montre de phyſique expérimentale dans des leçons publiques, ſuffit-il pour procurer cette eſpece de délire philoſophique ? je n'en crois rien. Nos faiſeurs de cours d'expériences reſſemblent un peu à celui qui penſeroit avoir donné un grand repas, parce qu'il auroit eu beaucoup de monde à ſa table. Il faudroit donc s'attacher principalement à irriter l'appétit, afin que pluſieurs, emportés par le deſir de le ſatisfaire, paſſaſſent de la condition de diſciples à celle d'amateurs, & de celle-ci à la profeſſion de Philoſophes. Loin de tout homme public ces réſerves ſi oppoſées aux progrès des ſciences. Il faut révéler & la choſe & le moyen. Que je trouve les premiers hommes qui découvrirent les nouveaux calculs, grands dans leur invention ! que je les trouve petits dans le myſtere qu'ils en firent. Si Newton ſe fût hâté de parler, comme l'intérêt de ſa gloire & de la vérité le demandoit, Leibnitz ne partageroit pas avec lui le nom d'inventeur. L'Allemand imaginoit l'inſtrument, tandis que l'Anglois ſe complaiſoit à étonner les Savans par les applications ſurprenantes qu'il en faiſoit. En mathématique, en phyſique, le plus ſûr eſt d'entrer d'abord en poſſeſſion, en produiſant ſes titres au public. Au reſte, quand je demande la révélation du moyen, j'entends de celui par lequel on a réuſſi : on ne

peut être trop ſuccinct ſur ceux qui n'ont point eu de ſuccès.

XL.

CE n'eſt pas aſſez de révéler, il faut encore que la révélation ſoit entiere & claire. Il eſt une ſorte d'obſcurité que l'on pourroit définir, *l'affectation des grands Maîtres*. C'eſt un voile qu'ils ſe plaiſent à tirer entre le peuple & la Nature. Sans le reſpect qu'on doit aux noms célebres, je dirois que telle eſt l'obſcurité qui regne dans quelques ouvrages de Sthal (*), & dans les *Principes Mathématiques* de Newton. Ces livres ne demandoient qu'à être entendus pour être eſtimés ce qu'ils valent, & il n'en eût pas coûté plus d'un mois à leurs Auteurs pour les rendre clairs; ce mois eût épargné trois ans de travail & d'épuiſement à mille bons eſprits. Voilà donc à peu près trois mille ans de perdus pour autre choſe. Hâtons-nous de rendre la philoſophie populaire. Si nous voulons que les Philoſophes marchent en avant, approchons le peuple du point où en ſont les Philoſophes. Diront-ils qu'il eſt des ouvrages qu'on ne mettra jamais à la portée du commun des eſprits? S'ils le diſent, ils montreront ſeulement qu'ils ignorent ce que peuvent la bonne méthode & la longue habitude.

S'il étoit permis à quelques Auteurs d'être obſcurs, dût-on m'accuſer de faire ici mon apologie, j'oſerois dire que c'eſt aux ſeuls Métaphyſiciens proprement dits. Les grandes abſtractions ne comportent qu'une lueur ſombre. L'acte de la généraliſation tend à dépouiller les concepts de tout ce qu'ils ont de ſenſible. A meſure que

(*) Le *Specimen Becherianum*, la *Zimothecnie*, les *Trecenta*. Voy. l'Art. Chymie, vol. 4 de l'Encyclopédie.

cet acte s'avance, les ſpectres corporels s'évanouiſſent; les notions ſe retirent peu à peu de l'imagination vers l'entendement, & les idées deviennent purement intellectuelles. Alors le Philoſophe ſpéculatif reſſemble à celui qui regarde du haut de ces montagnes, dont les ſommets ſe perdent dans les nues: les objets de la plaine ont diſparu devant lui; il ne lui reſte plus que le ſpectacle de ſes penſées, & que la conſcience de la hauteur à laquelle il s'eſt élevé, & où il n'eſt peut-être pas donné à tous de le ſuivre & de reſpirer.

XLI.

La Nature n'a-t-elle pas aſſez de ſon voile, ſans le doubler encore de celui du myſtere? N'eſt-ce pas aſſez des difficultés de l'art? Ouvrez l'ouvrage de Franklin; feuilletez les livres des Chymiſtes, & vous verrez combien l'art expérimental exige de vues, d'imagination, de ſagacité, de reſſources: liſez-les attentivement, parce que s'il eſt poſſible d'apprendre en combien de manieres une expérience ſe retourne, c'eſt là que vous l'apprendrez. Si, au défaut de génie, vous avez beſoin d'un moyen technique qui vous dirige, ayez ſous les yeux une table des qualités qu'on a reconnues juſqu'à préſent dans la matiere; voyez, entre ces qualités, celles qui peuvent convenir à la ſubſtance que vous voulez mettre en expérience; aſſurez-vous qu'elles y ſont, tâchez enſuite d'en connoître la quantité; cette quantité ſe meſurera preſque toujours par un inſtrument, où l'application uniforme d'une partie analogue à la ſubſtance pourra ſe faire, ſans interruption & ſans reſte, juſqu'à l'entiere exhauſtion de la qualité. Quant à l'exiſtence, elle ne

ſe conſtatera que par des moyens qui ne ſe ſuggerent pas. Mais ſi l'on n'apprend point comment il faut chercher, c'eſt quelque choſe du moins que de ſavoir ce qu'on cherche. Au reſte, ceux qui ſeront forcés de s'avouer à eux-mêmes leur ſtérilité, ſoit par une impoſſibilité bien éprouvée de rien découvrir, ſoit par une envie ſecrette qu'ils porteront aux découvertes des autres, le chagrin involontaire qu'ils en reſſentiront, & les petites manœuvres qu'ils mettroient volontiers en uſage pour en partager l'honneur; ceux-là feront bien d'abandonner une ſcience qu'ils cultivent ſans avantage pour elle, & ſans gloire pour eux.

XLII.

QUAND on a formé dans ſa tête un de ces ſyſtêmes qui demandent à être vérifiés par l'expérience, il ne faut ni s'y attacher opiniâtrément, ni l'abandonner avec légéreté. On penſe quelquefois de ſes conjectures qu'elles ſont fauſſes, quand on n'a pas pris les meſures convenables pour les trouver vraies. L'opiniâtreté a même ici moins d'inconvénient que l'excès oppoſé. A force de multiplier les eſſais, ſi l'on ne rencontre pas ce que l'on cherche, il peut arriver qu'on rencontre mieux. Jamais le tems qu'on emploie à interroger la Nature, n'eſt entiérement perdu. Il faut meſurer ſa conſtance ſur le degré de l'analogie. Les idées abſolument bizarres ne méritent qu'un premier eſſai. Il faut accorder quelque choſe de plus à celles qui ont de la vraiſemblance, & ne renoncer, que quand on eſt épuiſé, à celles qui promettent une découverte importante. Il ſemble qu'on n'ait guere beſoin de préceptes là-deſſus.

On s'attache naturellement aux recherches, à proportion de l'intérêt qu'on y prend.

XLIII.

Comme les ſyſtêmes dont il s'agit ne ſont appuyés que ſur des idées vagues, des ſoupçons légers, des analogies trompeuſes, & même, puiſqu'il le faut dire, ſur des chimeres que l'eſprit échauffé prend facilement pour des vues, il n'en faut abandonner aucun ſans auparavant l'avoir fait paſſer par l'épreuve de l'*Inverſion*. En philoſophie purement rationnelle, la vérité eſt aſſez ſouvent l'extrême oppoſé de l'erreur; de même en philoſophie expérimentale, ce ne ſera pas l'expérience qu'on aura tentée, ce ſera ſon contraire qui produira le phénomene qu'on attendoit. Il faut regarder principalement aux deux points diamétralement oppoſés. Ainſi, dans la ſeconde de nos rêveries, après avoir couvert l'équateur du globe électrique, & découvert les poles, il faudra couvrir les poles, & laiſſer l'équateur à découvert; & comme il importe de mettre le plus de reſſemblance qu'il eſt poſſible entre le globe expérimental & le globe naturel qu'il repréſente, le choix de la matiere dont on couvrira les poles ne ſera pas indifférent. Peut-être faudroit-il y pratiquer des amas d'un fluide, ce qui n'a rien d'impoſſible dans l'exécution, & ce qui pourroit donner dans l'expérience quelque nouveau phénomene extraordinaire, & différent de celui qu'on ſe propoſe d'imiter.

XLIV.

Les expériences doivent être répétées pour le détail des circonſtances & pour la connoiſſance des limites. Il faut les tranſporter à des objets dif-

férens, les compliquer, les combiner de toutes les manieres poſſibles. Tant que les expériences ſont éparſes, iſolées, ſans liaiſon, irréductibles, il eſt démontré, par l'irréduction même, qu'il en reſte encore à faire. Alors il faut s'attacher uniquement à ſon objet, & le tourmenter, pour ainſi dire, juſqu'à ce qu'on ait tellement enchaîné les phénomenes, qu'un d'eux étant donné, tous les autres le ſoient : travaillons d'abord à la réduction des effets, nous ſongerons après à la réduction des cauſes. Or, les effets ne ſe réduiront jamais qu'à force de les multiplier. Le grand art dans les moyens qu'on emploie pour exprimer d'une cauſe tout ce qu'elle peut donner, c'eſt de bien diſcerner ceux dont on eſt en droit d'attendre un phénomene nouveau, de ceux qui ne produiront qu'un phénomene traveſti. S'occuper ſans fin de ces métamorphoſes, c'eſt ſe fatiguer beaucoup, & ne point avancer. Toute expérience qui n'étend pas la loi à quelque cas nouveau, ou qui ne la reſtreint pas par quelque exception, ne ſignifie rien. Le moyen le plus court de connoître la valeur de ſon eſſai, c'eſt d'en faire l'antécédent d'un enthymême, & d'examiner le conſéquent. La conſéquence eſt-elle exactement la même que celle que l'on a déja tirée d'un autre eſſai ? on n'a rien découvert, on a tout au plus confirmé une découverte. Il y a peu de gros livres de phyſique expérimentale que cette regle ſi ſimple ne réduisît à un petit nombre de pages ; & il eſt un grand nombre de petits livres qu'elle réduiroit à rien.

XLV.

DE même qu'en mathématiques, en examinant toutes les propriétés d'une courbe, on trouve que

ce n'eſt que la même propriété préſentée ſous des faces différentes ; dans la nature, on reconnoîtra, lorſque la phyſique expérimentale ſera plus avancée, que tous les phénomenes, ou de la peſanteur, ou de l'élaſticité, ou de l'attraction, ou du magnétiſme, ou de l'électricité, ne ſont que des faces différentes de la même affection. Mais entre les phénomenes connus que l'on rapporte à l'une de ces cauſes, combien y a-t-il de phénomenes intermédiaires à trouver, pour former les liaiſons, remplir les vuides, & démontrer l'identité ? c'eſt ce qui ne peut ſe déterminer. Il y a peut-être un phénomene central qui jetteroit des rayons non ſeulement à ceux qu'on a, mais encore à tous ceux que le tems feroit découvrir, qui les uniroit & qui en formeroit un ſyſtême. Mais au défaut de ce centre de correſpondance commune, ils demeureront iſolés ; toutes les découvertes de la phyſique expérimentale ne feront que les rapprocher en s'interpoſant, ſans jamais les réunir ; & quand elles parviendroient à les réunir, elles en formeroient un cercle continu de phénomenes où l'on ne pourroit diſcerner quel ſeroit le premier & quel ſeroit le dernier. Ce cas ſingulier où la phyſique expérimentale, à force de travail, auroit formé un labyrinthe dans lequel la phyſique rationnelle, égarée & perdue, tourneroit ſans ceſſe, n'eſt pas impoſſible dans la Nature, comme il l'eſt en mathématiques. On trouve toujours en mathématiques, ou par la ſyntheſe, ou par l'analyſe, les propoſitions intermédiaires qui ſéparent la propriété fondamentale d'une courbe de ſa propriété la plus éloignée.

XLVI.

Il y a des phénomenes trompeurs qui ſemblent,

au premier coup d'œil, renverſer un ſyſtême, & qui mieux connus acheveroient de le confirmer. Ces phénomenes deviennent le ſupplice du Philoſophe, ſur-tout lorſqu'il a le preſſentiment que la Nature lui en impoſe, & qu'elle ſe dérobe à ſes conjectures par quelque méchaniſme extraordinaire & ſecret. Ce cas embarraſſant aura lieu toutes les fois qu'un phénomene ſera le réſultat de pluſieurs cauſes conſpirantes ; on trouvera la quantité du phénomene trop grande pour l'hypotheſe qu'on aura faite : ſi elles ſont oppoſées, cette quantité ſera trop petite. Quelquefois même elle deviendra nulle, & le phénomene diſparoîtra, ſans qu'on ſache à quoi attribuer ce ſilence capricieux de la Nature. Vient-on à en ſoupçonner la raiſon ? on n'en eſt guere plus avancé. Il faut travailler à la ſéparation des cauſes, décompoſer le réſultat de leurs actions, & réduire un phénomene très-compliqué à un phénomene ſimple ; ou du moins manifeſter la complication des cauſes, leur concours ou leur oppoſition, par quelque expérience nouvelle ; opération ſouvent délicate, quelquefois impoſſible. Alors le ſyſtême chancele ; les Philoſophes ſe partagent ; les uns lui demeurent attachés ; les autres ſont entraînés par l'expérience qui paroît le contredire ; & l'on diſpute, juſqu'à ce que la ſagacité leve la contradiction, & remette en honneur des idées qu'on avoit preſqu'abandonnées.

XLVII.

IL faut laiſſer l'expérience à ſa liberté ; c'eſt la tenir captive que de n'en montrer que le côté qui prouve, & que d'en voiler le côté qui contredit. C'eſt l'inconvénient qu'il y a, non pas à avoir des idées, mais à s'en laiſſer aveugler, lorſqu'on tente

tente une expérience. On n'eſt ſévere dans ſon examen, que quand le réſultat eſt contraire au ſyſtême. Alors on n'oublie rien de ce qui peut faire changer de face au phénomene, ou de langage à la Nature. Dans le cas oppoſé, l'obſervateur eſt indulgent; il gliſſe ſur les circonſtances; il ne ſonge guere à propoſer des objections à la Nature; il l'en croit ſur ſon premier mot; il n'y ſoupçonne point d'équivoque, & il mériteroit qu'on lui dît: » Ton métier eſt d'interroger la » Nature, & tu la fais mentir, ou tu crains de la » faire expliquer.

XLVIII.

QUAND on ſuit une mauvaiſe route, plus on marche vîte, plus on s'égare; & le moyen de revenir ſur ſes pas, quand on a parcouru un eſpace immenſe? L'épuiſement des forces ne le permet pas; la vanité s'y oppoſe ſans qu'on s'en apperçoive; l'entêtement des principes répand, ſur tout ce qui environne, un preſtige qui défigure les objets. On ne les voit plus comme ils ſont, mais comme il conviendroit qu'ils fuſſent. Au lieu de réformer ſes notions ſur les êtres, il ſemble qu'on prenne à tâche de modéler les êtres ſur ſes notions. Entre tous les Philoſophes, il n'y en a point en qui cette fureur domine plus évidemment que dans les Méthodiſtes. Auſſi-tôt qu'un Méthodiſte a mis dans ſon ſyſtême l'homme à la tête des quadrupedes, il ne l'apperçoit plus dans la Nature que comme un animal à quatre pieds. C'eſt en vain que la raiſon ſublime, dont il eſt doué, ſe récrie contre la dénomination d'*Animal*, & que ſon organiſation contredit celle de *Quadrupede*; c'eſt en vain que la Nature a tourné ſes regards vers le Ciel, la prévention

ſyſtématique lui courbe le corps vers la terre. La raiſon n'eſt, ſuivant elle, qu'un inſtinct plus parfait ; elle croit ſérieuſement que ce n'eſt que par défaut d'habitude que l'homme perd l'uſage de ſes jambes, quand il s'aviſe de transformer ſes mains en deux pieds.

XLIX.

MAIS c'eſt une choſe trop ſinguliere que la dialectique de quelques Méthodiſtes, pour n'en pas donner un échantillon. » L'homme, dit Linnæus, » *Fauna Suecica, pref.*, n'eſt, ni une pierre, ni une » plante ; c'eſt donc un animal. Il n'a pas un ſeul » pied, ce n'eſt donc pas un ver ; ce n'eſt pas » un inſecte, puiſqu'il n'a point d'antennes. Il n'a » point de nageoires, ce n'eſt donc pas un poiſ- » ſon. Ce n'eſt pas un oiſeau, puiſqu'il n'a point » de plumes. Qu'eſt-ce donc que l'homme ? Il a la » bouche du quadrupede ; il a quatre pieds ; » les deux de devant lui ſervent à l'attouche- » ment, les deux de derriere à marcher. C'eſt » donc un quadrupede. Il eſt vrai, continue le » Méthodiſte, qu'en conſéquence de mes prin- » cipes d'Hiſtoire naturelle, je n'ai jamais ſu » diſtinguer l'homme du ſinge ; car il y a cer- » tains ſinges qui ont moins de poils que cer- » tains hommes ; ces ſinges marchent ſur deux » pieds, & ils ſe ſervent de leurs pieds & de » leurs mains comme les hommes. D'ailleurs, » la parole n'eſt point pour moi un caractere diſ- » tinctif ; je n'admets, ſelon ma méthode, que » des caracteres qui dépendent du nombre, de » la figure, de la proportion & de la ſituation «. Donc votre méthode eſt mauvaiſe, dit la Logique. » Donc l'homme eſt un animal à quatre » pieds, dit le Naturaliſte «.

L.

POUR ébranler une hypotheſe, il ne faut quelquefois que la pouſſer auſſi loin qu'elle peut aller. Nous allons faire l'eſſai de ce moyen ſur celle du Docteur d'Erlang, dont l'ouvrage, rempli d'idées ſingulieres & neuves, donnera bien de la torture à nos Philoſophes. Son objet eſt le plus grand que l'intelligence humaine puiſſe ſe propoſer; c'eſt le ſyſtême univerſel de la Nature. L'Auteur commence par expoſer rapidement les ſentimens de ceux qui l'ont précédé, & l'inſuffiſance de leurs principes pour le développement général des phénomenes. Les uns n'ont demandé que l'*étendue* & le *mouvement*. D'autres ont cru devoir ajouter à l'étendue l'*impénétrabilité*, la *mobilité* & l'*inertie*. L'obſervation des corps céleſtes, ou plus généralement la phyſique des grands corps, a démontré la néceſſité d'une force par laquelle toutes les parties tendiſſent ou peſaſſent les unes vers les autres ſelon une certaine loi; & l'on a admis l'*attraction* en raiſon ſimple de la maſſe, & en raiſon réciproque du quarré de la diſtance. Les opérations les plus ſimples de la chymie, ou la phyſique élémentaire des petits corps, a fait recourir à des *attractions* qui ſuivent d'autres loix; & l'impoſſibilité d'expliquer la formation d'une plante ou d'un animal, avec les attractions, l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité, le mouvement, la matiere ou l'étendue, a conduit le Philoſophe Baumann à ſuppoſer encore d'autres propriétés dans la Nature. Mécontent des *Natures plaſtiques*, à qui l'on fait exécuter toutes les merveilles de la Nature ſans matiere & ſans intelligence; des *ſubſtances intelligentes ſubalternes* qui agiſſent ſur la matiere d'une maniere ininte-

ligible ; de la *ſimultanéité de la création & de la formation des ſubſtances*, qui, contenues les unes dans les autres, ſe développent dans les tems, par la continuation d'un premier miracle, & de de l'*extemporanéité de leur production*, qui n'eſt qu'un enchaînement de miracles réitérés à chaque inſtant de la durée ; il a penſé que tous ces ſyſtêmes peu philoſophiques n'auroient point eu lieu, ſans la crainte mal fondée d'attribuer des modifications très-connues à un être, dont l'eſſence nous étant inconnue, peut être, par cette raiſon même, & malgré notre préjugé, très-compatible avec ces modifications. Mais quel eſt cet être ? Quelles ſont ces modifications ? Le dirai-je ? Sans doute, répond le Docteur Baumann, l'être corporel eſt cet être ; ces modifications ſont le *deſir*, l'*averſion*, la *mémoire* & l'*intelligence ;* en un mot, toutes les qualités que nous reconnoiſſons dans les animaux que les Anciens comprenoient ſous le nom d'*ame ſenſitive*, & que le Docteur Baumann admet, proportion gardée des formes & des maſſes, dans la particule la plus petite de matiere, comme dans le plus gros animal. S'il y avoit, dit-il, du péril à accorder aux molécules de la matiere quelques degrés d'intelligence, ce péril ſeroit auſſi grand à les ſuppoſer dans un éléphant ou dans un ſinge, qu'à les reconnoître dans un grain de ſable. Ici le Philoſophe de l'Académie d'Erlang emploie les derniers efforts pour écarter de lui tout ſoupçon d'Athéiſme ; & il eſt évident qu'il ne ſoutient ſon hypotheſe avec quelque chaleur, que parce qu'elle lui paroît ſatisfaire aux phénomenes les plus difficiles, ſans que le Matérialiſme en ſoit une conſéquence. Il faut lire ſon Ouvrage, pour apprendre à concilier les idées philoſophiques les plus hardies, avec

le plus profond reſpect pour la Religion. Dieu a créé le Monde, dit le Docteur Baumann, & c'eſt à nous à trouver, s'il eſt poſſible, les loix par leſquelles il a voulu qu'il ſe conſervât, & les moyens qu'il a deſtinés à la reproduction des individus. Nous avons le champ libre de ce côté; nous pouvons propoſer nos idées; & voici les principales idées du Docteur.

L'élément ſéminal, extrait d'une partie ſemblable à celle qu'il doit former dans l'animal, ſentant & penſant, aura quelque mémoire de ſa ſituation premiere : delà la conſervation des eſpeces, & la reſſemblance des parens.

Il peut arriver que le fluide ſéminal ſurabonde ou manque de certains élémens; que ces élémens ne puiſſent s'unir par oubli, ou qu'il ſe faſſe des réunions bizarres d'élémens ſurnuméraires : delà, ou l'impoſſibilité de la génération, ou toutes les générations monſtrueuſes poſſibles.

Certains élémens auront pris néceſſairement une facilité prodigieuſe à s'unir conſtamment de la même maniere : delà, s'ils ſont différens, une formation d'animaux microſcopiques variée à l'infini : delà, s'ils ſont ſemblables, les polypes, qu'on peut comparer à une grappe d'abeilles infiniment petites, qui, n'ayant la mémoire vive que d'une ſeule ſituation, s'accrocheroient, & demeureroient accrochées ſelon cette ſituation qui leur ſeroit la plus familiere.

Quand l'impreſſion d'une ſituation préſente, balancera ou éteindra la mémoire d'une ſituation paſſée, enſorte qu'il y ait indifférence à toute ſituation, il y aura ſtérilité : delà la ſtérilité des mulets.

Qui empêchera des parties élémentaires intelligentes & ſenſibles de s'écarter à l'infini de l'or-

dre qui conſtitue l'eſpece ? delà, une infinité d'eſpeces d'animaux ſortis d'un premier animal ; une infinité d'êtres émanés d'un premier être ; un ſeul acte dans la Nature.

Mais chaque élément perdra-t-il, en s'accumulant & en ſe combinant, ſon petit degré de ſentiment & de perception ? Nullement, dit le Docteur Baumann, ces qualités lui ſont eſſentielles. Qu'arrivera-t-il donc ? le voici : De ces perceptions d'élémens, raſſemblés & combinés, il en réſultera une perception unique, proportionnée à la maſſe & à la diſpoſition ; & ce ſyſtême de perceptions, dans lequel chaque élément aura perdu la mémoire du *ſoi*, & concourra à former la conſcience du *tout*, ſera l'ame de l'animal. *Omnes elementorùm perceptiones conſpirare, & in unam fortiorem & magis perfectam perceptionem coaleſcere videntur. Hæc fortè ad unamquamque ex aliis perceptionibus ſe habet in eadem ratione quâ corpus organiſatum ad elementum. Elementum quodvis, poſt ſuam cum aliis copulationem, cùm ſuam perceptionem illarum perceptionibus confudit, &* SUI CONSCIENTIAM *perdidit, primi elementorum ſtatûs memoria nulla ſupereſt, & noſtra nobis origo omninò abdita manet.*

C'eſt ici que nous ſommes ſurpris que l'Auteur, ou n'ait pas apperçu les terribles conſéquences de ſon hypotheſe, ou que, s'il a apperçu les conſéquences, il n'ait pas abandonné l'hypotheſe. C'eſt maintenant qu'il faut appliquer notre méthode à l'examen de ſes principes. Je lui demanderai donc ſi l'Univers ou la collection générale de toutes les molécules ſenſibles & penſantes, forme un tout ou non. S'il me répond qu'elle ne forme point un tout, il ébranlera, d'un ſeul mot, l'exiſtence de Dieu, en introduiſant le déſordre

dans la Nature, & il détruira la baſe de la philoſophie, en rompant la chaîne qui lie tous les êtres. S'il convient que c'eſt un tout où les élémens ne ſont pas moins ordonnés que les portions, ou réellement diſtinctes, ou ſeulement intelligibles, le ſont dans un élément, & les élémens dans un animal, il faudra qu'il avoue qu'en conſéquence de cette copulation univerſelle, le Monde, ſemblable à un grand Animal, a une ame; que le Monde pouvant être infini, cette ame du Monde, je ne dis pas eſt, mais peut être un ſyſtême infini de perceptions, & que le Monde peut être Dieu : qu'il proteſte, tant qu'il voudra, contre ces conſéquences, elles n'en ſeront pas moins vraies; & quelque lumiere que ſes ſublimes idées puiſſent jetter dans les profondeurs de la Nature, ces idées n'en ſeront pas moins effrayantes. Il ne s'agiſſoit que de les généraliſer pour s'en appercevoir. L'acte de la généraliſation eſt pour les hypotheſes du Métaphyſicien, ce que les obſervations & les expériences réitérées ſont pour les conjectures du Phyſicien. Les conjectures ſont-elles juſtes ? Plus on fait d'expériences, plus les conjectures ſe vérifient. Les hypotheſes ſont-elles vraies? Plus on étend les conſéquences, plus elles embraſſent de vérités, plus elles acquierent d'évidence & de force. Au contraire, ſi les conjectures & les hypotheſes ſont frêles & mal fondées, ou l'on découvre un fait, ou l'on aboutit à une vérité contre laquelle elles échouent. L'hypotheſe du Docteur Baumann développera, ſi l'on veut, le myſtere le plus incompréhenſible de la Nature, la formation des animaux, ou plus généralement celle de tous les corps organiſés; la collection univerſelle des phénomenes & l'exiſtence de Dieu ſeront ſes écueils. Mais

quoique nous rejettions les idées du Docteur d'Erlang, nous aurions bien mal conçu l'obſcurité des phénomenes qu'il s'étoit propoſé d'expliquer, la fécondité de ſon hypotheſe, les conſéquences ſurprenantes qu'on en peut tirer, le mérite des conjectures nouvelles ſur un ſujet dont ſe ſont occupés les premiers hommes dans tous les ſiecles, & la difficulté de combattre les ſiennes avec ſuccès, ſi nous ne les regardions pas comme le fruit d'une méditation profonde, une entrepriſe hardie ſur le ſyſtême univerſel de la Nature, & la tentative d'un grand Philoſophe.

LI.

DE l'impulſion d'une ſenſation. Si le Docteur Baumann eût renfermé ſon ſyſtême dans de juſtes bornes, & n'eût appliqué ſes idées qu'à la formation des animaux, ſans les étendre à la nature de l'ame, d'où je crois avoir démontré contre lui qu'on pouvoit les porter juſqu'à l'exiſtence de Dieu, il ne ſe ſeroit point précipité dans l'eſpece de matérialiſme la plus ſéduiſante, en attribuant aux molécules organiques, le deſir, l'averſion, le ſentiment & la penſée. Il falloit ſe contenter d'y ſuppoſer une ſenſibilité mille fois moindre que celle que le Tout-puiſſant a accordée aux animaux les plus ſtupides & les plus voiſins de la matiere morte. En conſéquence de cette ſenſibilité ſourde, & de la différence des configurations, il n'y auroit eu, pour une molécule organique quelconque, qu'une ſituation la plus commode de toutes, qu'elle auroit ſans ceſſe cherchée par une inquiétude automate, comme il arrive aux animaux de s'agiter dans le ſommeil, lorſque l'uſage de preſque toutes leurs facultés eſt ſuſpendu, juſqu'à ce qu'ils aient trouvé la diſpoſition la plus convenable au repos.

Ce ſeul principe eût ſatisfait, d'une maniere aſſez ſimple, & ſans aucune conſéquence dangereuſe, aux phénomenes qu'il ſe propoſoit d'expliquer, & à ces merveilles ſans nombre, qui tiennent ſi ſtupéfaits tous nos Obſervateurs d'inſectes; & il eût défini l'animal en général, *un ſyſtême de différentes molécules organiques, qui, par l'impulſion d'une ſenſation ſemblable à un toucher obtus & ſourd, que celui qui a créé la matiere en général leur a donné, ſe ſont combinées, juſqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus convenable à ſa figure & à ſon repos.*

LII.

DES inſtrumens & des meſures Nous avons obſervé ailleurs que, puiſque les ſens étoient la ſource de toutes nos connoiſſances, il importoit beaucoup de ſavoir juſqu'où nous pouvions compter ſur leur témoignage: ajoutons ici que l'examen des ſupplémens de nos ſens, ou des inſtrumens, n'eſt pas moins néceſſaire. Nouvelle application de l'expérience; autre ſource d'obſervations longues, pénibles & difficiles. Il y auroit un moyen d'abréger le travail; ce ſeroit de fermer l'oreille à une ſorte de ſcrupules de la philoſophie rationnelle, [car la philoſophie rationnelle a ſes ſcrupules] & de bien connoître dans toutes les quantités juſqu'où la préciſion des meſures eſt néceſſaire. Combien d'induſtrie, de travail & de tems perdus à meſurer, qu'on eût bien employés à découvrir!

LIII.

IL eſt, ſoit dans l'invention, ſoit dans la perfection des inſtrumens, une circonſpection qu'on ne peut trop recommander au Phyſicien; c'eſt de

ſe méfier des analogies ; de ne jamais conclure ni du plus au moins, ni du moins au plus ; de porter ſon examen ſur toutes les qualités phyſiques des ſubſtances qu'il emploie. Il ne réuſſira jamais, s'il ſe néglige là-deſſus ; & quand il aura bien pris toutes ſes meſures, combien de fois n'arrivera-t-il pas encore qu'un petit obſtacle qu'il n'aura point prévu, ou qu'il aura mépriſé, ſera la limite de la Nature, & le forcera d'abandonner ſon ouvrage, lorſqu'il le croyoit achevé ?

LIV.

DE la diſtinction des objets. Puiſque l'eſprit ne peut tout comprendre, l'imagination tout prévoir, le ſens tout obſerver, & la mémoire tout retenir ; puiſque les grands hommes naiſſent à des intervalles de tems ſi éloignés, & que les progrès des ſciences ſont tellement ſuſpendus par les révolutions, que des ſiecles d'étude ſe paſſent à recouvrer les connoiſſances des ſiecles écoulés ; c'eſt manquer au genre-humain que de tout obſerver indiſtinctement. Les hommes extraordinaires par leurs talens, ſe doivent reſpecter eux-mêmes, & la poſtérité, dans l'emploi de leur tems. Que penſeroit-elle de nous, ſi nous n'avions à lui tranſmettre qu'une inſectologie complette, qu'une hiſtoire immenſe d'animaux microſcopiques ? Aux grands génies, les grands objets ; les petits objets aux petits génies. Il vaut autant que ceux-ci s'en occupent, que de ne rien faire.

LV.

DES obſtacles. Et puiſqu'il ne ſuffit pas de vouloir une choſe, qu'il faut en même tems acquieſcer à tout ce qui eſt preſqu'inſéparablement attaché à la choſe qu'on veut ; celui qui aura réſolu

de s'appliquer à l'étude de la philoſophie, s'attendra non-ſeulement aux obſtacles phyſiques qui ſont de la Nature de ſon objet; mais encore à la multitude des obſtacles moraux qui doivent ſe préſenter à lui, comme ils ſe ſont offerts à tous les Philoſophes qui l'ont précédé. Lors donc qu'il lui arrivera d'être traverſé, mal entendu, calomnié, compromis, déchiré, qu'il ſache ſe dire à lui-même : » N'eſt-ce que dans mon ſiecle, n'eſt-ce » que pour moi qu'il y a eu des hommes remplis » d'ignorance & de fiel, des ames rongées par » l'envie, des têtes troublées par la ſuperſtition « ? S'il croit quelquefois avoir à ſe plaindre de ſes concitoyens, qu'il ſache ſe parler ainſi : » Je me » plains de mes concitoyens : mais s'il étoit poſ» ſible de les interroger tous, & de demander à » chacun d'eux lequel il voudroit être, de l'Au» teur des Nouvelles Eccléſiaſtiques, ou de Mon» teſquieu ; de l'Auteur des Lettres Américaines, » ou de Buffon ; en eſt-il un ſeul qui eût un peu » de diſcernement, & qui pût balancer ſur le » choix ? Je ſuis donc certain d'obtenir un jour » les ſeuls applaudiſſemens dont je faſſe quelque » cas, ſi j'ai été aſſez heureux pour les mériter «.

Et vous qui prenez le titre de Philoſophes ou de Beaux-Eſprits, & qui ne rougiſſez point de reſſembler à ces inſectes importuns qui paſſent les inſtans de leur exiſtence éphémere à troubler l'homme dans ſes travaux & dans ſon repos, quel eſt votre but ? qu'eſpérez-vous de votre acharnement ? Quand vous aurez découragé ce qui reſte à la nation d'Auteurs célebres, & d'excellens génies, que ferez-vous en revanche pour elle ? Quelles ſont les productions merveilleuſes par leſquelles vous dédommagerez le genre humain de celles qu'il en auroit obtenues ? ... Malgré vous,

les noms des Duclos, des d'Alembert & des Rouſſeau; des de Voltaire, des Maupertuis & des Monteſquieu; des de Buffon & des d'Aubenton, ſeront en honneur parmi nous & chez nos neveux : & ſi quelqu'un ſe ſouvient un jour des vôtres : » Ils ont été, dira-t-il, les perſécuteurs » des premiers hommes de leur tems ; & ſi nous » poſſédons la préface de l'Encyclopédie, l'Hiſ- » toire du ſiecle de Louis XIV, l'Eſprit des Loix, » & l'Hiſtoire de la Nature, c'eſt qu'heureuſe- » ment il n'étoit pas au pouvoir de ces gens-là » de nous en priver «.

LVI.

DES Cauſes. 1. A ne conſulter que les vaines conjectures de la philoſophie & la foible lumiere de notre raiſon, on croiroit que la chaîne des cauſes n'a point eu de commencement, & que celle des effets n'aura point de fin. Suppoſez une molécule déplacée, elle ne s'eſt point déplacée d'elle-même ; la cauſe de ſon déplacement a une autre cauſe ; celle-ci, une autre, & ainſi de ſuite, ſans qu'on puiſſe trouver de limites *naturelles* aux cauſes dans la durée qui a précédé. Suppoſez une molécule déplacée, ce déplacement aura un effet, cet effet un autre effet, & ainſi de ſuite, ſans qu'on puiſſe trouver de limites *naturelles* aux effets dans la durée qui ſuivra. L'eſprit épouvanté de ces progrès à l'infini des cauſes les plus foibles, & des effets les plus légers, ne ſe refuſe à cette ſuppoſition, & à quelques autres eſpeces de la même eſpece, que par le préjugé, qu'il ne ſe paſſe rien au delà de la portée de nos ſens, & que tout ceſſe où nous ne voyons plus. Mais une des principales différences de l'Obſervateur de la Nature & de ſon Interprete, c'eſt que celui-ci part du

point où les ſens & les inſtrumens abandonnent l'autre ; il conjecture, par ce qui eſt, ce qui doit être encore ; il tire de l'ordre des choſes des concluſions abſtraites & générales, qui ont pour lui toute l'évidence des vérités ſenſibles & particulieres ; il s'éleve à l'eſſence même de l'ordre ; il voit que la coexiſtence *pure* & *ſimple* d'un être ſenſible & penſant, avec un enchaînement quelconque de cauſes & d'effets, ne lui ſuffit pas pour en porter un jugement abſolu, il s'arrête là ; s'il faiſoit un pas de plus, il ſortiroit de la Nature.

2. *Des cauſes finales.* Qui ſommes-nous pour expliquer les fins de la Nature ? Ne nous appercevrons-nous point que c'eſt preſque toujours aux dépens de ſa puiſſance que nous préconiſons ſa ſageſſe, & que nous ôtons à ſes reſſources plus que nous ne pouvons jamais accorder à ſes vues ? Cette maniere de l'interpréter eſt mauvaiſe, même en théologie naturelle. C'eſt ſubſtituer la conjecture de l'homme à l'ouvrage de Dieu ; c'eſt attacher la plus importante des vérités au ſort d'une hypotheſe. Mais le phénomene le plus commun ſuffira pour montrer combien la recherche de ces cauſes eſt contraire à la véritable ſcience. Je ſuppoſe qu'un Phyſicien, interrogé ſur la nature du lait, réponde que c'eſt un aliment qui commence à ſe préparer dans la femelle quand elle a conçu, & que la Nature deſtine à la nourriture de l'animal qui doit naître ; que cette définition m'apprendra-t-elle ſur la formation du lait ? que puis-je penſer de la deſtination prétendue de ce fluide, & des autres idées phyſiologiques qui l'accompagnent ; lorſque je ſais qu'il y a eu des hommes qui ont fait jaillir le lait de leurs mammelles, que l'anaſtomoſe

des arteres épigaſtriques & mammaires [*] me démontre que c'eſt le lait qui cauſe le gonflement de la gorge, dont les filles ſont quelquefois incommodées à l'approche de l'évacuation périodique ; qu'il n'y a preſqu'aucune fille qui ne devînt nourrice, ſi elle ſe faiſoit tetter, & que j'ai ſous les yeux une femelle d'une eſpece ſi petite, qu'il ne s'eſt point trouvé de mâle qui lui convînt, qui n'a point été couverte, qui n'a jamais porté, & dont les tettes ſe ſont gonflées de lait au point qu'il a fallu recourir aux moyens ordinaires pour la ſoulager ? Combien n'eſt-il pas ridicule d'entendre des Anatomiſtes attribuer ſérieuſement à la pudeur de la Nature une ombre qu'elle a également répandue ſur des endroits de notre corps, où il n'y a rien de déshonnête à couvrir ? L'uſage que lui ſuppoſent d'autres Anatomiſtes fait un peu moins d'honneur à la pudeur de la Nature, mais n'en fait pas davantage à leur ſagacité. Le Phyſicien, dont la profeſſion eſt d'inſtruire & non d'édifier, abandonnera donc le *pourquoi*, & ne s'occupera que du *comment*. Le comment ſe tire des êtres ; le *pourquoi*, de notre entendement ; il tient à nos ſyſtêmes ; il dépend du progrès de nos connoiſſances. Combien d'idées abſurdes, de ſuppoſitions fauſſes, de notions chimériques dans ces Hymnes que quelques défenſeurs téméraires des cauſes finales ont oſé compoſer à l'honneur du Créateur ? Au lieu de partager les tranſports de l'admiration du Prophete, & de s'écrier pendant la nuit, à la vue des étoiles ſans nombre dont les Cieux ſont éclairés : *Cœli enarrant gloriam Dei*, ils ſe ſont abandonnés à la

[*] Cette découverte anatomique eſt de M. Bertin, & c'eſt une des plus belles qui ſe ſoit faite de nos jours.

ſuperſtition de leurs conjectures. Au lieu d'adorer le Tout-Puiſſant dans les êtres mêmes de la Nature, ils ſe ſont proſternés devant les fantômes de leur imagination. Si quelqu'un, retenu par le préjugé, doute de la ſolidité de mon reproche, je l'invite à comparer le Traité que Galien a écrit de l'uſage des parties du corps humain, avec la phyſiologie de Boerhaave, & la phyſiologie de Boerhaave avec celle d'Haller; j'invite la poſtérité à comparer ce que ce dernier ouvrage contient de vues ſyſtématiques & paſſageres, avec ce que la phyſiologie deviendra dans les ſiecles ſuivans. L'homme fait un mérite à l'Eternel de ſes petites vues; & l'Eternel qui l'entend du haut de ſon trône, & qui connoît ſon intention, accepte ſa louange imbécille, & ſourit de ſa vanité.

LVII.

De quelques préjugés. Il n'y a rien ni dans les faits de la Nature, ni dans les circonſtances de la vie, qui ne ſoit un piege tendu à notre précipitation. J'en atteſte la plupart de ces axiomes généraux qu'on regarde comme le bon-ſens des Nations. On dit, *il ne ſe paſſe rien de nouveau ſous le Ciel*; & cela eſt vrai pour celui qui s'en tient aux apparences groſſieres. Mais qu'eſt-ce que cette ſentence pour le Philoſophe dont l'occupation journaliere eſt de ſaiſir les différences les plus inſenſibles? Qu'en devoit penſer celui qui aſſura que ſur tout un arbre il n'y auroit pas deux feuilles *ſenſiblement* du même verd? Qu'en penſeroit celui qui, réfléchiſſant ſur le grand nombre des cauſes, même connues, qui doivent concourir à la production d'une nuance de couleur préciſément telle, prétendroit, ſans croire outrer l'opinion de Léibnitz, qu'il eſt démontré par la dif-

férence des points de l'eſpace où les corps ſont placés, combinée avec ce nombre prodigieux de cauſes, qu'il n'y a peut-être jamais eu, & qu'il n'y aura peut-être jamais dans la nature deux brins d'herbe *abſolument* du même verd ? Si les êtres s'alterent ſucceſſivement en paſſant par les nuances les plus imperceptibles, le tems, qui ne s'arrête point, doit mettre à la longue entre les formes qui ont exiſté très-anciennement, celles qui exiſtent aujourd'hui, celles qui exiſteront dans les ſiecles reculés, la différence la plus grande ; & le *nil ſub Sole novum*, n'eſt qu'un préjugé fondé ſur la foibleſſe de nos organes, l'imperfection de nos inſtrumens, & la briéveté de notre vie. On dit en morale, *tot capita, tot ſenſus* ; c'eſt le contraire qui eſt vrai ; rien n'eſt ſi commun que des têtes, & ſi rare que des avis. On dit en Littérature, *il ne faut point diſputer des goûts* : ſi l'on entend qu'il ne faut point diſputer à un homme que tel eſt ſon goût, c'eſt une puérilité. Si l'on entend qu'il n'y a ni bon ni mauvais dans le goût, c'eſt une fauſſeté. Le Philoſophe examinera ſévérement tous ces axiomes de la ſageſſe populaire.

LVIII.

QUESTIONS.

LL n'y a qu'une maniere poſſible d'être homogene. Il y a une infinité de manieres différentes poſſibles d'être hétérogene. Il me paroît auſſi impoſſible que tous les êtres de la nature aient été produits avec une matiere parfaitement homogene, qu'il le ſeroit de les repréſenter avec une ſeule & même couleur. Je crois même entrevoir que la diverſité des phénomenes ne peut être le réſultat d'une hétérogénéité quelconque. J'appellerai

pellerai donc *Elémens* les différentes matieres hétérogenes, néceſſaires pour la production générale des phénomenes de la Nature; & j'appellerai la *Nature* le réſultat général actuel, ou les réſultats généraux ſucceſſifs de la combinaiſon des élémens. Les élémens doivent avoir des différences eſſentielles ; ſans quoi, tout auroit pu naître de l'homogénéité, puiſque tout y pourroit retourner. Il eſt, il a été, ou il ſera une combinaiſon naturelle, ou une combinaiſon artificielle, dans laquelle un élément eſt, a été, ou ſera porté à ſa plus grande diviſion poſſible. La molécule d'un élément, dans cet état de diviſion derniere, eſt indiviſible d'une indiviſibilité abſolue, puiſqu'une diviſion ultérieure de cette molécule étant hors des loix de la Nature, & au delà des forces de l'Art, n'eſt plus qu'intelligible. L'état de diviſion derniere poſſible dans la Nature, ou par l'Art, n'étant pas le même, ſelon toute apparence, pour des matieres eſſentiellement hétérogenes ; il s'enſuit qu'il y a des molécules eſſentiellement différentes en maſſe, & toutefois abſolument indiviſibles en elles-mêmes. Combien y a-t-il de matieres eſſentiellement hétérogenes, ou élémentaires ? nous l'ignorons. Quelles ſont les différences eſſentielles des matieres que nous regardons comme abſolument hétérogenes, ou élémentaires ? nous l'ignorons. Juſqu'où la diviſion d'une matiere élémentaire eſt-elle portée, ſoit dans les productions de l'Art, ſoit dans les ouvrages de la Nature ? nous l'ignorons, *&c. &c. &c.* J'ai joint les combinaiſons de l'Art à celles de la Nature, parce qu'entre une infinité de faits que nous ignorons, & que nous ne ſaurons jamais, il en eſt un qui nous eſt encore caché ; ſavoir, ſi la diviſion d'une matiere élémentaire n'a point été,

n'eſt point, ou ne ſera pas portée plus loin dans quelque opération de l'Art, qu'elle ne l'a été, ne l'eſt, & ne le ſera dans aucune combinaiſon de la Nature abandonnée à elle-même. Et l'on va voir, par la premiere des Queſtions ſuivantes, pourquoi j'ai fait entrer dans quelques-unes de mes propoſitions les notions du paſſé, du préſent & de l'avenir ; & pourquoi j'ai inféré l'idée de ſucceſſion dans la définition que j'ai donnée de la Nature.

I.

Si les phénomenes ne ſont pas enchaînés les uns aux autres, il n'y a point de philoſophie. Les phénomenes ſeroient tous enchaînés, que l'état de chacun d'eux pourroit être ſans permanence. Mais ſi l'état des êtres eſt dans une viciſſitude perpétuelle ; ſi la Nature eſt encore à l'ouvrage, malgré la chaîne qui lie les phénomenes, il n'y a point de philoſophie. Toute notre ſcience naturelle devient auſſi tranſitoire que les mots. Ce que nous prenons pour l'hiſtoire de la Nature, n'eſt que l'hiſtoire très-incomplette d'un inſtant. Je demande donc ſi les métaux ont toujours été, & ſeront toujours tels qu'ils ſont ; ſi les plantes ont toujours été, & ſeront toujours telles qu'elles ſont ; ſi les animaux ont toujours été, & ſeront toujours tels qu'ils ſont, &c. ? Après avoir médité profondément ſur certains phénomenes, un doute qu'on vous pardonneroit peut-être, ô Sceptiques ! ce n'eſt pas que le monde ait été créé, mais qu'il ſoit tel qu'il a été & qu'il ſera.

2.

De même que dans les regnes animal & végétal un individu commence, pour ainſi dire, s'accroît, dure, dépérit, & paſſe; n'en ſeroit-il pas de même des eſpeces entieres ? Si la Foi ne nous apprenoit que les animaux ſont ſortis des mains du Créateur tels que nous les voyons, & s'il étoit permis d'avoir la moindre incertitude ſur leur commencement & ſur leur fin, le Philoſophe abandonné à ſes conjectures ne pourroit-il pas ſoupçonner que l'animalité avoit, de toute éternité, ſes élémens particuliers, épars & confondus dans la maſſe de la matiere; qu'il eſt arrivé à ces élémens de ſe réunir, parce qu'il étoit poſſible que cela ſe fît; que l'embryon formé de ces élémens, a paſſé par une infinité d'organiſations & de développemens; qu'il a eu par ſucceſſion, du mouvement, de la ſenſation, des idées, de la penſée, de la réflexion, de la conſcience, des ſentimens, des paſſions, des ſignes, des geſtes, des ſons, des ſons articulés, une langue, des loix, des ſciences & des arts; qu'il s'eſt écoulé des millions d'années entre chacun de ces développemens; qu'il a peut-être encore d'autres développemens à ſubir, & d'autres accroiſſemens à prendre, qui nous ſont inconnus; qu'il a eu ou qu'il aura un état ſtationnaire; qu'il s'éloigne, ou qu'il s'éloignera de cet état par un dépériſſement éternel, pendant lequel ſes facultés ſortiront de lui comme elles y étoient entrées; qu'il diſparoîtra pour jamais de la Nature, ou plutôt qu'il continuera d'y exiſter, mais ſous une forme & avec des facultés tout autres que celles qu'on lui remarque dans cet inſtant de la durée ? La Religion nous épargne bien des écarts & bien des travaux.

Si elle ne nous eût point éclairés ſur l'origine du Monde, & ſur le ſyſtême univerſel des êtres, combien d'hypotheſes différentes que nous aurions été tentés de prendre pour le ſecret de la Nature ! Ces hypotheſes étant toutes également fauſſes, nous auroient paru toutes à peu près également vraiſemblables. La queſtion : *Pourquoi il exiſte quelque choſe*, eſt la plus embarraſſante que la philoſophie pût ſe propoſer, & il n'y a que la révélation qui y réponde.

3.

Si l'on jette les yeux ſur les animaux & ſur la terre brute qu'ils foulent aux pieds ; ſur les molécules organiques & ſur le fluide dans lequel elles ſe meuvent ; ſur les inſectes microſcopiques, & ſur la matiere qui les produit & qui les environne ; il eſt évident que la matiere en général eſt diviſée en matiere morte & en matiere vivante. Mais comment ſe peut-il faire que la matiere ne ſoit pas une, ou toute vivante, ou toute morte ? La matiere vivante eſt-elle toujours vivante ? Et la matiere morte eſt-elle toujours réellement morte ? La matiere vivante ne meurt-elle point ? La matiere morte ne commence-t-elle jamais à vivre ?

4.

Y a-t-il quelqu'autre différence aſſignable entre la matiere morte & la matiere vivante, que l'organiſation, & que la ſpontanéité réelle ou apparente du mouvement ?

5.

Ce qu'on appelle matiere vivante, ne ſeroit-ce pas ſeulement une matiere qui ſe meut par elle-

même ? Et ce qu'on appelle une matiere morte, ne ſeroit-ce pas une matiere mobile par une autre matiere ?

6.

Si la matiere vivante eſt une matiere qui ſe meut par elle-même, comment peut-elle ceſſer de ſe mouvoir ſans mourir ?

7.

S'il y a une matiere vivante & une matiere morte par elles-mêmes, ces deux principes ſuffiſent-ils pour la production générale de toutes les formes & de tous les phénomenes ?

8.

En Géométrie, une quantité réelle jointe à une quantité imaginaire donne un tout imaginaire : dans la Nature, ſi une molécule de matiere vivante s'applique à une molécule de matiere morte, le tout ſera-t-il vivant, ou ſera-t-il mort ?

9.

Si l'aggrégat peut être ou vivant ou mort, quand & pourquoi ſera-t-il vivant ? quand & pourquoi ſera-t-il mort ?

10.

Mort ou vivant, il exiſte ſous une forme. Sous quelque forme qu'il exiſte, quel en eſt le principe ?

11.

Les moules ſont-ils principes des formes ? Qu'eſt-ce qu'un moule ? Eſt-ce un être réel & préexiſtant ? ou n'eſt-ce que les limites intelligibles de l'éner-

gie d'une molécule vivante unie à de la matiere morte ou vivante ; limites déterminées par le rapport de l'énergie en tout ſens, aux réſiſtances en tout ſens ? Si c'eſt un être réel & préexiſtant, comment s'eſt-il formé ?

12.

L'ÉNERGIE d'une molécule vivante varie-t-elle par elle-même ? ou ne varie-t-elle que ſelon la quantité, la qualité, les formes de la matiere morte ou vivante à laquelle elle s'unit ?

13.

Y A-T-IL des matieres vivantes ſpécifiquement différentes de matieres vivantes ? ou toute matiere vivante eſt-elle eſſentiellement une & propre à tout ? J'en demande autant des matieres mortes.

14.

LA matiere vivante ſe combine-t-elle avec de la matiere vivante ? Comment ſe fait cette combinaiſon ? quel en eſt le réſultat ? J'en demande autant de la matiere morte.

15.

SI l'on pouvoit ſuppoſer toute la matiere vivante, ou toute la matiere morte, y auroit-il jamais autre choſe que de la matiere morte, ou que de la matiere vivante ? ou les molécules vivantes ne pourroient-elles pas reprendre la vie, après l'avoir perdue, pour la reperdre encore, & ainſi de ſuite à l'infini ?

Quand je tourne mes regards ſur les travaux des hommes, & que je vois des villes bâties de toutesparts,

tous les élémens employés, des langues fixées, des peuples policés, des Ports conſtruits, les Mers traverſées, la Terre & les Cieux meſurés, le Monde me paroît bien vieux. Lorſque je trouve les hommes incertains ſur les premiers principes de la Médecine & de l'Agriculture, ſur les propriétés des ſubſtances les plus communes, ſur la connoiſſance des maladies dont ils ſont affligés, ſur la taille des arbres, ſur la forme de la charrue, la Terre ne me paroît habitée que d'hier. Et ſi les hommes étoient ſages, ils ſe livreroient enfin à des recherches relatives à leur bien-être, & ne répondroient à mes Queſtions futiles que dans mille ans au plutôt : ou peut-être meme, conſidérant ſans ceſſe le peu d'étendue qu'ils occupent dans l'eſpace & dans la durée, ils ne daigneroient jamais y répondre.

Obſervation eſſentielle.

JE t'ai dit, Jeune-homme, que *les qualités telles que l'attraction, ſe progageoient à l'infini, lorſque rien ne limitoit la » ſphere de leur action.* On t'objectera que j'aurois même pu » dire qu'*elles ſe propageoient uniformément.* On ajoutera peut-» être qu'on ne conçoit guere comment une qualité s'exer-» ce *à diſtance*, ſans aucun intermede ; mais qu'il n'y a » point d'abſurdités, & qu'il n'y en eut jamais, ou que c'en » eſt une de prétendre qu'elle s'exerce dans le vuide diver-» ſement, à différentes diſtances ; qu'alors on n'apperçoit » rien, ſoit au dedans, ſoit au dehors d'une portion de ma-» tiere, qui ſoit capable de faire varier ſon action ; que » Deſcartes, Newton, les Philoſophes anciens & mo-» dernes ont tous ſuppoſé qu'un corps animé dans le vui-» de de la quantité de mouvement la plus petite, iroit à » l'infini, uniformément, en ligne droite ; que la diſtance » n'eſt donc par elle-même ni un obſtacle ni un véhicule ; » que toute qualité dont l'action varie ſelon une raiſon » quelconque inverſe ou directe de la diſtance, ramene

» néceſſairement au plein & à la philoſophie corpuſcu-
» laire ; & que la ſuppoſition du vuide & celle de la varia-
» bilité de l'action d'une cauſe, ſont deux ſuppoſitions con-
» tradictoires ». Si l'on te propoſe ces difficultés, je te con-ſeille d'en aller chercher la réponſe chez quelque Newto-nien ; car je t'avoue que j'ignore comment on les réſout.

FIN.

PRIERE.

J'Ai commencé par la Nature, qu'ils ont appellée ton ouvrage; & je finirai par toi, dont le nom ſur la terre eſt Dieu.

O Dieu! je ne ſais ſi tu es; mais je penſerai comme ſi tu voyois dans mon ame, j'agirai comme ſi j'étois devant toi.

Si j'ai péché quelquefois contre ma raiſon, ou ta Loi, j'en ſerai moins ſatisfait de ma vie paſſée; mais je n'en ſerai pas moins tranquille ſur mon ſort à venir, parce que tu as oublié ma faute auſſitôt que je l'ai reconnue.

Je ne te demande rien dans ce monde; car le cours des choſes eſt néceſſaire par lui-même, ſi tu n'es pas; ou par ton décret, ſi tu es.

J'eſpere à tes récompenſes dans l'autre Monde, s'il y en a un; quoique tout ce que je fais dans celui-ci je le faſſe pour moi.

Si je ſuis le bien, c'eſt ſans effort; ſi je laiſſe le mal, c'eſt ſans penſer à toi.

Je ne pourrois m'empêcher d'aimer la vérité & la vertu, & de haïr le menſonge & le vice, quand je ſaurois que tu n'es pas, ou quand je croirois que tu es, & que tu t'en offenſes.

Me voilà tel que je ſuis; portion néceſſairement organiſée d'une matiere éternelle & néceſſaire, ou, peut-être, ta créature.

Mais ſi je ſuis bienfaiſant & bon, qu'importe à mes ſemblables que ce ſoit par un bonheur d'organiſation, par des actes libres de ma volonté, ou par le ſecours de ta grace.

Et toutes les fois que tu réciteras ce Symbole

de notre Philoſophie, tu liras auſſi ce qui ſuit.

Puiſque Dieu a permis, ou que le méchaniſme univerſel qu'on appelle Deſtin, a voulu que nous fuſſions expoſés, pendant la vie, à toutes ſortes d'événemens; ſi tu es homme ſage, & meilleur pere que moi, tu perſuaderas de bonne-heure à ton fils qu'il eſt le Maître de ſon exiſtence, afin qu'il ne ſe plaigne pas de toi qui la lui as donnée.

Le Relieur aura ſoin de placer cette Priere, immédiatement après les *Penſées ſur l'Interprétation de la Nature*, page 72.

PENSÉES

PHILOSOPHIQUES.

Piſcis hic non eſt omnium.

A

MESSIEURS

LES

ESPRITS-FORTS.

MESSIEURS,

QUoique je n'aie pas l'honneur d'être Membre de votre illuſtre Corps, permettez-moi de vous offrir aujourd'hui des Etrennes dignes de vous. Elles conſiſtent dans deux petits Ecrits. Le premier, quoique déja imprimé pluſieurs fois, commençoit à devenir ſi rare & ſi difficile à trouver, qu'il ſembloit demander une nouvelle Edition; le ſecond eſt ſorti du Porte-feuille d'un fameux (1) *Lettré mort depuis quelque*

(1) On a trouvé dans le même Porte-feuille pluſieurs fragmens épars d'une eſpece de Poëme didactique, dans lequel il paroît que le but de l'Auteur anonyme étoit d'établir je ne ſais quel ſyſtême extravagant ſous le nom de *Subſtantialiſme* : ſyſtême nouveau, ſelon lui, & bâti, pour me ſervir de ſes expreſſions emphatiques, ſur les débris du *Matérialiſme* & de l'*Immatérialiſme*. Pour y réuſſir, il met, en regard l'Hypotheſe de *Berkley*, qui nie l'exiſtence de la Matiere, & le ſyſtême des Matérialiſtes qui nient celle de l'Eſprit. Pour faire connoître la maniere de l'Auteur, nous donnons ici quelques-uns de ces fragmens.

La Nature eſt ce Tout dont l'ordre univerſel
D'un Etre néceſſaire eſt le mode éternel.
Portion du grand Tout, dont cet Etre eſt la maſſe,

tems. Soyez bien perſuadés, Meſſieurs, que mon intention, en vous faiſant ce préſent, n'a pas été de vous obliger; j'ai voulu ſeulement vous prouver combien je ſuis éloigné de croire ces ſortes d'ouvrages dangereux pour les mœurs & pour la Foi. Eh! de quelle conſéquence, en effet, peuvent ils être dans un ſiecle, où les vérités de la Religion ont été ſi lumineuſement éclaircies, où ſes défenſeurs prodiguent, avec tant de ſuccès, tous les tréſors de leur ſavoir & de leur éloquence pour la faire triompher, & pour rendre de plus en plus inexcuſable l'opiniâtre incrédulité de vos ſemblables? Au moins vous ne vous plaindrez point des Chrétiens modernes, & vous ne les accuſerez point de mauvaiſe foi, ainſi que les premiers Fideles auxquels vous attribuez ſi méchamment la ſuppreſſion des ouvrages de Porphyre, *de* Celſe, *de* Jamblique, *& des autres ennemis du Chriſtianiſme naiſſant. A vous dire vrai, je ne vois pas trop pourquoi vous regrettez ſi fort ces anciens Ecrits, tandis que vous poſſédez tant de Brochures nouvelles, compoſées par des Auteurs impies qui ſe font gloire d'attaquer, avec fureur, les dogmes les plus reſpectables : Brochures ſans doute*

Comme les autres Corps, l'homme occupe ſa place,
Et du méme mobile, en tous ſes mouvemens,
Il ſuit, comme eux, les loix & les balancemens.
Ainſi nous entrons tous dans l'immenſe ſyſtéme
De cauſes & d'effets dont l'eſſence eſt la méme.
Par des nœuds continus, & que rien ne diſſout,
Ainſi tout tient à l'Homme, & l'Homme tient à tout...
De tous ces changemens qui frappent le vulgaire,
Le flux & le reflux ont un cours néceſſaire
Par qui, dans l'Univers, tout Corps, tout Elément
Eſt entraîné ſans ceſſe irréſiſtiblement ....
Il n'eſt qu'une Subſtance; au moins s'il en eſt deux,
Leurs Modes différens doivent s'exclure entr'eux ...

mépriſables, malgré les éloges ſuſpects dont vous les comblez à l'envi, mais dignes cependant, en quelque ſorte, d'être conſervées pour ſervir à l'hiſtoire des égaremens de l'eſprit humain, & deſtinées à faire connoître à la poſtérité les excès monſtrueux auxquels il eſt capable de ſe porter, dès qu'il ſe livre ſans frein à la fougue de ſes idées.

Aveugles Mortels! n'ouvrirez-vous jamais les yeux à la lumiere qui vous environne de toutes parts? Ne rougirez-vous jamais de ſuivre ſervilement les traces de ces guides infideles qui ne cherchent qu'à vous égarer? Croyez-moi, revenez ſincérement de vos erreurs. Reconnoiſſez enfin, les ſoins continuels d'une Providence active qui s'intéreſſe à votre bonheur, & qui multiplie, ſans ceſſe, les ſecours dont votre foi chancelante peut avoir beſoin. Admirez le zele infatigable du ſaint Vicaire de Jeſus-Chriſt, *& de ſes vénérables Freres les Prélats de l'Egliſe Gallicane, qui par une foule de Bulles, de Brefs, de Mandemens & d'Inſtructions Paſtorales, fourniſſent, chaque jour, à la Religion de nouvelles armes offenſives & défenſives contre les attaques redoublées des Hérétiques & des Incrédules. Réfléchiſſez enfin ſérieuſement ſur la foibleſſe réelle de ces vains Sophiſtes ſi hardis devant les ſimples, & ſi lâches devant les athletes intrépides qui les défient courageuſement au combat* (1). *Si vous perſiſtez dans votre coupable endurciſſement, malheur à vous; le Dieu des vengeances vous attend; de bonne foi, je vous plains: car, en vérité, tous vos miſérables paralogiſmes ne vous garantiront pas de la damnation*

(1) Toute la France a été témoin du défi ſolemnel fait par le R. P. Gautier, Chanoine Régulier à Nancy, dans le Mercure du mois de Juin 1753, à tous les Eſprits-Forts généralement quelconques; il ne paroît pas qu'aucun de ces Meſſieurs ait oſé juſqu'ici accepter le cartel.

éternelle. » *Comment* [*direz-vous*] *ce Dieu que vous* » *nous repréſentez comme un Etre ſouverainement* » *bon, pourra-t il ſe réſoudre à une pareille barba-* » *rie ? Eh ! que feroit-il de pis, s'il étoit ſouveraine-* » *ment méchant ?* « *Chétives Créatures ! il vous appartient bien d'interroger votre Créateur, & de ſonder la profondeur de ſes décrets.*

Peut-être, Meſſieurs, ce ton vous paroîtra-t-il ſingulier & peu conforme au ſtyle ordinaire des Epîtres dédicatoires conſacrées aux fadeurs du panégyrique. Apprenez le motif d'une telle conduite : il eſt, ſans doute, reſpectable, puiſqu'il m'a été ſuggéré par une conſcience *intimément perſuadée ; loi ſuprême,* par qui tout eſt permis, *ſelon un célebre Prélat de nos jours, le plus ferme appui de la Religion,* à qui tout eſt ſoumis *ſur la terre. Oui, je crois très-fermement qu'il ne faut garder aucun ménagement avec des hommes pervers, coupables au premier chef du crime de* Leze-Majeſté *Divine.*

C'eſt avec ces ſentimens que je ſuis,

MESSSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

PHILOPISTE.

Le Relieur aura ſoin de placer cette Epitre dédicatoire à la ſuite de la fauſſe Page des *Penſées philoſophiques, Tome* II, Page 75.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES.

Quis leget hæc. PERS. Sat. I.

J'écris de Dieu, je compte ſur peu de Lecteurs, & n'aſpire qu'à quelques ſuffrages. Si ces penſées ne plaiſent à perſonne, elles pourront n'être que mauvaiſes; mais je les tiens pour déteſtables, ſi elles plaiſent à tout le monde.

I.

ON déclame ſans fin contre les paſſions; on leur impute toutes les peines de l'homme, & l'on oublie qu'elles ſont auſſi la ſource de tous ſes plaiſirs. C'eſt dans ſa conſtitution un élément dont on ne peut dire ni trop de bien, ni trop de mal. Mais ce qui me donne de l'humeur, c'eſt qu'on ne les regarde jamais que du mauvais côté. On croiroit faire injure à la raiſon, ſi l'on diſoit un mot en faveur de ſes rivales. Cependant il n'y a que les paſſions & les grandes paſſions qui puiſ-

ſent élever l'ame aux grandes choſes. Sans elles ; plus de ſublime, ſoit dans les mœurs, ſoit dans les ouvrages, les beaux arts retournent en enfance, & la vertu devient minutieuſe.

II.

LES paſſions ſobres font les hommes communs. Si j'attends l'ennemi, quand il s'agit du ſalut de ma patrie, je ne ſuis qu'un citoyen ordinaire. Mon amitié n'eſt que circonſpecte, ſi le péril d'un ami me laiſſe les yeux ouverts ſur le mien. La vie m'eſt-elle plus chere que ma maîtreſſe ? Je ne ſuis qu'un amant comme un autre.

III.

LES paſſions amorties dégradent les hommes extraordinaires. La contrainte anéantit la grandeur & l'énergie de la nature. Voyez cet arbre ; c'eſt au luxe de ſes branches que vous devez la fraîcheur & l'étendue de ſes ombres : vous en jouirez juſqu'à ce que l'hiver vienne le dépouiller de ſa chevelure. Plus d'excellence en poéſie, en peinture, en muſique, lorſque la ſuperſtition aura fait ſur le tempérament l'ouvrage de la vieilleſſe.

IV.

CE ſeroit donc un bonheur, me dira-t-on, d'avoir les paſſions fortes. Oui, ſans doute, ſi toutes ſont à l'uniſſon. Etabliſſez entre elles une juſte harmonie, & n'en appréhendez point de déſordres. Si l'eſpérance eſt balancée par la crainte, le point d'honneur par l'amour de la vie, le penchant au plaiſir par l'intérêt de la ſanté ; vous ne verrez ni libertins, ni téméraires, ni lâches.

V.

C'eſt le comble de la folie que de ſe propoſer la ruine des paſſions. Le beau projet que celui d'un dévot qui ſe tourmente comme un forcené pour ne rien deſirer, ne rien aimer, ne rien ſentir, & qui finiroit par devenir un vrai monſtre, s'il réuſſiſſoit !

VI.

Ce qui fait l'objet de mon eſtime dans un homme, pourroit-il être l'objet de mes mépris dans un autre ? Non, ſans doute. Le vrai indépendant de mes caprices doit être la regle de mes jugemens ; & je ne ferai point un crime à celui-ci de ce que j'admirerai dans celui-là comme une vertu. Croirai-je qu'il étoit réſervé à quelques-uns, de pratiquer des actes de perfection, que la nature & la religion doivent ordonner indifféremment à tous ? Encore moins. Car d'où leur viendroit ce privilege excluſif ? Si Pacôme a bien fait de rompre avec le genre-humain pour s'enterrer dans une ſolitude, il ne m'eſt pas défendu de l'imiter : en l'imitant, je ſerai tout auſſi vertueux que lui, & je ne devine pas pourquoi cent autres n'auroient pas le même droit que moi. Cependant, il feroit beau voir une province entiere effrayée des dangers de la ſociété, ſe diſperſer dans les forêts ; ſes habitans vivre en bêtes farouches pour ſe ſanctifier ; mille colonnes élevées ſur les ruines de toutes affections ſociales ; un nouveau peuple de Stylites ſe dépouiller, par religion, des ſentimens de la Nature, ceſſer d'être hommes, & faire les ſtatues pour être vrais chrétiens.

VII.

QUELLES voix ! quels cris ! quels gémiſſemens ! Qui a renfermé dans ces cachots tous ces cadavres plaintifs ? Quels crimes ont commis tous ces malheureux ? les uns ſe frappent la poitrine avec des cailloux ; d'autres ſe déchirent le corps avec des ongles de fer ; tous ont les regrets, la douleur & la mort dans les yeux. Qui les condamne à ces tourmens ? . . . *Le Dieu qu'ils ont offenſé* . . . Quel eſt donc ce Dieu ? . . . *Un Dieu plein de bonté* . . . Un Dieu plein de bonté trouveroit-il du plaiſir à ſe baigner dans les larmes ? Les frayeurs ne feroient-elles pas injure à ſa clémence ? Si des criminels avoient à calmer les fureurs d'un tyran, que feroient-ils de plus ?

VIII.

IL y a des gens dont il ne faut pas dire qu'ils craignent Dieu ; mais bien qu'ils en ont peur.

IX.

SUR le portrait qu'on me fait de l'Etre ſuprême, ſur ſon penchant à la colere, ſur la rigueur de ſes vengeances, ſur certaines comparaiſons qui nous expriment en nombres le rapport de ceux qu'il laiſſe périr, à ceux à qui il daigne tendre la main, l'ame la plus droite ſeroit tentée de ſouhaiter qu'il n'exiſtât pas. L'on ſeroit aſſez tranquille en ce monde, ſi l'on étoit bien aſſuré que l'on n'a rien à craindre dans l'autre : la penſée qu'il n'y a point de Dieu n'a jamais effrayé perſonne ; mais bien celle qu'il y en a un, tel que celui qu'on me peint.

X.

Il ne faut imaginer Dieu ni trop bon, ni méchant. La juſtice eſt entre l'excès de la clémence & la cruauté ; ainſi que les peines finies ſont entre l'impunité & les peines éternelles.

XI.

Je ſais que les idées ſombres de la ſuperſtition ſont plus généralement approuvées que ſuivies ; qu'il eſt des dévots qui n'eſtiment pas qu'il faille ſe hair cruellement pour bien aimer Dieu, & vivre en déſeſpérés pour être religieux : leur dévotion eſt enjouée ; leur ſageſſe eſt fort humaine : mais d'où naît cette différence de ſentimens, entre des gens qui ſe proſternent aux pieds des mêmes autels ? La piété ſuivroit-elle auſſi la loi de ce maudit tempérament ? Hélas ! comment en diſconvenir ? Son influence ne ſe remarque que trop ſenſiblement dans le même dévot : il voit, ſelon qu'il eſt affecté, un Dieu vengeur ou miſéricordieux ; les enfers, ou les cieux ouverts : il tremble de frayeur, ou il brûle d'amour : c'eſt une fievre qui a ſes accès froids & chauds.

XII.

Oui, je le ſoutiens ; la ſuperſtition eſt plus injurieuſe à Dieu que l'Athéïſme. J'aimerois mieux, dit Plutarque, qu'on pensât qu'il n'y eut jamais de Plutarque au monde, que de croire que Plutarque eſt injuſte, colere, inconſtant, jaloux, vindicatif, & tel qu'il ſeroit bien fâché d'être.

XIII.

Le Déïſte ſeul peut faire tête à l'Athée. Le ſuperſtitieux n'eſt pas de ſa force. Son Dieu n'eſt

qu'un être d'imagination. Outre les difficultés de la matiere, il eſt expoſé à toutes celles qui réſultent de la fauſſeté de ſes notions. Un C.... un S.... auroient été mille fois plus embarraſſans pour un Vanini, que tous les Nicoles & les Paſcals [*] du monde.

XIV.

PASCAL avoit de la droiture ; mais il étoit peureux & crédule. Elégant Ecrivain & Raiſonneur profond, il eût ſans doute éclairé l'Univers, ſi la Providence ne l'eût abandonné à des gens qui ſacrifierent ſes talens à leurs haines. Qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût laiſſé aux Théologiens de ſon tems le ſoin de vuider leurs querelles ; qu'il ſe fût livré à la recherche de la vérité, ſans réſerve & ſans crainte d'offenſer Dieu, en ſe ſervant de tout l'eſprit qu'il en avoit reçu, & ſurtout, qu'il eût refuſé pour maîtres des hommes qui n'étoient pas dignes d'être ſes diſciples. On pourroit bien lui appliquer ce que l'ingénieux la Mothe diſoit de la Fontaine, qu'il fut aſſez bête pour croire qu'Arnaud, de Sacy & Nicole valoient mieux que lui.

XV.

» JE vous dis qu'il n'y a point de Dieu ; que la » création eſt une chimere ; que l'éternité du » monde n'eſt pas plus incommode que l'éternité » d'un eſprit ; que, parce que je ne conçois pas » comment le mouvement a pu engendrer cet » Univers qu'il a ſi bien la vertu de conſerver, » il eſt ridicule de lever cette difficulté par l'exiſ- » tence ſuppoſée d'un être que je ne conçois pas » davantage ; que, ſi les merveilles qui brillent

[*] Janſéniſtes célebres.

» dans

» dans l'ordre phyſique décelent quelque intelli-
» gence, les déſordres qui regnent dans l'ordre
» moral, anéantiſſent toute providence. Je vous
» dis que, ſi tout eſt l'ouvrage d'un Dieu, tout
» doit être le mieux qu'il eſt poſſible : car ſi
» tout n'eſt pas le mieux qu'il eſt poſſible, c'eſt
» en Dieu impuiſſance ou mauvaiſe volonté.
» C'eſt donc pour le mieux que je ne ſuis pas plus
» éclairé ſur ſon exiſtence ? cela poſé, qu'ai-je à
» faire de vos lumieres ? Quand il ſeroit auſſi dé-
» montré qu'il l'eſt peu, que tout mal eſt la
» ſource d'un bien ; qu'il étoit bon qu'un Britan-
» nicus, que le meilleur des Princes périt ; qu'un
» Néron, que le plus méchant des hommes regnât ;
» comment prouveroit-on qu'il étoit impoſſible
» d'atteindre au même but, ſans uſer des mêmes
» moyens ? Permettre des vices, pour relever
» l'éclat des vertus, c'eſt un bien frivole avan-
» tage pour un inconvénient ſi réel. » Voilà, dit
» l'Athée, ce que je vous objecte ? qu'avez-vous à
» répondre ? . . . . . » *Que je ſuis un ſcélérat ; &*
» *que ſi je n'avois rien à craindre de Dieu, je n'en*
» *combattrois pas l'exiſtence* «. Laiſſons cette phraſe
aux déclamateurs : elle peut choquer la vérité ;
l'urbanité la défend, & elle marque peu de cha-
rité. Parce qu'un homme a tort de ne pas croire
en Dieu, avons-nous raiſon de l'injurier ? On n'a
recours aux invectives que quand on manque de
preuves. Entre deux Controverſiſtes, il y a cent
à parier contre un, que celui qui aura tort ſe fâ-
chera. » Tu prends ton tonnerre, au lieu de ré-
» pondre, dit Ménippe à Jupiter ; tu as donc
» tort «.

XVI.

ON demandoit un jour à quelqu'un, s'il y avoit de vrais Athées. Croyez-vous, répondit-il, qu'il y ait de vrais Chrétiens ?

XVII.

TOUTES les billeveſées de la métaphyſique ne valent pas un argument *ad hominem*. Pour convaincre, il ne faut quelquefois que réveiller le ſentiment, ou phyſique ou moral. C'eſt avec un bâton qu'on a prouvé au Pyrrhonien qu'il avoit tort de nier ſon exiſtence. Cartouche, le piſtolet à la main, auroit pu faire à Hobbes une pareille leçon. » La bourſe ou la vie : nous ſommes » ſeuls : je ſuis le plus fort ; & il n'eſt pas queſ» tion entre nous d'équité «.

XVIII.

CE n'eſt pas de la main du Métaphyſicien que ſont partis les grands coups que l'Athéïſme a reçus. Les méditations ſublimes de Mallebranche & de Deſcartes étoient moins propres à ébranler le matérialiſme, qu'une obſervation de Malpighi. Si cette dangereuſe hypotheſe chancele de nos jours, c'eſt à la phyſique expérimentale que l'honneur en eſt dû. Ce n'eſt que dans les ouvrages de Newton, de Muſchenbroek, d'Hartzoeker, & de Nieuwentyt qu'on a trouvé ces preuves ſatisfaiſantes de l'exiſtence d'un être ſouverainement intelligent. Graces aux travaux de ces grands hommes, le monde n'eſt plus un Dieu : c'eſt une machine qui a ſes roues, ſes cordes, ſes poulies, ſes reſſorts & ſes poids.

XIX.

Les ſubtilités de l'ontologie ont fait tout au plus des Sceptiques : c'eſt à la connoiſſance de la Nature qu'il étoit réſervé de faire de vrais Déiſtes. La ſeule découverte des germes a diſſipé une des plus puiſſantes objections de l'Athéïſme. Que le mouvement ſoit eſſentiel ou accidentel à la matiere, je ſuis maintenant convaincu que ſes effets ſe terminent à des développemens : toutes les obſervations concourent à me démontrer que la putréfaction ſeule ne produit rien d'organiſé : je puis admettre que le méchaniſme de l'inſecte le plus vil n'eſt pas moins merveilleux que celui de l'homme, & je ne crains pas qu'on en infere qu'une agitation inteſtine des molécules étant capable de donner l'un, il eſt vraiſemblable qu'elle a donné l'autre. Si un Athée avoit avancé, il y a deux cens ans, qu'on verroit peut-être un jour des hommes ſortir tout formés des entrailles de la terre, comme on voit éclore une foule d'inſectes d'une maſſe de chair échauffée ; je voudrois bien ſavoir ce qu'un Métaphyſicien auroit eu à lui répondre.

XX.

C'étoit en vain que j'avois eſſayé contre un Athée les ſubtilités de l'école : il avoit même tiré de la foibleſſe de ces raiſonnemens une objection aſſez forte. » Une multitude de vérités inutiles » me ſont démontrées ſans replique, diſoit-il, & » l'exiſtence de Dieu, la réalité du bien & du mal » moral, l'immortalité de l'ame ſont encore des » problêmes pour moi. Quoi donc ! me ſeroit-il » moins important d'être éclairé ſur ces ſujets, » que d'être convaincu que les trois angles d'un » triangle ſont égaux à deux droits « ? Tandis

qu'en habile Déclamateur, il me faiſoit avaler à longs traits toute l'amertume de cette réflexion, je r'engageai le combat par une queſtion qui dut paroître ſinguliere à un homme enflé de ſes premiers ſuccès... Etes-vous un Etre penſant, lui demandai-je ?.... » En pourriez-vous douter, » me répondit-il d'un air ſatisfait.... pourquoi » non « ? Qu'ai-je apperçu qui m'en convainque ?... des ſons & des mouvemens ?.... Mais le Philoſophe en voit autant dans l'animal qu'il dépouille de la faculté de penſer. Pourquoi vous accorderois-je ce que Deſcartes refuſe à la fourmi ? Vous produiſez à l'extérieur des actes aſſez propres à m'en impoſer ; je ſerois tenté d'aſſurer que vous penſez en effet ; mais la raiſon ſuſpend mon jugement. » Entre les actes extérieurs & la penſée, il » n'y a point de liaiſon eſſentielle, me dit-elle : il » eſt poſſible que ton Antagoniſte ne penſe non » plus que ſa montre : falloit-il prendre pour un » être penſant le premier animal à qui l'on apprit » à parler ? Qui t'a révélé que tous les hommes » ne ſont pas autant de perroquets inſtruits à ton » inſçu ?.... Cette comparaiſon eſt tout au plus » ingénieuſe, me répliqua-t-il ; ce n'eſt pas ſur le » mouvement & les ſons ; c'eſt ſur le fil des idées, » la conſéquence qui regne entre les propoſitions » & la liaiſon des raiſonnemens, qu'il faut juger » qu'un Etre penſe : s'il ſe trouvoit un perroquet » qui répondît à tout, je prononcerois ſans ba- » lancer, que c'eſt un Etre penſant... Mais qu'a » de commun cette queſtion avec l'exiſtence de » Dieu ? Quand vous m'aurez démontré que l'hom- » me, en qui j'apperçois le plus d'eſprit, n'eſt peut- » être qu'un automate, en ſerai-je mieux diſpoſé à » reconnoître une intelligence dans la Nature ?... « C'eſt mon affaire, repris-je : convenez cepen-

dant qu'il y auroit de la folie à refuſer à vos ſemblables la faculté de penſer. » Sans doute, mais » que s'enſuit-il de-là ? . . . . ? » Il s'enſuit que ſi l'Univers, que dis-je l'Univers, que ſi l'aîle d'un papillon m'offre des traces mille fois plus diſtinctes d'une intelligence, que vous n'avez d'indices que votre ſemblable eſt doué de la faculté de penſer, il ſeroit mille fois plus fou de nier qu'il exiſte un Dieu, que de nier que votre ſemblable penſe. Or, que cela ſoit ainſi; c'eſt à vos lumieres, c'eſt à votre conſcience que j'en appelle : avez-vous jamais remarqué dans les raiſonnemens les actions & la conduite de quelque homme que ce ſoit, plus d'intelligence, d'ordre, de ſagacité, de conſéquence que dans le méchaniſme d'un inſecte ? La Divinité n'eſt-elle pas auſſi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron, que la faculté de penſer dans les ouvrages du grand Newton ? Quoi ! le monde formé prouve moins une intelligence que le monde expliqué ? . . . . . Quelle aſſertion ! . . . . » Mais, repliquez-vous, » j'admets la faculté de penſer dans un autre, » d'autant plus volontiers que je penſe moi-mê» me . . . . « Voilà, j'en tombe d'accord, une préſomption que je n'ai point : mais n'en ſuis-je pas dédommagé par la ſuperiorité de mes preuves ſur les vôtres ? L'intelligence d'un premier Etre ne m'eſt-elle pas mieux démontrée dans la Nature, par ſes ouvrages, que la faculté de penſer dans un Philoſophe, par ſes écrits : ſongez donc que je ne vous objectois qu'une aîle de papillon, qu'un œil de ciron, quand je pouvois vous écraſer du poids de l'Univers. Ou je me trompe lourdement, ou cette preuve vaut bien la meilleure qu'on ait encore dictée dans les écoles. C'eſt ſur ce raiſonnement, & quelques autres de la même

ſimplicité que j'admets l'exiſtence d'un Dieu, & non ſur ces tiſſus d'idées ſeches & métaphyſiques, moins propres à dévoiler la vérité, qu'à lui donner l'air du menſonge.

XXI.

J'ouvre les cahiers d'un Profeſſeur célebre, & je lis : » Athées, je vous accorde que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere ; qu'en concluez-vous ? .... que le monde réſulte du jet fortuit des atomes ? J'aimerois autant que vous me diſſiez que l'Iliade d'Homere, ou la Henriade de Voltaire eſt un réſultat de jets fortuits de caracteres «. Je me garderai bien de faire ce raiſonnement à un Athée. Cette comparaiſon lui donneroit beau jeu. Selon les loix de l'Analyſe des Sorts, me diroit-il, je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive, lorſqu'elle eſt poſſible, & que la difficulté de l'événement eſt compenſée par la quantité des jets. Il y a tel nombre de coups dans leſquels je gagerois, avec avantage, d'amener cent mille ſix à la fois, avec cent mille dez. Quelle que fût la ſomme finie des caracteres avec laquelle on me propoſeroit d'engendrer fortuitement l'Iliade, il y a telle ſomme finie de jets qui me rendroit la propoſition avantageuſe : mon avantage ſeroit même infini, ſi la quantité de jets accordée étoit infinie. Vous voulez bien convenir avec moi, continueroit-il, que la matiere exiſte de toute éternité, & que le mouvement lui eſt eſſentiel. Pour répondre à cette faveur, je vais ſuppoſer avec vous, que le monde n'a point de bornes, que la multitude des atomes étoit infinie, & que cet ordre qui vous étonne, ne ſe dément nulle part : or, de ces aveux réciproques, il ne s'enſuit autre choſe, ſinon que la poſſibilité d'en-

gendrer fortuitement l'Univers eſt très-petite, mais que la quantité des jets eſt infinie; c'eſt-à-dire, que la difficulté de l'événement eſt plus que ſuffiſamment compenſée par la multitude des jets. Donc ſi quelque choſe doit répugner à la raiſon, c'eſt la ſuppoſition que la matiere s'étant mue de toute éternité, & qu'y ayant peut-être dans la ſomme infinie des combinaiſons poſſibles un nombre infini d'arrangemens admirables, il ne ſe ſoit rencontré aucun de ces arrangemens admirables dans la multitude infinie de ceux qu'elle a pris ſucceſſivement. Donc l'eſprit doit être plus étonné de la durée hypothétique du chaos, que de la naiſſance réelle de l'Univers.

XXII.

Je diſtingue les Athées en trois claſſes. Il y en a quelques-uns qui vous diſent nettement qu'il n'y a point de Dieu, & qui le penſent, *ce ſont les vrais Athées*; un aſſez grand nombre qui ne ſavent qu'en penſer, & qui décideroient volontiers la queſtion à croix ou pile, *ce ſont les Athées Sceptiques;* beaucoup plus qui voudroient qu'il n'y en eût point, qui font ſemblant d'en être perſuadés, qui vivent comme s'ils l'étoient, *ce ſont les fanfarons du parti.* Je déteſte les fanfarons, ils ſont faux : je plains les vrais Athées, toute conſolation me ſemble morte pour eux; *& je prie Dieu* pour les Sceptiques, ils manquent de lumieres.

XXIII.

Le Déiſte aſſure l'exiſtence d'un Dieu, l'immortalité de l'ame & ſes ſuites : le Sceptique n'eſt point décidé ſur ces articles : l'Athée les nie. Le Sceptique a donc, pour être vertueux, un motif de plus que l'Athée, & quelque raiſon de moins que le

Déiſte. Sans la crainte du Légiſlateur, la pente du tempérament, & la connoiſſance des avantages actuels de la vertu, la probité de l'Athée manqueroit de fondement, & celle du Sceptique ſeroit fondée ſur un *peut-être*.

XXIV.

Le Scepticiſme ne convient pas à tout le monde. Il ſuppoſe un examen profond & déſintéreſſé: celui qui doute, parce qu'il ne connoît pas les raiſons de crédibilité, n'eſt qu'un ignorant. Le vrai Sceptique a compté & peſé les raiſons; mais ce n'eſt pas une petite affaire que de peſer les raiſonnemens. Qui de nous en connoît exactement la valeur? Qu'on apporte cent preuves de la même vérité, aucune ne manquera de partiſans. Chaque eſprit a ſon téleſcope. C'eſt un coloſſe à mes yeux que cette objection qui diſparoît aux vôtres: vous trouvez légere une raiſon qui m'écraſe. Si nous ſommes diviſés ſur la valeur intrinſeque, comment nous accorderons-nous ſur le poids relatif? Dites-moi, combien faut-il de preuves morales pour contrebalancer une concluſion métaphyſique? Sont-ce mes lunettes qui péchent ou les vôtres? Si donc il eſt ſi difficile de peſer des raiſons, & s'il n'eſt point de queſtions qui n'en aient pour & contre, & preſque toujours à égale meſure, pourquoi tranchons-nous ſi vîte. D'où nous vient ce ton ſi décidé? N'avons-nous pas éprouvé cent fois que la ſuffiſance dogmatique révolte? » On me fait haïr les choſes vraiſemblables, dit l'Auteur des Eſſais, quand on me les » plante pour infaillibles. J'aime ces mots qui » amoliſſent & modérent la témérité de nos propoſitions, *à l'aventure*, *aucunement*, *quelquefois*, » *on dit*, *je penſe*, & autres ſemblables; & ſi j'euſſe

» eu à dreſſer des enfans, je leur euſſe tant mis » en la bouche cette façon de répondre enqueſ- » tante & non réſolutive, *qu'eſt-ce à dire, je ne » l'entends pas, il pourroit être, eſt-il vrai*, qu'ils » euſſent plutôt gardé la forme d'apprentifs à » ſoixante ans, que de repréſenter les Docteurs » à l'âge de quinze «.

XXV.

QU'EST-ce que Dieu ? Queſtion qu'on fait aux enfans, & à laquelle les Philoſophes ont bien de la peine à répondre.

On ſait à quel âge un enfant doit apprendre à lire, à chanter, à danſer, le latin, la géométrie. Ce n'eſt qu'en matiere de Religion qu'on ne conſulte point ſa portée : à peine entend-il qu'on lui demande, qu'eſt-ce que Dieu ? C'eſt dans le même inſtant, c'eſt de la même bouche qu'il apprend qu'il y a des Eſprits-follets, des Revenans, des Loups-garoux & un Dieu. On lui inculque une des plus importantes vérités, d'une maniere capable de la décrier un jour au tribunal de ſa raiſon. En effet, qu'y aura-t-il de ſurprenant, ſi trouvant, à l'âge de vingt ans, l'exiſtence de Dieu confondue dans ſa tête, avec une foule de préjugés ridicules, il vient à la méconnoître, & à la traiter ainſi que nos Juges traitent un honnête homme, qui ſe trouve engagé, par accident, dans une troupe de coquins.

XXVI.

ON nous parle trop tôt de Dieu : autre défaut ; on n'inſiſte pas aſſez ſur ſa préſence. Les hommes ont banni la Divinité d'entr'eux ; ils l'ont reléguée dans un ſanctuaire ; les murs d'un temple bornent ſa vue ; elle n'exiſte point au delà. Inſen-

ſés que vous êtes, détruiſez ces enceintes qui rétreciſſent vos idées, élargiſſez Dieu : voyez-le partout où il eſt, ou dites qu'il n'eſt point. Si j'avois un enfant à dreſſer, moi, je lui ferois de la Divinité une compagnie ſi réelle, qu'il lui en coûteroit peut-être moins pour devenir Athée que pour s'en diſtraire. Au lieu de lui citer l'exemple d'un autre homme, qu'il connoît quelquefois pour plus méchant que lui, je lui dirois bruſquement, *Dieu t'entend, & tu ments* ! Les jeunes gens veulent être pris par les ſens : je multiplierois donc autour de lui les ſignes indicatifs de la préſence divine. S'il ſe faiſoit, par exemple, un cercle chez moi, j'y marquerois une place à Dieu, & j'accoutumerois mon éleve à dire : » Nous étions quatre, Dieu, » mon ami, mon Gouverneur & moi «.

XXVII.

L'ignorance & l'*incurioſité* ſont deux oreillers fort doux ; mais pour les trouver tels, il faut avoir *la tête auſſi bien faite* que Montagne.

XXVIII.

Les eſprits bouillants, les imaginations ardentes ne s'accommodent pas de l'indolence du Sceptique. Ils aiment mieux haſarder un choix que de n'en faire aucun ; ſe tromper que de vivre incertains : ſoit qu'ils ſe méfient de leurs bras, ſoit qu'ils craignent la profondeur des eaux, on les voit toujours ſuſpendus à des branches, dont ils ſentent toute la foibleſſe, & auxquelles ils aiment mieux demeurer accrochés que de s'abandonner au torrent. Ils aſſurent tout, bien qu'ils n'aient rien ſoigneuſement examiné : ils ne doutent de rien, parce qu'ils n'en ont, ni la patience, ni le courage. Sujets à des lueurs qui les décident, ſi, par

haſard, ils rencontrent la vérité, ce n'eſt point à tâtons, c'eſt bruſquement, & comme par révélation. Ils ſont entre les Dogmatiques, ce qu'on appelle les Illuminés chez le peuple dévot. J'ai vu des individus de cette eſpece inquiete, qui ne concevoient pas comment on pouvoit allier la tranquillité d'eſprit avec l'indéciſion. » Le moyen » de vivre heureux, ſans ſavoir qui l'on eſt, d'où » l'on vient, où l'on va, pourquoi l'on eſt venu «. Je me pique d'ignorer tout cela, ſans en être plus malheureux, répondoit froidement le Sceptique: ce n'eſt point ma faute, ſi j'ai trouvé ma raiſon muette, quand je l'ai queſtionnée ſur mon état. Toute ma vie j'ignorerai, ſans chagrin, ce qu'il m'eſt impoſſible de ſavoir. Pourquoi regretterois-je des connoiſſances que je n'ai pu me procurer, & qui, ſans doute, ne me ſont pas fort néceſſaires, puiſque j'en ſuis privé. J'aimerois autant, a dit un des premiers génies de notre ſiecle, m'affliger ſérieuſement de n'avoir pas quatre yeux, quatre pieds & deux aîles.

XXIX.

On doit exiger de moi que je cherche la vérité, mais non que je la trouve. Un ſophiſme ne peut-il pas m'affecter plus vivement qu'une preuve ſolide? Je ſuis néceſſité de conſentir au faux que je prends pour le vrai, & de rejetter le vrai que je prends pour le faux; mais qu'ai-je à craindre, ſi c'eſt innocemment que je me trompe? L'on n'eſt point récompenſé dans l'autre monde pour avoir eu de l'eſprit dans celui-ci; y ſeroit-on puni pour en avoir manqué? Damner un homme pour de mauvais raiſonnemens, c'eſt oublier qu'il eſt un ſot, pour le traiter comme un méchant.

XXX.

QU'EST-ce qu'un Sceptique ? C'eſt un Philoſophe qui a douté de tout ce qu'il croit, & qui croit ce qu'un uſage légitime de ſa raiſon & de ſes ſens lui a démontré vrai. Voulez-vous quelque choſe de plus précis ? rendez ſincere le Pyrrhonien, & vous aurez le Sceptique

XXXI.

CE qu'on n'a jamais mis en queſtion, n'a point été prouvé ; ce qu'on n'a point examiné ſans prévention, n'a jamais été bien examiné. Le Scepticiſme eſt donc le premier pas vers la vérité. Il doit être général, car il en eſt la pierre de touche. Si, pour s'aſſurer de l'exiſtence de Dieu, le Philoſophe commence par en douter, y a-t-il quelque propoſition qui puiſſe ſe ſouſtraire à cette épreuve ?

XXXII.

L'INCRÉDULITÉ eſt quelquefois le vice d'un ſot, & la crédulité le défaut d'un homme d'eſprit. L'homme d'eſprit voit loin dans l'immenſité des poſſibles ; le ſot ne voit guere de poſſible que ce qui eſt. C'eſt-là peut-être ce qui rend l'un puſillanime, & l'autre téméraire.

XXXIII.

ON riſque autant à croire trop, qu'à croire trop peu. Il n'y a ni plus ni moins de danger à être Polithéiſte qu'Athée : or, le Scepticiſme peut ſeul garantir également, en tout tems & en tout lieu, de ces deux excès oppoſés.

XXXIV.

UN ſémi-Scepticiſme eſt la marque d'un eſprit

foible : il décele un raiſonneur puſillanime, qui ſe laiſſe effrayer par les conſéquences ; un ſuperſtitieux, qui croit honorer ſon Dieu par les entraves où il met ſa raiſon ; une eſpece d'incrédule, qui craint de ſe démaſquer à lui-même : car ſi la vérité n'a rien à perdre à l'examen, comme en eſt convaincu le ſémi-Sceptique, que penſe-t-il, au fond de ſon ame, de ces notions privilégiées qu'il appréhende de ſonder, & qui ſont placées dans un recoin de ſa cervelle, comme dans un ſanctuaire dont il n'oſe approcher ?

XXXV.

J'ENTENDS crier de toute part à l'impiété. Le Chrétien eſt impie en Aſie, le Muſulman en Europe, le Papiſte à Londres, le Calviniſte à Paris, le Janſéniſte au haut de la rue St. Jacques, le Moliniſte au fond du fauxbourg S. Médard? Qu'eſt-ce donc qu'un impie ? Tout le monde l'eſt-il, ou perſonne.

XXXVI.

QUAND les Dévots ſe déchaînent contre le Scepticiſme, il me ſemble qu'ils entendent mal leur intérêt, ou qu'ils ſe contrediſent. S'il eſt certain qu'un culte vrai, pour être embraſſé, & qu'un faux culte, pour être abandonné, n'ont beſoin que d'être bien connus, il ſeroit à ſouhaiter qu'un doute univerſel ſe répandît ſur la ſurface de la terre, & que tous les peuples vouluſſent bien mettre en queſtion la vérité de leurs Religions : nos Miſſionnaires trouveroient la bonne moitié de leur beſogne faite.

XXXVII.

Celui qui ne conſerve pas par choix, le culte

qu'il a reçu par éducation, ne peut non plus ſe glorifier d'être Chrétien ou Muſulman, que de n'être point né aveugle ou boiteux. C'eſt un bonheur, & non pas un mérite.

XXXVIII.

Celui qui mourroit pour un culte, dont il connoîtroit la fauſſeté, ſeroit un enragé.

Celui qui meurt pour un culte faux, mais qu'il croit vrai, ou pour un culte vrai, mais dont il n'a point de preuves, eſt un fanatique.

Le vrai martyr eſt celui qui meurt pour un culte vrai, & dont la vérité lui eſt démontrée.

XXXIX.

Le vrai martyr attend la mort.
L'enthouſiaſte y court.

XL.

CELUI qui ſe trouvant à la Mecque, iroit inſulter aux cendres de Mahomet, renverſer ſes autels, & troubler toute une moſquée, ſe feroit empaler à coup ſûr, & ne ſeroit peut-être pas canoniſé. Ce zele n'eſt plus à la mode. Polieucte ne ſeroit de nos jours qu'un inſenſé.

XLI.

LE tems des révélations, des prodiges & des miſſions extraordinaires eſt paſſé. Le Chriſtianiſme n'a plus beſoin de cet échafaudage. Un homme qui s'aviſeroit de jouer parmi nous le rôle de Jonas, de courir les rues, en criant : » Encore » trois jours, & Paris ne ſera plus ; Pariſiens, » faites pénitence, couvrez-vous de ſacs & de » cendres, ou dans trois jours vous périrez, ſeroit incontinent ſaiſi & traîné devant un Juge,

qui ne manqueroit pas de l'envoyer aux Petites-Maiſons : il auroit beau dire : » Peuple, Dieu » vous aime-t-il moins que le Ninivite ! êtes-» vous moins coupable que lui ? On ne s'amuſeroit point à lui répondre ; & pour le traiter en viſionnaire, on n'attendroit pas le terme de ſa prédiction.

Elie peut revenir de l'autre monde quand il voudra ; les hommes ſont tels, qu'il fera de grands miracles, s'il eſt bien accueilli dans celui-ci.

XLII.

Lorsqu'on annonce au peuple un dogme qui contredit la Religion dominante, ou quelque fait contraire à la tranquillité publique, juſtifiât-on ſa miſſion par des miracles, le Gouvernement a droit de ſévir, & le peuple de crier, *crucifige*. Quel danger n'y auroit-il pas à abandonner les eſprits aux ſéductions d'un impoſteur, ou aux rêveries d'un viſionnaire ? Si le ſang de Jéſus-Chriſt a crié vengeance contre les Juifs, c'eſt qu'en le répandant, ils fermoient l'oreille à la voix de Moïſe & des Prophetes qui le déclaroient le Meſſie. Un Ange vint-il à deſcendre des Cieux, appuyât-il ſes raiſonnemens par des miracles ; s'il prêche contre la loi de Jéſus-Chriſt, Paul veut qu'on lui diſe anathême. Ce n'eſt donc pas par les miracles qu'il faut juger de la miſſion d'un homme ; mais c'eſt par la conformité de ſa doctrine avec celle du peuple auquel il ſe dit envoyé, *ſur-tout lorſque la doctrine de ce peuple eſt démontrée vraie.*

XLIII.

Toute innovation eſt à craindre dans un Gouvernement. La plus ſainte & la plus douce des Religions, le Chriſtianiſme même ne s'eſt pas affermi

ſans cauſer quelques troubles. Les premiers enfans de l'Egliſe ſont ſortis plus d'une fois de la modération & de la patience qui leur étoient preſcrites. Qu'il me ſoit permis de rapporter ici quelques fragmens d'un Edit de l'Empereur Julien, ils caractériſeront à merveille le génie de ce Prince Philoſophe, & l'humeur des zélés de ſon tems.

J'avois imaginé, dit Julien, que les chefs des Galiléens ſentiroient combien mes procédés ſont différens de ceux de mon prédéceſſeur, & qu'ils m'en ſçauroient quelque gré : ils ont ſouffert ſous ſon regne l'éxil & les priſons ; & l'on a paſſé au fil de l'épée une multitude de ceux qu'ils appellent entr'eux Hérétiques. . . Sous le mien, on a rappellé les exilés, élargi les priſonniers, & rétabli les proſcrits dans la poſſeſſion de leurs biens. Mais telle eſt l'inquiétude & la fureur de cette eſpece d'hommes, que depuis qu'ils ont perdu le privilege de ſe dévorer les uns les autres, de tourmenter & ceux qui ſont attachés à leurs dogmes, & ceux qui ſuivent la Religion autoriſée par les loix, ils n'épargnent aucun moyen, ne laiſſent échapper aucune occaſion d'exciter des révoltes ; gens ſans égard pour la vraie piété, & ſans reſpect pour nos conſtitutions. . . . Toutefois nous n'entendons pas qu'on les traîne aux pieds de nos autels, & qu'on leur faſſe violence. . . . . Quant au menu peuple, il paroît que ce ſont ſes chefs qui fomentent en lui l'eſprit de ſédition, furieux qu'ils ſont des bornes que nous avons miſes à leurs pouvoirs : car nous les avons bannis de nos tribunaux, & ils n'ont plus la commodité de diſpoſer des teſtamens, de ſupplanter les héritiers légitimes, & de s'emparer des ſucceſſions. . . . . C'eſt pourquoi nous défendons à ce peuple de s'aſſembler en tumulte, & de cabaler chez ſes Prêtres ſéditieux...

Que

Que cet édit faſſe la ſûreté de nos Magiſtrats, que les mutins ont inſulté plus d'une fois, & mis en danger d'être lapidés. . . . . Qu'ils ſe rendent paiſiblement chez leurs chefs, qu'ils y prient, qu'ils s'y inſtruiſent, & qu'ils y ſatisfaſſent au culte qu'ils en ont reçu; nous le leur permettons; mais qu'ils renoncent à tout deſſein factieux. . Si ces aſſemblées ſont pour eux une occaſion de révolte, ce ſera à leurs riſques & fortunes; je les en avertis... Peuples incrédules, vivez en paix. . . . . Et vous qui êtes demeurés fideles à la Religion de votre pays & aux Dieux de vos peres, ne perſécutez point des voiſins, des concitoyens, dont l'ignorance eſt encore plus à plaindre que la méchanceté n'eſt à blâmer. . . . C'eſt par la raiſon, & non par la violence, qu'il faut ramener les hommes à la vérité. Nous vous enjoignons donc à vous tous nos fideles Sujets de laiſſer en repos les Galiléens.

Tels étoient les ſentimens de ce Prince, à qui l'on peut reprocher le paganiſme, mais non l'apoſtaſie : il paſſa les premieres années de ſa vie, ſous différens maîtres & dans différentes écoles, & fit, dans un âge plus avancé, un choix infortuné : il ſe décida malheureuſement pour le culte de ſes aïeux & les Dieux de ſon pays.

XLIV.

Une choſe qui m'étonne, c'eſt que les ouvrages de ce ſavant Empereur ſoient parvenus juſqu'à nous. Ils contiennent des traits qui ne nuiſent point à la vérité du chriſtianiſme; mais qui ſont aſſez déſavantageux à quelques Chrétiens de ſon tems, pour qu'ils ſe ſentiſſent de l'attention ſinguliere que les Peres de l'Egliſe ont eue de ſupprimer les ouvrages de leurs ennemis. C'eſt ap-

paremment de ſes prédéceſſeurs que Saint Grégoire-le-Grand avoit hérité du zele barbare qui l'anima contre les lettres & les arts. S'il n'eût tenu qu'à ce Pontife, nous ſerions dans le cas des Mahométans, qui en ſont réduits pour toute lecture à celle de leur Alcoran. Car quel eût été le ſort des anciens Ecrivains, entre les mains d'un homme qui ſoléciſoit par principe de Religion; qui s'imaginoit qu'obſerver les regles de la grammaire, c'étoit ſoumettre Jeſus-Chriſt à Donat, & qui ſe crut obligé en conſcience de combler les ruines de l'antiquité.

XLV.

CEPENDANT la divinité des écritures n'eſt pas un caractere ſi clairement empreint en elles, que l'autorité des hiſtoriens ſacrés ſoit abſolument indépendante du témoignage des auteurs profanes. Où en ſerions-nous, s'il falloit reconnoître le doigt de Dieu dans la forme de notre Bible? Combien la verſion latine n'eſt-elle pas miſérable? Les originaux mêmes ne ſont pas des chefs-d'œuvres de compoſition. Les Prophetes, les Apôtres & les Evangéliſtes ont écrit, comme ils y entendoient. S'il nous étoit permis de regarder l'hiſtoire du peuple hébreu, comme une ſimple production de l'eſprit humain, Moïſe & ſes continuateurs ne l'emporteroient pas ſur Tite-Live, Saluſte, Céſar & Joſeph, tous gens qu'on ne ſoupçonne point d'avoir écrit par inſpiration. Ne préfere-t-on pas même le Jéſuite Berruyer à Moïſe? On conſerve dans nos égliſes, des tableaux qu'on nous aſſure avoir été peints par des Anges & par la Divinité même: ſi ces morceaux étoient ſortis de la main de le Sueur ou de le Brun, que pourrois-je oppoſer à

cette tradition immémoriale ? Rien du tout, peut-être. Mais quand j'obſerve ces céleſtes ouvrages, & que je vois, à chaque pas, les regles de la peinture violées dans le deſſein & dans l'exécution, le vrai de l'art abandonné par-tout ; ne pouvant ſuppoſer que l'ouvrier étoit un ignorant, il faut bien que j'accuſe la tradition d'être fabuleuſe. Quelle application ne ferois-je point de ces tableaux aux ſaintes Ecritures, ſi je ne ſavois combien il importe peu que ce qu'elles contiennent ſoit bien ou mal dit ? Les Prophetes ſe ſont piqués de dire vrai, & non pas de bien dire. Les Apôtres ſont-ils morts pour autre choſe que pour la vérité de ce qu'ils ont dit ou écrit ? Or, pour en revenir au point que je traite, de quelle conſéquence n'étoit-il pas de conſerver des auteurs profanes qui ne pouvoient manquer de s'accorder avec les auteurs ſacrés, au moins ſur l'exiſtence & les miracles de Jeſus-Chriſt, ſur les qualités & le caractere de Ponce-Pilate, & ſur les actions & le martyre des premiers Chrétiens.

XLVI.

Un peuple entier, me direz-vous, eſt témoin de ce fait ; oſeriez-vous le nier ? oui, j'oſerai, tant qu'il ne me ſera pas confirmé par l'autorité de quelqu'un qui ne ſoit pas de votre parti, & que j'ignorerai que ce quelqu'un étoit incapable de fanatiſme & de ſéduction. Il y a plus. Qu'un auteur d'une impartialité avouée, me raconte qu'un gouffre s'eſt ouvert au milieu d'une ville ; que les Dieux conſultés ſur cet événement, ont répondu qu'il ſe refermera, ſi l'on y jette ce que l'on poſſede de plus précieux ; qu'un brave Chevalier s'y eſt précipité, & que l'oracle s'eſt accompli ; je le croirai beaucoup moins que s'il

eût dit ſimplement qu'un gouffre s'étant ouvert, on employa un tems & des travaux conſidérables pour le combler. Moins un fait a de vraiſemblance, plus le témoignage de l'hiſtoire perd de ſon poids. Je croirois ſans peine un ſeul honnête homme qui m'annonceroit *que Sa Majeſté vient de remporter une victoire complette* ſur les Alliés ; mais tout Paris m'aſſureroit qu'un mort vient de reſſuſciter à Paſſy, que je n'en croirois rien. Qu'un hiſtorien nous en impoſe, ou que tout un peuple ſe trompe ; ce ne ſont pas des prodiges.

XLVII.

TARQUIN projette d'ajouter de nouveaux corps de cavalerie à ceux que Romulus avoit formés. Un Augure lui ſoutient que toute innovation dans cette milice eſt ſacrilege, ſi les Dieux ne l'ont autoriſée. Choqué de la liberté de ce Prêtre, & réſolu de le confondre & de décrier en ſa perſonne un art qui croiſoit ſon autorité, Tarquin le fait appeller ſur la place publique, & lui dit: » Devin, ce que je penſe eſt-il poſſible ? Si ta » ſcience eſt telle que tu la vantes, elle te met » en état de répondre." L'Augure ne ſe déconcerte point, conſulte les oiſeaux, & répond. » Oui, » Prince, ce que tu penſes, ſe peut faire." Lors Tarquin tirant un raſoir de deſſous ſa robe, & prenant à la main un caillou : » Approche, dit-» il, au Devin, coupe moi ce caillou avec ce » raſoir ; car j'ai penſé que cela ſe pouvoit." Navius, c'eſt le nom de l'Augure, ſe tourne vers le peuple, & dit avec aſſurance : » Qu'on applique » le raſoir au caillou, & qu'on me traîne au » ſupplice, s'il n'eſt diviſé ſur le champ." L'on vit, en effet, contre toute attente, la dureté du

caillou céder au tranchant du raſoir : ſes parties ſe ſéparent ſi promptement, que le raſoir porte ſur la main de Tarquin, & en tire du ſang. Le peuple étonné fait des acclamations ; Tarquin renonce à ſes projets, & ſe déclare protecteur des Augures ; on enferme, ſous un autel, le raſoir & les fragmens du caillou. On éleve une ſtatue au Devin : cette ſtatue ſubſiſtoit encore ſous le regne d'Auguſte, & l'antiquité profane & ſacrée nous atteſte la vérité de ce fait dans les écrits de Lactance, de Denis d'Halicarnaſſe, & de Saint Auguſtin.

Vous avez entendu l'hiſtoire ; écoutez la ſuperſtition. » Que répondez-vous à cela ? il faut, » dit le ſuperſtitieux Quintus à Ciceron ſon frere, » il faut ſe précipiter dans un monſtrueux pyr- » rhoniſme, traiter les peuples & les hiſtoriens » de ſtupides, & brûler les annales, ou conve- » nir de ce fait. Nierez-vous tout, plutôt que » d'avouer que les Dieux ſe mêlent de nos af- » faires.

Hoc ego Philoſophi non arbitror teſtibus uti, qui aut caſu viri, aut malitiâ falſi, fictique eſſe poſſunt. Argumentis & rationibus oportet, quare quidque ita ſit, docere, non eventis, iis præſertim quibus mihi non liceat credere..... Omitte igitùr lituum Romuli, quem in maximo incendio negas potuiſſe comburi ? Contemne cotem Accii Navii. Nihil debet eſſe in Philoſophiâ commentitiis fabellis loci. Illud erat Philoſophi, totius auguris primùm naturam ipſam videre, deinde Inventionem, deinde Conſtantiam... Habent Etruſci exaratum puerum autorem diſciplinæ ſuæ. Nos quem ? Accium ne Navium ? Placet igitùr humanitatis expertes habere Divinitatis autores. Mais c'eſt la croyance des Rois, des Peuples, des Nations & du Monde. *Quaſi verè*

quidquam ſit tam valdè, quàm nihil ſapere vulgare: aut quaſi tibi ipſi in judicando placeat multitudo. Voilà la réponſe du Philoſophe. Qu'on me cite un ſeul prodige auquel elle ne ſoit pas applicable ? Les Peres de l'Egliſe, qui voyoient ſans doute de grands inconvéniens à ſe ſervir des principes de Ciceron, ont mieux aimé convenir de l'aventure de Tarquin, & attribuer l'art de Navius au diable. C'eſt une belle machine que le diable !

XLVIII.

TOUS les peuples ont de ces faits, à qui, pour être merveilleux, il ne manque que d'être vrais ; avec leſquels on démontre tout ; mais qu'on ne prouve point ; qu'on n'oſe nier ſans être impie, & qu'on ne peut croire ſans être imbécille.

XLIX.

ROMULUS frappé de la foudre, ou maſſacré par les Sénateurs, diſparoît d'entre les Romains. Le peuple & le ſoldat en murmurent. Les ordres de l'état ſe ſoulevent les uns contre les autres, & Rome naiſſante, diviſée au dedans, & environnée d'ennemis au dehors, étoit au bord du précipice ; lorſqu'un certain Proculeius s'avance gravement & dit. » Romains, ce Prince » que vous regrettez n'eſt point mort : il eſt » monté aux Cieux, où il eſt aſſis à la droite de » Jupiter. Va, m'a-t-il dit, calme tes conci- » toyens, annonce-leur que Romulus eſt entre » les Dieux : aſſure-les de ma protection : qu'ils » ſachent que les forces de leurs ennemis ne pré- » vaudront jamais contre eux : le deſtin veut » qu'ils ſoient un jour les maîtres du monde : » qu'ils en faſſent ſeulement paſſer la prédiction

» d'âge en âge à leur poſtérité la plus reculée." Il eſt des conjonctures favorables à l'impoſture, & ſi l'on examine quel étoit alors l'état des affaires de Rome, on conviendra que Proculeius étoit homme de tête, & qu'il avoit ſu prendre ſon tems. Il introduiſit dans les eſprits un préjugé qui ne fut pas inutile à la grandeur future de ſa patrie . . . *Mirum eſt quantùm illi viro, hæc nuntianti, fidei fuerit; quamque deſiderium Romuli apud plebem, facta fide immortalitatis, lenitum ſit. Famam hanc admiratio viri & pavor præſens nobilitavit; factoque à paucis initio, Deum, Deo natum, ſalvare univerſi Romulum jubent.* C'eſt-à-dire, que le peuple crut à cette apparition; que les Sénateurs firent ſemblant d'y croire, & que Romulus eut des autels. Mais les choſes n'en demeurerent pas là. Bientôt ce ne fut point un ſimple particulier à qui Romulus s'étoit apparu. Il s'étoit montré à plus de mille perſonnes en un jour. Il n'avoit point été frappé de la foudre; les Sénateurs ne s'en étoient point défaits à la faveur d'un tems orageux; mais il s'étoit élevé dans les airs au milieu des éclairs, & au bruit du tonnerre, à la vue de tout un peuple; & cette aventure ſe *calfeutra* avec le tems d'un ſi grand nombre de pieces, que les eſprits forts du ſiecle ſuivant devoient en être fort embarraſſés.

L.

Une ſeule démonſtration me frappe plus que cinquante faits. Grace à l'extrême confiance que j'ai en ma raiſon, ma foi n'eſt point à la merci du premier ſaltinbanque. Pontife de Mahomet redreſſe les boiteux; fais parler des muets; rends la vue aux aveugles; guéris des paralitiques; reſ-

ſuſcite des morts ; reſtitue même aux eſtropiés les membres qui leur manquent, miracle qu'on n'a point encore tenté ; & à ton grand étonnement, ma foi n'en ſera point ébranlée. Veux-tu que je devienne ton proſélyte ; laiſſe tous ces preſtiges, & raiſonnons. Je ſuis plus sûr de mon jugement que de mes yeux.

Si la Religion que tu m'annonces eſt vraie, ſa vérité peut être miſe en évidence & ſe démontrer par des raiſons invincibles. Trouve-les ces raiſons. Pourquoi me harceler par des prodiges, quand tu n'as beſoin, pour me terraſſer, que d'un ſyllogiſme. Quoi donc, te ſeroit-il plus facile de redreſſer un boiteux que de m'éclairer.

LI.

Un homme eſt étendu ſur la terre ſans ſentiment, ſans voix, ſans chaleur, ſans mouvement. On le tourne, on le retourne, on l'agite, le feu lui eſt appliqué, rien ne l'emeut : le fer chaud n'en peut arracher un ſymptôme de vie ; on le croit mort : l'eſt-il ? non. C'eſt le pendant du Prêtre de Calame. » *Qui quando ei placebat, ad imitatas la-*
» *mentatis hominis voces, ità ſe aufferebat à ſenſi-*
» *bus, & jacebat ſimillimus mortuo, ut non ſolùm*
» *vellicantes atque pugentes minimè ſentiret, ſed ali-*
» *quando etiam igne ureretur admodùm, ſine ullo dolo-*
» *ris ſenſu, niſi poſtmodùm ex vulnere* S. Aug. Cit. de Dieu. Liv. 14 ch., 24. Si certaines gens avoient rencontré de nos jours un pareil ſujet, ils en auroient tiré bon parti. On nous auroit fait voir un cadavre ſe ranimer ſur la cendre d'un prédeſtiné ; le recueil du Magiſtrat Janſéniſte ſe ſeroit enflé d'une réſurrection ; & le Conſtitutionnaire ſe tiendroit peut-être pour confondu.

LII.

Il faut avouer, dit le Logicien de Port-Royal, que Saint Auguſtin a eu raiſon de ſoutenir, avec Platon, que le jugement de la vérité & la regle pour diſcerner n'appartiennent pas aux ſens; mais à l'eſprit : *non eſt veritatis judicium in ſenſibus.* Et même que cette certitude que l'on peut tirer des ſens ne s'étend pas bien loin, & qu'il y a pluſieurs choſes que l'on croit ſavoir par leur entremiſe, & dont on n'a point une pleine aſſurance. Lors donc que le témoignage des ſens contredit, ou ne contrebalance point l'autorité de la raiſon; il n'y a pas à opter : en bonne logique, c'eſt à la raiſon qu'il faut s'en tenir.

LIII.

Un Fauxbourg retentit d'acclamations : la cendre d'un prédeſtiné y fait en un jour plus de prodiges que Jéſus-Chriſt n'en fit en toute ſa vie. On y court ; on s'y porte ; j'y ſuis la foule. J'arrive à peine que j'entends crier, miracle ! miracle ! j'approche, je regarde, & je vois un petit boiteux qui ſe promene, à l'aide de trois ou quatre perſonnes charitables qui le ſoutiennent, & le peuple qui s'en émerveille, de répéter, miracle ! miracle ! où eſt donc le miracle, peuple imbécille ? Ne vois-tu pas que ce fourbe n'a fait que changer de béquilles. Il en étoit dans cette occaſion des miracles, comme il en eſt toujours des eſprits. Je jurerois bien que tous ceux qui ont vu des eſprits les craignoient d'avance, & que tous ceux qui voyoient là des miracles, étoient bien réſolus d'en voir.

LIV.

Nous avons toutefois de ces miracles prétendus un vaſte recueil qui peut braver l'incrédulité

la plus déterminée. L'Auteur eſt un Sénateur, un homme grave, qui faiſoit profeſſion d'un matérialiſme aſſez mal entendu à la vérité; mais qui n'attendoit pas ſa fortune de ſa converſion : témoin oculaire des faits qu'il raconte, & dont il a pu juger ſans prévention & ſans intérêt, ſon témoignage eſt accompagné de mille autres. Tous diſent qu'ils ont vu, & leur dépoſition a toute l'autenticité poſſible : les actes originaux en ſont conſervés dans les archives publiques. Que répondre à cela? Que répondre? que ces miracles ne prouvent rien, tant que la queſtion de ſes ſentimens ne ſera point décidée.

LV.

TOUT raiſonnement qui prouve pour deux partis, ne prouve ni pour l'un ni pour l'autre. Si le Fanatiſme a ſes Martyrs, ainſi que la vraie Religion, & ſi entre ceux qui ſont morts pour la vraie Religion, il y a eu des Fanatiques : ou comptons, ſi nous le pouvons, le nombre des morts, & croyons, ou cherchons d'autres motifs de crédibilité.

LVI.

RIEN n'eſt plus capable d'affermir dans l'irréligion, que de faux motifs de converſion. On dit tous les jours à des incrédules : Qui êtes-vous pour attaquer une Religion que les Pauls, les Tertulliens, les Athanaſes, les Chryſoſtomes, les Auguſtins, les Cypriens, & tant d'autres illuſtres perſonnages ont ſi courageuſement défendue? Vous avez ſans doute apperçu quelque difficulté qui avoit échappé à ces génies ſupérieurs : montrez-nous donc que vous ſavez plus qu'eux, ou ſacrifiez vos doutes à leurs déciſions, ſi vous con-

venez qu'ils en ſavoient plus que vous. Raiſonnement frivole. Les lumieres des Miniſtres ne ſont point une preuve de la vérité d'une Religion. Quel culte plus abſurde que celui des Egyptiens, & quels Miniſtres plus éclairés ?.... Non, je ne peux adorer cet oignon. Quel privilege a-t-il ſur les autres légumes ? Je ſerois bien fou de proſtituer mon hommage à des êtres deſtinés à ma nourriture ! La plaiſante divinité qu'une plante que j'arroſe, qui croît & meurt dans mon potager !... » Tais-toi, miſérable : tes blaſphêmes me font » frémir : c'eſt bien à toi à raiſonner ? en ſais-tu » là-deſſus plus que le Sacré College ? Qui es-tu » pour attaquer tes Dieux, & donner des leçons » de ſageſſe à leurs Miniſtres ? Es-tu plus éclairé » que ces Oracles que l'Univers entier vient inter- » roger ? Quelle que ſoit ta réponſe, j'admirerai » ton orgueil ou ta témérité «... Les Chrétiens ne ſentiront-ils jamais toute leur force, & n'abandonneront-ils point ce ſmalheureux ſophiſmes à ceux dont ils ſont l'unique reſſource ? *Omittamus iſta communia quæ utraque parte dici poſſunt, quanquam verè ex utraque parte dici non poſſint.* S. Aug. L'exemple, les prodiges & l'autorité peuvent faire des dupes ou des hypocrites. La raiſon ſeule fait des Croyans.

LVII.

On convient qu'il eſt de la derniere importance de n'employer à la défenſe d'un culte que des raiſons ſolides ; cependant on perſécuteroit volontiers ceux qui travaillent à décrier les mauvaiſes. Quoi donc ? n'eſt-ce pas aſſez que l'on ſoit Chrétien ? faut-il encore l'être par de mauvaiſes raiſons ? Dévots, je vous en avertis, je ne ſuis pas Chré-

tien, parce que ſaint Auguſtin l'étoit; mais je le ſuis, parce qu'il eſt raiſonnable de l'être.

LVIII.

JE connois les Dévots : ils ſont prompts à prendre l'allarme. S'ils jugent une fois que cet écrit contient quelque choſe contraire à leurs idées, je m'attends à toutes les calomnies qu'ils ont répandues ſur le compte de mille gens qui valoient mieux que moi. Si je ne ſuis qu'un Déiſte & qu'un ſcélérat, j'en ſerai quitte à bon marché. Il y a long-tems qu'ils ont damné Deſcartes, Montagne, Locke & Bayle, & j'eſpere qu'ils en damneront bien d'autres. Je leur déclare cependant que je ne me pique d'être ni plus honnête homme, ni meilleur Chrétien que la plupart de ces Philoſophes. Je ſuis né dans l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, & je me ſoumets de toute ma force à ſes déciſions. Je veux mourir dans la Religion de mes Peres, & je la crois bonne, autant qu'il eſt poſſible, à quiconque n'a jamais eu aucun commerce immédiat avec la Divinité, & qui n'a jamais été témoin d'aucun miracle. Voilà ma profeſſion de foi : je ſuis preſque sûr qu'ils en ſeront mécontens, bien qu'il n'y en ait peut-être pas un entr'eux qui ſoit en état d'en faire une meilleure.

LIX.

J'AI lu quelquefois Abadie, Huet & les autres. Je connois ſuffiſamment les preuves de ma Religion, & je conviens qu'elles ſont grandes; mais le ſeroient-elles cent fois davantage, le Chriſtianiſme ne me ſeroit point encore démontré. Pourquoi donc exiger de moi que je croie qu'il y a trois Perſonnes en Dieu, auſſi fermement que je crois que les trois angles d'un triangle ſont égaux

à deux droits. Toute preuve doit produire en moi une certitude proportionnée à ſon degré de force; & l'action des démonſtrations géométriques, morales & phyſiques ſur mon eſprit, doit être différente, ou cette diſtinction eſt frivole.

LX.

Vous préſentez à un Incrédule un volume d'écrits, dont vous prétendez lui démontrer la divinité. Mais avant que d'entrer dans l'examen de vos preuves, il ne manquera pas de vous queſtionner ſur cette collection. A-t-elle toujours été la même, vous demandera-t-il? Pourquoi eſt-elle à préſent moins ample qu'elle ne l'étoit il y a quelques ſiecles? De quel droit en a-t-on banni tel & tel ouvrage qu'une autre Secte révere, & conſervé tel & tel autre qu'on a rejetté? Sur quel fondement avez-vous donné la préférence à ce manuſcrit? Qui vous a dirigé dans le choix que vous avez fait entre tant de copies différentes, qui ſont des preuves évidentes que ces ſacrés Auteurs ne vous ont pas été tranſmis dans leur pureté originale & premiere. Mais ſi l'ignorance des Copiſtes ou la malice des Hérétiques les a corrompus, comme il faut que vous en conveniez, vous voilà forcés de les reſtituer dans leur état naturel, avant que d'en prouver la divinité; car ce n'eſt pas ſur un recueil d'écrits mutilés, que tomberont vos preuves, & que j'établirai ma croyance. Or, qui chargerez-vous de cette réforme? l'Egliſe. Mais je ne peux convenir de l'infaillibilité de l'Egliſe, que la divinité des Ecritures ne me ſoit prouvée. Me voilà donc dans un Scepticiſme néceſſité.

On ne répond à cette difficulté, qu'en avouant que les premiers fondemens de la foi ſont pure-

ment humains; que le choix entre les manuſcrits; que la reſtitution des paſſages; enfin, que la collection s'eſt faite par des regles de critique; & je ne refuſe point d'ajouter à la divinité des livres ſacrés, un degré de foi proportionné à la certitude de ces regles.

LXI.

C'EST en cherchant des preuves, que j'ai trouvé des difficultés. Les livres qui contiennent les motifs de ma croyance, m'offrent en même-tems les raiſons de l'incrédulité. Ce ſont des arſenaux communs. Là, j'ai vu le Déiſte s'armer contre l'Athée; le Déiſte & l'Athée lutter contre le Juif; l'Athée, le Déiſte & le Juif ſe liguer contre le Chrétien; le Chrétien, le Juif, le Déiſte & l'Athée ſe mettre aux priſes avec le Muſulman; l'Athée, le Déiſte, le Juif, le Muſulman & la multitude des Sectes du Chiſtianiſme, fondre ſur le Chrétien, & le Sceptique ſeul contre tous. J'étois juge des coups. Je tenois la balance entre les combattans; ſes bras s'élevoient, ou s'abaiſſoient en raiſon des poids dont ils étoient chargés. Après de longues oſcillations, elle pencha du côté du Chrétien; mais avec le ſeul excès de ſa peſanteur, ſur la réſiſtance du côté oppoſé. Je me ſuis témoin à moi-même de mon équité. Il n'a pas tenu à moi que cet excès ne m'ait paru fort grand; j'atteſte Dieu de ma ſincérité.

LXII.

CETTE diverſité d'opinions a fait imaginer aux Déiſtes un raiſonnement plus ſingulier peut-être que ſolide. Ciceron ayant à prouver que les Romains étoient les peuples les plus belliqueux de la terre, tire adroitement cet aveu de la bouche

de leurs rivaux : » Gaulois, à qui le cédez-vous » en courage, ſi vous le cédez à quelqu'un ? aux » Romains. Parthes, après vous, quels ſont les » hommes les plus courageux ? les Romains. Afri- » cains, qui redouteriez-vous, ſi vous aviez à re- » douter quelqu'un ? les Romains «. Interrogeons, à ſon exemple, le reſte des Religionnaires, vous diſent les Déiſtes : Chinois, quelle Religion ſeroit la meilleure, ſi ce n'étoit la vôtre ? la Religion naturelle. Muſulmans, quel culte embraſſeriez-vous, ſi vous abjuriez Mahomet ? le Naturaliſme. Chrétiens, quelle eſt la vraie Religion, ſi ce n'eſt la Chrétienne ? la Religion des Juifs. Mais, vous Juifs, quelle eſt la vraie Religion, ſi le Judaïſme eſt faux ? le Naturaliſme. » Or ceux, continue » Ciceron, à qui l'on accorde la ſeconde place » d'un conſentement unanime, & qui ne cedent » la premiere à perſonne, méritent inconteſtable- » ment celle-ci «.

FIN.

LETTRE

ÉPITRE
PHILOSOPHIQUE
A
UN PHILOSOPHE.

DU fonds de cette ſolitude,
Où, loin du monde & des revers,
Je jouis, ſans inquiétude,
De cent plaiſirs toujours divers,
Et me ris de l'incertitude
Des choſes de cet Univers;
Sans apprêt, ſans art, ſans étude,
N**** je t'écris ces vers,
Vers du moment, rimes faciles;
Trop heureux ces futiles riens,
Enfans de mes loiſirs ſtériles,
S'ils pouvoient amuſer les tiens!
Apprends-nous, ô Vieillard aimable,
Par quel don rare, ineſtimable,
Aux agrémens d'*Anacréon*,
Tu joins, dans un âge ſemblable,
La raiſon ferme, inébranlable,
Et la ſageſſe de *Straton*;
Comment, dans ta douce manie,
Affranchi de tout préjugé,
Et des terreurs de l'autre Vie
Le cœur net, l'eſprit dégagé,
On te voit toujours partagé
Entre ta bouteille & ta Mie.

Tandis que les illuſions,
Les erreurs ſuperſtitieuſes,
Et les abſurdes fictions,
Mille fois plus pernicieuſes
Que les plus folles paſſions,
Aux regards du foible Vulgaire,
Inceſſamment de la Lumiere
Dérobent les plus purs rayons :
Ton Ame vigoureuſe & fiere,
A l'aide des réflexions,
S'élevant, d'une aîle légere,
Vers les plus hautes régions,
S'occupe, loin de la matiere,
D'utiles méditations ;
Et par une analyſe entiere
Des plus fines abſtractions,
(Méthode lumineuſe & claire)
Aſſignant la cauſe premiere
Et l'ordre des conceptions,
Explique le ſavant myſtere
Des plus ſublimes Notions.
Philoſophe heureux, qui des choſes
Voulus connoître à fonds les cauſes,
Pour mieux jouir de leurs effets !
Jeune encore, à la fleur de l'âge,
Où, pour le cœur même du Sage,
Les voluptés ont tant d'attraits,
Au milieu d'un Peuple volage,
J'appréciai tous les objets
Pour en faire un plus ſûr uſage ;
Comme Toi, bientôt je le vis
A découvert & ſans nuage :
Comme Toi, bientôt j'en jouis,
Et mes jours furent ſans orage.
Dans l'âge où regne le deſir,
Tout nous invite à la tendreſſe.

On aime, on cherche le Plaiſir :
Lui-même vers nous il s'empreſſe ;
Mais, hélas ! en ſait-on jouir ?
On l'entrevoit, on le devine ;
Tandis qu'avec lui l'on badine,
Le Printemps ſe hâte de fuir :
Doux Printemps, qu'avec un ſoupir,
Au déclin de notre machine,
Nous regrettons tout à loiſir !
Je laiſſai librement mon cœur s'épanouir ;
Et fidele à ſa voix ſecrette,
Je trouvai le Plaiſir, ſans l'aller chercher loin.
Sans doute, pour être complette,
Ah ! ma félicité, je le ſens, a beſoin
D'un Sage tel que Toi pour juge & pour témoin.
Viens donc, cher N****, viens dans cette retraite,
Où je puis entre T****
Les Lettres, les Arts, les Talens,
Mes amis & ma S****
Au gré de mes deſirs, partager tout mon tems,
Et combler tour-à-tour d'une douceur parfaite
Mon eſprit, mon cœur & mes ſens.
Etat divin ! Douce Exiſtence !
Symbole unique & précieux
De l'Eternelle jouiſſance ?
Puiſſé-je, loin de l'opulence,
Sans envier le ſort des Dieux,
Satisfait d'une honnête aiſance,
Et ſagement voluptueux,
A vous bien ſavourer borner toujours mes vœux !
Appliquer ſans ceſſe notre ame
A mille objets toujours nouveaux,
Pleins du beau feu qui nous enflamme,
L'occuper de nobles travaux ;
Des doctes leçons d'Uranie

Enrichir notre Entendement,
Etendre au loin ſoigneuſement
La ſphere de notre génie,
Et tâcher efficacement
D'augmenter en nous l'énergie
Des organes du ſentiment;
C'eſt l'art de vivre pour nous-mêmes,
L'art d'exiſter utilement;
C'eſt, en un mot, le vrai ſyſtême
Pour jouir de chaque moment....
Sans manege & ſans jalouſie,
Raſſembler, par délaſſement,
Sous les drapeaux de la Folie,
De Bacchus & du Sentiment,
D'Amis une troupe choiſie,
Tous gens de bonne compagnie,
Vertueux avec agrément,
Qui ſentent le prix du Génie;
C'eſt-là ſavoir aſſurément
Se procurer, quoiqu'on en die,
Des autres plaiſirs de la vie,
Le plus doux aſſaiſonnement.
Faire tout pour ce qui nous aime,
Prévenir ſes moindres deſirs,
S'intéreſſer à ſes plaiſirs,
Et le chérir plus que nous-même;
N'eſt-ce point le bonheur ſuprême,
Le ſeul digne de nos ſoupirs?
Toi, dans qui le bon ſens abonde,
Conviens, cher N**** qu'avec ces paſſe-tems,
Grace aux principes ſûrs où ſon eſprit ſe fonde,
Ton ami, ſans remords, peut goûter dans ce Monde
Les plus parfaits contentemens.

Le Relieur aura ſoin de placer cette Epitre immédiatement après les *Penſées philoſophiques*, *Tome* II, page 111.

LETTRE
SUR
LES AVEUGLES,
A L'USAGE
DE CEUX QUI VOIENT.

Possunt, nec posse videntur.
VIRG.

LETTRE

SUR

LES AVEUGLES,

A L'USAGE

DE CEUX QUI VOIENT.

JE me doutois bien, Madame, que l'Aveugle-née, à qui M. de Reaumur vient de faire abattre la cataracte, ne vous apprendroit pas ce que vous vouliez ſavoir; mais je n'avois garde de deviner que ce ne ſeroit, ni ſa faute, ni la vôtre. J'ai ſollicité ſon bienfaiteur par moi-même, par ſes meilleurs amis, par les complimens que je lui ai faits; nous n'en avons rien obtenu, & le premier appareil ſe levera ſans vous. Des perſonnes de la premiere diſtinction ont eu l'honneur de partager ſon refus avec les Philoſophes : en un mot, il n'a voulu laiſſer tomber le voile que devant quelques yeux ſans conſéquence. Si vous êtes curieuſe de ſavoir pourquoi cet habile Académicien fait ſi ſecrétement des expériences, qui ne peuvent avoir, ſelon vous, un trop grand nombre de témoins éclairés, je vous répondrai que les obſervations d'un homme auſſi célebre, ont moins

beſoin de ſpectateurs, quand elles ſe font, que d'auditeurs, quand elles ſont faites. Je ſuis donc revenu, Madame, à mon premier deſſein; & forcé de me paſſer d'une expérience, où je ne voyois guere à gagner pour mon inſtruction ni pour la vôtre, mais dont M. de Reaumur tirera, ſans doute, un bien meilleur parti, je me ſuis mis à philoſopher avec mes amis, ſur la matiere importante qu'elle a pour objet. Que je ſerois heureux, ſi le récit d'un de nos entretiens pouvoit me tenir lieu auprès de vous du ſpectacle que je vous avois trop légérement promis !

Le jour même que le Pruſſien faiſoit l'opération de la cataracte à la fille de Simoneau, nous allâmes interroger l'Aveugle-né de Puiſeaux (1): c'eſt un homme qui ne manque pas de bon ſens, que beaucoup de perſonnes connoiſſent; qui ſait un peu de chymie, & qui a ſuivi, avec quelques ſuccès, les cours de botanique au Jardin du Roi. Il eſt né d'un pere qui a profeſſé, avec applaudiſſement, la philoſophie dans l'Univerſité de Paris. Il jouiſſoit d'une fortune honnête, avec laquelle il eût aiſément ſatisfait les ſens qui lui reſtent; mais le goût du plaiſir l'entraîna dans ſa jeuneſſe; on abuſa de ſes penchans; ſes affaires domeſtiques ſe dérangerent, & il s'eſt retiré dans une petite ville de Province, d'où il fait tous les ans un voyage à Paris. Il y apporte des liqueurs qu'il diſtille, & dont on eſt très-content. Voilà, Madame, des circonſtances aſſez peu philoſophiques, mais, par cette raiſon même, plus propres à vous faire juger que le perſonnage dont je vous entretiens n'eſt point imaginaire.

Nous arrivâmes chez notre Aveugle ſur les cinq

(1) Petite ville du Gâtinois.

heures du ſoir, & nous le trouvâmes occupé à faire lire ſon fils avec des caracteres en relief: il n'y avoit pas plus d'une heure qu'il étoit levé; car vous ſaurez que la journée commence pour lui, quand elle finit pour nous. Sa coutume eſt de vaquer à ſes affaires domeſtiques & de travailler, pendant que les autres repoſent. A minuit, rien ne le gêne, il n'eſt incommode à perſonne. Son premier ſoin eſt de mettre en place tout ce qu'on a déplacé pendant le jour; & quand ſa femme s'éveille, elle trouve ordinairement la maiſon rangée. La difficulté qu'ont les Aveugles à recouvrer les choſes égarées, les rend amis de l'ordre; & je me ſuis apperçu que ceux qui les approchoient familiérement, partageoient cette qualité, ſoit par un effet du bon exemple qu'ils donnent, ſoit par un ſentiment d'humanité qu'on a pour eux. Que les Aveugles ſeroient malheureux, ſans les petites attentions de ceux qui les environnent! Nous-mêmes que nous ſerions à plaindre ſans elles! Les grands ſervices ſont comme de groſſes pieces d'or & d'argent, qu'on a rarement occaſion d'employer; mais les petites attentions ſont une monnoie courante qu'on a toujours à la main.

Notre Aveugle juge fort bien des ſymmétries. La ſymmétrie, qui eſt peut-être une affaire de pure convention entre nous, eſt certainement telle, à beaucoup d'égards, entre un Aveugle & ceux qui voient. A force d'étudier, par le tact, la diſpoſition que nous exigeons entre les parties qui compoſent un tout, pour l'appeller beau, un Aveugle parvient à faire une juſte application de ce terme; mais quand il dit, *cela eſt beau*, il ne juge pas, il rapporte ſeulement le jugement de ceux qui voient; & que ſont autre choſe les trois

quarts de ceux qui décident d'une piece de théâtre, après l'avoir entendue, ou d'un livre, après l'avoir lu ? La beauté, pour un Aveugle, n'eſt qu'un mot, quand elle eſt ſéparée de l'utilité ; & avec un organe de moins, combien de choſes dont l'utilité lui échappe ? Les Aveugles ne ſont-ils pas bien à plaindre de n'eſtimer beau que ce qui eſt bon ? Combien de choſes admirables perdues pour eux ! Le ſeul bien qui les dédommage de cette perte, c'eſt d'avoir des idées du beau, à la vérité moins étendues, mais plus nettes que des Philoſophes clair-voyans qui en ont traité fort au long.

Le nôtre parle de miroir à tout moment. Vous croyez bien qu'il ne ſait ce que veut dire le mot miroir ; cependant il ne mettra jamais une glace à contre-jour. Il s'exprime auſſi ſenſément que nous, ſur les qualités & les défauts de l'organe qui lui manque : s'il n'attache aucune idée aux termes qu'il emploie, il a du moins, ſur la plupart des autres hommes, l'avantage de ne les prononcer jamais mal-à-propos. Il diſcourt ſi bien & ſi juſte de tant de choſes qui lui ſont abſolument inconnues, que ſon commerce ôteroit beaucoup de force à cette induction que nous faiſons tous, ſans ſavoir pourquoi, de ce qui ſe paſſe en nous, à ce qui ſe paſſe au dedans des autres.

Je lui demandai ce qu'il entendoit par un miroir : » Une machine, me répondit-il, qui met les » choſes en relief, loin d'elles-mêmes, ſi elles ſe » trouvent placées convenablement par rapport » à elle. C'eſt comme ma main qu'il ne faut pas » que je poſe à côté d'un objet pour le ſentir «. Deſcartes aveugle-né auroit dû, ce me ſemble, s'applaudir d'une pareille définition. En effet, conſidérez, je vous prie, la fineſſe avec laquelle

il a fallu combiner certaines idées pour y parvenir. Notre Aveugle n'a de connoiſſance des objets que par le toucher. Il ſait ſur le rapport des autres hommes, que par le moyen de la vue on connoît les objets, comme ils lui ſont connus par le toucher; du moins, c'eſt la ſeule notion qu'il s'en puiſſe former. Il ſait de plus, qu'on ne peut voir ſon propre viſage, quoiqu'on puiſſe le toucher. La vue, doit-il conclure, eſt donc une eſpece de toucher, qui ne s'étend que ſur des objets différens de notre viſage & éloignés de nous. D'ailleurs, le toucher ne lui donne idée que du relief. Donc, ajoute-t-il, un miroir eſt une machine qui nous met en relief hors de nous-mêmes. Combien de Philoſophes renommés ont employé moins de ſubtilité pour arriver à des notions auſſi fauſſes! Mais combien un miroir doit-il être ſurprenant pour notre Aveugle! Combien ſon étonnement dut-il augmenter, quand nous lui apprîmes qu'il y a de ces ſortes de machines qui agrandiſſent les objets; qu'il y en a d'autres qui, ſans les doubler, les déplacent, les rapprochent, les éloignent, les font appercevoir, en dévoilent les plus petites parties aux yeux des Naturaliſtes; qu'il y en a qui les multiplient par milliers; qu'il y en a enfin, qui paroiſſent les défigurer totalement. Il nous fit cent queſtions bizarres ſur ces phénomenes. Il nous demanda, par exemple, s'il n'y avoit que ceux qu'on appelle Naturaliſtes qui viſſent avec le microſcope, & ſi les Aſtronomes étoient les ſeuls qui viſſent avec le téleſcope; ſi la machine qui groſſit les objets étoit plus groſſe que celle qui les rapetiſſe; ſi celle qui les rapproche étoit plus courte que celle qui les éloigne; & ne comprenant point comment cet autre nous-mêmes que, ſelon lui, le miroir répete en relief, échappe au ſens du tou-

cher : » Voilà, diſoit-il, deux ſens qu'une petite » machine met en contradiction : une machine plus » parfaite les mettroit peut-être d'accord, ſans que » pour cela les objets en fuſſent plus réels : peut- » être une troiſieme, plus parfaite encore & moins » perfide, les feroit diſparoître, & nous avertiroit » de l'erreur «.

Et qu'eſt-ce, à votre avis, que des yeux, lui dit Monſieur de .... ? » C'eſt, lui répondit l'A- » veugle, un organe ſur lequel l'air fait l'effet de » mon bâton ſur ma main «. Cette réponſe nous fit tomber des nues, & tandis que nous nous entre-regardions avec admiration : » Cela eſt ſi vrai, » continua-t-il, que quand je place ma main entre » vos yeux & un objet, ma main vous eſt pré- » ſente ; mais l'objet vous eſt abſent. La même » choſe m'arrive, quand je cherche une choſe avec » mon bâton, & que j'en rencontre une autre «.

Madame, ouvrez la Dioptrique de Deſcartes, & vous y verrez les phénomenes de la vue rapportés à ceux du toucher, & des planches d'optique pleines de figures d'hommes occupés à voir avec des bâtons. Deſcartes & tous ceux qui ſont venus depuis, n'ont pu nous donner d'idées plus nettes de la viſion ; & ce grand Philoſophe n'a point eu à cet égard plus d'avantage ſur notre Aveugle, que le peuple qui a des yeux.

Aucun de nous ne s'aviſa de l'interroger ſur la peinture & ſur l'écriture : mais il eſt évident qu'il n'y a point de queſtions auxquelles ſa comparaiſon n'eût pu ſatisfaire ; & je ne doute nullement qu'il ne nous eût dit, que tenter de lire ou de voir, ſans avoir des yeux, c'étoit chercher une épingle avec un gros bâton. Nous lui parlâmes ſeulement de ces ſortes de perſpectives qui donnent du relief aux objets, & qui ont avec nos

PL. I. Page 120

Figure tirée de la Dioptrique de Descartes.



miroirs tant d'analogie & tant de différence à la fois; & nous nous apperçûmes qu'elles nuiſoient, autant qu'elles concouroient, à l'idée qu'il s'eſt formée d'une glace, & qu'il étoit tenté de croire que la glace peignant les objets, le Peintre, pour les repréſenter, peignoit peut-être une glace.

Nous lui vîmes enfiler des aiguilles fort menues. Pourroit-on, Madame, vous prier de ſuſpendre ici votre lecture, & de chercher comment vous vous y prendriez à ſa place. En cas que vous ne rencontriez aucun expédient, je vais vous dire celui de notre aveugle. Il diſpoſe l'ouverture de l'aiguille tranſverſalement entre ſes levres, & dans la même direction que celle de ſa bouche; puis à l'aide de ſa langue & de la ſuction, il attire le fil qui ſuit ſon haleine, à moins qu'il ne ſoit beaucoup trop gros pour l'ouverture; mais dans ce cas, celui qui voit n'eſt guere moins embarraſſé que celui qui eſt privé de la vue.

Il a la mémoire des ſons à un degré ſurprenant, & les viſages ne nous offrent pas une diverſité plus grande que celle qu'il obſerve dans les voix. Elles ont pour lui une infinité de nuances délicates qui nous échappent, parce que nous n'avons pas à les obſerver, le même intérêt que l'Aveugle. Il en eſt pour nous de ces nuances comme de notre propre viſage. De tous les hommes que nous avons vus, celui que nous nous rappellerions le moins, c'eſt nous-mêmes. Nous n'étudions les viſages que pour reconnoître les perſonnes; & ſi nous ne retenons pas la nôtre, c'eſt que nous ne ſerons jamais expoſés à nous prendre pour un autre, ni un autre pour nous. D'ailleurs les ſecours que nos ſens ſe prêtent mutuellement, les empêchent de ſe perfectionner. Cette occaſion ne ſera pas la ſeule que j'aurai d'en faire la remarque.

Notre Aveugle nous dit à ce ſujet, qu'il ſe trouveroit fort à plaindre d'être privé des mêmes avantages que nous, & qu'il auroit été tenté de nous regarder comme des intelligences ſupérieures, s'il n'avoit éprouvé cent fois combien nous lui cedions à d'autres égards. Cette réflexion nous en fit faire une autre. Cet Aveugle, dîmes-nous, s'eſtime autant, & plus peut-être que nous qui voyons ; pourquoi donc ſi l'animal raiſonne, comme on n'en peut guere douter, balançant ſes avantages ſur l'homme, qui lui ſont mieux connus que ceux de l'homme ſur lui, ne porteroit-il pas un ſemblable jugement ? Il a des bras, dit peut-être le Moucheron ; mais j'ai des aîles. S'il a des armes, dit le Lion, n'avons-nous pas des ongles ? L'Eléphant nous verra comme des inſectes ; & tous les animaux, nous accordant volontiers une raiſon avec laquelle nous aurions grand beſoin de leur inſtinct, ſe prétendront doués d'un inſtinct avec lequel ils ſe paſſent fort bien de notre raiſon. Nous avons un ſi violent penchant à ſurfaire nos qualités, & à diminuer nos défauts, qu'il ſembleroit preſque que c'eſt à l'homme à faire le traité de la force, & à l'animal celui de la raiſon.

Quelqu'un s'aviſa de demander à notre Aveugle, s'il ſeroit bien content d'avoir des yeux. » Si la curioſité ne me dominoit pas, dit-il, j'ai» merois bien autant avoir de longs bras : il » me ſemble que mes mains m'inſtruiroient mieux » de ce qui ſe paſſe dans la Lune, que vos yeux » ou vos téleſcopes ; & puis les yeux ceſſent plu» tôt de voir, que les mains de toucher. Il vau» droit donc bien autant qu'on perfectionnât en » moi l'organe que j'ai, que de m'accorder ce» lui qui me manque".

Notre Aveugle adreſſe au bruit ou à la voix ſi ſûrement, que je ne doute pas qu'un tel exercice ne rendît les Aveugles très-adroits & très-dangereux. Je vais vous en raconter un trait qui vous perſuadera combien on auroit tort d'attendre un coup de pierre, ou de s'expoſer à un coup de piſtolet de ſa main, pour peu qu'il eût l'habitude de ſe ſervir de cette arme. Il eut dans ſa jeuneſſe une querelle avec un de ſes freres, qui s'en trouva fort mal. Impatienté des propos déſagréables qu'il en eſſuyoit, il ſaiſit le premier objet qui lui tomba ſous la main, le lui lança, l'atteignit au milieu du front, & l'étendit par terre.

Cette aventure, & quelques autres, le firent appeller à la Police. Les ſignes extérieurs de la puiſſance qui nous affectent ſi vivement, n'en impoſent point aux Aveugles. Le notre comparut devant le Magiſtrat, comme devant ſon ſemblable. Les menaces ne l'intimiderent point. » Que » me ferez-vous, dit-il à M. Hérault" ? je vous jetterai dans un cul-de-baſſe-foſſe, lui répondit le Magiſtrat. » Eh, Monſieur, lui répliqua l'Aveu» gle : il y a vingt-cinq ans que j'y ſuis". Quelle réponſe, Madame, & quel texte pour un homme qui aime autant à moraliſer que moi ! Nous ſortons de la vie, comme d'un ſpectacle enchanteur ; l'Aveugle en ſort ainſi que d'un cachot : ſi nous avons à vivre plus de plaiſir que lui, convenez qu'il a bien moins de regret à mourir.

L'Aveugle du Puiſeaux eſtime la proximité du feu, aux degrés de la chaleur ; la plénitude des vaiſſeaux, au bruit que font en tombant les liqueurs qu'il tranſvaſe ; & le voiſinage des corps, à l'action de l'air ſur ſon viſage. Il eſt ſi ſenſible aux moindres viciſſitudes qui arrivent dans l'atmoſphere, qu'il peut diſtinguer une rue d'un cul-

de-ſac. Il apprécie à merveille les poids des corps & les capacités des vaiſſeaux ; & il s'eſt fait de ſes bras des balances ſi juſtes, & de ſes doigts des compas ſi expérimentés, que dans les occaſions où cette eſpece de ſtatique a lieu, je gagerai toujours pour notre Aveugle, contre vingt perſonnes qui voient. Le poli des corps n'a guere moins de nuances pour lui, que le ſon de la voix ; & il n'y auroit pas à craindre qu'il prît ſa femme pour une autre, à moins qu'il ne gagnât au change. Il y a cependant bien de l'apparence que les femmes ſeroient communes chez un peuple d'Aveugles, ou que leurs loix contre l'adultere ſeroient bien rigoureuſes. Il ſeroit ſi facile aux femmes de tromper leurs maris, en convenant d'un ſigne avec leurs amans.

Il juge de la beauté par le toucher, cela ſe comprend ; mais ce qui n'eſt pas ſi facile à ſaiſir, c'eſt qu'il fait entrer dans ce jugement la prononciation & le ſon de la voix. C'eſt aux anatomiſtes à nous apprendre, s'il y a quelque rapport entre les parties de la bouche & du palais, & la forme extérieure du viſage. Il fait de petits ouvrages au tour & à l'aiguille ; il nivelle à l'équerre ; il monte & démonte les machines ordinaires ; il ſait aſſez de muſique pour exécuter un morceau dont on lui dit les notes & leurs valeurs. Il eſtime, avec beaucoup plus de préciſion que nous, la durée du tems, par la ſucceſſion des actions & des penſées. La beauté de la peau, l'embonpoint, la fermeté des chairs, les avantages de la conformation, la douceur de l'haleine, les charmes de la voix, ceux de la prononciation, ſont des qualités dont il fait grand cas dans les autres.

Il s'eſt marié pour avoir des yeux qui lui appartinſſent. Auparavant il avoit eu deſſein de s'aſ-

ſocier un ſourd qui lui prêteroit des yeux, & à qui il apporteroit en échange des oreilles. Rien ne m'a tant étonné que ſon aptitude ſinguliere à un grand nombre de choſes ; & lorſque nous lui en témoignâmes notre ſurpriſe : » Je m'apperçois » bien, Meſſieurs, nous dit-il, que vous n'êtes » pas aveugles : vous êtes ſurpris de ce que je fais ; » & pourquoi ne vous étonnez-vous pas auſſi de » ce que je parle" ? Il y a, je crois, plus de philoſophie dans cette réponſe qu'il ne prétendoit y en mettre lui-même. C'eſt une choſe aſſez ſurprenante que la facilité avec laquelle on apprend à parler. Nous ne parvenons à attacher une idée à quantité de termes qui ne peuvent être repréſentés par des objets ſenſibles, & qui, pour ainſi dire, n'ont point de corps, que par une ſuite de combinaiſons fines & profondes des analogies que nous remarquons entre ces objets non ſenſibles, & les idées qu'ils excitent ; & il faut avouer conſéquemment qu'un Aveugle-né doit apprendre à parler plus difficilement qu'un autre, puiſque le nombre des objets non-ſenſibles étant beaucoup plus grand pour lui, il a bien moins de champ que nous pour comparer & bien combiner. Comment veut-on, par exemple, que le mot phyſionomie ſe fixe dans ſa mémoire ? C'eſt une eſpece d'agrément, qui conſiſte en des objets ſi peu ſenſibles pour un Aveugle, que faute de l'être aſſez pour nous-mêmes qui voyons, nous ſerions fort embarraſſés de dire bien préciſément ce que c'eſt que d'avoir de la phyſionomie. Si c'eſt principalement dans les yeux qu'elle réſide, le toucher n'y peut rien ; & puis, qu'eſt-ce pour un Aveugle que des yeux morts, des yeux vifs, des yeux d'eſprit, &c. ?

Je conclus delà que nous tirons ſans doute du

concours de nos ſens & de nos organes de grands ſervices. Mais ce ſeroit tout autre choſe encore, ſi nous les exercions ſéparément, & ſi nous n'en employions jamais deux dans les occaſions où le ſecours d'un ſeul nous ſuffiroit. Ajouter le toucher à la vue, quand on a aſſez de ſes yeux, c'eſt à deux chevaux, qui ſont déja fort vifs, en atteler un troiſieme en arbalete, qui tire d'un côté, tandis que les autres tirent de l'autre.

Comme je n'ai jamais douté que l'état de nos organes & de nos ſens n'ait beaucoup d'influence ſur notre métaphyſique & ſur notre morale, & que nos idées les plus purement intellectuelles, ſi je puis parler ainſi, ne tiennent de fort près à la conformation de notre corps, je me mis à queſtionner notre Aveugle ſur les vices & ſur les vertus. Je m'apperçus d'abord qu'il avoit une averſion prodigieuſe pour le vol : elle naiſſoit en lui de deux cauſes ; de la facilité qu'on avoit de le voler, ſans qu'il s'en apperçût ; & plus encore, peut-être, de celle qu'on avoit de l'appercevoir, quand il voloit. Ce n'eſt pas qu'il ne ſache très-bien ſe mettre en garde contre le ſens qu'il nous connoît de plus qu'à lui, & qu'il ignore la maniere de bien cacher un vol. Il ne fait pas grand cas de la pudeur ; ſans les injures de l'air, dont les vêtemens le garantiſſent, il n'en comprendroit guere l'uſage, & il avoue franchement qu'il ne devine pas pourquoi l'on couvre plutôt une partie du corps qu'une autre, & moins encore par quelle bizarrerie, on donne entre ces parties la préférence à certaines, que les uſages & les indiſpoſitions auxquelles elles ſont ſujettes demanderoient que l'on tînt libres. Quoique nous ſoyons dans un ſiecle où l'eſprit philoſophique nous a debarraſſés d'un grand nombre de préjugés, je ne crois pas

que nous en venions jamais juſqu'à méconnoître les prérogatives de la pudeur auſſi parfaitement que mon Aveugle. Diogene n'auroit point été pour lui un Philoſophe.

Comme, de toutes les démonſtrations extérieures qui réveillent en nous la commiſération & les idées de la douleur, les Aveugles ne ſont affectés que par la plainte ; je les ſoupçonne en général d'inhumanité. Qu'elle différence y a-t-il pour un Aveugle entre un homme qui urine & un homme qui, ſans ſe plaindre, verſe ſon ſang ? Nous-mêmes, ne ceſſons-nous pas de compâtir, lorſque la diſtance ou la petiteſſe des objets produit le même effet ſur nous, que la privation de la vue ſur les Aveugles ? Tant nos vertus dépendent de notre maniere de ſentir, & du degré auquel les choſes extérieures nous affectent ! Auſſi je ne doute point que, ſans la crainte du châtiment, bien des gens n'euſſent moins de peine à tuer un homme à une diſtance où ils ne le verroient gros que comme une hirondelle, qu'à égorger un bœuf de leurs mains. Si nous avons de la compaſſion pour un cheval qui ſouffre, & ſi nous écraſons une fourmi ſans aucun ſcrupule, n'eſt-ce pas le même principe qui nous détermine ? Ah ! Madame, que la morale des Aveugles eſt différente de la nôtre ? Que celle d'un Sourd différeroit encore de celle d'un Aveugle ! & qu'un être qui auroit un ſens de plus que nous, trouveroit notre morale imparfaite, pour ne rien dire de pis !

Notre méthaphyſique ne s'accorde pas mieux avec la leur. Combien de principes pour eux qui ne ſont que des abſurdités pour nous, & réciproquement ! Je pourrois entrer là-deſſus dans un détail qui vous amuſeroit ſans doute ; mais que de certaines gens qui voient du crime à tout, ne

manqueroient pas d'accuſer d'irréligion ; comme s'il dépendoit de moi de faire appercevoir aux Aveugles, les choſes autrement qu'ils ne les apperçoivent. Je me contenterai d'obſerver une choſe dont je crois qu'il faut que tout le monde convienne ; c'eſt que ce grand raiſonnement qu'on tire des merveilles de la Nature, eſt bien foible pour des Aveugles. La facilité que nous avons de créer, pour ainſi dire, de nouveaux objets, par le moyen d'une petite glace, eſt quelque choſe de plus incompréhenſible pour eux, que des Aſtres qu'ils ont été condamnés à ne voir jamais. Ce globe lumineux qui s'avance d'Orient en Occident, les étonne moins qu'un petit feu qu'ils ont la commodité d'augmenter ou de diminuer : comme ils voient la matiere d'une maniere beaucoup plus abſtraite que nous, ils ſont moins éloignés de croire qu'elle penſe.

Si un homme qui n'a vu que pendant un jour ou deux, ſe trouvoit confondu chez un peuple d'Aveugles, il faudroit qu'il prît le parti de ſe taire, ou celui de paſſer pour un fou. Il leur annonceroit tous les jours quelque nouveau myſtere qui n'en ſeroit un que pour eux, & que les Eſprits forts ſe ſauroient bon gré de ne pas croire. Les Défenſeurs de la Religion ne pourroient-ils pas tirer un grand parti d'une incrédulité ſi opiniâtre, ſi juſte même à certains égards, & cependant ſi peu fondée ? Si vous vous prêtez pour un inſtant à cette ſuppoſition, elle vous rappellera, ſous des traits empruntés, l'hiſtoire & les perſécutions de ceux qui ont eu le malheur de rencontrer la vérité dans des ſiecles de ténebres, & l'imprudence de la déceler à leurs Aveugles contemporains, entre leſquels ils n'ont point eu d'ennemis plus cruels que ceux qui, par leur état & leur éducation,

cation ſembloient devoir être les moins éloignés de leurs ſentimens.

Je laiſſe donc la morale & la métaphyſique des Aveugles, & je paſſe à des choſes qui ſont moins importantes, mais qui tiennent de plus près au but des obſervations qu'on fait ici de toutes parts, depuis l'arrivée du Pruſſien. Premiere queſtion. Comment un Aveuglé-né ſe forme-t-il des idées des figures? Je crois que les mouvemens de ſon corps, l'exiſtence ſucceſſive de ſa main en pluſieurs lieux, la ſenſation non interrompue d'un corps qui paſſe entre ſes doigts, lui donnent la notion de direction. S'il les gliſſe le long d'un fil bien étendu, il prend l'idée d'une ligne droite; s'il ſuit la courbure d'un fil lâche, il prend celle d'une ligne courbe. Plus généralement, il a, par des expériences réitérées du toucher, la mémoire des ſenſations, éprouvées en différens points: il eſt maître de combiner ces ſenſations ou point, & d'en former des figures. Une ligne droite pour un Aveugle qui n'eſt point Géometre, n'eſt autre choſe que la mémoire d'une ſuite de ſenſations du toucher, placées dans la direction d'un fil tendu; une ligne courbe, la mémoire d'une ſuite de ſenſations du toucher, rapportées à la ſurface de quelque corps ſolide, concave ou convexe. L'étude rectifie dans le Géometre la notion de ces lignes, par les propriétés qu'il leur découvre. Mais, Géometre ou non, l'Aveugle-né rapporte tout à l'extrêmité de ſes doigts. Nous combinons des points colorés; il ne combine lui que des points palpables, ou, pour parler plus exactement, que des ſenſations du toucher dont il a mémoire. Il ne ſe paſſe rien dans ſa tête d'analogue à ce qui ſe paſſe dans la nôtre: il n'imagine point; car pour imaginer, il faut colorer un fond, & détacher de ce

fond des points, en leur ſuppoſant une couleur différente de celle du fond. Reſtituez à ces points la même couleur qu'au fond; à l'inſtant ils ſe confondent avec lui, & la figure diſparoît: du moins, c'eſt ainſi que les choſes s'exécutent dans mon imagination, & je préſume que les autres n'imaginent pas autrement que moi. Lors donc que je me propoſe d'appercevoir dans ma tête une ligne droite, autrement que par ſes propriétés, je commence par la tapiſſer en dedans d'une toile blanche dont je détache une ſuite de points noirs, placés dans la même direction. Plus les couleurs du fond & des points ſont tranchantes, plus j'apperçois les points diſtinctement; & une figure d'une couleur fort voiſine de celle du fond, ne me fatigue pas moins à conſidérer dans mon imagination, que hors de moi & ſur une toile.

Vous voyez donc, Madame, qu'on pourroit donner des loix pour imaginer facilement à la fois pluſieurs objets diverſement colorés; mais que ces loix ne ſeroient certainement pas à l'uſage d'un Aveugle-né. L'Aveugle-né ne pouvant colorer, ni par conſéquent figurer comme nous l'entendons, n'a mémoire que des ſenſations priſes par le toucher, qu'il rapporte à différens points, lieux ou diſtances, & dont il compoſe des figures. Il eſt ſi conſtant que l'on ne figure point dans l'imagination, ſans colorer, que ſi l'on nous donne à toucher dans les ténebres de petits globules dont nous ne connoiſſions ni la matiere ni la couleur, nous les ſuppoſerons auſſi-tôt blancs ou noirs, ou de quelqu'autre couleur; ou que, ſi nous ne leur en attachons aucune, nous n'aurons, ainſi que l'Aveugle-né, que la mémoire des petites ſenſations, excitées à l'extrêmité des doigts, & telles que de petits corps ronds peuvent les

occaſionner. Si cette mémoire eſt très-fugitive en nous ; ſi nous n'avons guere d'idée de la maniere dont un Aveugle-né fixe, rappelle & combine les ſenſations du toucher, c'eſt une ſuite de l'habitude que nous avons priſe par les yeux, de tout exécuter dans notre imagination avec des couleurs. Il m'eſt cependant arrivé à moi-même, dans les agitations d'une paſſion violente, d'éprouver un friſſonnement dans toute une main ; de ſentir l'impreſſion des corps que j'avois touchés il y avoit long-tems, s'y réveiller auſſi vivement que s'ils euſſent encore été préſens à mon attouchement, & de m'appercevoir très-diſtinctement que les limites de la ſenſation coïncidoient préciſément avec celles de ces corps abſens. Quoique la ſenſation ſoit indiviſible par elle-même, elle occupe, ſi on peut ſe ſervir de ce terme, un eſpace étendu, auquel l'Aveugle-né a la faculté d'ajouter, ou de retrancher par la penſée, en groſſiſſant, ou diminuant la partie affectée. Il compoſe, par ce moyen, des points, des ſurfaces, des ſolides : il aura même un ſolide gros comme le globe terreſtre, s'il ſe ſuppoſe le bout du doigt gros comme le globe, & occupé par la ſenſation en longueur, largeur & profondeur.

Je ne connois rien qui démontre mieux la réalité du ſens interne, que cette faculté, foible en nous, mais forte dans les Aveugles-nés, de ſentir, ou de ſe rappeller la ſenſation des corps, lors même qu'ils ſont abſens, & qu'ils n'agiſſent plus ſur eux. Nous ne pouvons faire entendre à un Aveugle-né, comment l'imagination nous peint les objets abſens, comme s'ils étoient préſens ; mais nous pouvons très-bien reconnoître en nous la faculté de ſentir à l'extrêmité d'un doigt, un corps qui n'y eſt plus, telle qu'elle eſt dans l'A-

veugle-né. Pour cet effet, ſerrez l'index contre le pouce ; fermez les yeux ; ſéparez vos doigts ; examinez immédiatement, après cette ſéparation, ce qui ſe paſſe en vous, & dites-moi ſi la ſenſation ne dure pas long-tems après que la compreſſion a ceſſé ; ſi pendant que la compreſſion dure, votre ame vous paroît plus dans votre tête qu'à l'extrêmité de vos doigts ; & ſi cette compreſſion ne vous donne pas la notion de la ſurface, par l'eſpace qu'occupe la ſenſation. Nous ne diſtinguons la préſence des êtres hors de nous, de leur repréſentation dans notre imagination, que par la force & la foibleſſe de l'impreſſion : pareillement, l'Aveugle-né ne diſcerne la ſenſation d'avec la préſence réelle d'un objet à l'extrêmité de ſon doigt, que par la force ou la foibleſſe de la ſenſation même.

Si jamais un Philoſophe, aveugle & ſourd de naiſſance, fait un homme à l'imitation de celui de Deſcartes, j'oſe vous aſſurer, Madame, qu'il placera l'ame au bout des doigts ; car c'eſt de là que lui viennent ſes principales ſenſations & toutes ſes connoiſſances. Et qui l'avertiroit que ſa tête eſt le ſiege de ſes penſées ? Si les travaux de l'imagination épuiſent la nôtre, c'eſt que l'effort que nous faiſons pour imaginer, eſt aſſez ſemblable à celui que nous faiſons pour appercevoir des objets très-proches ou très-petits. Mais il n'en ſera pas de même de l'Aveugle & Sourd de naiſſance : les ſenſations qu'il aura priſes par le toucher, ſeront, pour ainſi dire, le moule de toutes ſes idées, & je ne ſerois pas ſurpris qu'après une profonde méditation, il eût les doigts auſſi fatigués que nous avons la tête. Je ne craindrois point qu'un Philoſophe lui objectât que les nerfs ſont les cauſes de nos ſenſations, & qu'ils par-

tent tous du cerveau : quand ces deux propoſitions ſeroient auſſi démontrées qu'elles le ſont peu, ſur-tout la premiere, il lui ſuffiroit de ſe faire expliquer tout ce que les Phyſiciens ont rêvé là-deſſus, pour perſiſter dans ſon ſentiment.

Mais ſi l'imagination d'un Aveugle n'eſt autre choſe que la faculté de ſe rappeller & de combiner des ſenſations de points palpables ; & celle d'un homme qui voit, la faculté de ſe rappeller & de combiner des points viſibles ou colorés ; il s'enſuit que l'Aveugle-né apperçoit les choſes d'une maniere plus abſtraite que nous, & que dans les queſtions de pure ſpéculation, il eſt peut-être moins ſujet à ſe tromper. Car l'abſtraction ne conſiſte qu'à ſéparer, par la penſée, les qualités ſenſibles des corps, ou les unes des autres, ou du corps même qui leur ſert de baſe ; & l'erreur naît de cette ſéparation mal faite, ou faite mal-à-propos ; mal faite dans les queſtions métaphyſiques, & faite mal-à-propos dans les queſtions phyſico-mathématiques. Un moyen preſque sûr de ſe tromper en métaphyſique, c'eſt de ne pas ſimplifier aſſez les objets dont on s'occupe ; & un ſecret infaillible pour arriver en phyſico-mathématique, à des réſultats défectueux, c'eſt de les ſuppoſer moins compoſés qu'ils ne le ſont.

Il y a une eſpece d'abſtraction dont ſi peu d'hommes ſont capables, qu'elle ſemble réſervée aux intelligences pures ; c'eſt celle par laquelle tout ſe réduiroit à des unités numériques. Il faut convenir que les réſultats de cette géométrie ſeroient bien exacts, & ſes formules bien générales ; car il n'y a point d'objets, ſoit dans la nature, ſoit dans le poſſible, que ces unités ſimples ne puſſent repréſenter par des points, des

lignes, des ſurfaces, des ſolides, des penſées, des idées, des ſenſations; & ſi, par haſard, c'étoit-là le fondement de la doctrine de Pythagore, on pourroit dire de lui, qu'il échoua dans ſon projet, parce que cette maniere de philoſopher eſt trop au deſſus de nous, & trop approchante de celle de l'Etre ſuprême, qui, ſelon l'expreſſion ingénieuſe d'un Géometre Anglois, *géométriſe* perpétuellement dans l'Univers.

L'unité pure & ſimple eſt un ſymbole trop vague & trop général pour nous. Nos ſens nous ramenent à des ſignes plus analogues à l'étendue de notre eſprit & à la conformation de nos organes. Nous avons même fait enſorte que ces ſignes puſſent être communs entre nous, & qu'ils ſerviſſent, pour ainſi dire, d'entrepôt au commerce mutuel de nos idées. Nous en avons inſtitué pour les yeux, ce ſont les caracteres; pour l'oreille, ce ſont les ſons articulés; mais nous n'en avons aucun pour le toucher, quoiqu'il y ait une maniere propre de parler à ce ſens, & d'en obtenir des réponſes. Faute de cette langue, la communication eſt entiérement rompue entre nous & ceux qui naiſſent Sourds, Aveugles & Muets. Ils croiſſent; mais ils reſtent dans un état d'imbécillité. Peut-être acquerroient-ils des idées, ſi l'on ſe faiſoit entendre à eux, dès l'enfance, d'une maniere fixe, déterminée, conſtante & uniforme; en un mot, ſi on leur traçoit ſur la main, les mêmes caracteres que nous traçons ſur le papier, & que la même ſignification leur demeurât invariablement attachée.

Ce langage, Madame, ne vous paroît-il pas auſſi commode qu'un autre? n'eſt-il pas même tout inventé? & oſeriez-vous nous aſſurer qu'on ne vous a jamais rien fait entendre de cette ma-

niere ? Il ne s'agit donc que de le fixer & d'en faire une Grammaire & des Dictionnaires, ſi l'on trouve que l'expreſſion par les caracteres ordinaires de l'écriture ſoit trop lente pour ce ſens.

Les connoiſſances ont trois portes pour entrer dans notre ame ; & nous en tenons une barricadée, par le défaut de ſignes. Si l'on eût négligé les deux autres, nous en ſerions réduits à la condition des animaux. De même que nous n'avons que le ſerré pour nous faire entendre au ſens du toucher, nous n'aurions que le cri pour parler à l'oreille. Madame, il faut manquer d'un ſens pour connoître les avantages des ſymboles deſtinés à ceux qui reſtent ; & des gens qui auroient le malheur d'être Sourds, Aveugles & Muets, ou qui viendroient à perdre ces trois ſens par quelqu'accident, ſeroient bien charmés qu'il y eût une langue nette & préciſe pour le toucher.

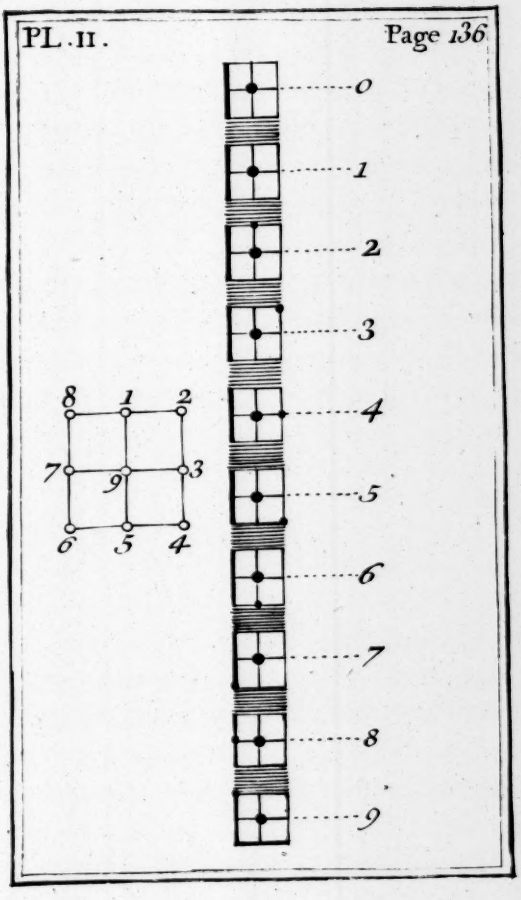
Il eſt bien plus court d'uſer de ſymboles tout inventés, que d'en être inventeur, comme on y eſt forcé, lorſqu'on eſt pris au dépourvu. Quel avantage n'eût-ce pas été pour Saounderſon, de trouver une arithmétique palpable toute préparée à l'âge de cinq ans, au lieu d'avoir à l'imaginer à l'âge de vingt-cinq ? Ce Saounderſon, Madame, eſt un autre Aveugle, dont il ne ſera pas hors de propos de vous entretenir. On en raconte des prodiges ; & il n'y en a aucun que ſes progrès dans les belles-lettres, & ſon habileté dans les ſciences mathématiques ne puiſſent rendre croyable.

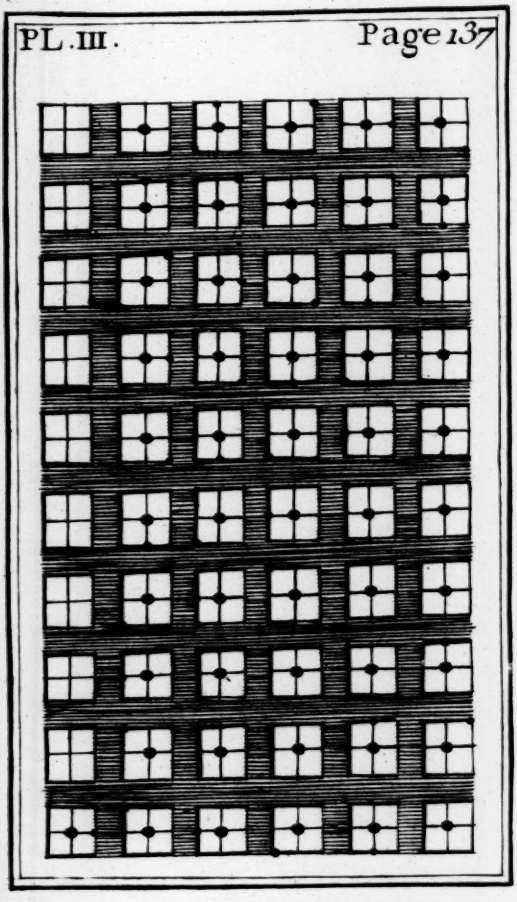
La même machine lui ſervoit pour les calculs algébriques, & pour la deſcription des figures rectilignes. Vous ne ſeriez pas fâchée qu'on vous en fît l'explication, pourvu que vous fuſſiez en état de l'entendre ; & vous allez voir qu'elle ne

ſuppoſe aucune connoiſſance que vous n'ayez; & qu'elle vous ſeroit très-utile, s'il vous prenoit jamais envie de faire de longs calculs à tâtons.

Imaginez un quarré, tel que vous le voyez, *Planche II*, diviſé en quatre parties égales, par des lignes perpendiculaires aux côtés, enſorte qu'il vous offrît les neuf points 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Suppoſez ce quarré percé de neuf trous, capables de recevoir des épingles de deux eſpeces, toutes de même longueur & de même groſſeur, mais les unes à tête un peu plus groſſe que les autres.

Les épingles à groſſe tête ne ſe plaçoient jamais qu'au centre du quarré; celles à petite tête, jamais que ſur les côtés, excepté, dans un ſeul cas, celui du zero. Le zero ſe marquoit par une épingle à groſſe tête, placée au centre du petit quarré, ſans qu'il y eût aucune autre épingle ſur les côtés. Le chiffre 1 étoit repréſenté par une épingle à petite tête, placée au centre du quarré, ſans qu'il y eût aucune autre épingle ſur les côtés. Le chiffre 2, par une épingle à groſſe tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite tête, placée ſur un des côtés, au point 1. Le chiffre 3, par une épingle à groſſe tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite tête, placée ſur un des côtés, au point 2. Le chiffre 4, par une épingle à groſſe tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite tête, placée ſur un des côtés, au point 3. Le chiffre 5, par une épingle à groſſe tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite tête, placée ſur un des côtés, au point 4. Le chiffre 6, par une épingle à groſſe tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite


0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
8 1 2
7 9 3
6 5 4



tête, placée ſur un des côtés, au point 5. Le chiffre 7, par une épingle à groſſe tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite tête, placée ſur un des côtés, au point 6. Le chiffre 8, par une épingle à groſſe tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite tête, placée ſur un des côtés, au point 7. Le chiffre 9, par une épingle à groſſe tête, placée au centre du quarré, & par une épingle à petite tête, placée ſur un des côtés du quarré, au point 8.

Voilà bien des expreſſions différentes pour le tact, dont chacune répond à un de nos dix caracteres arithmétiques. Imaginez maintenant une table ſi grande que vous voudrez, partagée en petits quarrés, rangés horizontalement, & ſéparés les uns des autres de la même diſtance, ainſi que vous le voyez, *Planche III*, & vous aurez la machine de Saounderſon.

Vous concevez facilement qu'il n'y a point de nombres qu'on ne puiſſe écrire ſur cette table, & par conſéquent aucune opération arithmétique qu'on n'y puiſſe exécuter.

Soit propoſé, par exemple, de trouver la ſomme, ou de faire l'addition des neuf nombres ſuivans.

1	2	3	4	5
2	3	4	5	6
3	4	5	6	7
4	5	6	7	8
5	6	7	8	9
6	7	8	9	0
7	8	9	0	1
8	9	0	1	2
9	0	1	2	3

Je les écris ſur la table à meſure qu'on me les nomme, le premier chiffre à gauche du premier nombre, ſur le premier quarré à gauche de la premiere ligne; le ſecond chiffre à gauche du premier nombre, ſur le ſecond quarré à gauche de la même ligne, & ainſi de ſuite.

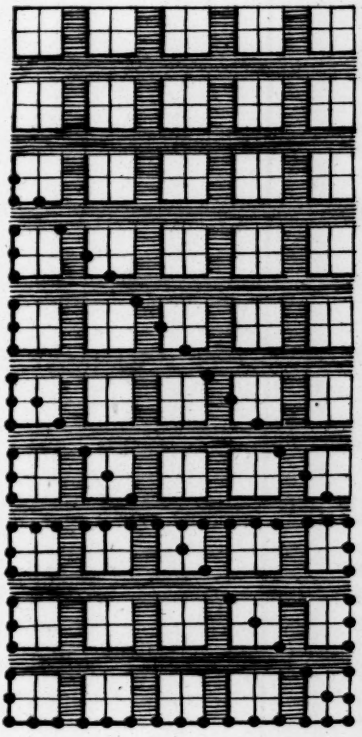
Je place le ſecond nombre ſur la ſeconde rangée de quarrés, les unités ſous les unités, les dixaines ſous les dixaines.

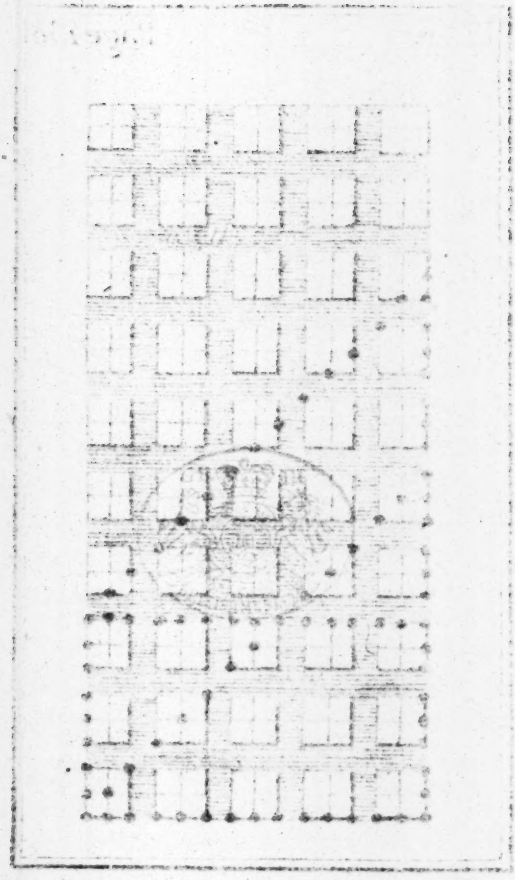
Je place le troiſieme nombre ſur la troiſieme rangée de quarrés, & ainſi de ſuite, comme vous voyez, *Planche III.* Puis parcourant, avec les doigts, chaque rangée verticale de bas en haut, en commençant par celle qui eſt plus à ma gauche, je fais l'addition des nombres qui y ſont exprimés, & j'écris le ſurplus des dixaines au bas de cette colonne. Je paſſe à la ſeconde colonne, en avançant vers la gauche, ſur laquelle j'opere de la même maniere; de celle-là, à la troiſieme, & j'acheve ainſi de ſuite mon addition.

Voici comment la même Table lui ſervoit à démontrer les propriétés des figures rectilignes. Suppoſons qu'il eût à démontrer que les parallélogrammes qui ont même baſe & même hauteur ſont égaux en ſurface; il plaçoit ſes épingles, comme vous le voyez, *Planche IV.* Il attachoit des noms aux points angulaires, & il achevoit la démonſtration avec ſes doigts.

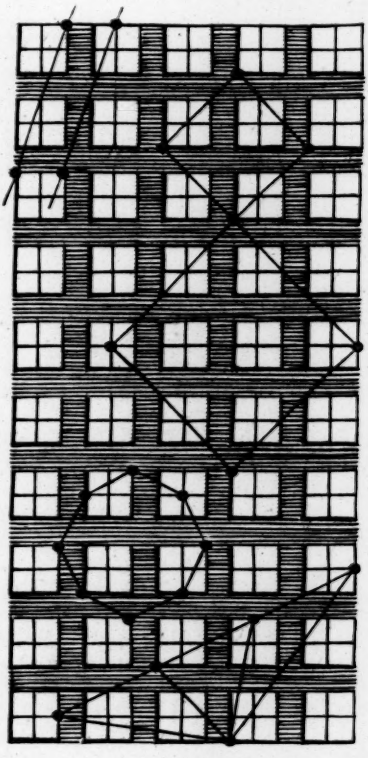
En ſuppoſant que Saounderſon n'employât que des épingles à groſſe tête, pour déſigner les limites de ſes figures, il pouvoit diſpoſer autour d'elles des épingles à petite tête de neuf façons différentes, qui toutes lui étoient familieres. Ainſi il n'étoit guere embarraſſé que dans le cas où le grand nombre de points angulaires qu'il étoit obligé de nommer dans ſa démonſtration, le forçoit de

PL. IV. Page 138





PL. V. Page 139



recourir aux lettres de l'alphabet. On ne nous apprend point comment il les employoit.

Nous ſavons ſeulement qu'il parcouroit ſa table avec une agilité de doigts ſurprenante ; qu'il s'engageoit avec ſuccès dans les calculs les plus longs ; qu'il pouvoit les interrompre & reconnoître quand il ſe trompoit ; qu'il les vérifioit avec facilité, & que ce travail ne lui demandoit pas, à beaucoup près, autant de tems qu'on pourroit ſe l'imaginer, par la commodité qu'il avoit de préparer ſa table.

Cette préparation conſiſtoit à placer des épingles à groſſe tête au centre de tous les quarrés. Cela fait, il ne lui reſtoit plus qu'à en déterminer la valeur par les épingles à petite tête, excepté dans le cas où il falloit écrire une unité. Alors, il mettoit au centre du quarré, une épingle à petite tête, à la place de l'épingle à groſſe tête, qui l'occupoit.

Quelquefois, au lieu de former une ligne entiere avec ſes épingles, il ſe contentoit d'en placer à tous les points angulaires ou d'interſection, autour deſquels il fixoit des fils de ſoie qui achevoient de former les limites de ſes figures. Voyez la *Planche V*.

Il a laiſſé quelques autres machines qui lui facilitoient l'étude de la géométrie : on ignore le véritable uſage qu'il en faiſoit ; & il y auroit peut-être plus de ſagacité à le retrouver, qu'à réſoudre un problême de calcul intégral. Que quelque Géometre tâche de nous apprendre à quoi lui ſervoient quatre morceaux de bois, ſolides de la forme de parallélipipede rectangulaire, chacun de onze pouces de long, ſur cinq & demi de large, & ſur un peu plus d'un demi-pouce d'épais, dont les deux grandes ſurfaces oppoſées

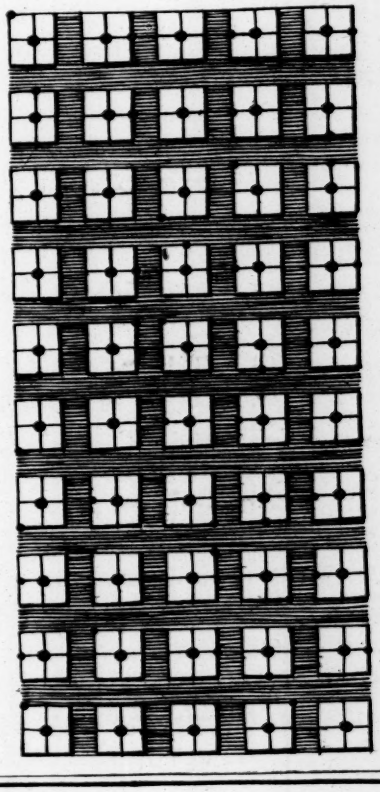
étoient diviſées en petits quarrés, ſemblables à celui de l'abaque que je viens de décrire ; avec cette différence, qu'ils n'étoient percés qu'en quelques endroits où des épingles étoient enfoncées juſqu'à la tête. Chaque ſurface repréſentoit neuf petites tables arithmétiques, de dix nombres chacune, & chacun de ces dix nombres étoit compoſé de dix chiffres. La *Planche VI* repréſente une de ces petites tables, & voici les nombres qu'elle contenoit.

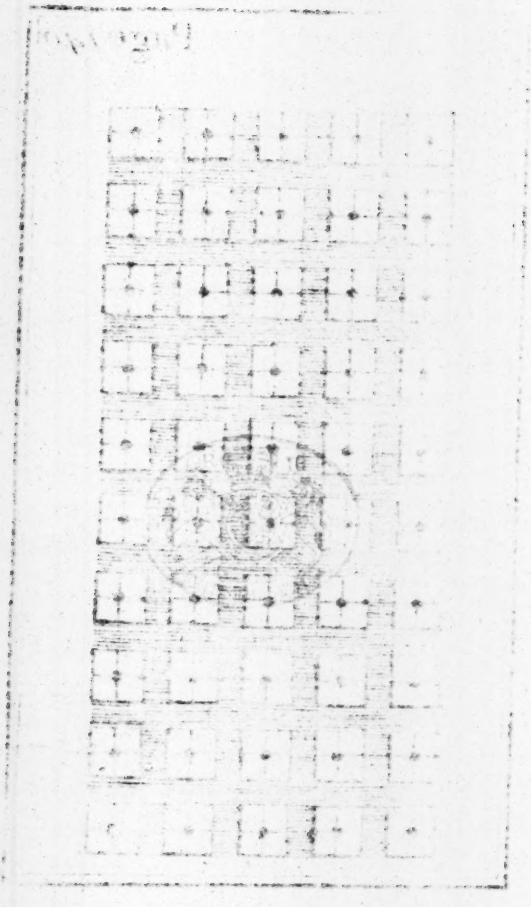
9	4	0	8	4
2	4	1	8	6
4	1	7	9	2
5	4	2	8	4
6	3	9	6	8
7	1	8	8	0
7	8	5	6	8
8	4	3	4	8
8	9	4	6	4
9	4	0	3	0

Il eſt auteur d'un ouvrage très-parfait dans ſon genre. Ce ſont des élémens d'algebre, où l'on n'apperçoit qu'il étoit Aveugle qu'à la ſingularité de certaines démonſtrations qu'un homme qui voit, n'eût peut-être pas rencontrées : c'eſt à lui qu'appartient la diviſion du cube en ſix pyramides égales, qui ont leurs ſommets au centre du cube, & pour baſes, chacune une de ces faces. On s'en ſert pour démontrer d'une maniere très-ſimple, que toute pyramide eſt le tiers d'un priſme de même baſe & de même hauteur.

Il fut entraîné par ſon goût à l'étude des ma-

PL. VI. Page 140





thématiques, & déterminé par la médiocrité de ſa fortune, & les conſeils de ſes amis, à en faire des leçons publiques. Ils ne douterent point qu'il ne réuſsît au delà de ſes eſpérances, par la facilité prodigieuſe qu'il avoit à ſe faire entendre. En effet, Saounderſon parloit à ſes éleves, comme s'ils euſſent été privés de la vue; mais un Aveugle qui s'exprime clairement pour des Aveugles, doit gagner beaucoup avec des gens qui voient; ils ont un téleſcope de plus.

Ceux qui ont écrit ſa vie, diſent qu'il étoit fécond en expreſſions heureuſes, & cela eſt fort vraiſemblable. Mais qu'entendez-vous par des expreſſions heureuſes, me demanderez-vous peut-être? Je vous répondrai, Madame, que ce ſont celles qui ſont propres à un ſens, au toucher, par exemple, & qui ſont métaphoriques en même tems à un autre ſens, comme aux yeux, d'où il réſulte une double lumiere pour celui à qui l'on parle; la lumiere vraie & directe de l'expreſſion, & la lumiere réfléchie de la métaphore. Il eſt évident que dans ces occaſions Saounderſon, avec tout l'eſprit qu'il avoit, ne s'entendoit qu'à moitié; puiſqu'il n'appercevoit que la moitié des idées attachées aux termes qu'il employoit. Mais qui eſt-ce qui n'eſt pas de tems en tems dans le même cas? Cet accident eſt commun aux idiots, qui font quelquefois d'excellentes plaiſanteries, & aux perſonnes qui ont de l'eſprit, à qui il échappe une ſottiſe, ſans que ni les uns ni les autres s'en apperçoivent.

J'ai remarqué que la diſette de mots produiſoit auſſi le même effet ſur les Etrangers, à qui la langue n'eſt pas encore familiere: ils ſont forcés de tout dire avec une très-petite quantité de termes; ce qui les contraint d'en placer quelques-uns très-

heureuſement. Mais toute langue en général étant pauvre de mots propres pour les Ecrivains qui ont l'imagination vive, ils ſont dans le même cas que des Etrangers qui ont beaucoup d'eſprit ; les ſituations qu'ils inventent, les nuances délicates qu'ils apperçoivent dans les caracteres, la naïveté des peintures qu'ils ont à faire, les écartent à tout moment des façons de parler ordinaires, & leur font adopter des tours de phraſe, qui ſont admirables toutes les fois qu'ils ne ſont ni précieux ni obſcurs ; défauts qu'on leur pardonne plus ou moins difficilement, ſelon qu'on a plus d'eſprit ſoi-même, & moins de connoiſſance de la langue. Voilà pourquoi M. de M.... eſt, de tous les Auteurs François, celui qui plaît le plus aux Anglois, & Tacite celui de tous les Auteurs Latins que les *Penſeurs* eſtiment davantage. Les licences de la langue nous échappent, & la vérité des termes nous frappe ſeule.

Saounderſon profeſſa les mathématiques dans l'Univerſité de Cambridge, avec un ſuccès étonnant. Il donna des leçons d'optique, il prononça des diſcours ſur la nature de la lumiere & des couleurs ; il expliqua la théorie de la viſion ; il traita des effets des verres, des phénomenes de l'arc-en-ciel, & de pluſieurs autres matieres relatives à la vue & à ſon organe.

Ces choſes perdront beaucoup de leur merveilleux, ſi vous conſidérez, Madame, qu'il y a trois choſes à diſtinguer dans toute queſtion mêlée de phyſique & de géométrie ; le phénomene à expliquer, les ſuppoſitions du Géometre, & le calcul qui réſulte des ſuppoſitions. Or, il eſt évident que, quelle que ſoit la pénétration d'un Aveugle, les phénomenes de la lumiere & des couleurs lui ſont inconnus. Il entendra les ſuppoſitions, parce

qu'elles ſont toutes relatives à des cauſes palpables ; mais nullement la raiſon que le Géometre avoit de les préférer à d'autres ; car il faudroit qu'il pût comparer les ſuppoſitions mêmes avec les phénomenes. L'Aveugle prend donc les ſuppoſitions pour ce qu'on les lui donne ; un rayon de lumiere, pour un fil élaſtique & mince, ou pour une ſuite de petits corps qui viennent frapper nos yeux avec une vîteſſe incroyable ; & il calcule en conſéquence. Le paſſage de la phyſique à la géométrie eſt franchi, & la queſtion devient purement mathématique.

Mais que devons-nous penſer des réſultats du calcul ? 1°. Qu'il eſt quelquefois de la derniere difficulté de les obtenir ; & qu'en vain un Phyſicien ſeroit très-heureux à imaginer les hypotheſes les plus conformes à la nature, s'il ne ſavoit les faire valoir par la géométrie : auſſi les plus grands Phyſiciens, Galilée, Deſcartes, Newton, ont-ils été grands Géometres. 2°. Que ces réſultats ſont plus ou moins certains, ſelon que les hypotheſes dont on eſt parti, ſont plus ou moins compliquées. Lorſque le calcul eſt fondé ſur une hypotheſe ſimple, alors les concluſions acquierent la force des démonſtrations géométriques. Lorſqu'il y a un grand nombre de ſuppoſitions, l'apparence que chaque hypotheſe ſoit vraie, diminue en raiſon du nombre des hypotheſes, mais augmente d'un autre côté, par le peu de vraiſemblance que tant d'hypotheſes fauſſes ſe puiſſent corriger exactement l'une l'autre, & qu'on obtienne un réſultat confirmé par les phénomenes. Il en ſeroit en ce cas, comme d'une addition dont le réſultat ſeroit exact, quoique les ſommes partielles des nombres ajoutés euſſent toutes été priſes fauſſement. On ne peut diſconvenir qu'une telle opération ne ſoit

poſſible ; mais vous voyez en même tems qu'elle doit être fort rare. Plus il y aura de nombres à ajouter, plus il y aura d'apparence que l'on ſe ſera trompé dans l'addition de chacun ; mais auſſi moins cette apparence ſera grande, ſi le réſultat de l'opération eſt juſte. Il y a donc un nombre d'hypotheſes, tel que la certitude qui en réſulteroit, ſeroit la plus petite qu'il eſt poſſible. Si je fais A, plus B, plus C, egaux à 50, conclurai-je de ce que 50 eſt, en effet, la quantité du phénomene, que les ſuppoſitions repréſentées par les lettres A, B, C, ſont vraies ? Nullement, car il y a une infinité de manieres d'ôter à l'une de ces lettres, & d'ajouter aux deux autres, d'après leſquelles je trouverai toujours 50 pour réſultat : mais le cas de trois hypotheſes combinées, eſt peut-être un des plus défavorables.

Un avantage du calcul que je ne dois pas omettre, c'eſt d'exclure les hypotheſes fauſſes, par la contrariété qui ſe trouve entre le réſultat & le phénomene. Si un Phyſicien ſe propoſe de trouver la courbe que ſuit un rayon de lumiere en traverſant l'atmoſphere, il eſt obligé de prendre ſon parti ſur la denſité des couches de l'air, ſur la loi de la réfraction, ſur la nature & la figure des corpuſcules lumineux, & peut-être ſur d'autres élémens eſſentiels qu'il ne fait point entrer en compte, ſoit parce qu'il les néglige volontairement, ſoit parce qu'ils lui ſont inconnus : il détermine enſuite la courbe du rayon. Eſt-elle autre dans la nature que ſon calcul ne la donne ? Ses ſuppoſitions ſont incomplettes, ou fauſſes. Le rayon prend-il la courbe déterminée ? Il s'enſuit de deux choſes l'une, ou que les ſuppoſitions ſe ſont redreſſées, ou qu'elles ſont exactes ; mais lequel des deux ? il l'ignore : cependant voilà toute la certitude à laquelle il peut arriver. J'ai

J'ai parcouru les élémens d'algebre de Saounderſon, dans l'eſpérance d'y rencontrer ce que je deſirois d'apprendre de ceux qui l'ont vu familiérement, & qui nous ont inſtruits de quelques particularités de ſa vie; mais ma curioſité a été trompée, & j'ai conçu que des élémens de géométrie de ſa façon auroient été un ouvrage plus ſingulier en lui-même, & beaucoup plus utile pour nous. Nous y aurions trouvé les définitions du point, de la ligne, de la ſurface, du ſolide, de l'angle, des interſections, des lignes & des plans, où je ne doute point qu'il n'eût employé des principes d'une métaphyſique très-abſtraite & fort voiſine de celle de Idéaliſtes. On appelle Idéaliſtes ces Philoſophes, qui n'ayant conſcience que de leur exiſtence & des ſenſations qui ſe ſuccedent au dedans d'eux-mêmes, n'admettent pas autre choſe. Syſtême extravagant, qui ne pouvoit, ce me ſemble, devoir ſa naiſſance qu'à des Aveugles; ſyſtême qui, à la honte de l'eſprit humain & de la philoſophie, eſt le plus difficile à combattre, quoique le plus abſurde de tous. Il eſt expoſé avec autant de franchiſe que de clarté dans trois dialogues du Docteur Berkeley, Evêque de Cloyne: il faudroit inviter l'auteur de cet Eſſai ſur nos connoiſſances, à examiner cet ouvrage. Il y trouveroit matiere à des obſervations utiles, agréables, fines, & telles, en un mot, qu'il les ſait faire. L'idéaliſme mérite bien de lui être dénoncé, & cette hypotheſe a de quoi le piquer moins encore par ſa ſingularité, que par la difficulté de la réfuter dans ſes principes; car ce ſont préciſément les mêmes que ceux de Berkeley. Selon l'un & l'autre, & ſelon la raiſon, les termes eſſence, matiere, ſubſtance, ſuppôt, &c. ne portent guere par eux-mêmes de lumieres dans

notre eſprit ; d'ailleurs, remarque judicieuſement l'auteur de l'Eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines, ſoit que nous nous élevions juſqu'aux Cieux, ſoit que nous deſcendions juſques dans les abymes, nous ne ſortons jamais de nous-mêmes, & ce n'eſt que notre propre penſée que nous appercevons : or, c'eſt-là le réſultat du premier dialogue de Berkeley, & le fondement de tout ſon ſyſtême. Ne ſeriez-vous pas curieuſe de voir aux priſes deux ennemis, dont les armes ſe reſſemblent ſi fort ? Si la victoire reſtoit à l'un des deux, ce ne pourroit être qu'à celui qui s'en ſerviroit le mieux ; mais l'auteur de l'Eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines, vient de donner, dans un Traité ſur les ſyſtêmes, de nouvelles preuves de l'adreſſe avec laquelle il ſait manier les ſiennes, & montrer combien il eſt redoutable.

Nous voilà bien loin de nos Aveugles, direz-vous ; mais il faut que vous ayez la bonté, Madame, de me paſſer toutes ces digreſſions : je vous ai promis un entretien, & je ne puis vous tenir parole ſans cette indulgence.

J'ai lu avec toute l'attention dont je ſuis capable, ce que Saounderſon a dit de l'infini : je puis vous aſſurer qu'il avoit ſur ce ſujet des idées très-juſtes & très-nettes, & que la plupart de nos infinitaires n'auroient été pour lui que des Aveugles. Il ne tiendra qu'à vous d'en juger par vous-même : quoique cette matiere ſoit aſſez difficile, & s'étende un peu au-delà de vos connoiſſances mathématiques, je ne déſeſpérerois pas, en me préparant, de la mettre à votre portée, & de vous initier dans cette logique infinitéſimale.

L'exemple de cet illuſtre Aveugle prouve que le tact peut devenir plus délicat que la vue, lorſ-

qu'il eſt perfectionné par l'exercice ; car en parcourant des mains une ſuite de médailles, il diſcernoit les vraies d'avec les fauſſes, quoique celles-ci fuſſent aſſez bien contrefaites pour tromper un connoiſſeur qui auroit eu de bons yeux ; & il jugeoit de l'exactitude d'un inſtrument de mathématique, en faiſant paſſer l'extrêmité de ſes doigts ſur ſes diviſions. Voilà certainement des choſes plus difficiles à faire que d'eſtimer par le tact la reſſemblance d'un buſte, avec la perſonne repréſentée. D'où l'on voit qu'un peuple d'Aveugles pourroit avoir des Statuaires, & tirer des ſtatues le même avantage que nous, celui de perpétuer la mémoire des belles actions, & des perſonnes qui leur ſeroient cheres. Je ne doute pas même que le ſentiment qu'ils éprouveroient à toucher les ſtatues, ne fût beaucoup plus vif que celui que nous avons à les voir. Quelle douceur pour un Amant qui auroit bien tendrement aimé, de promener ſes mains ſur des charmes qu'il reconnoîtroit, lorſque l'illuſion qui doit agir plus fortement dans les Aveugles qu'en ceux qui voient, viendroit à les ranimer ; mais peut-être auſſi que plus il auroit de plaiſir dans ce ſouvenir, moins il auroit de regrets.

Saounderſon avoit de commun avec l'Aveugle de Puiſeaux, d'être affecté de la moindre viciſſitude qui ſurvenoit dans l'atmoſphere, & de s'appercevoir, ſur-tout dans les tems calmes, de la préſence des objets dont il n'étoit éloigné que de quelque pas. On raconte qu'un jour qu'il aſſiſtoit à des obſervations aſtronomiques qui ſe faiſoient dans un jardin, les nuages qui déroboient de tems en tems aux obſervateurs le diſque du Soleil, occaſionnoient une altération aſſez ſenſible dans l'action des rayons ſur ſon viſage, pour lui mar-

quer les momens favorables ou contraires aux observations. Vous croirez peut-être qu'il ſe faiſoit dans ſes yeux quelqu'ébranlement capable de l'avertir de la préſence de la lumiere, mais non de celle des objets, & je l'aurois cru comme vous, s'il n'étoit certain que Saounderſon étoit privé non-ſeulement de la vue, mais de l'organe.

Saounderſon voyoit donc par la peau ; cette enveloppe étoit donc en lui d'une ſenſibilité ſi exquiſe, qu'on peut aſſurer qu'avec un peu d'habitude il ſeroit parvenu à reconnoître un de ſes amis, dont un Deſſinateur lui auroit tracé le portrait ſur la main, & qu'il auroit prononcé, ſur la ſucceſſion des ſenſations excitées par le crayon, c'eſt Monſieur un tel. Il y a donc auſſi une peinture pour les Aveugles ; celle à qui leur propre peau ſerviroit de toile. Ces idées ſont ſi peu chimériques, que je ne doute point que ſi quelqu'un vous traçoit ſur la main la petite bouche de Monſieur . . . vous ne la reconnuſſiez ſur le champ : convenez, cependant, que cela ſeroit plus facile encore à un Aveugle-né, qu'à vous, malgré l'habitude que vous avez de la voir, & de la trouver charmante ; car il entre dans votre jugement deux ou trois choſes, la comparaiſon de la peinture qui s'en feroit ſur votre main, avec celle qui s'en eſt faite dans le fond de votre œil ; la mémoire de la maniere dont on eſt affecté des choſes que l'on ſent, & de celle dont on eſt affecté par les choſes qu'on s'eſt contenté de voir & d'admirer ; enfin, l'application de ces données, à la queſtion qui vous eſt propoſée par un Deſſinateur qui vous demande ſur la peau de votre main, avec la pointe de ſon crayon, à qui appartient la bouche que je deſſine ? au lieu que la ſomme des ſenſations excitées par une bouche ſur la main d'un Aveugle,

eſt la même que la ſomme des ſenſations ſucceſſives, réveillée par le crayon du Deſſinateur qui la lui repréſente.

Je pourrois ajouter à l'Hiſtoire de l'Aveugle du Puiſeaux & de Saounderſon, celle de Didyme d'Alexandrie, d'Euſebe l'Aſiatique, de Nicaiſe de Mechlin, & de quelques autres qui ont paru ſi fort élevés au deſſus du reſte des hommes, avec un ſens de moins, que les Poëtes auroient pu feindre ſans exagération, que les Dieux jaloux les en priverent, de peur d'avoir des égaux parmi les mortels; car qu'étoit-ce que ce Tirésie qui avoit lu dans les ſecrets des Dieux, & qui poſſédoit le don de prédire l'avenir, qu'un Philoſophe Aveugle dont la Fable nous a conſervé la mémoire? Mais ne nous éloignons plus de Saounderſon, & ſuivons cet homme extraordinaire juſqu'au tombeau.

Lorſqu'il fut ſur le point de mourir, on appella auprès de lui un Miniſtre fort habile, M. Gervaiſe Holmes; ils eurent enſemble un entretien ſur l'exiſtence de Dieu dont il nous reſte quelques fragmens, que je vous traduirai de mon mieux; car ils en valent bien la peine. Le Miniſtre commença par lui objecter les merveilles de la Nature: » Eh, Monſieur, lui diſoit le Philoſophe » Aveugle, laiſſez là tout ce beau ſpectacle qui » n'a jamais été fait pour moi! J'ai été condamné à paſſer ma vie dans les ténebres, & vous » me citez des prodiges que je n'entends point, » & qui ne prouvent que pour vous & que pour » ceux qui voient comme vous. Si vous voulez » que je croie en Dieu, il faut que vous me le » faſſiez toucher «.

Monſieur, reprit habilement le Miniſtre, portez les mains ſur vous-même, & vous rencontre-

rez la divinité dans le méchaniſme admirable de vos organes.

» M. Holmes, reprit Saounderſon, je vous le » répete; tout cela n'eſt pas auſſi beau pour moi » que pour vous. Mais le méchaniſme animal fut-» il auſſi parfait que vous le prétendez, & que je » veux bien le croire; (car vous êtes un honnête » homme, très-incapable de m'en impoſer,) qu'a-» t-il de commun avec un Etre ſouverainement » intelligent ? S'il vous étonne, c'eſt peut-être » parce que vous êtes dans l'habitude de traiter » de prodige tout ce qui vous paroît au deſſus de » vos forces. J'ai été ſi ſouvent un objet d'admi-» ration pour vous, que j'ai bien mauvaiſe opi-» nion de ce qui vous ſurprend. J'ai attiré du fond » de l'Angleterre des gens qui ne pouvoient conce-» voir comment je faiſois de la géométrie : il faut » que vous conveniez que ces gens-là n'avoient » pas des notions bien exactes de la poſſibilité des » choſes. Un phénomene eſt-il, à notre avis, au » deſſus de l'homme, nous diſons auſſi-tôt, c'eſt » l'ouvrage d'un Dieu; notre vanité ne ſe con-» tente pas à moins : ne pourrions-nous pas met-» tre dans nos diſcours un peu moins d'orgueil & » un peu plus de philoſophie ? Si la Nature nous » offre un nœud difficile à délier, laiſſons-le pour » ce qu'il eſt, & n'employons pas à le couper la » main d'un Etre qui devient enſuite pour nous » un nouveau nœud, plus indiſſoluble que le pre-» mier. Demandez à un Indien, pourquoi le mon-» de reſte ſuſpendu dans les airs, il vous répondra » qu'il eſt porté ſur le dos d'un Eléphant; & l'E-» léphant, ſur quoi l'appuiera-t-il ? Sur une Tor-» tue ? Et la Tortue, qui la ſoutiendra... ? Cet In-» dien vous fait pitié; & l'on pourroit vous dire, » comme à lui : M. Holmes, mon ami, confeſſez

» d'abord votre ignorance, & faites-moi grace » de l'Eléphant & de la Tortue «.

Saounderſon s'arrêta un moment : il attendoit apparemment que le Miniſtre lui répondît ; mais par où attaquer un Aveugle ? M. Holmes ſe prévalut de la bonne opinion que Saounderſon avoit conçue de ſa probité & des lumieres de Newton, de Léibnitz, de Clark, & de quelques-uns de ſes compatriotes, les premiers génies du monde, qui tous avoient été frappés des merveilles de la Nature, & reconnoiſſoient un Etre intelligent pour ſon Auteur. C'étoit, ſans contredit, ce que le Miniſtre pouvoit objecter de plus fort à Saounderſon. Auſſi le bon Aveugle convint-il qu'il y auroit de la témérité à nier ce qu'un homme, tel que Newton, n'avoit pas dédaigné d'admettre : il repréſenta toutefois au Miniſtre que le témoignage de Newton n'étoit pas auſſi fort pour lui, que celui de la Nature entiere pour Newton ; & que Newton croyoit ſur la parole de Dieu, au lieu que lui, il en étoit réduit à croire ſur la parole de Newton.

» Conſidérez, M. Holmes, ajouta-t-il, com-» bien il faut que j'aie de confiance en votre » parole & dans celle de Newton. Je ne vois rien ; » cependant j'admets en tout un ordre admira-» ble ; mais je compte que vous n'en exigerez pas » davantage. Je vous le cede ſur l'état actuel de » l'Univers, pour obtenir de vous, en revanche, » la liberté de penſer ce qu'il me plaira de ſon an-» cien & premier état, ſur lequel vous n'êtes pas » moins aveugle que moi. Vous n'avez point ici » de témoins à m'oppoſer, & vos yeux ne vous » ſont d'aucune reſſource. Imaginez donc, ſi vous » voulez, que l'ordre qui vous frappe a toujours » ſubſiſté ; mais laiſſez-moi croire qu'il n'en eſt

» rien ; & que, ſi nous remontions à la naiſſance » des choſes & des tems, & que nous ſentiſſions » la matiere ſe mouvoir & le chaos ſe débrouil- » ler, nous rencontrerions une multitude d'êtres » informes pour quelques êtres bien organiſés. Si » je n'ai rien à vous objecter ſur la condition pré- » ſente des choſes, je puis du moins vous inter- » roger ſur leur condition paſſée. Je puis vous » demander, par exemple, qui vous a dit à vous, » à Léibnitz, à Clark & à Newton, que dans les » premiers inſtans de la formation des animaux, » les uns n'étoient pas ſans tête & les autres ſans » pieds. Je puis vous ſoutenir que ceux-ci n'a- » voient point d'eſtomac, & ceux-là point d'in- » teſtins ; que tels à qui un eſtomac, un palais & » des dents ſembloient promettre de la durée, » ont ceſſé par quelque vice du cœur ou des poul- » mons ; que les monſtres ſe ſont anéantis ſucceſſi- » vement ; que toutes les combinaiſons vicieuſes » de la matiere ont diſparu, & qu'il n'eſt reſté » que celles où le méchaniſme n'impliquoit aucune » contradiction importante, & qui pouvoient ſub- » ſiſter par elles-mêmes, & ſe perpétuer.

» Cela ſuppoſé, ſi le premier homme eût eu » le larinx formé, eût manqué d'alimens conve- » nables, eût péché par les parties de la géné- » ration, n'eût point rencontré ſa compagne, ou » ſe fût répandu dans une autre eſpece, M. Hol- » mes, que devenoit le genre humain ? il eût été » enveloppé dans la dépuration générale de l'U- » nivers ; & cet être orgueilleux, qui s'appelle » homme, diſſous & diſperſé entre les molécu- » les de la matiere, ſeroit reſté, peut-être pour » toujours, au nombre des poſſibles.

» S'il n'y avoit jamais eu d'êtres informes, » vous ne manqueriez pas de prétendre qu'il

» n'y en aura jamais, & que je me jette dans » des hypotheſes chimériques ; mais l'ordre n'eſt » pas ſi parfait, continua Saounderſon, qu'il ne » paroiſſe encore de tems en tems des produc- » tions monſtrueuſes". Puis ſe tournant en face du Miniſtre, il ajouta : » Voyez-moi bien, M. » Holmes, je n'ai point d'yeux. Qu'avions-nous » fait à Dieu, vous & moi, l'un, pour avoir » cet organe, l'autre pour en être privé" ?

Saounderſon avoit l'air ſi vrai & ſi pénétré en prononçant ces mots, que le Miniſtre & le reſte de l'aſſemblée ne purent s'empêcher de partager ſa douleur, & ſe mirent à pleurer amérement ſur lui. L'aveugle s'en apperçut : » Monſieur Hol- » mes, dit-il au Miniſtre, la bonté de votre cœur » m'étoit bien connue, & je ſuis très-ſenſible à » la preuve que vous m'en donnez dans ces der- » niers momens ; mais, ſi je vous ſuis cher, ne » m'enviez pas, en mourant, la conſolation de » n'avoir jamais affligé perſonne".

Puis reprenant un ton plus ferme, il ajouta : » Je conjecture donc que, dans le commence- » ment où la matiere en fermentation faiſoit » éclorre l'Univers, mes ſemblables étoient fort » communs. Mais pourquoi n'aſſurerois-je pas » des mondes ce que je crois des animaux ? com- » bien de mondes eſtropiés, manqués, ſe ſont » diſſipés, ſe réforment & ſe diſſipent peut-être à » chaque inſtant, dans des eſpaces éloignés, où » je ne touche point, & où vous ne voyez pas ; » mais où le mouvement continue & continuera » de combiner des amas de matiere, juſqu'à ce » qu'ils aient obtenu quelqu'arrangement, dans » lequel ils puiſſent perſévérer ! O Philoſophes, » tranſportez-vous donc avec moi, ſur les con- » fins de cet Univers, au delà du point où je

» touche, & où vous voyez des êtres organiſés;
» promenez-vous ſur ce nouvel océan, & cher-
» chez à travers ſes agitations irrégulieres, quel-
» ques veſtiges de cet être intelligent, dont vous
» admirez ici la ſageſſe!

» Mais à quoi bon vous tirer de votre élé-
» ment? Qu'eſt-ce que ce monde, M. Holmes?
» un compoſé, ſujet à des révolutions, qui tou-
» tes indiquent une tendance continuelle à la deſ-
» truction; une ſucceſſion rapide d'êtres qui s'en-
» treſuivent, ſe pouſſent & diſparoiſſent; une ſym-
» métrie paſſagere; un ordre momentané. Je vous
» reprochois tout à l'heure d'eſtimer la perfec-
» tion des choſes par votre capacité; & je pour-
» rois vous accuſer ici d'en meſurer la durée ſur
» celle de vos jours. Vous jugez de l'exiſtence
» ſucceſſive du monde, comme la mouche éphé-
» mere de la vôtre. Le monde eſt éternel pour
» vous, comme vous êtes éternel pour l'être
» qui ne vit qu'un inſtant. Encore l'inſecte eſt-il
» plus raiſonnable que vous. Quelle ſuite pro-
» digieuſe de générations d'éphémeres atteſte vo-
» tre éternité! quelle tradition immenſe! Cepen-
» dant nous paſſerons tous, ſans qu'on puiſſe aſ-
» ſigner ni l'étendue réelle que nous occupions,
» ni le tems précis que nous aurons duré. Le tems,
» la matiere & l'eſpace ne ſont qu'un point".

Saounderſon s'agita dans cet entretien un peu plus fort que ſon état ne le permettoit; il lui ſurvint un accès de délire qui dura quelques heures, & dont il ne ſortit que pour s'écrier: » *O*
» *Dieu de Clark & de Newton, prends pitié de moi*!
» & mourut.

Ainſi finit Saounderſon. Vous voyez, Madame, que tous les raiſonnemens qu'il venoit d'objecter au Miniſtre, n'étoient pas même capables de raſ-

ſurer un Aveugle. Quelle honte pour des gens qui n'ont pas de meilleures raiſons que lui, qui voient, & à qui le ſpectacle étonnant de la Nature annonce, depuis le lever du Soleil juſqu'au coucher des moindres étoiles, l'exiſtence & la gloire de ſon auteur ! Ils ont des yeux dont Saounderſon étoit privé ; mais Saounderſon avoit une pureté de mœurs & une ingénuité de caractere qui leur manquent. Auſſi ils vivent en Aveugles, & Saounderſon meurt, comme s'il eût vu. La voix de la Nature ſe fait entendre ſuffiſamment à lui, à travers les organes qui lui reſtent, & ſon témoignage n'en ſera que plus fort contre ceux qui ſe ferment opiniâtrément les oreilles & les yeux. Je demanderois volontiers, ſi le vrai Dieu n'étoit pas encore mieux voilé pour Socrate, par les ténebres du paganiſme, que pour Saounderſon, par la privation de la vue & du ſpectacle de la Nature.

Je ſuis bien fâché, Madame, que pour votre ſatisfaction & la mienne, on ne nous ait pas tranſmis de cet illuſtre Aveugle d'autres particularités intéreſſantes. Il y avoit peut-être plus de lumieres à tirer de ſes réponſes, que de toutes les expériences qu'on ſe propoſe. Il falloit que ceux qui vivoient avec lui fuſſent bien peu philoſophes ! J'en excepte cependant ſon Diſciple, M. William Inchlif, qui ne vit Saounderſon que dans ſes derniers momens, & qui nous a recueilli ſes dernieres paroles, que je conſeillerois à tous ceux qui entendent un peu l'Anglois, de lire en original dans un ouvrage imprimé à Dublin en 1747, & qui a pour titre : *The Life and Character of Dr. Nicholas Saounderſo nlate lucaſian Profeſſor of the Mathematieks in the Univerſity of Cambridge. By his Diſciple and Friend William Inchlif Eſq.* Ils y remarqueront

un agrément, une force, une vérité, une douceur qu'on ne rencontre dans aucun autre écrit, & que je ne me flatte pas de vous avoir rendus, malgré tous les efforts que j'ai faits pour les conserver dans ma traduction.

Il épousa, en 1713, la fille de Mr. Dickons, Recteur de Boxworth, dans la contrée de Cambridge : il en eut un fils & une fille qui vivent encore. Les derniers adieux qu'il fit à la famille sont fort touchans. » Je vais, leur dit-il, où nous irons » tous : épargnez-moi des plaintes qui m'attendrissent. Les témoignages de douleur que vous » me donnez, me rendent plus sensible à ceux qui » m'échappent. Je renonce sans peine à une vie » qui n'a été pour moi qu'un long desir, & qu'une » privation continuelle. Vivez aussi vertueux & » plus heureux ; & apprenez à mourir aussi tran» quilles ». Il prit ensuite la main de sa femme, qu'il tint un moment serrée entre les siennes : il se tourna le visage de son côté, comme s'il eût cherché à la voir : il bénit ses enfans, les embrassa tous, & les pria de se retirer, parce qu'ils portoient à son ame des atteintes plus cruelles que les approches de la mort.

L'Angleterre est le pays des Philosophes, des Curieux, des Systématiques ; cependant, sans Mr. Inchlif, nous ne sçaurions de Saounderson que ce que les hommes les plus ordinaires nous en auroient appris ; par exemple, qu'il reconnoissoit les lieux où il avoit été introduit une fois, au bruit des murs & du pavé, lorsqu'ils en faisoient, & cent autres choses de la même nature, qui lui étoient communes avec presque tous les Aveugles. Quoi donc, rencontre-t-on si fréquemment en Angleterre des Aveugles, du mérite de Saounderson ? & y trouve-t-on tous les jours des gens

qui n'aient jamais vu, & qui faſſent des leçons d'optique ?

On cherche à reſtituer la vue à des Aveugles-nés; mais ſi l'on y regardoit de plus près, on trouveroit, je crois, qu'il y a bien autant à profiter pour la philoſophie, en queſtionnant un Aveugle de bon ſens. On en apprendroit comment les choſes ſe paſſent en lui; on les compareroit avec la maniere dont elles ſe paſſent en nous, & l'on tireroit peut-être de cette comparaiſon la ſolution des difficultés qui rendent la théorie de la viſion & des ſens, ſi embarraſſée & ſi incertaine. Mais je ne conçois pas, je l'avoue, ce que l'on eſpere d'un homme à qui l'on vient de faire une opération douloureuſe, ſur un organe très-délicat que le plus léger accident dérange, & qui trompe ſouvent ceux en qui il eſt ſain, & qui jouiſſent depuis longtems de ſes avantages. Pour moi, j'écouterois avec plus de ſatisfaction ſur la théorie des ſens un Métaphyſicien à qui les principes de la phyſique, les élémens des mathématiques & la conformation des parties ſeroient familiers, qu'un homme ſans éducation & ſans connoiſſances, à qui l'on a reſtitué la vue par l'opération de la cataracte. J'aurois moins de confiance dans les réponſes d'une perſonne qui voit pour la premiere fois, que dans les découvertes d'un Philoſophe qui auroit bien médité ſon ſujet dans l'obſcurité : ou, pour vous parler le langage des Poëtes, qui ſe ſeroit crevé les yeux pour connoître plus aiſément comment ſe fait la viſion.

Si l'on vouloit donner quelque certitude à des expériences, il faudroit du moins que le ſujet fût préparé de longue main, qu'on l'élevât, & peut-être qu'on le rendît Philoſophe ; mais ce n'eſt pas l'ouvrage d'un moment que de faire un Philoſo-

phe, même quand on l'eſt : que ſera-ce, quand on ne l'eſt pas ? c'eſt bien pis, quand on croit l'être. Il ſeroit très-à-propos de ne commencer les obſervations que long-tems après l'opération. Pour cet effet, il faudroit traiter le malade dans l'obſcurité, & s'aſſurer bien que ſa bleſſure eſt guérie, & que ſes yeux ſont ſains. Je ne voudrois pas qu'on l'exposât d'abord au grand jour : l'éclat d'une lumiere vive nous empêche de voir ; que ne produira-t-il point ſur un organe qui doit être de la derniere ſenſibilité, n'ayant encore éprouvé aucune impreſſion qui l'ait émouſſé !

Mais ce n'eſt pas tout : ce ſeroit encore un point fort délicat, que de tirer parti d'un ſujet ainſi préparé, & que de l'interroger avec aſſez de fineſſe, pour qu'il ne dît préciſément que ce qui ſe paſſe en lui. Il faudroit que cet interrogatoire ſe fit en pleine Académie ; ou plutôt, afin de n'avoir point de ſpectateurs ſuperflus, n'inviter à cette aſſemblée que ceux qui le mériteroient par leurs connoiſſances philoſophiques, anatomiques, &c... Les plus habiles gens & les meilleurs eſprits ne ſeroient pas trop bons pour cela. Préparer & interroger un Aveugle-né, n'eût point été une occupation indigne des talens réunis de Newton, Deſcartes, Locke & Léibnitz.

Je finirai cette Lettre, qui n'eſt déja que trop longue, par une queſtion qu'on a propoſée il y a long-tems. Quelques réflexions ſur l'état ſingulier de Saounderſon, m'ont fait voir qu'elle n'avoit jamais été entiérement réſolue. On ſuppoſe un Aveugle de naiſſance, qui ſoit devenu homme fait, & à qui on ait appris à diſtinguer, par l'attouchement, un cube & un globe de même métal, & à peu près de même grandeur, enſorte que quand il touche l'un & l'autre, il puiſſe dire

quel eſt le cube & quel eſt le globe. On ſuppoſe que le cube & le globe, étant poſés ſur une table, cet Aveugle vienne à jouir de la vue, & l'on demande ſi, en les voyant ſans les toucher, il pourra les diſcerner, & dire quel eſt le cube & quel eſt le globe.

Ce fut M. Molineux qui propoſa le premier cette queſtion, & qui tenta de la réſoudre. Il prononça que l'Aveugle ne diſtingueroit point le globe du cube. » Car, dit-il, quoiqu'il ait ap-» pris, par expérience, de quelle maniere le » globe & le cube affectent ſon attouchement, il » ne ſait pourtant pas encore que ce qui affecte » ſon attouchement de telle ou de telle maniere, » doit frapper ſes yeux de telle ou telle façon, » ni que l'angle avancé du cube qui preſſe ſa » main d'une maniere inégale, doive paroître à » ſes yeux tel qu'il paroît dans le cube «.

Locke, conſulté ſur cette queſtion, dit : » Je » ſuis tout-à-fait du ſentiment de M..... Moli-» neux. Je crois que l'Aveugle ne ſeroit pas ca-» pable, à la premiere vue, d'aſſurer, avec quel-» que confiance, quel ſeroit le cube & quel ſeroit » le globe, s'il ſe contentoit de les regarder, » quoiqu'en les touchant, il pût les nommer, & » les diſtinguer sûrement par la différence de leurs » figures, que l'attouchement lui feroit recon-» noître «.

Monſieur l'Abbé de Condillac, dont vous avez lu l'*Eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines*, avec tant de plaiſir & d'utilité, & dont je vous envoie, avec cette Lettre, l'excellent *Traité des Syſtêmes*, a là-deſſus un ſentiment particulier. Il eſt inutile de vous rapporter les raiſons ſur leſquelles il s'appuie ; ce ſeroit vous envier le plaiſir de relire un ouvrage où elles ſont expoſées d'une

maniere ſi agréable & ſi philoſophique, que, de mon côté, je riſquerois trop à les déplacer. Je me contenterai d'obſerver qu'elles tendent toutes à démontrer que l'Aveugle-né ne voit rien, ou qu'il voit la ſphere & le cube différens ; & que les conditions, que ces deux corps ſoient de même métal, & à peu près de même groſſeur, qu'on a jugé à propos d'inférer dans l'énoncé de la queſtion, y ſont ſuperflues, ce qui ne peut être conteſté ; car, auroit-il pu dire, s'il n'y a aucune liaiſon eſſentielle entre la ſenſation de la vue & celle du toucher, comme Mrs. Locke & Molineux le prétendent; ils doivent convenir qu'on pourroit voir deux pieds de diametre à un corps qui diſparoîtroit ſous la main. M. de Condillac ajoute cependant, que ſi l'Aveugle-né voit les corps, en diſcerne les figures, & qu'il héſite ſur le jugement qu'il en doit porter, ce ne peut être que par des raiſons métaphyſiques aſſez ſubtiles, que je vous expliquerai tout à l'heure.

Voilà donc deux ſentimens différens ſur la même queſtion, & entre des Philoſophes de la premiere force. Il ſembleroit qu'après avoir été maniée par des gens tels que Mrs. Molineux, Locke & l'Abbé de Condillac, elle ne doit plus rien laiſſer à dire; mais il y a tant de faces ſous leſquelles la même choſe peut être conſidérée, qu'il ne ſeroit pas étonnant qu'ils ne les euſſent pas toutes épuiſées.

Ceux qui ont prononcé que l'Aveugle-né diſtingueroit le cube de la ſphere, ont commencé par ſuppoſer un fait qu'il importoit peut-être d'examiner; ſavoir, ſi un Aveugle-né, à qui on abattroit les cataractes, ſeroit en état de ſe ſervir de ſes yeux dans les premiers momens qui ſuccedent à l'opération. Ils ont dit ſeulement : » L'Aveugle-» né, comparant les idées de ſphere & de cube, » qu'il

» qu'il a reçues par le toucher, avec celles qu'il » en prend par la vue, connoîtra néceſſairement » que ce ſont les mêmes; & il y auroit en lui » bien de la bizarrerie de prononcer que c'eſt le » cube qui lui donne à la vue, l'idée de ſphere, » & que c'eſt de la ſphere que lui vient l'idée de » cube. Il appellera donc ſphere & cube à la vue, » ce qu'il appelloit ſphere & cube au toucher «.

Mais quelle a été la réponſe & le raiſonnement de leurs Antagoniſtes? Ils ont ſuppoſé pareillement que l'Aveugle-né verroit auſſi-tôt qu'il auroit l'organe ſain; ils ont imaginé qu'il en étoit d'un œil à qui l'on abaiſſe la cataracte, comme d'un bras qui ceſſe d'être paralytique : il ne faut point d'exercice à celui-ci pour ſentir, ont-ils dit, ni par conſéquent à l'autre pour voir; & ils ont ajouté : » Accordons à l'Aveugle-né un peu plus de phi- » loſophie que vous ne lui en donnez; & après » avoir pouſſé le raiſonnement juſqu'où vous » l'avez laiſſé, il continuera; mais cependant, » qui m'a aſſuré, qu'en approchant de ces corps, » & en appliquant mes mains ſur eux, ils ne » tromperont pas ſubitement mon attente, & que » le cube ne me renverra pas la ſenſation de la » ſphere, & la ſphere celle du cube? Il n'y a que » l'expérience qui puiſſe m'apprendre s'il y a con- » formité de relation entre la vue & le toucher : » ces deux ſens pourroient être en contradiction » dans leurs rapports, ſans que j'en ſuſſe rien; » peut-être même croirois-je que ce qui ſe pré- » ſente actuellement à ma vue, n'eſt qu'une pure » apparence, ſi l'on ne m'avoit informé que ce » ſont-là les mêmes corps que j'ai touchés. Celui- » ci me ſemble, à la vérité, devoir être le corps » que j'appellois cube, & celui-là le corps que » j'appellois ſphere; mais on ne me demande pas

» ce qu'il m'en ſemble, mais ce qu'il en eſt ; & je » ne ſuis nullement en état de ſatisfaire à cette » derniere queſtion «.

Ce raiſonnement, dit l'Auteur ſur l'*Eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines*, ſeroit très-embarraſſant pour l'Aveugle-né, & je ne vois que l'expérience qui puiſſe y fournir une réponſe. Il y a toute apparence que M. l'Abbé de Condillac ne veut parler ici que de l'expérience que l'Aveugle-né réitéreroit lui-même ſur les corps par un ſecond attouchement. Vous ſentirez tout à l'heure pourquoi je fais cette remarque. Au reſte, cet habile Métaphyſicien auroit pu ajouter, qu'un Aveugle-né devoit trouver d'autant moins d'abſurdité à ſuppoſer que deux ſens puſſent être en contradiction, qu'il imagine qu'un miroir les y met en effet, comme je l'ai remarqué plus haut.

M. de Condillac obſerve enſuite que M. Molineux a embarraſſé la queſtion de pluſieurs conditions qui ne peuvent, ni prévenir, ni lever les difficultés que la métaphyſique formeroit à l'Aveugle-né. Cette obſervation eſt d'autant plus juſte, que la métaphyſique, que l'on ſuppoſe à l'Aveugle-né, n'eſt point déplacée, puiſque dans ces queſtions philoſophiques, l'expérience doit toujours être cenſée ſe faire ſur un Philoſophe ; c'eſt-à-dire, ſur une perſonne qui ſaiſiſſe, dans les queſtions qu'on lui propoſe, tout ce que le raiſonnement & la condition de ſes organes lui permettent d'y appercevoir.

Voilà, Madame, en abrégé, ce qu'on a dit pour & contre, ſur cette queſtion ; & vous allez voir, par l'examen que j'en ferai, combien ceux qui ont prononcé que l'Aveugle-né verroit les figures, & diſcerneroit les corps, étoient loin de s'appercevoir qu'ils avoient raiſon, & combien ceux

qui le nioient, avoient de raiſons de penſer qu'ils n'avoient point tort.

La queſtion de l'Aveugle-né, priſe un peu plus généralement que M. Molineux ne l'a propoſée, en embraſſe deux autres que nous allons conſidérer ſéparément. On peut demander : 1°. Si l'Aveugle-né verra auſſi-tôt que l'opération de la cataracte ſera faite. 2°. Dans le cas qu'il voie, s'il verra ſuffiſamment pour diſcerner les figures ; s'il ſera en état de leur appliquer sûrement, en les voyant, les mêmes noms qu'il leur donnoit au toucher, & s'il aura démonſtration que ces noms leur conviennent.

L'Aveugle-né verra-t-il immédiatement après la guériſon de l'organe ? Ceux qui prétendent qu'il ne verra point, diſent. » Auſſi-tôt que l'A-
» veugle-né jouit de la faculté de ſe ſervir de ſes
» yeux, toute la ſcene qu'il a en perſpective,
» vient ſe peindre dans le fond de ſon œil. Cette
» image, compoſée d'une infinité d'objets, raſſem-
» blés dans un fort petit eſpace, n'eſt qu'un amas
» confus de figures, qu'il ne ſera pas en état de
» diſtinguer les unes des autres. On eſt preſque
» d'accord qu'il n'y a que l'expérience qui puiſſe
» lui apprendre à juger de la diſtance des ob-
» jets, & qu'il eſt même dans la néceſſité de s'en
» approcher, de s'en éloigner, de s'en rap-
» procher, & de les toucher encore, pour
» s'aſſurer qu'ils ne ſont point partie de lui-mê-
» me ; qu'ils ſont étrangers à ſon être, & qu'il
» en eſt tantôt voiſin, & tantôt éloigné : pour-
» quoi l'expérience ne lui ſeroit-elle pas encore
» néceſſaire pour les appercevoir ? Sans l'expé-
» rience, celui qui apperçoit des objets pour la
» premiere fois, devroit s'imaginer, lorſqu'ils s'é-
» loignent de lui, ou lui d'eux, au delà de la

» portée de ſa vue, qu'ils ont ceſſé d'exiſter;
» car il n'y a que l'expérience que nous faiſons
» ſur les objets permanens, & que nous retrou-
» vons à la même place où nous les avons laiſ-
» ſés, qui nous conſtate leur exiſtence, conti-
» nuée dans l'éloignement. C'eſt peut-être par
» cette raiſon, que les enfans ſe conſolent ſi promp-
» tement des jouets dont on les prive : on ne
» peut pas dire qu'ils les oublient promptement;
» car ſi l'on conſidere qu'il y a des enfans de deux
» ans & demi qui ſavent une partie conſidérable
» des mots d'une langue, & qu'il leur en coûte
» plus pour les prononcer que pour les retenir,
» on ſera convaincu que le tems de l'enfance eſt
» celui de la mémoire. Ne ſeroit-il pas plus na-
» turel de ſuppoſer qu'alors les enfans s'imagi-
» nent que ce qu'ils ceſſent de voir, a ceſſé
» d'exiſter ; d'autant plus que leur joie paroît
» mêlée d'admiration, lorſque les objets qu'ils
» ont perdus de vue, viennent à reparoître.
» Les nourrices les aident à acquérir la notion
» de la durée des êtres abſens, en les exerçant
» à un petit jeu, qui conſiſte à ſe couvrir, & à
» ſe montrer ſubitement le viſage. Ils ont de cette
» maniere, cent fois, en un quart d'heure, l'ex-
» périence que ce qui ceſſe de paroître, ne ceſſe
» pas d'exiſter. D'où il s'enſuit que c'eſt à l'ex-
» périence que nous devons la notion de l'exiſ-
» tence continuée des objets ; que c'eſt par le
» toucher, que nous acquérons celle de leur diſ-
» tance ; qu'il faut peut-être que l'œil apprenne
» à voir, comme la langue à parler ; qu'il ne ſe-
» roit pas étonnant que le ſecours d'un des ſens
» fût néceſſaire à l'autre, & que le toucher, qui
» nous aſſure de l'exiſtence des objets hors de
» nous, lorſqu'ils ſont préſens à nos yeux, eſt
» peut-être encore le ſens à qui il eſt réſervé de

» nous conſtater, je ne dis pas leurs figures &
» autres modifications, mais même leur pré-
» ſence".

On ajoute à ces raiſonnemens les fameuſes expériences de Chéſelden. (1) Le jeune homme à qui cet habile Chirurgien abaiſſa les cataractes, ne diſtingua de long-tems ni grandeurs, ni diſtances, ni ſituations, ni mêmes figures. Un objet d'un pouce mis devant ſon œil, & qui lui cachoit une maiſon, lui paroiſſoit auſſi grand que la maiſon. Il avoit tous les objets ſur les yeux, & ils lui ſembloient appliqués à cet organe, comme les objets du tact le ſont à la peau. Il ne pouvoit diſtinguer ce qu'il avoit jugé rond à l'aide de ſes mains, d'avec ce qu'il avoit jugé angulaire, ni diſcerner avec les yeux, ſi ce qu'il avoit ſenti être en haut ou en bas, étoit en effet en haut ou en bas. Il parvint, mais ce ne fut pas ſans peine, à appercevoir que ſa maiſon étoit plus grande que ſa chambre; mais nullement à concevoir comment l'œil pouvoit lui donner cette idée. Il lui fallut un grand nombre d'expériences réitérées, pour s'aſſurer que la peinture repréſentoit des corps ſolides; & quand il ſe fut bien convaincu, à force de regarder les tableaux, que ce n'étoient point des ſurfaces ſeulement qu'il y voyoit, il y porta la main, & fut bien étonné de ne rencontrer qu'un plan uni & ſans aucune ſaillie: il demanda alors quel étoit le trompeur, du ſens du toucher ou du ſens de la vue. Au reſte, la peinture fit le même effet ſur les Sauvages; la premiere fois qu'ils en virent, ils prirent des figures peintes, pour des hommes vivans, les inter-

(1) Voyez les Elémens de la Philoſophie de Newton, par M. de Voltaire.

rogerent, & furent tout ſurpris de n'en recevoir aucune réponſe : cette erreur ne venoit certainement pas en eux du peu d'habitude de voir.

Mais que répondre aux autres difficultés ? Qu'en effet, l'œil expérimenté d'un homme fait voir mieux les objets, que l'organe imbécille & tout neuf d'un Enfant ou d'un Aveugle de naiſſance, à qui l'on vient d'abaiſſer les cataractes. Voyez, Madame, toutes les preuves qu'en donne Mr. l'Abbé de Condillac, à la fin de ſon *Eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines*, où il ſe propoſe en objection les expériences faites par Chéſelden, & rapportées par Mr. de Voltaire. Les effets de la lumiere ſur un œil qui en eſt affecté pour la premiere fois, & les conditions requiſes dans les humeurs de cet organe, la cornée, le cryſtallin, &c..... y ſont expoſés avec beaucoup de netteté & de force, & ne permettent guere de douter que la viſion ne ſe faſſe très-imparfaitement dans un enfant qui ouvre les yeux pour la premiere fois, ou dans un Aveugle à qui l'on vient de faire l'opération.

Il faut donc convenir que nous devons appercevoir dans les objets une infinité de choſes, que l'Enfant ni l'Aveugle-né n'y apperçoivent point, quoiqu'elles ſe peignent également au fond de leurs yeux ; que ce n'eſt pas aſſez que les objets nous frappent, qu'il faut encore que nous ſoyons attentifs à leurs impreſſions ; que par conſéquent on ne voit rien la premiere fois qu'on ſe ſert de ſes yeux ; qu'on n'eſt affecté, dans les premiers inſtans de la viſion, que d'une multitude de ſenſations confuſes qui ne ſe débrouillent qu'avec le tems & par la réflexion habituelle ſur ce qui ſe paſſe en nous ; que c'eſt l'expérience ſeule qui nous apprend à comparer les ſenſations avec ce qui les

occaſionne ; que les ſenſations n'ayant rien qui reſſemble eſſentiellement aux objets, c'eſt à l'expérience à nous inſtruire ſur des analogies qui ſemblent être de pure inſtitution : en un mot, on ne peut douter que le toucher ne ſerve beaucoup à donner à l'œil une connoiſſance préciſe de la conformité de l'objet, avec la repréſentation qu'il en reçoit ; & je penſe que ſi tout ne s'exécutoit pas dans la Nature, par des loix infiniment générales ; ſi, par exemple, la piquure de certains corps durs étoit douloureuſe, & celle d'autres corps accompagnée de plaiſir, nous mourrions, ſans avoir recueilli la cent millionnieme partie des expériences néceſſaires à la conſervation de notre corps & à notre bien-être.

Cependant je ne penſe nullement que l'œil ne puiſſe s'inſtruire, ou, s'il eſt permis de parler ainſi, s'expérimenter de lui-même. Pour s'aſſurer par le toucher, de l'exiſtence & de la figure des objets, il n'eſt pas néceſſaire de voir ; pourquoi faudroit-il toucher pour s'aſſurer des mêmes choſes par la vue ? Je connois tous les avantages du tact, & je ne les ai pas déguiſés, quand il a été queſtion de Saounderſon ou de l'Aveugle du Puiſeaux ; mais je ne lui ai point reconnu celui-là. On conçoit ſans peine que l'uſage d'un des ſens peut-être perfectionné & accéléré par les obſervations de l'autre ; mais nullement qu'il y ait entre leurs fonctions une dépendance eſſentielle. Il y a aſſurément dans les corps des qualités que nous n'y appercevrions jamais ſans l'attouchement : c'eſt le tact qui nous inſtruit de la préſence de certaines modifications inſenſibles aux yeux, qui ne les apperçoivent que quand ils ont été avertis par ce ſens ; mais ces ſervices ſont réciproques ; & dans ceux qui ont la vue plus fine que le toucher, c'eſt le

premier de ces ſens qui inſtruit l'autre de l'exiſtence d'objets & de modifications qui lui échapperoient par leur petiteſſe. Si l'on vous plaçoit à votre inſçu, entre le pouce & l'index, un papier ou quelqu'autre ſubſtance unie, mince & flexible, il n'y auroit que votre œil qui pût vous informer que le contact de ces doigts ne ſe feroit pas immédiatement. J'obſerverai en paſſant, qu'il ſeroit infiniment plus difficile de tromper là-deſſus un Aveugle, qu'une perſonne qui a l'habitude de voir.

Un œil vivant & animé auroit ſans doute de la peine à s'aſſurer que les objets extérieurs ne ſont pas partie de lui-même; qu'il en eſt tantôt voiſin, tantôt éloigné; qu'ils ſont figurés; qu'ils ſont plus grands les uns que les autres; qu'ils ont de la profondeur, &c.: mais je ne doute nullement qu'il ne les vît à la longue, & qu'il ne les vît aſſez diſtinctement pour en diſcerner au moins les limites groſſieres. Le nier, ce ſeroit perdre de vue la deſtination des organes; ce ſeroit oublier les principaux phénomenes de la viſion; ce ſeroit ſe diſſimuler qu'il n'y a point de Peintre aſſez habile pour approcher de la beauté & de l'exactitude des mignatures qui ſe peignent dans le fond de nos yeux; qu'il n'y a rien de plus précis que la reſſemblance de la repréſentation à l'objet repréſenté; que la toile de ce tableau n'eſt pas ſi petite; qu'il n'y a nulle confuſion entre les figures; qu'elles occupent à peu près un demi-pouce en quarré, & que rien n'eſt plus difficile d'ailleurs que d'expliquer comment le toucher s'y prendroit pour enſeigner à l'œil à appercevoir, ſi l'uſage de ce dernier organe étoit abſolument impoſſible ſans le ſecours du premier.

Mais je ne m'en tiendrai pas à de ſimples pré-

ſomptions, & je demanderai ſi c'eſt le toucher qui apprend à l'œil à diſtinguer les couleurs? Je ne penſe pas qu'on accorde au tact un privilege auſſi extraordinaire. Cela ſuppoſé, il s'enſuit que, ſi l'on préſente à un Aveugle à qui l'on vient de reſtituer la vue, un cube noir, avec une ſphere rouge, ſur un grand fond blanc, il ne tardera pas à diſcerner les limites de ces figures.

Il tardera, pourroit-on me répondre, tout le tems néceſſaire aux humeurs de l'œil pour ſe diſpoſer convenablement à la cornée, pour prendre la convexité requiſe à la viſion; à la prunelle, pour être ſuſceptible de la dilation & du rétréciſſement qui lui ſont propres; aux filets de la rétine, pour n'être ni trop, ni trop peu ſenſibles à l'action de la lumiere; au cryſtallin, pour s'exercer aux mouvemens en avant & en arriere qu'on lui ſoupçonne; ou aux muſcles, pour bien remplir leurs fonctions; aux nerfs optiques, pour s'accoutumer à tranſmettre la ſenſation; au globe entier de l'œil, pour ſe prêter à toutes les diſpoſitions néceſſaires, & à toutes les parties qui le compoſent, pour concourir à l'exécution de cette mignature dont on tire ſi bon parti, quand il s'agit de démontrer que l'œil s'expérimentera de lui-même.

J'avoue que, quelque ſimple que ſoit le tableau que je viens de préſenter à l'œil d'un Aveugle-né, il n'en diſtinguera bien les parties que quand l'organe réunira toutes les conditions précédentes; mais c'eſt peut-être l'ouvrage d'un moment; & il ne ſeroit pas difficile, en appliquant le raiſonnement, qu'on vient de m'objecter, à une machine un peu compoſée, à une montre, par exemple, de démontrer, par le détail de tous les mouvemens qui ſe paſſent dans le tambour, la fuſée, les roues, les palettes, le balancier, &c.

qu'il faudroit quinze jours à l'aiguille pour parcourir l'eſpace d'une ſeconde. Si on répond que ces mouvemens ſont ſimultanés, je répliquerai qu'il en eſt peut-être de même de ceux qui ſe paſſent dans l'œil, quand il s'ouvre pour la premiere fois, & de la plupart des jugemens qui ſe font en conſéquence. Quoi qu'il en ſoit de ces conditions qu'on exige dans l'œil, pour être propre à la viſion, il faut convenir que ce n'eſt point le toucher qui les lui donne; que cet organe les acquiert de lui-même, & que par conſéquent, il parviendra à diſtinguer les figures qui s'en peindront, ſans le ſecours d'un autre ſens.

Mais, encore une fois, dira-t-on, quand en ſera-t-il là? Peut-être beaucoup plus promptement qu'on ne penſe. Lorſque nous allâmes viſiter enſemble le cabinet du Jardin-Royal, vous ſouvenez-vous, Madame, de l'expérience du miroir concave, & de la frayeur que vous eûtes, lorſque vous vîtes venir à vous la pointe d'une épée, avec la même vîteſſe que la pointe de celle que vous aviez à la main, s'avançoit vers la ſurface du miroir. Cependant vous aviez l'habitude de rapporter au delà des miroirs tous les objets qui s'y peignent. L'expérience n'eſt donc pas ſi néceſſaire, ni même ſi infaillible qu'on le penſe, pour appercevoir les objets ou leurs images où elles ſont. Il n'y a pas juſqu'à votre perroquet qui ne m'en fournît une preuve: la premiere fois qu'il ſe vit dans une glace, il en approcha ſon bec; & ne ſe rencontrant pas lui-même, qu'il prenoit pour ſon ſemblable, il fit le tour de la glace. Je ne veux point donner au témoignage du perroquet plus de force qu'il n'en a; mais c'eſt une expérience animale où le préjugé ne peut avoir de part.

Cependant m'aſſurât-on qu'un Aveugle-né n'a

rien diſtingué pendant deux mois, je n'en ſerai point étonné. J'en conclurai ſeulement la néceſſité de l'expérience de l'organe; mais nullement la néceſſité de l'attouchement pour l'expérimenter. Je n'en comprendrai que mieux combien il importe de laiſſer ſéjourner quelque tems un Aveugle-né dans l'obſcurité, quand on le deſtine à des obſervations; de donner à ſes yeux la liberté de s'exercer, ce qu'il fera plus commodément dans les ténebres qu'au grand jour, & de ne lui accorder dans les expériences, qu'une eſpece de crépuſcule, ou de ſe ménager du moins dans le lieu où elles ſe feront, l'avantage d'augmenter ou de diminuer à diſcrétion la clarté. On ne me trouvera que plus diſpoſé à convenir que ces ſortes d'expériences ſeront toujours très-difficiles & très-incertaines; & que le plus court, en effet, quoiqu'en apparence le plus long, c'eſt de prémunir le ſujet de connoiſſances philoſophiques, qui le rendent capable de comparer le deux conditions par leſquelles il a paſſé, & de nous informer de la différence de l'état d'un Aveugle & de celui d'un homme qui voit : encore une fois, que peut-on attendre de précis de celui qui n'a aucune habitude de réfléchir, & de revenir ſur lui-même, & qui, comme l'Aveugle de Chéſelden, ignore les avantages de la vue, au point d'être inſenſible à ſa diſgrace, & de ne point imaginer que la perte de ce ſens nuiſe beaucoup à ſes plaiſirs ? Saounderſon, à qui l'on ne refuſera pas le titre de Philoſophe, n'avoit certainement pas la même indifférence; & je doute fort qu'il eût été de l'avis de l'Auteur de l'excellent *Traité ſur les Syſtêmes*. Je ſoupçonnerois volontiers le dernier de ces Philoſophes, d'avoir donné lui-même dans un petit ſyſtême, lorſqu'il a prétendu, » Que ſi la vie de

» l'homme n'avoit été qu'une ſenſation non in-
» terrompue de plaiſir ou de douleur, heureux
» dans un cas, ſans aucune idée de malheur,
» malheureux dans l'autre, ſans aucune idée de
» bonheur, il eût joui ou ſouffert; & que, com-
» me ſi telle eût été ſa nature, il n'eût point re-
» gardé autour de lui, pour découvrir ſi quelque
» être veilloit à ſa conſervation, ou travailloit
» à lui nuire; que c'eſt le paſſage alternatif de l'un
» à l'autre de ces états qui l'a fait réfléchir, &c....«

Croyez-vous, Madame, qu'en deſcendant de perceptions claires en perceptions claires, (car c'eſt la maniere de philoſopher de l'Auteur, & la bonne,) il fût jamais parvenu à cette concluſion? Il n'en eſt pas du bonheur & du malheur, ainſi que des ténebres & de la lumiere: l'un ne conſiſte pas dans une privation pure & ſimple de l'autre. Peut-être euſſions-nous aſſuré que le bonheur ne nous étoit pas moins eſſentiel que l'exiſtence & la penſée, ſi nous en euſſions joui ſans aucune altération; mais je n'en peux pas dire autant du malheur. Il eût été très-naturel de le regarder comme un état forcé, de ſe ſentir innocent; de ſe croire pourtant coupable, & d'accuſer ou d'excuſer la nature, tout comme on fait.

M. l'Abbé de Condillac penſe-t-il qu'un enfant ne ſe plaigne, quand il ſouffre, que parce qu'il n'a pas ſouffert, ſans relâche, depuis qu'il eſt au monde? S'il me répond, » Qu'exiſter & ſouffrir,
» ce ſeroit la même choſe pour celui qui auroit
» toujours ſouffert; & qu'il n'imagineroit pas
» qu'on pût ſuſpendre ſa douleur, ſans détruire
» ſon exiſtence; « peut-être lui répliquerai-je: L'homme malheureux ſans interruption n'eût pas dit, qu'ai-je fait pour exiſter? Cependant je ne vois pas pourquoi il n'eût point eu les deux verbes

ſynonymes, *j'exiſte*, & *je ſouffre*; l'un pour la proſe, & l'autre pour la poéſie; comme nous avons les deux expreſſions, *je vis*, & *je reſpire*. Au reſte, vous remarquerez mieux que moi, Madame, que cet endroit de M. l'Abbé de Condillac eſt très-parfaitement écrit; & je crains bien que vous ne diſiez, en comparant ma critique avec ſa réflexion, que vous aimez mieux encore une erreur de Montagne, qu'une vérité de Charron.

Et toujours des écarts, me direz-vous; oui, Madame, c'eſt la condition de notre traité. Voici maintenant mon opinion ſur les deux queſtions précédentes: Je penſe que la premiere fois que les yeux de l'Aveugle-né s'ouvriront à la lumiere, il n'appercevra rien du tout; qu'il faudra quelque tems à ſon œil pour s'expérimenter; mais qu'il s'expérimentera de lui-même, & ſans le ſecours du toucher, & qu'il parviendra non-ſeulement à diſtinguer les couleurs, mais à diſcerner au moins les limites groſſieres des objets. Voyons à préſent ſi, dans la ſuppoſition qu'il acquît cette aptitude dans un tems fort court, ou qu'il l'obtînt, en agitant ſes yeux dans les ténebres, où l'on auroit eu l'attention de l'enfermer, & de l'exhorter à cet exercice, pendant quelque tems après l'opération, & avant les expériences; voyons, dis-je, s'il reconnoîtroit, à la vue, les corps qu'il auroit touchés, & s'il ſeroit en état de leur donner les noms qui leur conviennent. C'eſt la derniere queſtion qui me reſte à réſoudre.

Pour m'en acquitter d'une maniere qui vous plaiſe, puiſque vous aimez la méthode, je diſtinguerai pluſieurs ſortes de perſonnes ſur leſquelles les expériences peuvent ſe tenter. Si ce ſont des perſonnes groſſieres, ſans éducation, ſans connoiſſances, & non préparées, je penſe que, quand

l'opération de la cataracte aura parfaitement détruit le vice de l'organe, & que l'œil ſera ſain, les objets s'y peindront très-diſtinctement ; mais que ces perſonnes n'étant habituées à aucune ſorte de raiſonnement, ne ſachant ce que c'eſt que ſenſation, idée ; n'étant point en état de comparer les repréſentations qu'elles ont reçues par le toucher, avec celles qui leur viennent par les yeux, elles prononceront, voilà un rond, voilà un quarré, ſans qu'il y ait de fond à faire ſur leur jugement ; ou même, elles conviendront ingénument qu'elles n'apperçoivent rien dans les objets qui ſe préſentent à leur vue, qui reſſemble à ce qu'elles ont touché.

Il y a d'autres perſonnes qui, comparant les figures qu'elles appercevront au corps, avec celles qui faiſoient impreſſion ſur leurs mains, & appliquant, par la penſée, leur attouchement ſur ces corps qui ſont à diſtance, diront de l'un que c'eſt un quarré, & de l'autre que c'eſt un cercle, mais ſans trop ſavoir pourquoi ; la comparaiſon des idées qu'elles ont priſes par le toucher, avec celles qu'elles reçoivent par la vue, ne ſe faiſant pas en elles aſſez diſtinctement pour les convaincre de la vérité de leur jugement.

Je paſſerai, Madame, ſans digreſſion, à un Métaphyſicien ſur lequel on tenteroit l'expérience. Je ne doute nullement que celui-ci ne raiſonnât, dès l'inſtant où il commenceroit à appercevoir diſtinctement les objets, comme s'il les avoit vus toute ſa vie ; & qu'après avoir comparé les idées qui lui viennent par les yeux, avec celles qu'il a priſes par le toucher, il ne dît, avec la même aſſurance que vous & moi : » Je ſerois fort tenté » de croire que c'eſt ce corps que j'ai toujours » nommé cercle, & que c'eſt celui-ci que j'ai

» toujours appellé quarré ; mais je me garderai » bien de prononcer que cela eſt ainſi. Qui m'a » révélé que, ſi j'en approchois, ils ne diſparoî- » troient pas ſous mes mains ? Que ſais-je ſi les » objets de ma vue ſont deſtinés à être auſſi les » objets de mon attouchement ? J'ignore ſi ce qui » m'eſt viſible eſt palpable ; mais quand je ne ſe- » rois point dans cette incertitude, & que je » croirois ſur la parole des perſonnes qui m'en- » vironnent, que ce que je vois eſt réellement ce » que j'ai touché, je n'en ſerois guere plus avan- » cé. Ces objets pourroient fort bien ſe transfor- » mer dans mes mains, & me renvoyer par le tact » des ſenſations toutes contraires à celles que » j'en éprouve par la vue. Meſſieurs, ajouteroit- » il, ce corps me ſemble le quarré, celui-ci le » cercle ; mais je n'ai aucune ſcience qu'ils ſoient » tels au toucher qu'à la vue «.

Si nous ſubſtituons un Géometre au Métaphy- ſicien, Saounderſon à Locke, il dira comme lui que, s'il en croit ſes yeux, des deux figures qu'il voit c'eſt celle-là qu'il appelloit quarrée, & celle-ci qu'il appelloit cercle : » Car je m'apperçois, ajou- » teroit-il, qu'il n'y a que la premiere où je puiſſe » arranger les fils, & placer les épingles à groſſe » tête, qui marquoient les points angulaires du » quarré ; & qu'il n'y a que la ſeconde à laquelle » je puiſſe inſcrire, ou circonſcrire les fils qui » m'étoient néceſſaires pour démontrer les pro- » priétés du cercle. Voilà donc un cercle ; voilà » donc un quarré. Mais, auroit-il continué avec » Locke, peut-être que, quand j'appliquerai » mes mains ſur ces figures, elles ſe transforme- » ront l'une en l'autre ; de maniere que la même » figure pourroit me ſervir à démontrer aux Aveu- » gles les propriétés du cercle, & à ceux qui

» voient, les propriétés du quarré. Peut-être que
» je verrois un quarré, & qu'en même tems je
» ſentirois un cercle. Non, auroit-il repris, je
» me trompe. Ceux à qui je démontrois les pro-
» priétés du cercle & du quarré, n'avoient pas
» les mains ſur mon abaque, & ne touchoient pas
» les fils que j'avois tendus, & qui limitoient mes
» figures ; cependant ils me comprenoient. Ils ne
» voyoient donc pas un quarré, quand je ſentois
» un cercle ; ſans quoi, nous ne nous fuſſions
» jamais entendus : je leur euſſe tracé une figure,
» & démontré les propriétés d'une autre ; je leur
» euſſe donné une ligne droite pour un arc de
» cercle, & un arc de cercle pour une ligne droite.
» Mais, puiſqu'ils m'entendoient tous, tous les
» hommes voient donc les uns comme les autres :
» je vois donc quarré ce qu'ils voyoient quarré,
» & circulaire ce qu'ils voyoient circulaire. Ainſi
» voilà ce que j'ai toujours nommé quarré, &
» voilà ce que j'ai toujours nommé cercle «.

J'ai ſubſtitué le cercle à la ſphere & le quarré au cube, parce qu'ils y a toute apparence que nous ne jugeons des diſtances que par l'expérience, & conſéquemment que celui qui ſe ſert de ſes yeux pour la premiere fois, ne voit que des ſurfaces, & qu'il ne ſait ce que c'eſt que ſaillie ; la ſaillie d'un corps à la vue conſiſtant en ce que quelques-uns de ſes points paroiſſent plus voiſins de nous que les autres.

Mais quand l'Aveugle-né jugeroit, dès la premiere fois qu'il voit, de la ſaillie & de la ſolidité des corps, & qu'il ſeroit en état de diſcerner non-ſeulement le cercle du quarré, mais auſſi la ſphere du cube ; je ne crois pas pour cela qu'il en fût de même de tout autre objet plus compoſé. Il y a bien de l'apparence que l'Aveugle-née de M.

de

de Réaumur a diſcerné les couleurs les unes des autres; mais il y a trente à parier contre un, qu'elle a prononcé au haſard ſur la ſphere & ſur le cube; & je tiens pour certain, qu'à moins d'une révélation, il ne lui a pas été poſſible de reconnoître ſes gants, ſa robe de chambre & ſon ſoulier. Ces objets ſont chargés d'un ſi grand nombre de modifications; il y a ſi peu de rapport entre leur forme totale & celle des membres, qu'ils ſont deſtinés à orner, ou à couvrir, que c'eût été un problême cent fois plus embarraſſant pour Saounderſon, de déterminer l'uſage de ſon bonnet quarré, que pour M. d'Alembert ou Clairaut, celui de retrouver l'uſage de ſes Tables.

Saounderſon n'eût pas manqué de ſuppoſer qu'il regne un rapport géométrique entre les choſes & leur uſage, & conſéquemment il eût apperçu en deux ou trois analogies, que ſa calotte étoit faite pour ſa tête: il n'y a là aucune forme arbitraire qui téndît à l'égarer. Mais qu'eût-il penſé des angles & de la houpe de ſon bonnet quarré? A quoi bon cette touffe? Pourquoi plutôt quatre angles, que ſix, ſe fût-il demandé? Et ces deux modifications, qui ſont pour nous une affaire d'ornement, auroient été pour lui la ſource d'une foule de raiſonnemens abſurdes, ou plutôt l'occaſion d'une excellente ſatyre de ce que nous appellons le bon goût.

En peſant mûrement les choſes, on avouera que la différence qu'il y a entre une perſonne qui a toujours vu, mais à qui l'uſage d'un objet eſt inconnu, & celle qui connoît l'uſage d'un objet, mais qui n'a jamais vu, n'eſt pas à l'avantage de celle-ci: cependant croyez-vous, Madame, que ſi l'on vous montroit aujourd'hui pour la premiere fois une garniture, vous parvinſſiez jamais à de-

viner que c'eſt un ajuſtement, & que c'eſt un ajuſtement de tête ? Mais, s'il eſt d'autant plus difficile à un Aveugle-né qui voit pour la premiere fois, de bien juger des objets, ſelon qu'ils ont un plus grand nombre de formes, qui l'empêcheroient de prendre un Obſervateur tout habillé & immobile dans un fauteuil, placé devant lui, pour un meuble ou pour une machine; & un arbre dont l'air agiteroit les feuilles & les branches, pour un être ſe mouvant, animé & penſant; Madame, combien nos ſens nous ſuggerent de choſes, & que nous aurions de peine, ſans nos yeux, à ſuppoſer qu'un bloc de marbre ne penſe ni ne ſent!

Il reſte donc pour démontré que Saounderſon auroit été aſſuré qu'il ne ſe trompoit pas dans le jugement qu'il venoit de porter du cercle & du quarré ſeulement; & qu'il y a des cas où le raiſonnement & l'expérience des autres peuvent éclairer la vue ſur la relation du toucher, & l'inſtruire que ce qui eſt tel pour l'œil, eſt tel auſſi pour le tact.

Il n'en ſeroit cependant pas moins eſſentiel, lorſqu'on ſe propoſeroit la démonſtration de quelque propoſition d'éternelle vérité, comme on les appelle, d'éprouver ſa démonſtration, en la privant du témoignage des ſens; car vous appercevez bien, Madame, que, ſi quelqu'un prétendoit vous prouver que la projection de deux lignes paralleles ſur un tombeau doit ſe faire par deux lignes convergentes, parce que deux allées paroiſſent telles, il oublieroit que la propoſition eſt vraie pour un Aveugle, comme pour lui.

Mais la ſuppoſition précédente de l'Aveugle-né en ſuggere deux autres. L'une, d'un homme qui auroit vu dès ſa naiſſance, & qui n'auroit point eu le ſens du toucher; & l'autre, d'un hom-

me en qui le ſens de la vue & du toucher ſeroient perpétuellement en contradiction. On pourroit demander du premier, ſi, lui reſtituant le ſens qui lui manque, & lui ôtant le ſens de la vue par un bandeau, il reconnoîtroit les corps au toucher. Il eſt évident que la géométrie, en cas qu'il en fût inſtruit, lui fourniroit un moyen infaillible de s'aſſurer ſi les témoignages des deux ſens ſont contradictoires ou non. Il n'auroit qu'à prendre le cube ou la ſphere entre ſes mains, en démontrer à quelqu'un les propriétés, & prononcer, ſi on le comprend, qu'on voit cube, ce qu'il ſent cube; & que c'eſt par conſéquent le cube qu'il tient. Quant à celui qui ignoreroit cette ſcience, je penſe qu'il ne lui ſeroit pas plus facile de diſcerner par le toucher le cube de la ſphere, qu'à l'Aveugle de M. Molineux, de les diſtinguer par la vue.

A l'égard de celui en qui les ſenſations de la vue & du toucher ſeroient perpétuellement contradictoires, je ne ſais ce qu'il penſeroit des formes, de l'ordre, de la ſymmétrie, de la beauté, de la laideur, &c... Selon toute apparence, il ſeroit, par rapport à ces choſes, ce que nous ſommes relativement à l'étendue & à la durée réelles des êtres. Il prononceroit en général qu'un corps a une forme; mais il devroit avoir du penchant à croire que ce n'eſt ni celle qu'il voit, ni celle qu'il ſent. Un tel homme pourroit bien être mécontent de ſes ſens; mais ſes ſens ne ſeroient ni contens, ni mécontens des objets. S'il étoit tenté d'en accuſer un de fauſſeté, je crois que ce ſeroit au toucher qu'il s'en prendroit. Cent circonſtances l'inclineroient à penſer que la figure des objets change plutôt par l'action de ſes mains ſur eux, que par celle des objets ſur ſes yeux. Mais

en conſéquence de ſes préjugés, la différence de dureté & de molleſſe qu'il obſerveroit dans les corps, ſeroit fort embarraſſante pour lui.

Mais de ce que nos ſens ne ſont pas en contradiction ſur les formes, s'enſuit-il qu'elles nous ſoient mieux connues ? Qui nous a dit que nous n'avons point à faire à de faux témoins ? Nous jugeons pourtant. Hélas ! Madame, quand on a mis les connoiſſances humaines dans la balance de Montagne, on n'eſt pas éloigné de prendre ſa déviſe. Car ſavons-nous ce que c'eſt que la matiere ? nullement. Ce que c'eſt que l'eſprit & la penſée ? encore moins. Ce que c'eſt que le mouvement, l'eſpace & la durée ? point du tout. Des vérités géométriques ? Interrogez des Mathématiciens de bonne foi, & ils vous avoueront que leurs propoſitions ſont toutes identiques, & que tant de volumes, ſur le cercle, par exemple, ſe réduiſent à nous répéter, en cent mille façons différentes, que c'eſt une figure où toutes les lignes tirées du centre à la circonférence ſont égales. Nous ne ſavons donc preſque rien : cependant, combien d'écrits, dont les auteurs ont tous prétendu ſavoir quelque choſe ! Je ne devine pas pourquoi le monde ne s'ennuie point de lire, & de ne rien apprendre, à moins que ce ne ſoit par la même raiſon qu'il y a deux heures que j'ai l'honneur de vous entretenir, ſans m'ennuyer, & ſans rien vous dire. Je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur. ***

FIN.

LETTRE
SUR LES
SOURDS ET MUETS,
A l'Uſage de ceux qui entendent & qui parlent.

AVEC DES ADDITIONS.

. . . . . *Verſisque viarum*
Indiciis raptos ; pedibus veſtigia rectis
Ne qua ſorent . . .
ÆNEID. Lib. VIII.

De V * * * ce 20 Janvier 1751.

JE vous envoie, MONSIEUR, la Lettre à l'Auteur des Beaux-Arts réduits en un même principe, revue, corrigée & augmentée ſur les conſeils de mes amis, mais toujours avec ſon même titre.

Je conviens que ce titre eſt applicable indiſtinctement au grand nombre de ceux qui parlent ſans entendre ; *au petit nombre* de ceux qui entendent ſans parler ; *& au très-petit nombre de ceux* qui ſavent parler & entendre, *quoique ma Lettre ne ſoit guere qu'à l'uſage de ces derniers.*

Je conviens encore qu'il eſt fait à l'imitation d'un autre qui n'eſt pas trop bon (1) *: mais je ſuis las d'en chercher un meilleur. Ainſi, de quelque importance que vous paroiſſe le choix d'un titre, celui de ma Lettre reſtera tel qu'il eſt.*

Je n'aime guere les citations ; celles du Grec moins que les autres. Elles donnent à un Ouvrage l'air ſcientifique, qui n'eſt plus chez nous à la mode. La plupart des Lecteurs en ſont effrayés ; & j'ôterois d'ici ces épouvantails, ſi je penſois en Libraire. Mais il n'en eſt rien. Laiſſez donc le Grec par-tout où j'en ai mis. Si vous vous ſouciez fort peu qu'un Ouvrage ſoit bon, pourvu qu'il ſe liſe ; ce dont je me ſoucie moi, c'eſt de bien faire le mien, au haſard d'être un peu moins lu.

Quant à la multitude des objets ſur leſquels je me plais à voltiger, ſachez & apprenez à ceux qui vous

(1) Lettre ſur les Aveugles, à l'uſage de ceux qui voient.

conseillent, que ce n'est point un défaut dans une Lettre, où l'on est censé converser librement, & où le dernier mot d'une phrase est une transition suffisante.

Vous pouvez donc m'imprimer, si c'est là tout ce qui vous arrête. Mais que ce soit sans nom d'Auteur, s'il vous plaît. J'aurai toujours le tems de me faire connoître. Je sais d'avance à qui l'on n'attribuera pas mon Ouvrage; & je sais bien encore à qui l'on ne manqueroit pas de l'attribuer, s'il y avoit de la singularité dans les idées, une certaine imagination, du style, je ne sais quelle hardiesse de penser, que je serois bien fâché d'avoir, un étalage de Mathématiques, de Métaphysique, d'Italien, d'Anglois, & sur-tout moins de Latin & de Grec, & plus de Musique.

Veillez, je vous prie, à ce qu'il ne se glisse point de fautes dans les Exemplaires. Il n'en faudroit qu'une pour tout gâter. Vous trouverez dans la planche du dernier Livre de Lucrece, de la belle Edition d'Avercamp, la figure qui me convient. Il faut seulement en écarter un enfant qui la cache à moitié, lui supposer une blessure au dessous du sein, & en faire pendre le trait. M. de S.... mon ami, s'est chargé de revoir les épreuves. Il demeure rue Neuve des....

Je suis, &c.

LETTRE

SUR LES

SOURDS ET MUETS,

A l'uſage de ceux qui entendent & qui parlent.

Où l'on traite de l'origine des inverſions ; de l'harmonie du ſtyle ; du ſublime de ſituation ; de quelques avantages de la Langue Françoiſe ſur la plupart des Langues anciennes & modernes, & par occaſion, de l'expreſſion particuliere aux beaux Arts.

JE n'ai point eu deſſein, Monſieur, de me faire honneur de vos recherches, & vous pouvez revendiquer dans cette Lettre tout ce qui vous conviendra. S'il eſt arrivé à mes idées d'êtres voiſines des vôtres, c'eſt comme au lierre, à qui il arrive quelquefois de mêler ſa feuille à celle du chêne. J'aurois pu m'adreſſer à Monſieur l'Abbé de Condillac, ou à Monſieur du Marſais ; car ils ont auſſi traité la matiere des inverſions ; mais vous vous êtes offert le premier à ma pen-

ſée ; & je me ſuis accommodé de vous, bien perſuadé que cette fois-ci le public ne prendroit pas une rencontre pour une préférence. La ſeule crainte que j'aie, c'eſt celle de vous diſtraire, & de vous ravir des inſtans que vous donnez, ſans doute, à l'étude de la Philoſophie, & que vous lui devez.

Pour bien traiter la matiere des inverſions, je crois qu'il eſt à propos d'examiner comment les langues ſe ſont formées. Les objets ſenſibles ont les premiers frappé les ſens ; & ceux qui réuniſſoient pluſieurs qualités ſenſibles à la fois, ont été les premiers nommés ; ce ſont les différens individus qui compoſent cet univers. On a enſuite diſtingué les qualités ſenſibles les unes des autres ; on leur a donné des noms ; ce ſont la plupart des adjectifs. Enfin, abſtraction faite de ces qualités ſenſibles, on a trouvé ou cru trouver quelque choſe de commun dans tous ces individus, comme l'impénétrabilité, l'étendue, la couleur, la figure, &c. & l'on a formé les noms métaphyſiques & généraux, & preſque tous les ſubſtantifs. Peu à peu on s'eſt accoutumé à croire que ces noms repréſentoient des êtres réels : on a regardé les qualités ſenſibles comme de ſimples accidens ; & l'on s'eſt imaginé que l'adjectif étoit réellement ſubordonné au ſubſtantif, quoique le ſubſtantif ne ſoit proprement rien, & que *l'adjectif ſoit tout.* Qu'on vous demande ce que c'eſt qu'un corps, vous répondrez que c'eſt *une ſubſtance étendue, impénétrable, figurée, colorée & mobile.* Mais ôtez de cette définition tous les adjectifs, que reſtera-t-il pour cet être imaginaire que vous appellez *ſubſtance* ? Si on vouloit ranger dans la même définition les termes, ſuivant l'ordre naturel, on diroit, *colorée, figurée, étendue, impénétrable, mo-*

bile, *ſubſtance*. C'eſt dans cet ordre que les différentes qualités des portions de la matiere affecteroient, ce me ſemble, un homme qui verroit un corps pour la premiere fois. L'œil ſeroit frappé d'abord de la figure, de la couleur & de l'étendue; le toucher s'approchant enſuite du corps, en découvriroit l'impénétrabilité; & la vue & le toucher s'aſſureroient de la mobilité. Il n'y auroit donc point d'inverſion dans cette définition; & il y en a une dans celle que nous avons donnée d'abord. Delà il réſulte, que ſi on veut ſoutenir qu'il n'y a point d'inverſion en françois, ou du moins qu'elle y eſt beaucoup plus rare que dans les langues ſavantes, on peut le ſoutenir tout au plus dans ce ſens, que nos conſtructions ſont, pour la plupart, uniformes; que le ſubſtantif y eſt toujours, ou preſque toujours, placé avant l'adjectif, & le verbe entre deux. Car, ſi on examine cette queſtion en elle-même, ſavoir ſi l'adjectif doit être placé devant ou après le ſubſtantif, on trouvera que nous renverſons ſouvent l'ordre naturel des idées: l'exemple que je viens d'apporter en eſt une preuve.

Je dis *l'ordre naturel* des idées; car il faut diſtinguer ici *l'ordre naturel* d'avec *l'ordre d'inſtitution*, & pour ainſi dire, *l'ordre ſcientifique*; celui des vues de l'eſprit, lorſque la langue fut tout-à-fait formée.

Les adjectifs repréſentant, pour l'ordinaire, les qualités ſenſibles, ſont les premiers dans l'ordre naturel des idées; mais pour un Philoſophe, ou plutôt pour bien des Philoſophes qui ſe ſont accoutumés à regarder les ſubſtantifs abſtraits comme des êtres réels, ces ſubſtantifs marchent les premiers dans l'ordre ſcientifique, étant, ſelon leur façon de parler, le ſupport ou le ſou-

tien des adjectifs. Ainſi, des deux définitions du corps que nous avons données, la premiere ſuit l'ordre ſcientifique ou d'inſtitution; la ſeconde l'ordre naturel.

De là on pourroit tirer une conſéquence, c'eſt que nous ſommes peut-être redevables à la Philoſophie Péripatéticienne, qui a réaliſé tous les Etres généraux & métaphyſiques, de n'avoir preſque plus dans notre langue de ce que nous appellons des inverſions dans les langues anciennes. En effet, nos Auteurs Gaulois en ont beaucoup plus que nous, & cette philoſophie a regné tandis que notre langue ſe perfectionnoit ſous Louis XIII & ſous Louis XIV. Les Anciens qui généraliſoient moins, & qui étudioient plus la Nature en détail & par individus, avoient dans leur langue une marche moins monotone, & peut-être le mot d'inverſion eût-il été fort étrange pour eux. Vous ne m'objecterez point ici, Monſieur, que la Philoſophie Péripatéticienne eſt celle d'Ariſtote, & par conſéquent d'une partie des Anciens; car vous apprendrez ſans doute à vos Diſciples que notre Péripatéticiſme étoit bien différent de celui d'Ariſtote.

Mais il n'eſt peut-être pas néceſſaire de remonter à la naiſſance du monde, & à l'origine du langage, pour expliquer comment les inverſions ſe ſont introduites & conſervées dans les langues. Il ſuffiroit, je crois, de ſe tranſporter en idée chez un Peuple étranger dont on ignoreroit la langue; ou, ce qui revient preſqu'au même, on pourroit employer un homme qui, s'interdiſant l'uſage des ſons articulés, tâcheroit de s'exprimer par geſtes.

Cet homme n'ayant aucune difficulté ſur les queſtions qu'on lui propoſeroit, n'en ſeroit que plus propre aux expériences; & l'on n'en infére-roit que plus ſûrement de la ſucceſſion de ſes geſ-

tes, quel eſt l'ordre d'idées qui auroit paru le meilleur aux premiers hommes pour ſe communiquer leurs penſées par geſtes, & quel eſt celui dans lequel ils auroient pu inventer les ſignes oratoires.

Au reſte, j'obſerverois de donner à mon *Muet de convention* tout le tems de compoſer ſa réponſe; & quant aux queſtions, je ne manquerois pas d'y inſérer les idées dont je ſerois le plus curieux de connoître l'expreſſion par geſte, & le ſort dans une pareille langue. Ne ſeroit-ce pas une choſe, ſinon utile, du moins amuſante, que de multiplier les eſſais ſur les mêmes idées, & que de propoſer les mêmes queſtions à pluſieurs perſonnes en même tems; pour moi, il me ſemble qu'un Philoſophe qui s'exerceroit de cette maniere avec quelques-uns de ſes amis, bons eſprits & bons Logiciens, ne perdroit pas entiérement ſon tems. Quelqu'Ariſtophane en feroit ſans doute une ſcene excellente; mais qu'importe? on ſe diroit à ſoi-même ce que Zénon diſoit à ſon Proſélite εἰ φιλοσοφίας ἐπιθυμεῖς, παρασχευάζου ἀνῳθεν, ὡς καλαλεγαθησόμενος, ὡς, &c. *Si tu veux être Philoſophe, attends-toi à être tourné en ridicule.* La belle maxime, Monſieur, & qu'elle ſeroit bien capable de mettre au deſſus des diſcours des hommes & de toutes conſidérations frivoles, des ames moins courageuſes encore que les nôtres!

Il ne faut pas que vous confondiez l'exercice que je vous propoſe ici avec la Pantomime ordinaire. Rendre une action, ou rendre un diſcours par des geſtes, ce ſont deux verſions fort différentes. Je ne doute guere qu'il n'y eût des inverſions dans celles de nos Muets; que chacun d'eux n'eût ſon ſtyle, & que les inverſions n'y miſſent des différences auſſi marquées que celles qu'on ren-

contre dans les anciens Auteurs Grecs & Latins. Mais comme le ſtyle qu'on a eſt toujours celui qu'on juge le meilleur, la converſation qui ſuivroit les expériences ne pourroit qu'être très-philoſophique & très-vive : car tous nos Muets de convention ſeroient obligés, quand on leur reſtitueroit l'uſage de la parole, de juſtifier non-ſeulement leur expreſſion, mais encore la préférence qu'ils auroient donnée dans l'ordre de leurs geſtes, à telle ou telle idée.

Cette réflexion, Monſieur, me conduit à une autre. Elle eſt un peu éloignée de la matiere que je traite ; mais dans une Lettre les écarts ſont permis, ſur-tout lorſqu'ils peuvent conduire à des vues utiles.

Mon idée ſeroit donc de décompoſer, pour ainſi dire, un homme, & de conſidérer ce qu'il tient de chacun des ſens qu'il poſſede. Je me ſouviens d'avoir été quelquefois occupé de cette eſpece d'anatomie métaphyſique, & je trouvois que de tous les ſens l'œil étoit le plus ſuperficiel, l'oreille le plus orgueilleux, l'odorat le plus voluptueux, le goût le plus ſuperſtitieux & le plus inconſtant, le toucher le plus profond & le plus philoſophe. Ce ſeroit, à mon avis, une ſociété plaiſante que celle de cinq perſonnes dont chacune n'auroit qu'un ſens ; il n'y a pas de doute que ces gens-là ne ſe traitaſſent tous d'inſenſés, & je vous laiſſe à penſer avec quel fondement. C'eſt là pourtant une image de ce qui arrrive à tout moment dans le monde ; on n'a qu'un ſens, & l'on juge de tout. Au reſte, il y a une obſervation ſinguliere à faire ſur cette ſociété de cinq perſonnes dont chacune ne jouiroit que d'un ſens ; c'eſt que par la faculté qu'elles auroient d'abſtraire, elles pourroient toutes être géome-

tres, s'entendre à merveille, & ne s'entendre qu'en géométrie. Mais je reviens à nos Muets de convention, & aux queſtions dont on leur demanderoit la réponſe.

Si ces queſtions étoient de nature à en permettre plus d'une, il arriveroit preſque néceſſairement qu'un des Muets en feroit une, un autre Muet une autre; & que la comparaiſon de leurs diſcours ſeroit, ſinon impoſſible, du moins difficile. Cet inconvénient m'a fait imaginer qu'au lieu de propoſer une queſtion, peut-être vaudroit-il mieux propoſer un diſcours à traduire du François en geſtes. Il ne faudroit pas manquer d'interdire l'ellipſe aux Traducteurs. La langue des geſtes n'eſt déja pas trop claire, ſans augmenter encore ſon laconiſme par l'uſage de cette figure. On conçoit, aux efforts que font les Sourds & Muets de naiſſance pour ſe rendre intelligibles, qu'ils expriment tout ce qu'ils peuvent exprimer. Je recommanderois donc à nos Muets de convention de les imiter, & de ne former, autant qu'ils le pourroient, aucune phraſe où le ſujet & l'attribut avec toutes leurs dépendances ne fuſſent énoncés. En un mot, ils ne ſeroient libres que ſur l'ordre qu'ils jugeroient à propos de donner aux idées, ou plutôt aux geſtes qu'ils emploieroient pour les repréſenter.

Mais il me vient un ſcrupule. C'eſt que les penſées s'offrant à notre eſprit, je ne ſais par quel méchaniſme, à peu près ſous la forme qu'elles auront dans le diſcours, &, pour ainſi dire, tout habillées il y auroit à craindre que ce phénomene particulier ne gênât le geſte de nos Muets de convention; qu'ils ne ſuccombaſſent à une tentation qui entraîne preſque tous ceux qui écrivent dans une autre langue que la leur, la tenta-

tion de modéler l'arrangement de leurs ſignes ſur l'arrangement des ſignes de la langue qui leur eſt habituelle ; & que, de même que nos meilleurs Latiniſtes modernes, ſans nous en excepter ni l'un ni l'autre, tombent dans des tours François, la conſtruction de nos Muets ne fût pas la vraie conſtruction d'un homme qui n'auroit jamais eu aucune notion de langue. Qu'en penſez-vous, Monſieur ? Cet inconvénient ſeroit peut-être moins fréquent que je ne l'imagine, ſi nos Muets de convention étoient plus Philoſophes que Rhéteurs ; mais en tout cas on pourroit s'adreſſer à un Sourd & Muet de naiſſance.

Il vous paroîtra ſingulier, ſans doute, qu'on vous renvoie à celui que la nature a privé de la faculté d'entendre & de parler, pour en obtenir les véritables notions de la formation du langage. Mais conſidérez, je vous prie, que l'ignorance eſt moins éloignée de la vérité que le préjugé, & qu'un Sourd & Muet de naiſſance eſt ſans préjugé ſur la maniere de communiquer la penſée ; que les inverſions n'ont point paſſé d'une autre langue dans la ſienne ; que s'il en emploie, c'eſt la nature ſeule qui les lui ſuggere, & qu'il eſt une image très-approchée de ces hommes fictifs, qui, n'ayant aucun ſigne d'inſtitution, peu de perceptions, preſque point de mémoire, pourroient paſſer aiſément pour des animaux à deux pieds ou à quatre.

Je peux vous aſſurer, Monſieur, qu'une pareille traduction feroit beaucoup d'honneur, quand elle ne ſeroit guere meilleure que la plupart de celles qu'on nous a données depuis quelque tems. Il ne s'agiroit pas ſeulement ici d'avoir bien ſaiſi le ſens & la penſée ; il faudroit encore que l'ordre des ſignes de la traduction correſpondît fidélement à l'ordre des geſtes de l'original. Cet eſſai demanderoit

deroit un Philoſophe qui ſût interroger ſon auteur, entendre ſa réponſe, & la rendre avec exactitude; mais la Philoſophie ne s'acquiert pas en un jour.

Il faut avouer cependant que l'une de ces choſes faciliteroit beaucoup les autres, & que la queſtion étant donnée avec une expoſition préciſe des geſtes qui compoſeroient la réponſe, on parviendroit à ſubſtituer aux geſtes à peu près leur équivalent en mots; je dis à peu près, parce qu'il y a des geſtes ſublimes que toute l'éloquence oratoire ne rendra jamais. Tel eſt celui de Mackbett dans la Tragédie de Shakeſpear. La ſomnambule Mackbett s'avance en ſilence, & les yeux fermés, ſur la ſcene, imitant l'action d'une perſonne qui ſe lave les mains, comme ſi les ſiennes euſſent encore été teintes du ſang de ſon Roi qu'elle avoit égorgé il y avoit plus de vingt ans. Je ne ſais rien de ſi pathétique en diſcours que le ſilence & le mouvement des mains de cette femme. Quelle image du remords!

La maniere dont une autre femme annonça la mort de ſon époux, incertain de ſon ſort, eſt encore une de ces repréſentations, dont l'énergie du langage oral n'approche pas. Elle ſe tranſporta, avec ſon fils entre ſes bras, dans un endroit de la campagne, où ſon mari pouvoit l'appercevoir de la tour où il étoit enfermé; & après s'être fixé le viſage pendant quelque tems du côté de la tour, elle prit une poignée de terre qu'elle répandit en croix ſur le corps de ſon fils, qu'elle avoit étendu à ſes pieds. Son mari comprit le ſigne, & ſe laiſſa mourir de faim. On oublie la penſée la plus ſublime; mais ces traits ne s'effacent point. Que de réflexions ne pourrois-je pas faire ici, Monſieur, ſur le ſublime de ſituation, ſi elles ne me jettoient pas trop hors de mon ſujet!

On a fort admiré, & avec juſtice, un grand nombre de beaux vers dans la magnifique ſcene d'Héraclius, où Phocas ignore lequel des deux Princes eſt ſon fils. Pour moi, l'endroit de cette ſcene que je préfere à tout le reſte, eſt celui où le Tyran ſe tourne ſucceſſivement vers les deux Princes, en les appellant du nom de ſon fils, & où les deux Princes reſtent froids & immobiles.

Martian! A ce mot aucun ne veut répondre.

Voilà ce que le papier ne peut jamais rendre; voilà où le geſte triomphe du diſcours!

Epaminondas, à la bataille de Mantinée, eſt percé d'un trait mortel; les Médecins déclarent qu'il expirera dès qu'on arrachera le trait de ſon corps; il demande où eſt ſon bouclier; c'étoit un déshonneur de le perdre dans le combat: on le lui apporte, il arrache le trait lui-même. Dans la ſublime ſcene qui termine la Tragédie de Rodogune, le moment le plus théatral eſt, ſans contredit, celui où Antiochus porte la coupe à ſes levres, & où Timagene entre ſur la ſcene, en criant: *Ah! Seigneur.* Quelle foule d'idées & de ſentimens ce geſte & ce mot ne font-ils pas éprouver à la fois! Mais je m'écarte toujours. Je reviens donc au Sourd & Muet de naiſſance. J'en connois un dont on pourroit ſe ſervir d'autant plus utilement, qu'il ne manque point d'eſprit, & qu'il a le geſte expreſſif, comme vous allez voir.

Je jouois un jour aux échecs, & le Muet me regardoit jouer: mon adverſaire me réduiſit dans une poſition embarraſſante; le Muet s'en apperçut à merveille; & croyant la partie perdue, il ferma les yeux, inclina la tête, & laiſſa tomber ſes bras, ſignes par leſquels il m'annonçoit qu'il me tenoit pour mat ou mort. Remarquez, en paſſant, com-

bien la langue des geſtes eſt métaphorique. Je crus d'abord qu'il avoit raiſon ; cependant, comme le coup étoit compoſé, & que je n'avois pas épuiſé les combinaiſons, je ne me preſſai pas de céder, & je me mis à chercher une reſſource. L'avis du Muet étoit toujours qu'il n'y en avoit point ; ce qu'il diſoit très-clairement en ſecouant la tête, & en remettant les pieces perdues ſur l'échiquier. Son exemple invita les autres ſpectateurs à parler ſur le coup ; on l'examina ; & à force d'eſſayer de mauvais expédiens, on en découvrit un bon. Je ne manquai pas de m'en ſervir, & de faire entendre au Muet qu'il s'étoit trompé, & que je ſortirois d'embarras, malgré ſon avis. Mais lui, me montrant du doigt tous les ſpectateurs les uns après les autres, & faiſant en même-tems un petit mouvement des levres, qu'il accompagna d'un grand mouvement de ſes deux bras, qui alloient & venoient dans la direction de la porte & des tables, me répondit qu'il y avoit peu de mérite à être ſorti du mauvais pas où j'étois, avec les conſeils du *tiers*, du *quart* & des *paſſans ;* ce que ſes geſtes ſignifioient ſi clairement, que perſonne ne s'y trompa, & que l'expreſſion populaire, conſulter le tiers, le quart & les paſſans, vint à pluſieurs en même-tems ; ainſi, bonne ou mauvaiſe, notre Muet rencontra cette expreſſion en geſtes.

Vous connoiſſez, au moins de réputation, une machine ſinguliere ſur laquelle l'inventeur ſe propoſoit d'exécuter des ſonates de couleurs. J'imaginai que, s'il y avoit un être au monde qui dût prendre quelque plaiſir à de la muſique oculaire, & qui pût en juger ſans prévention, c'étoit un Sourd & Muet de naiſſance. Je conduiſis donc le mien, rue Saint-Jacques, dans la maiſon où l'on voyoit la machine aux couleurs. Ah ! Monſieur,

vous ne devinerez jamais l'impreſſion que cette machine fit ſur lui, & moins encore les penſées qui lui vinrent.

Vous concevez d'abord qu'il n'étoit pas poſſible de lui rien communiquer ſur la nature & les propriétés merveilleuſes du clavecin; que n'ayant aucune idée du ſon, celles qu'il prenoit de l'inſtrument oculaire, n'étoient aſſurément pas relatives à la muſique, & que la deſtination de cette machine lui étoit tout auſſi incompréhenſible que l'uſage que nous faiſons des organes de la parole. Que penſoit-il donc, & quel étoit le fondement de l'admiration dans laquelle il tomba, à l'aſpect des éventails du Pere Caſtel? Cherchez, Monſieur; devinez ce qu'il conjectura de cette machine ingénieuſe, que peu de gens ont vue, dont pluſieurs ont parlé, & dont l'invention feroit bien de l'honneur à la plupart de ceux qui en ont parlé avec dédain : ou plutôt, écoutez. Le voici.

Mon Sourd s'imagina que ce génie inventeur étoit Sourd & Muet auſſi; que ſon clavecin lui ſervoit à converſer avec les autres hommes; que chaque nuance avoit ſur le clavier la valeur d'une des lettres de l'alphabet; & qu'à l'aide des touches, & de l'agilité des doigts, il combinoit ces lettres, en formoit des mots, des phraſes, enfin tout un diſcours en couleurs.

Après cet effort de pénétration, convenez qu'un Sourd & Muet pouvoit être aſſez content de lui-même. Mais le mien ne s'en tint pas là : il crut tout d'un coup qu'il avoit ſaiſi ce que c'étoit que la muſique & tous les inſtrumens de muſique : il crut que la muſique étoit une façon particuliere de communiquer la penſée; & que les inſtrumens, les vielles, les violons, les trompettes étoient, entre nos mains, d'autres organes de la parole,

C'étoit bien là, direz-vous, le ſyſtême d'un homme qui n'avoit jamais entendu, ni inſtrument, ni muſique ; mais conſidérez, je vous prie, que ce ſyſtême, qui eſt évidemment faux pour vous, eſt preſque démontré pour un Sourd & Muet. Lorſque ce Sourd ſe rappelle l'attention que nous donnons à la muſique, & à ceux qui jouent d'un inſtrument ; les ſignes de joie ou de triſteſſe qui ſe peignent ſur nos viſages & dans nos geſtes, quand nous ſommes frappés d'une belle harmonie ; & qu'il compare ces effets avec ceux du diſcours & des autres objets extérieurs, comment peut-il imaginer qu'il n'y a pas de bon ſens dans les ſons, quelque choſe que ce puiſſe être, & que, ni les voix, ni les inſtrumens ne réveillent en nous aucune perception diſtincte ?

N'eſt-ce pas-là, Monſieur, une fidelle image de nos penſées, de nos raiſonnemens, de nos ſyſtêmes, en un mot, de ces concepts, qui ont fait de la réputation à tant de Philoſophes ? Toutes les fois qu'ils ont jugé de choſes, qui, pour être bien compriſes, ſembloient demander un organe qui leur manquoit, ce qui leur eſt ſouvent arrivé, ils ont montré moins de ſagacité, & ſe ſont trouvés plus loin de la vérité que le Sourd & Muet dont je vous entretiens : car, après tout, ſi on ne parle pas auſſi diſtinctement avec un inſtrument qu'avec la bouche, & ſi les ſons ne peignent pas auſſi nettement la penſée que le diſcours, encore diſent-ils quelque choſe.

L'Aveugle, dont il eſt queſtion dans la *Lettre à l'uſage de ceux qui voient*, marqua aſſurément de la pénétration, dans le jugement qu'il porta du téleſcope & des lunettes ; ſa définition du miroir eſt ſurprenante. Mais je trouve plus de profondeur & de vérité dans ce que mon Sourd imagina du cla-

vecin oculaire du Pere Caſtel, de nos inſtrumens & de notre muſique. S'il ne rencontra pas exactement ce que c'étoit, il rencontra preſque ce que ce devroit être.

Cette ſagacité vous ſurprendra moins peut-être, ſi vous conſidérez que celui qui ſe promene dans une galerie de peintures, fait, ſans y penſer, le rôle d'un Sourd qui s'amuſeroit à examiner des Muets qui s'entretiennent ſur des ſujets qui lui ſont connus. Ce point de vue eſt un de ceux ſous leſquels j'ai toujours regardé les tableaux qui m'ont été préſentés, & j'ai trouvé que c'étoit un moyen ſûr d'en connoître les actions amphibologiques & les mouvemens équivoques, d'être promptement affecté de la froideur, ou du tumulte d'un fait mal ordonné, ou d'une converſation mal inſtituée, & de ſaiſir, dans une ſcene miſe en couleurs, tous les vices d'un jeu languiſſant ou forcé.

Le terme de jeu, qui eſt propre au théatre, & que je viens d'employer ici, parce qu'il rend bien mon idée, me rappelle une expérience que j'ai faite quelquefois, & dont j'ai tiré plus de lumieres ſur les mouvemens & les geſtes que de toutes les lectures du monde. Je fréquentois jadis beaucoup les ſpectacles, & je ſavois par cœur la plupart de nos bonnes pieces. Les jours que je me propoſois un examen des mouvemens & du geſte, j'allois aux troiſiemes loges; car plus j'étois éloigné des Acteurs, mieux j'étois placé. Auſſi-tôt que la toile étoit levée, & le moment venu où tous les autres ſpectateurs ſe diſpoſoient à écouter, moi, je mettois mes doigts dans mes oreilles, non ſans quelque étonnement de la part de ceux qui m'environnoient, & qui ne me comprenant pas, me regardoient preſque comme un inſenſé qui ne venoit à la Comédie que pour ne la pas entendre. Je m'em-

barraſſois fort peu des jugemens, & je me tenois opiniâtrément les oreilles bouchées, tant que l'action & le jeu de l'Acteur me paroiſſoient d'accord avec le diſcours que je me rappellois. Je n'écoutois que quand j'étois dérouté par les geſtes, ou que je croyois l'être. Ah! Monſieur, qu'il y a peu de Comédiens en état de ſoutenir une pareille épreuve, & que les détails dans leſquels je pourrois entrer, ſeroient humilians pour la plupart d'entr'eux! Mais j'aime mieux vous parler de la nouvelle ſurpriſe où l'on ne manquoit pas de tomber autour de moi, lorſqu'on me voyoit répandre des larmes dans les endroits pathétiques, & toujours les oreilles bouchées. Alors on n'y tenoit plus, & les moins curieux haſardoient des queſtions auxquelles je répondois froidement: » Que » chacun avoit ſa façon d'écouter, & que la » mienne étoit de me boucher les oreilles pour » mieux entendre «. Riant en moi-même des propos que ma bizarrerie apparente ou réelle occaſionnoit, & bien plus encore de la ſimplicité de quelques jeunes gens qui ſe mettoient auſſi les doigts dans les oreilles pour entendre à ma façon, & qui étoient tout étonnés que cela ne leur réuſsît point.

Quoi que vous penſiez de mon expédient, je vous prie de conſidérer que, ſi pour juger ſainement de l'intonation, il faut écouter le diſcours ſans voir l'Acteur; il eſt tout naturel de croire que pour juger ſainement du geſte & des mouvemens, il faut conſidérer l'Acteur, ſans entendre le diſcours. Au reſte, cet Ecrivain, célebre par le Diable Boiteux, le Bachelier de Salamanque, Gilblas de Santillanne, Turcaret, un grand nombre de pieces de théatre & d'opéra comiques; par ſon Fils l'inimitable Mont-meni; M. le Sage étoit devenu ſi

ſourd dans ſa vieilleſſe, qu'il falloit, pour s'en faire entendre, mettre la bouche ſur ſon cornet, & crier de toute ſa force. Cependant il alloit à la repréſentation de ſes pieces; il n'en perdoit preſque pas un mot; il diſoit même qu'il n'avoit jamais mieux jugé ni du jeu ni de ſes pieces, que depuis qu'il n'entendoit plus les Acteurs; & je me ſuis aſſuré par l'expérience qu'il diſoit vrai.

Sur quelqu'étude du langage par geſtes, il m'a donc paru que la bonne conſtruction exigeoit qu'on préſentât d'abord l'idée principale; parce que cette idée manifeſtée répandoit du jour ſur les autres, en indiquant à quoi les geſtes devoient être rapportés. Quand le ſujet d'une propoſition oratoire ou geſticulée n'eſt pas annoncé, l'application des autres ſignes reſte ſuſpendue. C'eſt ce qui arrive à tout moment dans les phraſes grecques & latines; & jamais dans les phraſes geſticulées, lorſqu'elles ſont bien conſtruites.

Je ſuis à table avec un Sourd & Muet de naiſſance. Il veut commander à ſon laquais de me verſer à boire. Il avertit d'abord ſon laquais. Il me regarde enſuite. Puis il imite, du bras & de la main droite, les mouvemens d'un homme qui verſe à boire. Il eſt preſqu'indifférent dans cette phraſe lequel des deux derniers ſignes ſuive ou précede l'autre. Le Muet peut, après avoir averti le laquais, ou placer le ſigne qui déſigne la choſe ordonnée, ou celui qui dénote la perſonne à qui le meſſage s'adreſſe; mais le lieu du premier geſte eſt fixé. Il n'y a qu'un Muet ſans logique qui puiſſe le déplacer. Cette tranſpoſition ſeroit preſqu'auſſi ridicule que l'inadvertance d'un homme qui parleroit ſans qu'on ſût bien à qui ſon diſcours s'adreſſe. Quant à l'arrangement des deux autres geſtes, c'eſt peut-être moins une affaire de juſteſſe

que de goût, de fantaiſie, de convenance, d'harmonie, d'agrément & de ſtyle. En général, plus une phraſe renfermera d'idées, & plus il y aura d'arrangemens poſſibles de geſtes ou d'autres ſignes; plus il y aura de danger de tomber dans des contre-ſens, dans des amphibologies, & dans les autres vices de conſtruction. Je ne ſais ſi l'on peut juger ſainement des ſentimens & des mœurs d'un homme par ſes écrits; mais je crois qu'on ne riſqueroit pas à ſe tromper ſur la juſteſſe de ſon eſprit, ſi l'on en jugeoit par ſon ſtyle, ou plutôt par ſa conſtruction. Je puis du moins vous aſſurer que je ne m'y ſuis jamais trompé. J'ai vu que tout homme dont on ne pouvoit corriger les phraſes qu'en les refaiſant tout-à-fait, étoit un homme dont on n'auroit pu réformer la tête qu'en lui en donnant une autre.

Mais entre tant d'arrangemens poſſibles, comment, lorſqu'une langue eſt morte, diſtinguer les conſtructions que l'uſage autoriſoit? la ſimplicité & l'uniformité des nôtres m'enhardiſſent à dire que, ſi jamais la langue Françoiſe meurt, on aura plus de facilité à l'écrire & à la parler correctement que les langues Grecques ou Latines. Combien d'inverſions n'employons-nous pas aujourd'hui en Latin & en Grec, que l'uſage du tems de Ciceron & de Démoſthene, où l'oreille ſévere de ces Orateurs proſcriroit.

Mais, me dira-t-on, n'avons-nous pas dans notre langue des adjectifs qui ne ſe placent qu'avant le ſubſtantif? N'en avons-nous pas d'autres qui ne ſe placent jamais qu'après? Comment nos neveux s'inſtruiront-ils de ces fineſſes? La lecture des bons Auteurs n'y ſuffit pas. J'en conviens avec vous, & j'avoue que ſi la langue Françoiſe meurt, les Sçavans à venir, qui feront aſſez de cas de nos

Auteurs pour l'apprendre & pour s'en ſervir, ne manqueront pas d'écrire indiſtinctement *blanc bonnet ou bonnet blanc*, *méchant Auteur*, *ou Auteur méchant*, *homme galant ou galant homme*, & une infinité d'autres qui donneroient à leurs Ouvrages un air tout-à-fait ridicule, ſi nous reſſuſcitions pour les lire, mais qui n'empêcheront pas leurs contemporains ignorans de s'écrier à la lecture de quelque piece Françoiſe : *Racine n'a pas écrit plus correctement, c'eſt Deſpréaux tout pur; Boſſuet n'auroit pas mieux dit : cette Proſe a le nombre, la force l'élégance, la facilité de celle de Voltaire.* Mais ſi un petit nombre de cas embarraſſans font dire tant de ſottiſes à ceux qui viendront après nous ; que devons-nous penſer aujourd'hui de nos écrits en Grec & en Latin, & des applaudiſſemens qu'ils obtiennent ?

On éprouve, en s'entretenant avec un Sourd & Muet de naiſſance, une difficulté preſque inſurmontable à lui déſigner les parties indéterminées de la quantité, ſoit en nombre, ſoit en étendue, ſoit en durée, & à lui tranſmettre toute abſtraction en général. On n'eſt jamais ſûr de lui avoir fait entendre la différence des tems, *je fis*, *j'ai fait*, *je faiſois*, *j'aurois fait.* Il en eſt de même des propoſitions conditionnelles. Donc ſi j'avois raiſon de dire qu'à l'origine du langage, les hommes ont commencé par donner des noms aux principaux objets des ſens, *aux fruits*, *à l'eau*, *aux arbres*, *aux animaux*, *aux ſerpens*, *&c. aux paſſions*, *aux lieux*, *aux perſonnes*, *&c. aux qualités*, *aux quantités*, *aux tems*, *&c.* je peux encore ajouter que les ſignes des *tems* ou des portions de la durée ont été les derniers inventés. J'ai penſé que pendant des ſiecles entiers, les hommes n'ont eu d'autres tems que le préſent de l'indicatif ou de

l'infinitif, que les circonſtances déterminoient à être tantôt un futur, tantôt un parfait.

Je me ſuis cru autoriſé dans cette conjecture par l'état préſent de la *langue Franque*. Cette langue eſt celle que parlent les diverſes nations chrétiennes qui commercent en Turquie & dans les échelles du Levant. Je la crois telle aujourd'hui qu'elle a toujours été, & il n'y a pas d'apparence qu'elle ſe perfectionne jamais. La baſe en eſt un italien corrompu. Ses verbes n'ont pour tout tems que le préſent de l'infinitif, dont les autres termes de la phraſe ou les conjonctures modifient la ſignification : ainſi *je t'aime*, *je t'aimois*, *je t'aimerai*, c'eſt en langue Franque *mi amarti*. *Tous ont chanté*, *que chacun chante*, *tous chanteront*, tutti cantara. *Je veux*, *je voulois*, *j'ai voulu*, *je voudrois t'épouſer*, mi voleri ſpoſarti.

J'ai penſé que les inverſions s'étoient introduites & conſervées dans le langage, parce que les ſignes oratoires avoient été inſtitués ſelon l'ordre des geſtes, & qu'il étoit naturel qu'ils gardaſſent dans la phraſe le rang que le droit d'aîneſſe leur avoit aſſigné. J'ai penſé que par la même raiſon, l'abus des tems des verbes ayant dû ſubſiſter, même après la formation complette des conjugaiſons, les uns s'étoient abſolument paſſés de certains tems, comme les Hébreux, qui n'ont ni préſent ni imparfait, & qui diſent fort bien : *Credidi propter quod locutus ſum*, au lieu de *Credo & ideò loquor ; j'ai cru, & c'eſt par cette raiſon que j'ai parlé*, ou *je crois, & c'eſt par cette raiſon que je parle*. Et que les autres avoient fait un double emploi du même tems, comme les Grecs, chez qui les Aoriſtes s'interprétent tantôt au préſent, tantôt au paſſé. Entre une infinité d'exemples, je me contenterai de vous en citer un ſeul,

qui vous eſt peut-être moins connu que les autres. Epictete dit θέλεσι καὶ αὐτοὶ φιλοσοφεῖν. ἄνθρωπε, πρῶτον ἐπίσκεψαι ὁποῖόν ἐστι τὸ πρᾶγμα. εἶτα καὶ τὴν σεαυτοῦ φύσιν κατάμαθε, εἰ δύναται βαστάσαι. πένταθλος εἶναι βούλει, ἢ παλαιστής; ἴδε σεαυτοῦ τοὺς βραχίονας, τοὺς μηροὺς, τὴν ὀσφὺν κατάμαθε.

Epicteti Enchiridion. Pag. 42.

Ce qui ſignifie proprement : » Ces gens veulent auſſi être Philoſophes. Homme, aie d'abord appris ce que c'eſt que la choſe que tu veux » être. Aie étudié tes forces & le fardeau. Aie vu, » ſi tu peux l'avoir porté. Aie conſidéré tes bras » & tes cuiſſes. Aie éprouvé tes reins, ſi tu veux » être Quinquertion ou Lutteur." Mais ce qui ſe rend beaucoup mieux en donnant aux Aoriſtes premiers ἐπίσκεψαι, βαστάσαι & aux Aoriſtes ſeconds κατάμαθε, ἴδε, la valeur du préſent. » Ces » gens veulent auſſi être Philoſophes. Homme, » apprends d'abord ce que c'eſt que la choſe. » Connois tes forces & le fardeau que tu veux » porter. Conſidere tes bras & tes cuiſſes. Eprouve tes reins, ſi tu prétends être Quinquertion » ou Lutteur." Vous n'ignorez pas que ces Quinquertions étoient des gens qui avoient la vanité de ſe ſignaler dans tous les exercices de la gymnaſtique.

Je regarde ces bizarreries des *tems* comme des reſtes de l'imperfection originelle des langues, des traces de leur enfance, contre leſquelles le bon ſens, qui ne permet pas à la même expreſſion de rendre des idées différentes, eût vainement réclamé ſes droits dans la ſuite. Le pli étoit pris ; & l'uſage auroit fait taire le bon ſens. Mais il n'y a peut-être pas un ſeul écrivain Grec ou Latin, qui ſe ſoit apperçu de ce défaut. Je dis plus : Pas un, peut-être, qui n'ait imaginé que ſon dif-

cours ou l'ordre d'inſtitution de ſes ſignes ſuivoit exactement celui des vues de ſon eſprit. Cependant, il eſt évident qu'il n'en étoit rien. Quand Ciceron commence l'oraiſon pour Marcellus, par *Diuturni ſilentii, Patres conſcripti, quo eram his temporibus uſus, &c.* on voit qu'il avoit eu dans l'eſprit, antérieurement à ſon long ſilence, une idée qui devoit ſuivre, qui commandoit la terminaiſon de ſon long ſilence, & qui le contraignoit à dire *Diuturni ſilentii*, & non pas *Diuturnum ſilentium.*

Ce que je viens de dire de l'inverſion du commencement de l'Oraiſon pour Marcellus, eſt applicable à toute autre inverſion. En général, dans une période grecque ou latine, quelque longue qu'elle ſoit, on s'apperçoit, dès le commencement, que l'auteur ayant eu une raiſon d'employer telle ou telle terminaiſon, plutôt que toute autre, il n'y avoit point dans ſes idées l'inverſion qui regne dans ſes termes. En effet, dans la période précédente, qu'eſt-ce qui déterminoit Ciceron à écrire *Diuturni ſilentii* au génitif, *quo* à l'ablatif, *eram* à l'imparfait, & ainſi du reſte, qu'un ordre d'idées préexiſtant dans ſon eſprit, tout contraire à celui des expreſſions ; ordre auquel il ſe conformoit ſans s'en appercevoir, ſubjugué par la longue habitude de tranſpoſer ? Et pourquoi Ciceron n'auroit-il pas tranſpoſé ſans s'en appercevoir, puiſque la choſe nous arrive à nous-mêmes, à nous qui croyons avoir formé notre langue ſur la ſuite naturelle des idées. J'ai donc eu raiſon de diſtinguer l'ordre naturel des idées & des ſignes, de l'ordre ſcientifique & d'inſtitution.

Vous avez pourtant cru, Monſieur, devoir ſoutenir que dans la période de Ciceron, dont

il s'agit entre nous, il n'y avoit point d'inver-ſion, & je ne diſconviens pas, qu'à certains égards, vous ne puiſſiez avoir raiſon ; mais il faut, pour s'en convaincre, faire deux réflexions, qui, ce me ſemble, vous ont échappé. La premiere, c'eſt que l'inverſion, proprement dite, ou l'ordre d'inſtitution, l'ordre ſcientifique & grammatical n'étant autre choſe qu'un ordre dans les mots, contraire à celui des idées ; ce qui ſera inverſion pour l'un, ſouvent ne le ſera pas pour l'autre. Car dans une ſuite d'idées, il n'arrive pas toujours que tout le monde ſoit également affecté par la même. Par exemple, ſi de ces deux idées contenues dans la phraſe *ſerpentem fuge*, je vous demande quelle eſt la principale, vous me direz, vous, que c'eſt le ſerpent ; mais un autre prétendra que c'eſt la fuite, & vous aurez tous deux raiſon. L'homme peureux ne ſonge qu'au ſerpent ; mais celui qui craint moins le ſerpent que ma perte, ne ſonge qu'à ma fuite. L'un s'effraie, & l'autre m'avertit. La ſeconde choſe que j'ai à remarquer, c'eſt que dans une ſuite d'idées que nous avons à offrir aux autres, toutes les fois que l'idée principale qui doit les affecter n'eſt pas la même que celle qui nous affecte, eu égard à la diſpoſition différente où nous ſommes nous & nos auditeurs, c'eſt cette idée qu'il faut d'abord leur préſenter ; & l'inverſion dans ce cas n'eſt proprement qu'oratoire : appliquons ces réflexions à la premiere période de l'oraiſon *pro Marcello*. Je me figure Ciceron montant à la Tribune aux harangues, & je vois que la premiere choſe qui a dû frapper ſes auditeurs, c'eſt qu'il a été long-tems ſans y monter : ainſi *Diuturni ſilentii*, le long ſilence qu'il a gardé, eſt la premiere idée qu'il doit leur préſenter, quoique l'idée principale pour lui

ne ſoit pas celle-là, mais *hodiernus dies finem attulit*; car, ce qui frappe le plus un orateur qui monte en chaire, c'eſt qu'il va parler, & non qu'il a gardé long-tems le ſilence. Je remarque encore une autre fineſſe dans le génitif *Diuturni ſilentii*; les auditeurs ne pouvoient penſer au long ſilence de Ciceron, ſans chercher en même tems la cauſe, & de ce ſilence, & de ce qui le déterminoit à le rompre. Or, le génitif étant un cas ſuſpenſif, leur fait naturellement attendre toutes ces idées, que l'orateur ne pouvoit leur préſenter à la fois.

Voilà, Monſieur, pluſieurs obſervations, ce me ſemble, ſur le paſſage dont nous parlons, & que vous auriez pu faire. Je ſuis perſuadé que Ciceron auroit arrangé tout autrement cette période, ſi, au lieu de parler à Rome, il eût été tout-à-coup tranſporté en Afrique, & qu'il eût eu à plaider à Carthage. Vous voyez donc par-là, Monſieur, que ce qui n'étoit pas une inverſion pour les auditeurs de Ciceron, pouvoit, devoit même en être une pour lui.

Mais allons plus loin; je ſoutiens que quand une phraſe ne renferme qu'un très-petit nombre d'idées, il eſt fort difficile de déterminer quel eſt l'ordre naturel que ces idées doivent avoir par rapport à celui qui parle; car ſi elles ne ſe préſentent pas toutes à la fois, leur ſucceſſion eſt au moins ſi rapide, qu'il eſt ſouvent impoſſible de démêler celle qui nous frappe la premiere. Qui ſait même ſi l'eſprit ne peut pas en avoir un certain nombre exactement dans le même inſtant? Vous allez peut-être, Monſieur, crier au paradoxe. Mais veuillez auparavant examiner avec moi comment l'article *hic*, *ille*, *le* s'eſt introduit dans la langue Latine & dans la nôtre. Cette diſcuſſion ne ſera ni longue ni difficile, & pourra

vous rapprocher d'un ſentiment qui vous révolte.

Tranſportez-vous d'abord au tems où les adjectifs & les ſubſtantifs latins qui déſignent les qualités ſenſibles des Etres & les différens individus de la Nature, étoient preſque tous inventés; mais où l'on n'avoit point encore d'expreſſion pour ces vues fines & déliées de l'eſprit, dont la philoſophie a même aujourd'hui tant de peine à marquer les différences. Suppoſez enſuite deux hommes preſſés de la faim; mais dont l'un n'ait point d'aliment en vue, & dont l'autre ſoit au pied d'un arbre ſi élevé qu'il n'en puiſſe atteindre le fruit. Si la ſenſation fait parler ces deux hommes, le premier dira, *j'ai faim, je mangerois volontiers*, & le ſecond, *le beau fruit! j'ai faim, je mangerois volontiers.* Mais il eſt évident que celui-là a rendu préciſément, par ſon diſcours, tout ce qui s'eſt paſſé dans ſon ame; qu'au contraire, il manque quelque choſe dans la phraſe de celui-ci, & qu'une des vues de ſon eſprit y doit être ſous-entendue: l'expreſſion *je mangerois volontiers*, quand on n'a rien à ſa portée, s'étend en général à tout ce qui peut appaiſer la faim; mais la même expreſſion ſe reſtreint, & ne s'entend plus que d'un beau fruit, quand ce fruit eſt préſent. Ainſi, quoique ces deux hommes aient dit, *j'ai faim, je mangerois volontiers;* il y avoit dans l'eſprit de celui qui s'eſt écrié, *le beau fruit!* un retour vers ce fruit, & l'on ne peut douter que ſi l'article *le* eût été inventé, il n'eût dit, *le beau fruit! j'ai faim. Je mangerois volontiers icelui*, ou *icelui je mangerois volontiers.* L'article *le* ou *icelui* n'eſt dans cette occaſion, & dans toutes les ſemblables, qu'un ſigne employé pour déſigner le retour de l'ame ſur un objet qui l'avoit antérieurement occupée; & l'invention

vention de ce ſigne eſt, ce me ſemble, une preuve de la marche didactique de l'eſprit.

N'allez pas me faire des difficultés ſur le lieu que ce ſigne occuperoit dans la phraſe, en ſuivant l'ordre naturel des vues de l'eſprit; car quoique tous ces jugemens, *le beau fruit! j'ai faim*, *je mangerois volontiers icelui*, ſoient rendus chacun par deux ou trois expreſſions, ils ne ſuppoſent tous qu'une ſeule vue de l'ame; celui du milieu, *j'ai faim*, ſe rend en Latin par le ſeul mot *Eſurio*. Le fruit & la qualité s'apperçoivent en même tems; & quand un Latin diſoit *Eſurio*, il croyoit ne rendre qu'une ſeule idée. *Je mangerois volontiers icelui* ne ſont que des modes d'une ſeule ſenſation. *Je* marque la perſonne qui l'éprouve; *mangerois*, le deſir & la nature de la ſenſation éprouvée; *volontiers* ſon intenſité ou ſa force; *icelui* la préſence de l'objet deſiré; mais la ſenſation n'a point dans l'ame ce développement ſucceſſif du diſcours; & ſi elle pouvoit commander à vingt bouches, chaque bouche diſant ſon mot, toutes les idées précédentes ſeroient rendues à la fois; c'eſt ce qu'elle exécuteroit à merveille ſur un clavecin oculaire, ſi le ſyſtême de mon Muet étoit inſtitué, & que chaque couleur fût l'élément d'un mot. Aucune langue n'approcheroit de la rapidité de celle-ci. Mais au défaut de pluſieurs bouches, voici ce qu'on a fait; on a attaché pluſieurs idées à une ſeule expreſſion. Si ces expreſſions énergiques étoient plus fréquentes; au lieu que la langue ſe traîne ſans ceſſe après l'eſprit, la quantité d'idées rendues à la fois, pourroit être telle, que la langue allant plus vîte que l'eſprit, il ſeroit forcé de courir après elle. Que deviendroit alors l'inverſion qui ſuppoſe décompoſition des mouvemens ſimultanés de l'ame,

& multitude d'expreſſions ? Quoique nous n'ayons guere de ces termes qui équivalent à un long diſcours, ne ſuffit-il pas que nous en ayons quelques-uns ; que le Grec & le Latin en fourmillent, & qu'ils ſoient employés & compris ſur le champ, pour vous convaincre que l'ame éprouve une foule de perceptions, ſinon à la fois, du moins avec une rapidité ſi tumultueuſe, qu'il n'eſt guere poſſible d'en découvrir la loi.

Si j'avois affaire à quelqu'un qui n'eût pas encore la facilité de ſaiſir des idées abſtraites, je lui mettrois ce ſyſtême de l'entendement humain en relief, & je lui dirois : Monſieur, conſidérez l'homme automate comme une horloge ambulante : que le cœur en repréſente le grand reſſort ; & que les parties contenues dans la poitrine ſoient les autres pieces principales du mouvement. Imaginez dans la tête un timbre garni de petits marteaux, d'où partent une multitude infinie de fils qui ſe terminent à tous les points de la boîte. Elevez ſur ce timbre une de ces petites figures dont nous ornons le haut de nos pendules ; qu'elle ait l'oreille penchée, comme un Muſicien qui écouteroit ſi ſon inſtrument eſt bien accordé. Cette petite figure ſera l'*ame*. Si pluſieurs des petits cordons ſont tirés dans le même inſtant, le timbre ſera frappé de pluſieurs coups, & la petite figure entendra pluſieurs ſons à la fois. Suppoſez qu'entre ces cordons il y en ait certains qui ſoient toujours tirés ; comme nous ne nous ſommes aſſurés du bruit qui ſe fait le jour à Paris que par le ſilence de la nuit, il y aura en nous des ſenſations qui nous échapperont ſouvent par leur continuité. Telle ſera celle de notre exiſtence. L'ame ne s'en apperçoit que par un retour ſur elle-même, ſur-tout dans l'état de ſanté. Quand

on ſe porte bien, aucune partie du corps ne nous inſtruit de ſon exiſtence ; ſi quelqu'une nous en avertit par la douleur, c'eſt, à coup sûr, que nous nous portons mal ; ſi c'eſt par le plaiſir, il n'eſt pas toujours certain que nous nous portions mieux.

Il ne tiendroit qu'à moi de ſuivre ma comparaiſon plus loin, & d'ajouter que les ſons rendus par le timbre ne s'éteignent pas ſur le champ ; qu'ils ont de la durée ; qu'ils forment des accords avec ceux qui les ſuivent ; que la petite figure attentive les compare & les juge conſonnans ou diſſonans ; que la mémoire actuelle, celle dont nous avons beſoin pour juger & pour diſcourir, conſiſte dans la réſonnance du timbre ; le jugement dans la formation des accords, & le diſcours dans leur ſucceſſion ; que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on dit de certains cerveaux, qu'ils ſont mal timbrés. Et cette loi de liaiſon ſi néceſſaire dans les longues phraſes harmoniques ; cette loi qui demande qu'il y ait entre un accord & celui qui le ſuit, au moins un ſon commun, reſteroit-elle donc ici ſans application ? Ce ſon commun, à votre avis, ne reſſemble-t-il pas beaucoup au moyen terme du ſyllogiſme ? Et que ſera-ce que cette analogie qu'on remarque entre certaines ames, qu'un jeu de la Nature qui s'eſt amuſée à mettre deux timbres, l'un à la quinte, & l'autre, à la tierce d'un troiſieme ? Avec la fécondité de ma comparaiſon & la folie de Pythagore, je vous démontrerois la ſageſſe de cette loi des Scythes, qui ordonnoit d'avoir un ami, qui en permettoit deux, & qui en défendoit trois. Parmi les Scythes, vous dirois-je, une tête étoit mal timbrée, ſi le ſon principal qu'elle rendoit n'avoit dans la ſociété aucun harmonique ; trois amis formoient l'accord parfait ;

un quatrieme ami ſur-ajouté, ou n'eût été que la replique de l'un des trois autres, ou bien il eût rendu l'accord diſſonant.

Mais je laiſſe ce langage figuré, que j'emploierois tout au plus pour recréer & fixer l'eſprit volage d'un enfant, & je reviens au ton de la philoſophie, à *qui il faut des raiſons, & non des comparaiſons.*

En examinant les diſcours que la ſenſation de la faim ou de la ſoif faiſoient tenir en différentes circonſtances, on eut ſouvent occaſion de s'appercevoir que les mêmes expreſſions s'employoient pour rendre des vues de l'eſprit qui n'étoient pas les mêmes ; & l'on inventa les ſignes, *vous*, *lui*, *moi*, *le*, & une infinité d'autres qui particulariſent. L'état de l'ame dans un inſtant indiviſible fut repréſenté par une foule de termes que la préciſion du langage exigea, & qui diſtribuerent une impreſſion totale en parties : & parce que ces termes ſe prononçoient ſucceſſivement, & ne s'entendoient qu'à meſure qu'ils ſe prononçoient, on fut porté à croire que les affections de l'ame qu'ils repréſentoient avoient la même ſucceſſion. Mais il n'en eſt rien. Autre choſe eſt l'état de notre ame, autre choſe le compte que nous en rendons, ſoit à nous-mêmes, ſoit aux autres : autre choſe, la ſenſation totale & inſtantanée de cet état ; autre choſe, l'attention ſucceſſive & détaillée que nous ſommes forcés d'y donner pour l'analyſer, la manifeſter, & nous faire entendre. Notre ame eſt un tableau mouvant d'après lequel nous peignons ſans ceſſe : nous employons bien du tems à le rendre avec fidélité ; mais il exiſte en entier & tout à la fois : l'eſprit ne va pas à pas comptés, comme l'expreſſion. Le pinceau n'exécute qu'à la longue ce que l'œil du Peintre embraſſe tout d'un coup.

La formation des langues exigeoit la décompoſition ; mais *voir* un objet, le *juger* beau, *éprouver* une ſenſation agréable, *deſirer* la poſſeſſion, c'eſt l'état de l'ame dans un même inſtant, & ce que le Grec & le Latin rendent par un ſeul mot. Ce mot prononcé, tout eſt dit, tout eſt entendu. Ah ! Monſieur, combien notre entendement eſt modifié par les ſignes ; & que la diction la plus vive eſt encore une froide copie de ce qui s'y paſſe !

Les Ronces dégoûtantes
Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes.

Voilà une des peintures les plus reſſemblantes que nous ayons. Cependant qu'elle eſt encore loin de ce que j'imagine !

Je vous exhorte, Monſieur, à peſer ces choſes, ſi vous voulez ſentir combien la queſtion des inverſions eſt compliquée. Pour moi, qui m'occupe plutôt à former des nuages qu'à les diſſiper, & à ſuſpendre les jugemens qu'à juger, je vais vous démontrer encore que ſi le paradoxe que je viens d'avancer n'eſt pas vrai, ſi nous n'avons pas pluſieurs perceptions à la fois, il eſt impoſſible de raiſonner & de diſcourir. Car diſcourir ou raiſonner, c'eſt comparer deux ou pluſieurs idées. Or, comment comparer des idées qui ne ſont pas préſentes à l'eſprit dans le même tems ? Vous ne pouvez me nier que nous n'ayons à la fois pluſieurs ſenſations, comme celles de la couleur d'un corps & de ſa figure ; or, je ne vois pas quel privilege les ſenſations auroient ſur les idées abſtraites & intellectuelles. Mais la mémoire, à votre avis, ne ſuppoſe-t-elle pas dans un jugement deux idées, à la fois préſentes à l'eſprit ? l'idée qu'on a actuellement, & le ſouvenir de celle qu'on a eue ? Pour moi, je penſe que c'eſt par cette raiſon que le ju-

gement & la grande mémoire vont ſi rarement enſemble. Une grande mémoire ſuppoſe une grande facilité d'avoir à la fois ou rapidement pluſieurs idées différentes; & cette facilité nuit à la comparaiſon tranquille d'un petit nombre d'idées que l'eſprit doit, pour ainſi dire, enviſager fixement. Une tête meublée d'un grand nombre de choſes diſparates, eſt aſſez ſemblable à une bibliotheque de volumes dépareillés. C'eſt une de ces compilations Germaniques, hériſſées ſans raiſon & ſans goût, d'Hébreu, d'Arabe, de Grec, & de Latin, qui ſont déja fort groſſes, qui groſſiſſent encore, qui groſſiront toujours, & qui n'en ſeront que plus mauvaiſes. C'eſt un de ces magaſins remplis d'analyſes & de jugemens d'ouvrages que l'Analyſte n'a point entendus; magaſins de marchandiſes mêlées, dont il n'y a proprement que le bordereau qui lui appartienne: c'eſt un commentaire où l'on rencontre ſouvent ce qu'on ne cherche point; rarement ce qu'on cherche, & preſque toujours les choſes dont on a beſoin, égarées dans la foule des inutiles.

Une conſéquence de ce qui précede, c'eſt qu'il n'y a point, & que peut-être même il ne peut y avoir d'inverſion dans l'eſprit, ſur-tout ſi l'objet de la contemplation eſt abſtrait & métaphyſique; & que quoique le Grec diſe νικῆσαι ὀλύμπια θέλεῖς, κ'ἀγὼ νὴ τὰς θεὰς; κομψὸν γὰρ ἐστιν, & le Latin, *honores plurimùm valent apud prudentes, ſi ſibi collatos intelligant*, la ſyntaxe Françoiſe, & l'entendement gêné par la ſyntaxe Grecque ou Latine, diſent ſans inverſion: » *Vous voudriez bien être* » *de l'Académie-Françoiſe? & moi auſſi; car c'eſt* » *un honneur; & le Sage peut faire cas d'un hon-* » *neur qu'il ſent qu'il mérite* «. Je ne voudrois donc pas avancer généralement & ſans diſtinction,

que les Latins ne renverſent point, & que c'eſt nous qui renverſons. Je dirois ſeulement qu'au lieu de comparer notre phraſe à l'ordre didactique des idées, ſi on la compare à l'ordre d'invention des mots, au langage des geſtes auquel le langage oratoire a été ſubſtitué par degrés, il paroît que nous renverſons, & que de tous les peuples de la terre, il n'y en a point qui ait autant d'inverſions que nous. Mais que ſi l'on compare notre conſtruction à celle des vues de l'eſprit aſſujetti par la ſyntaxe Grecque ou Latine, comme il eſt naturel de faire, il n'eſt guere poſſible d'avoir moins d'inverſions que nous n'en avons. Nous diſons les choſes en François, comme l'eſprit eſt forcé de les conſidérer, en quelque langue qu'on écrive. Ciceron a, pour ainſi dire, ſuivi la ſyntaxe Françoiſe, avant que d'obéir à la ſyntaxe Latine.

D'où il s'enſuit, ce me ſemble, que la communication de la penſée étant l'objet principal du langage, notre langue eſt de toutes les langues la plus châtiée, la plus exacte & la plus eſtimable; celle, en un mot, qui a retenu le moins de ces négligences que j'appellerois volontiers des reſtes de la *balbutie* des premiers âges. Ou, pour continuer le parallele ſans partialité, je dirois que nous avons gagné à n'avoir point d'inverſions, de la netteté, de la clarté, de la préciſion, qualités eſſentielles au diſcours; & que nous y avons perdu de la chaleur, de l'éloquence & de l'énergie. J'ajouterois volontiers que la marche didactique & réglée à laquelle notre langue eſt aſſujettie, la rend plus propre aux ſciences; & que par les tours & les inverſions que le Grec, le Latin, l'Italien, l'Anglois ſe permettent, ces langues ſont plus avantageuſes pour les lettres. Que

nous pouvons mieux qu'aucun autre peuple faire parler l'eſprit, & que le bon ſens choiſiroit la langue Françoiſe; mais que l'imagination & les paſſions donneroient la préférence aux langues anciennes & à celles de nos voiſins; qu'il faut parler François dans la ſociété & dans les écoles de Philoſophie; & Grec, Latin, Anglois dans les chaires & ſur les théatres; que notre langue ſera celle de la vérité, ſi jamais elle revient ſur la terre; & que la Grecque, la Latine, & les autres ſeront les langues de la fable & du menſonge. Le François eſt fait pour inſtruire, éclairer & convaincre; le Grec, le Latin, l'Italien, l'Anglois pour perſuader, émouvoir & tromper; parlez Grec, Latin, Italien au peuple, mais parlez François au Sage.

Un autre déſavantage des langues à inverſions, c'eſt d'exiger, ſoit du Lecteur, ſoit de l'Auditeur, de la contention & de la mémoire. Dans une phraſe Latine ou Grecque un peu longue, que de cas, de régimes, de terminaiſons à combiner! On n'entend preſque rien qu'on ne ſoit à la fin. Le François ne donne point cette fatigue: on le comprend à meſure qu'il eſt parlé. Les idées ſe préſentent dans notre diſcours, ſuivant l'ordre que l'eſprit a dû ſuivre, ſoit en Grec, ſoit en Latin, pour ſatisfaire aux regles de la ſyntaxe. La Bruyere vous fatiguera moins à la longue que Tite-Live: l'un eſt pourtant un Moraliſte profond, l'autre un Hiſtorien clair; mais cet Hiſtorien enchaſſe ſi bien ſes phraſes, que l'eſprit, ſans ceſſe occupé à les déboîter les unes de dedans les autres, & à les reſtituer dans un ordre didactique & lumineux, ſe laſſe de ce petit travail, comme le bras le plus fort d'un poids léger qu'il faut toujours porter. Ainſi, tout bien conſidéré, notre langue *pédeſtre* a ſur

les autres l'avantage de l'utile ſur l'agréable.

Mais une des choſes qui nuiſent le plus dans notre langue & dans les langues anciennes à l'ordre naturel des idées, c'eſt cette harmonie du ſtyle à laquelle nous ſommes devenus ſi ſenſibles, que nous lui ſacrifions ſouvent tout le reſte : car il faut diſtinguer dans toutes les langues trois états, par leſquels elles ont paſſé ſucceſſivement, au ſortir de celui où elles n'étoient qu'un mêlange confus de cris & de geſtes, mêlange qu'on pourroit appeller du nom de *langage animal*. Ces trois états ſont l'état de *naiſſance*, celui de *formation* & l'état de *perfection*. La langue naiſſante étoit un compoſé de mots & de geſtes, où les adjectifs, ſans genre ni cas, & les verbes, ſans conjugaiſons ni régimes, conſervoient par-tout la même terminaiſon. Dans la langue formée, il y avoit des mots, des cas, des genres, des conjugaiſons, des régimes, en un mot, les ſignes oratoires néceſſaires pour tout exprimer; mais il n'y avoit que cela. Dans la langue perfectionnée, on a voulu de plus de l'harmonie, parce qu'on a cru qu'il ne ſeroit pas inutile de flatter l'oreille en parlant à l'eſprit. Mais comme on préfere ſouvent l'acceſſoire au principal, ſouvent auſſi l'on a renverſé l'ordre des idées pour ne pas nuire à l'harmonie. C'eſt ce que Cicéron a fait en partie dans la période pour Marcellus : car la premiere idée qui a dû frapper ſes Auditeurs, après celle de ſon long ſilence, c'eſt la raiſon qui l'y a obligé ; il devoit donc dire : *Diuturni ſilentii, quo, non timore aliquo, ſed partim dolore, partim verecundiâ, eram his temporibus uſus, finem hodiernus dies attulit.* Comparez cette phraſe avec la ſienne, vous ne trouverez d'autre raiſon de préférence que celle de l'harmonie. De même, dans une autre phraſe de ce grand Orateur, *Mors*,

terrorque Civium ac ſociorum Romanorum, il eſt évident que l'ordre naturel demandoit *terror morſque*. Je ne cite que cet exemple parmi une infinité d'autres.

Cette obſervation peut nous conduire à examiner, s'il eſt permis de ſacrifier quelquefois l'ordre naturel à l'harmonie. On ne doit, ce me ſemble, uſer de cette licence, que quand les idées qu'on renverſe ſont ſi proches l'une de l'autre, qu'elles ſe préſentent preſque à la fois à l'oreille & à l'eſprit, à peu près comme on renverſe la baſſe fondamentale en baſſe continue, pour la rendre plus chantante, quoique la baſſe continue ne ſoit véritablement agréable, qu'autant que l'oreille y démêle la progreſſion naturelle de la baſſe fondamentale qui l'a ſuggérée. N'allez pas vous imaginer, à cette comparaiſon, que c'eſt un grand Muſicien qui vous écrit. Il n'y a que deux jours que je commence à l'être. Mais vous ſavez combien l'on aime à parler de ce qu'on vient d'apprendre.

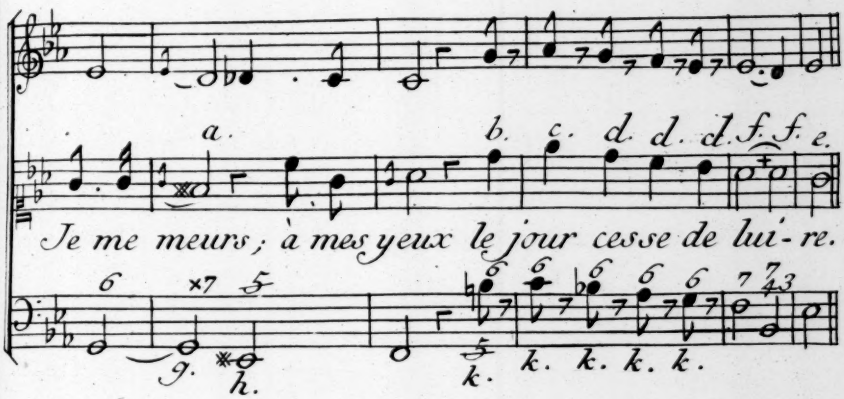
Il me ſemble qu'on pourroit trouver pluſieurs autres rapports entre l'harmonie du ſtyle & l'harmonie muſicale. Dans le ſtyle, par exemple, lorſqu'il eſt queſtion de peindre de grandes choſes ou des choſes ſurprenantes, il faut quelquefois, ſinon ſacrifier, du moins altérer l'harmonie, & dire:

Magnum Jovis incrementum.
Nec Brachia longo
Margine terrarum porrexerat Amphitrite.
Ferte citi ferrum, date tela, ſcandite muros.
Vita quoque omnis
Omnibus è nervis atque oſſibus exſolvatur.
Longo ſed proximus intervallo.

Ainſi, dans la muſique, il faut quelquefois dérouter l'oreille, pour ſurprendre & contenter l'i-

3.

Exemple


a. b. c. d. d. d. f. f. e.
Je me meurs ; à mes yeux le jour ceſſe de lui-re.
g. h. k. k. k. k. k.

4.





magination. On pourroit obſerver auſſi, qu'au lieu que les licences, dans l'arrangement des mots, ne ſont jamais permiſes qu'en faveur de l'harmonie du ſtyle; les licences, dans l'harmonie muſicale, ne le ſont, au contraire, ſouvent que pour faire naître plus exactement, & dans l'ordre le plus naturel, les idées que le Muſicien veut exciter.

Il faut diſtinguer, dans tout diſcours en général, la penſée & l'expreſſion; ſi la penſée eſt rendue avec clarté, pureté & préciſion, c'en eſt aſſez pour la converſation familiere; joignez à ces qualités, le choix des termes, avec le nombre & l'harmonie de la période, & vous aurez le ſtyle qui convient à la Chaire; mais vous ſerez encore loin de la poéſie, ſur-tout de la poéſie que l'Ode & le Poëme Epique déploient dans leurs deſcriptions. Il paſſe alors dans le diſcours du Poëte un eſprit qui en meut & vivifie toutes les ſyllabes. Qu'eſt-ce que cet eſprit? J'en ai quelquefois ſenti la préſence; mais tout ce que j'en ſais, c'eſt que c'eſt lui qui fait que les choſes ſont dites & repréſentées tout à la fois; que dans le même-tems que l'entendement les ſaiſit, l'ame en eſt émue, l'imagination les voit, & l'oreille les entend; & que le diſcours n'eſt plus ſeulement un enchaînement de termes énergiques, qui expoſent la penſée avec force & nobleſſe; mais que c'eſt encore un tiſſu d'hiéroglyphes entaſſés les uns ſur les autres, qui la peignent. Je pourrois dire, en ce ſens, que toute poéſie eſt emblématique.

Mais l'intelligence de l'emblême poétique n'eſt pas donnée à tout le monde. Il faut être preſque en état de le créer pour le ſentir fortement. Le Poëte dit :

Et des fleuves François les eaux enſanglantées,
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées;

Mais qui eſt-ce qui voit, dans la premiere ſyllabe de *portoient*, les eaux gonflées de cadavres, & le cours des fleuves comme ſuſpendu par cette digue? Qui eſt-ce qui voit la maſſe des eaux & des cadavres s'affaiſſer, & deſcendre vers les mers, à la ſeconde ſyllabe du même mot? L'effroi des mers eſt montré à tout Lecteur dans *épouvantées;* mais la prononciation emphatique de ſa troiſieme ſyllabe, me découvre encore leur vaſte étendue. Le Poëte dit:

Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Tous s'écrient que cela eſt beau! Mais celui qui s'aſſure du nombre des ſyllabes d'un vers par ſes doigts, ſentira-t-il combien il eſt heureux, pour un Poëte qui a le *ſoupir* à peindre, d'avoir, dans ſa langue, un mot, dont la premiere ſyllabe eſt ſourde, la ſeconde tenue & la derniere muette? On lit *étend les bras;* mais on ne ſoupçonne guere la longueur & la laſſitude des bras, d'être repréſentées dans ce monoſyllabe pluriel: ces bras étendus retombent ſi doucement avec le premier hémiſtiche du vers, que preſque perſonne ne s'en apperçoit, non plus que du mouvement ſubit de la paupiere, dans *ferme l'œil*, & du paſſage imperceptible de la veille au ſommeil, dans la chûte du ſecond hémiſtiche *ferme l'œil, & s'endort.*

L'homme de goût remarquera, ſans doute, que le Poëte a quatre actions à peindre, & que ſon vers eſt diviſé en quatre membres; que les deux dernieres actions ſont ſi voiſines l'une de l'autre, qu'on ne diſcerne preſque point d'intervalles entr'elles; & que des quatre membres du vers, les deux derniers, unis par une conjonction & par la vîteſſe de la proſodie de l'avant-dernier, ſont auſſi preſqu'indiviſibles; que chacune de ces actions

prend, de la durée totale du vers, la quantité qui lui convient par ſa nature; & qu'en les renfermant toutes quatre dans un ſeul vers, le Poëte a ſatisfait à la promptitude avec laquelle elles ont coutume de ſe ſuccéder. Voilà, Monſieur, un de ces problêmes que le génie poétique réſout ſans ſe les propoſer. Mais cette ſolution eſt-elle à la portée de tous les Lecteurs? Non, Monſieur, non; auſſi je m'attends bien que ceux qui n'ont pas ſaiſi d'eux-mêmes ces hiéroglyphes, en liſant le vers de Deſpreaux, (& ils ſeront en grand nombre) riront de mon Commentaire, ſe rappelleront celui du *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, & me traiteront de viſionnaire.

Je croyois, avec tout le monde, qu'un Poëte pouvoit être traduit par un autre; c'eſt une erreur, & me voilà déſabuſé. On rendra la penſée, on aura peut-être le bonheur de trouver l'équivalent d'une expreſſion; Homere aura dit ἔ κλαγξαν ὀ ἀϊόισὸι, & l'on rencontrera, *tela ſonant humeris;* c'eſt quelque choſe, mais ce n'eſt pas tout. L'emblême délié, l'hiéroglyphe ſubtil qui regne dans une deſcription entiere, & qui dépend de la diſtribution des longues & des breves dans les langues à quantité marquée, & de la diſtribution des voyelles entre les conſonnes dans les mots de toute langue, tout cela diſparoît néceſſairement dans la meilleure traduction.

Virgile dit d'Euryale, bleſſé d'un coup mortel:

Pulchroſque per artus
It cruor; inque humeros cervix collapſa recumbit,
Purpureus veluti cum flos ſucciſus aratro
Langueſcit moriens; laſſove papavera collo
Demiſêre caput, pluviâ cum fortè gravantur.

Je ne ſerois guere plus étonné de voir ces vers

s'engendrer par quelque jet fortuit de caracteres, que d'en voir paſſer toutes les beautés hiéroglyphiques dans une traduction; & l'image d'un jet de ſang, *it cruor;* & celle de la tête d'un moribond qui retombe ſur ſon épaule, *cervix collapſa recumbit;* & le bruit d'une faulx (1) qui ſcie, *ſucciſus;* & la défaillance de *langueſcit moriens;* & la molleſſe de la tige du pavot, *laſſove papavera collo;* & le *demiſère caput*, & le *gravantur* qui finit le tableau. *Demiſère* eſt auſſi mol que la tige d'une fleur; *gravantur* peſe autant que ſon calice chargé de pluie; *collapſa* marque effort & chûte. Le même hiéroglyphe double ſe trouve à *papavera.* Les deux premieres ſyllabes tiennent la tête du pavot droite, & les deux dernieres l'inclinent: car vous conviendrez que toutes ces images ſont renfermées dans les quatre vers de Virgile, vous qui m'avez paru quelquefois ſi touché de l'heureuſe parodie qu'on lit dans Pétrone, du *laſſove papavera collo* de Virgile, appliqué à la foibleſſe d'Aſcylthe, au ſortir des bras de Circé. Vous n'auriez pas été ſi agréablement affecté de cette application, ſi vous n'euſſiez reconnu dans le *laſſo papavera collo*, une peinture fidelle du déſaſtre d'Aſcylthe.

Sur l'analyſe du paſſage de Virgile, on croiroit aiſément qu'il ne me laiſſe rien à deſirer; & qu'après y avoir remarqué plus de beautés peut-être qu'il n'y en a, mais plus, à coup ſûr, que le Póëte n'y en a voulu mettre, mon imagination & mon goût doivent être pleinement ſatisfaits. Point du tout, Monſieur; je vais riſquer de me donner deux ridicules à la fois, celui d'avoir vu des beautés qui ne ſont pas, & celui de reprendre des défauts qui ne ſont pas davantage. Vous dirai-je? Je trouve le

(1) *Aratrum* ne ſignifie point une faulx; mais on verra plus bas pourquoi je le traduis ainſi.

gravantur un peu trop lourd pour la tête légere d'un pavot, & l'*aratro* qui ſuit le *ſucciſus*, ne me paroît pas en achever la peinture hiéroglyphique. Je ſuis preſque ſûr qu'Homere eût placé, à la fin de ſon vers, un mot qui eût continué, à mon oreille, le bruit d'un inſtrument qui ſcie, ou peint, à mon imagination, la chûte molle du ſommet d'une fleur.

C'eſt la connoiſſance, ou plutôt le ſentiment vif de ces expreſſions hiéroglyphiques de la poéſie, perdues pour les Lecteurs ordinaires, qui décourage les imitateurs de génie. C'eſt-là ce qui faiſoit dire à Virgile, qu'il étoit auſſi difficile d'enlever un vers à Homere, que d'arracher un clou dè la maſſue d'Hercule. Plus un Poëte eſt chargé de ces hiéroglyphes, plus il eſt difficile à rendre ; & les vers d'Homere en fourmillent. Je n'en veux, pour exemple, que ceux où Jupiter, aux ſourcils d'ébenne, confirme à Thétys, aux épaules d'ivoire, la promeſſe de venger l'injure faite à ſon fils.

Ἦ, καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων.
Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπερρώσαντο ἄνακτος
Κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο. μέγαν δ' ἐλέλιζεν Ὄλυμπον.

Combien d'images dans ces trois vers ! on voit le froncement des ſourcils de Jupiter dans ἐπ' ὀφρύσι, dans νεῦσε Κρονίων, & ſur-tout dans le redoublement heureux des K, d'Ἦ καὶ κυανέῃσιν : la deſcente & les ondes de ſes cheveux dans ἐπερρώσαντο ἄνακτος ; la tête immortelle du Dieu, majeſtueuſement relevée par l'éliſion d'ἀπὸ dans κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο : l'ébranlement de l'Olympe dans les deux premieres ſyllabes d'ἐλέλιξεν : la maſſe & le bruit de l'Olympe dans les dernieres de μέγαν & d'ἐλέλιξεν, & dans le dernier mot entier où *l'Olympe ebranlé retombe avec le vers* Ὄλυμπον.

Ce vers, qui s'eſt rencontré au bout de ma plume, rend, ſeulement à la vérité, deux hiéroglyphes ; l'un de Virgile & l'autre d'Homere ; l'un d'ébranlement & l'autre de chûte.

Où l'Olympe ébranlé retombe avec le vers.

Hom. ἔλελιξεν ολυμπνο, Virg. *Procumbit humi bos.*

C'eſt le retour des λ dans ἐλέλιξεν ολυμπον, qui réveille l'idée d'ébranlement. Le même retour des *L* ſe fait dans *où l'Olympe ébranlé* ; mais avec cette différence que les *L* y étant plus éloignées les unes des autres que dans ἐλέλιξεν ολυμπον, l'ébranlement eſt moins prompt & moins analogue au mouvement des ſourcils. *Retombe avec le vers*, rendroit aſſez bien le *procumbit humi bos*, ſans la prononciation de *vers* qui eſt moins ſourde & moins emphatique que celle de *bos*, qui d'ailleurs ſe ſépare beaucoup mieux d'avec *humi* que *vers* ne ſe ſépare d'avec l'article *le* ; ce qui rend le monoſyllabe de Virgile plus iſolé que le *mien*, & la chûte de ſon *bos* plus complette & plus lourde que celle de mon *vers*.

Une réflexion qui ne ſera guere plus déplacée ici que la harangue de l'Empereur du Mexique, dans le chapitre des Coches de Montagne, c'eſt qu'on avoit une étrange vénération pour les anciens, & une grande frayeur de Deſpréaux, lorſqu'on s'aviſa de demander s'il falloit ou non entendre les deux vers ſuivans d'Homere, comme Longin les a entendus, & comme Boileau & la Motte les ont traduits.

Jupiter pater, ſed tu libera à caligine filios Achivorum.
Ζεῦ πάτερ, ἀλλὰ σὺ ῥῦσαι ὑπ' ἠέρ Θνίας ἀχαιῶν.

Fac ſerenitatem, daque oculis videre.
Ποίησον δ' ἀίθρην, δὸς δ' ὀφθαλμοῖτιν ἰδέσθαι.





Ajax de Longin

Et in lucem perde nos, quando quidem tibi placuit ita.
Ἐν φάει ἀγε ὄλεσσον, ἐπεὶ νυ τοι εὐάδεν οὕτως.
Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux.
Et combats contre nous à la clarté des Cieux.
BOIL.

Voilà, s'écrie Boileau avec le Rhéteur Longin, les véritables ſentimens d'un guerrier. Il ne demande pas la vie; un héros n'étoit pas capable de cette baſſeſſe; mais comme il ne voit point d'occaſion de ſignaler ſon courage au milieu de l'obſcurité, il ſe fâche de ne point combattre; il demande donc, en hâte, que le jour paroiſſe pour faire au moins une fin digne de ſon grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter même.

Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous.
LA MOTTE.

Eh! Meſſieurs, répondrai-je à Longin & à Boileau, il ne s'agit point des ſentimens que doit avoir un guerrier, ni du diſcours qu'il doit tenir dans la circonſtance où ſe trouve Ajax; Homere ſavoit apparemment ces choſes auſſi-bien que vous; mais de traduire fidélement deux vers d'Homere. Et ſi, par haſard, il n'y avoit rien dans ces vers de ce que vous y louez, que deviendroient vos éloges & vos réflexions? Que faudroit-il penſer de Longin, de la Motte & de Boileau, ſi par haſard ils avoient ſuppoſé des fanfaronnades impies, où il n'y a qu'une priere ſublime & pathétique? & c'eſt juſtement ce qui leur eſt arrivé. Qu'on liſe & qu'on reliſe tant qu'on voudra, les deux vers d'Homere, on n'y verra pas autre choſe que, Pere des Dieux & des hommes, Ζευ πατερ, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux; & puiſque tu as réſolu de nous perdre, perds-nous du moins à la clarté des cieux.

Faudra-t-il ſans combats terminer ſa carriere ?
Grand Dieu, chaſſez la nuit qui nous couvre les yeux ;
Et que nous périſſions à la clarté des Cieux.

Si cette traduction ne rend pas le pathétique des vers d'Homere, du moins on n'y trouve plus le contreſens de celle de la Motte & de Boileau.

Il n'y a là aucun défi à Jupiter : on n'y voit qu'un héros prêt à mourir, ſi c'eſt la volonté de Jupiter, & qui ne lui demande d'autre grace que celle de mourir en combattant Ζεῦ πατερ ; *Jupiter ! Pater* ! Eſt-ce ainſi que le Philoſophe Ménipe s'adreſſe à Jupiter ?

Aujourd'hui qu'on eſt à l'abri des hémiſtiches du redoutable Deſpréaux, & que l'eſprit philoſophique nous a appris à ne voir dans les choſes que ce qui y eſt, & à ne louer que ce qui eſt véritablement beau ; j'en appelle à tous les Savans & à tous les gens de goût, à Mr. de Voltaire, à Mr. de Fontenelle, &c... & je leur demande ſi Deſpréaux & la Motte n'ont pas défiguré l'Ajax d'Homere ; & ſi Longin n'a pas trouvé qu'il n'en étoit que plus beau. Je ſais quels hommes ce ſont que Longin, Deſpréaux & la Motte. Je reconnois tous ces Auteurs pour mes maîtres ; & ce n'eſt point eux que j'attaque, c'eſt Homere que j'oſe défendre.

L'endroit du ſerment de Jupiter, & mille autres que j'aurois pu citer, prouvent aſſez qu'il n'eſt pas néceſſaire de prêter des beautés à Homere ; & celui du diſcours d'Ajax ne prouve que trop qu'en lui en prêtant, on riſque de lui ôter celles qu'il a. Quelque génie qu'on ait, on ne dit pas mieux qu'Homere, quand il dit bien. Entendons-le du moins, avant que de tenter d'enchérir ſur lui. Mais il eſt tellement chargé de ces hiérogly-



Ajax d'Homére.



phes poétiques dont je vous entretenois tout-à-l'heure, que ce n'eſt pas à la dixieme lecture qu'on peut ſe flatter d'y avoir tout vu. On pourroit dire que Boileau a eu dans la Littérature le même ſort que Deſcartes en philoſophie, & que ce ſont eux qui nous ont appris à relever les petites fautes qui leur ſont échappées.

Si vous me demandez en quel tems l'hiéroglyphe ſyllabique s'eſt introduit dans le langage? Si c'eſt une propriété du langage naiſſant, ou du langage formé, ou du langage perfectionné? je vous répondrai que les hommes en inſtituant les premiers élémens de leur langue, ne ſuivirent, ſelon toute apparence, que le plus ou le moins de facilité qu'ils rencontrerent dans la conformation des organes de la parole, pour prononcer certaines ſyllabes plutôt que d'autres; ſans conſulter le rapport que les élémens de leurs mots pouvoient avoir ou par leur quantité, ou par leurs ſons, avec les qualités phyſiques des êtres qu'ils devoient déſigner. Le ſon de la voyelle A ſe prononçant avec beaucoup de facilité, fut le premier employé, & on le modifia en mille manieres différentes, avant que de recourir à un autre ſon. La langue Hébraïque vient à l'appui de cette conjecture. La plupart de ſes mots ne ſont que des modifications de la voyelle A. Et cette ſingularité du langage ne dément point ce que l'hiſtoire nous apprend de l'ancienneté du peuple. Si l'on examine l'Hébreu avec attention, on prendra néceſſairement des diſpoſitions à le reconnoître pour le langage des premiers habitans de la terre. Quant aux Grecs, il y avoit long-tems qu'ils parloient, & ils devoient avoir les organes de la prononciation très-exercés, lorſqu'ils introduiſirent dans leurs mots la quantité, l'harmonie, & l'imitation ſyllabique

des mouvemens & des bruits phyſiques. Sur le penchant qu'on remarque dans les enfans, quand ils ont à déſigner un être dont ils ignorent le nom, à ſuppléer au nom par quelqu'une des qualités ſenſibles de l'être; je préſume que ce fut en paſſant de l'état de langage naiſſant à celui de langage formé, que la langue s'enrichit de l'harmonie ſyllabique; & que l'harmonie périodique s'introduiſit dans les ouvrages, plus ou moins marquée, à meſure que le langage s'avança de l'état de langage formé, à celui de langage perfectionné.

Quoi qu'il en ſoit de ces dates, il eſt conſtant que celui à qui l'intelligence des propriétés hiéroglyphiques des mots n'a pas été donnée, ne ſaiſira ſouvent dans les épithetes que le matériel, & ſera ſujet à les trouver oiſives; il accuſera des idées d'être lâches, ou des images d'être éloignées, parce qu'il n'appercevra pas le lien ſubtil qui les reſſerre. Il ne verra pas que, dans l'*it cruor* de Virgile, l'*it* eſt en même tems analogue au jet du ſang & au petit mouvement des gouttes d'eau ſur les feuilles d'une fleur; & il perdra une de ces bagatelles qui reglent les rangs entre les Ecrivains excellens.

La lecture des Poëtes les plus clairs a donc auſſi ſa difficulté; oui ſans doute; & je puis aſſurer qu'il y a mille fois plus de gens en état d'entendre un Géometre qu'un Poëte, parce qu'il y a mille gens de bon ſens contre un homme de goût; & mille perſonnes de goût contre une d'un goût exquis.

On m'écrit que dans un diſcours prononcé par M. l'Abbé de Bernis, le jour de la réception de M. de Biſſy à l'Académie Françoiſe, Racine eſt accuſé d'avoir manqué de goût dans l'endroit où il a dit d'Hippolite.

Il ſuivoit tout penſif le chemin de Mycenes;
Sa main ſur les chevaux laiſſoit flotter les rênes.
Ses ſuperbes Courſiers qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur ſi noble obéir à ſa voix,
L'œil morne maintenant, & la tête baiſſée,
Sembloient ſe conformer à ſa triſte penſée.

Si c'eſt la deſcription en elle-même que M. l'Abbé de Bernis attaque, ainſi qu'on me l'aſſure, & non le hors de propos, il ſeroit difficile de vous donner une preuve plus récente & plus forte de ce que je viens d'avancer ſur la difficulté de la lecture des Poëtes.

On n'apperçoit rien, ce me ſemble, dans les vers précédens qui ne caractériſe l'abattement & le chagrin.

Il ſuivoit tout penſif le chemin de Mycenes;
Sa main ſur les chevaux laiſſoit flotter les rênes.

Les chevaux eſt bien mieux que *ſes chevaux*; mais combien l'image de ce qu'étoient ces ſuperbes Courſiers, n'ajoute-t-elle pas à l'image de ce qu'ils ſont devenus! La nutation de tête d'un cheval qui chemine attriſté, n'eſt-elle pas imitée dans une certaine nutation ſyllabique du vers?

L'œil morne maintenant & la tête baiſſée.

Mais voyez comme le Poëte ramene les circonſtances à ſon Héros....

.... Ses ſuperbes Courſiers, &c.
Sembloient ſe conformer à ſa triſte penſée.

Le *ſembloient* me paroît trop ſage pour un Poëte; car il eſt conſtant que les animaux qui s'attachent à l'homme, ſont ſenſibles aux marques extérieures de ſa joie & de ſa triſteſſe. L'Eléphant s'afflige de

la mort de ſon conducteur. Le Chien mêle ſes cris à ceux de ſon maître ; & le Cheval s'attriſte ſi celui qui le guide eſt chagrin.

La deſcription de Racine eſt donc fondée dans la nature : elle eſt noble ; c'eſt un tableau poétique qu'un Peintre imiteroit avec ſuccès. La poéſie, la peinture, le bon goût & la vérité concourent donc à venger Racine de la critique de M. l'Abbé de Bernis.

Mais ſi l'on nous faiſoit remarquer *à Louis-le-Grand* toutes les beautés de cet endroit de la tragédie de Racine, on ne manqueroit pas de nous avertir en même-tems, qu'elles étoient déplacées dans la bouche de Théramene, & que Théſée auroit eu raiſon de l'arrêter & de lui dire : *Eh ! laiſſez-là le char & les chevaux de mon fils, & parlez-moi de lui.* Ce n'eſt pas ainſi, nous ajoutoit le célebre Porée, qu'Antiloche annonce à Achille la mort de Patrocle. Antiloche s'approche du Héros, les larmes aux yeux, & lui apprend en deux mots la terrible nouvelle,

Δακρυα θερμα χεων Φατο δ' αγγελίω αλεγεινω κεῖται πατροκλος, &c.

» Patrocle n'eſt plus. On combat pour ſon ca» davre. Hector a ſes armes. » Il y a plus de ſublime dans ces deux vers d'Homere que dans toute la pompeuſe déclamation de Racine. *Achille, vous n'avez plus d'ami & vos armes ſont perdues...* A ces mots, qui ne ſent qu'Achille doit voler au combat ? Lorſqu'un morceau péche contre le décent & le vrai, il n'eſt beau ni dans la Tragédie ni dans le Poëme épique. Les détails de celui de Racine ne convenoient que dans la bouche d'un Poëte parlant en ſon nom, & décrivant la mort d'un de ſes Héros.

C'eſt ainſi que l'habile Rhéteur nous inſtruiſoit. Il avoit certes de l'eſprit & du goût; & l'on peut dire de lui que *ce fut le dernier des Grecs*. Mais ce *Philopémene* des Rhéteurs faiſoit ce qu'on fait aujourd'hui. Il rempliſſoit d'eſprit ſes ouvrages, & il ſembloit réſerver ſon goût pour juger des ouvrages des autres.

Je reviens à M l'Abbé de Bernis. A-t-il prétendu ſeulement que la deſcription de Racine étoit déplacée ? c'eſt préciſément ce que le P. Porée nous apprenoit il y a trente à quarante ans. A-t-il accuſé de mauvais goût l'endroit que je viens de citer ? L'idée eſt nouvelle; mais eſt-elle juſte ?

Au reſte, on m'écrit encore qu'il y a dans le diſcours de M. l'Abbé de Bernis des morceaux bien penſés, bien exprimés, & en grand nombre : vous en devez ſavoir là-deſſus plus que moi; vous, Monſieur, qui ne manquez aucune de ces occaſions où l'on ſe promet d'entendre de belles choſes. Si par haſard, il ne ſe trouvoit dans le diſcours de M. l'Abbé de Bernis rien de ce que j'y viens de reprendre, & qu'on m'eût fait un rapport infidele, cela n'en prouveroit que mieux l'utilité d'une bonne lettre, à l'uſage de ceux qui entendent & qui parlent.

Par-tout où l'hiéroglyphe accidentel aura lieu, ſoit dans un vers, ſoit ſur un obéliſque, comme il eſt ici l'ouvrage de l'imagination, & là celui du myſtere, il exigera, pour être entendu, ou une imagination ou une ſagacité peu communes. Mais s'il eſt ſi difficile de bien entendre des vers, combien ne l'eſt-il pas davantage d'en faire ! On me dira peut-être *tout le monde fait des vers*; & je répondrai ſimplement, *preſque perſonne ne fait des vers*. Tout art d'imitation ayant ſes hiéroglyphes particuliers, je voudrois bien que quelqu'eſ-

prit inſtruit & délicat s'occupât un jour à les comparer entr'eux.

Balancer les beautés d'un Poëte avec celles d'un autre Poëte, c'eſt ce qu'on a fait mille fois. Mais raſſembler les beautés communes de la poéſie, de la peinture & de la muſique ; en montrer les analogies ; expliquer comment le Poëte, le Peintre & le Muſicien rendent la même image ; ſaiſir les emblêmes fugitifs de leur expreſſion ; examiner s'il n'y auroit pas quelque ſimilitude entre ces emblêmes, &c. c'eſt ce qui reſte à faire, & ce que je vous conſeille d'ajouter à vos beaux arts réduits à un même principe. Ne manquez pas non plus de mettre, à la tête de cet ouvrage, un chapitre ſur ce que c'eſt que la belle nature ; car je trouve des gens qui me ſoutiennent que, faute de l'une de ces choſes, votre traité reſte ſans fondement ; & que faute de l'autre, il manque d'application. Apprenez-leur, Monſieur, une bonne fois, comment chaque art imite la nature dans un même objet ; & démontrez-leur qu'il eſt faux, ainſi qu'ils le prétendent, que toute nature ſoit belle, & qu'il n'y ait de laide nature que celle qui n'eſt pas à ſa place. Pourquoi, me diſent-ils, un vieux chêne gercé, tortu, ébranché, & que je ferois couper, s'il étoit à ma porte, eſt-il préciſément celui que le Peintre y planteroit, s'il avoit à peindre ma chaumiere ? Ce chêne eſt-il beau ? eſt-il laid ? qui a raiſon du propriétaire ou du Peintre ? Il n'eſt pas un ſeul objet d'imitation, ſur lequel ils ne faſſent la même difficulté, & beaucoup d'autres. Ils veulent que je leur diſe encore pourquoi une peinture admirable dans un poëme, deviendroit ridicule ſur la toile ? Par quelle ſingularité le Peintre qui ſe propoſeroit de rendre, avec ſon pinceau, ces beaux vers de Virgile :

Interea magno miſceri murmure Pontum,
Emiſſamque hiemem ſenſit Neptunus, & imis
Stagna refuſa vadis; graviter commotus, & alto
Proſpiciens, ſummâ placidum caput extulit undâ.

Par quelle ſingularité, diſent-ils, ce Peintre ne pourroit-il pas prendre le moment frappant, celui où Neptune éleve ſa tête hors des eaux : pourquoi le Dieu ne paroiſſant alors qu'un homme décollé, ſa tête ſi majeſtueuſe dans le poëme, feroit-elle un mauvais effet ſur les ondes ? Comment arrive-t-il que ce qui ravit notre imagination déplaiſe à nos yeux ? La belle nature n'eſt donc pas une pour le Peintre & pour le Poëte, continuent-ils ; & Dieu ſait les conſéquences qu'ils tirent de cet aveu. En attendant que vous me délivriez de ces raiſonneurs importuns, je vais m'amuſer ſur un ſeul exemple de l'imitation de la nature dans un même objet, d'après la poéſie, la peinture & la muſique.

Cet objet d'imitation des trois arts eſt une femme mourante. Le Poëte dira :

Illa graves oculos conata attollere, rurſus
Deficit : infixum ſtridet ſub pectore vulnus.
Ter ſeſe attollens, cubitoque annexa, levavit ;
Ter revoluta toro eſt ; oculiſque errantibus, alto
Quæſivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.

VIRG.

Ou

vita quoque omnis
Omnibus è nervis atque oſſibus exſolvatur.

LUCRET.

Le Muſicien (*) commencera par pratiquer un intervalle de ſemi-ton en deſcendant ; (*a*) *illa gra-*

(*) Voyez la planche.

ves oculos conata attollere, rurſus deficit. Puis il montera par un intervalle de fauſſe quinte (*r*); & après un repos, par l'intervalle encore plus pénible de Triton (*b*), *ter ſeſe attollens* : ſuivra un petit intervalle de ſemi-ton en montant [*c*]; *oculis errantibus, alto quæſivit cœlo lucem.* Ce petit intervalle, en montant, ſera le rayon de lumiere. C'étoit le dernier effort de la moribonde; elle ira enſuite toujours en déclinant par des degrés conjoints (*d*) *revoluta toro eſt.* Elle expirera enfin & s'éteindra par un intervalle de demi-ton (*e*), *vita quoque omnis omnibus è nervis atque oſſibus exſolvatur.* Lucrece peint la réſolution des forces par la lenteur de deux ſpondées, *exſolvatur*; & le Muſicien la rendra par deux blanches en degrés conjoints (*f*); la cadence ſur la ſeconde de ces branches ſera une imitation très-frappante du mouvement vacillant d'une lumiere qui s'éteint.

Parcourez maintenant des yeux l'expreſſion du Peintre; vous y reconnoîtrez par-tout l'*exſolvatur* de Lucrece, dans les jambes, dans la main gauche, dans le bras droit. Le Peintre n'ayant qu'un moment, n'a pu raſſembler autant de ſymptômes mortels que le Poëte; mais en revanche, ils ſont bien plus frappans. C'eſt la même choſe que le Peintre montre; les expreſſions du Muſicien & du Poëte n'en ſont que des hiéroglyphes. Quand le Muſicien ſaura ſon art, les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expreſſion de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le ſujet demandoit, & que la partie chantante n'aura pu rendre. Auſſi les premieres meſures de la baſſe ſeront-elles ici d'une harmonie très-lugubre, qui réſultera d'un accord de ſeptieme ſuperflue (*g*), miſe comme hors des regles ordinaires, & ſuivie d'un autre

accord diſſonnant de fauſſe quinte (*h*). Le reſte ſera un enchaînement de ſixtes & de tierces molles [*k*], qui caractériſeront l'épuiſement des forces, & qui conduiront à leur extinction. C'eſt l'équivalent des ſpondées de Virgile, *alto quæſivit cœlo lucem.*

Au reſte, j'ébauche ici ce qu'une main plus habile peut achever. Je ne doute point que l'on ne trouvât dans nos Peintres, nos Poëtes & nos Muſiciens des exemples & plus analogues encore les uns aux autres & plus frappans, du ſujet même que j'ai choiſi ; mais je vous laiſſe le ſoin de les chercher & d'en faire uſage, à vous, Monſieur, qui devez être Peintre, Poëte, Muſicien ; car vous n'auriez pas tenté de réduire les beaux arts à un même principe, s'ils ne vous étoient pas tous à peu près également connus.

Comme le Poëte & l'Orateur ſavent quelquefois tirer parti de l'harmonie du ſtyle ; & que le Muſicien rend toujours ſa compoſition plus parfaite quand il en bannit certains accords ; & des accords qu'il emploie, certains intervalles ; je loue le ſoin de l'Orateur & le travail du Muſicien & du Poëte, autant que je blâme cette nobleſſe prétendue qui nous a fait exclure de notre langue un grand nombre d'expreſſions énergiques. Les Grecs, les Latins qui ne connoiſſoient guere cette fauſſe délicateſſe, diſoient en leur langue ce qu'ils vouloient, & comme ils le vouloient. Pour nous, à force de raffiner, nous avons appauvri la nôtre ; & n'ayant ſouvent qu'un terme propre à rendre une idée, nous aimons mieux affoiblir l'idée que de ne pas employer un terme noble. Quelle perte pour ceux d'entre nos écrivains qui ont l'imagination forte, que celle de tant de mots que nous revoyons avec plaiſir dans Amyot &

dans Montagne ! Ils ont commencé par être rejettés du beau ſtyle, parce qu'ils avoient paſſé dans le peuple ; & enſuite rebutés par le peuple même, qui à la longue eſt toujours le ſinge des Grands, ils ſont devenus tout-à-fait inuſités. Je ne doute point que nous n'ayons bientôt, comme les Chinois, la langue *parlée* & la langue *écrite*. Ce ſera, Monſieur, preſque ma derniere réflexion. Nous avons fait aſſez de chemin enſemble, & je ſens qu'il eſt tems de ſe ſéparer. Si je vous arrête encore un moment à la ſortie du labyrinthe où je vous ai promené, c'eſt pour vous en rappeller en peu de mots les détours.

J'ai cru que pour bien connoître la nature des inverſions, il étoit à propos d'examiner comment le langage oratoire s'étoit formé.

J'ai inféré de cetexamen, 1°. que notre langue étoit pleine d'inverſions, ſi on la comparoit avec le langage animal, ou avec le premier état du langage oratoire, l'état où ce langage étoit ſans cas, ſans régime, ſans déclinaiſons, ſans conjugaiſons, en un mot, ſans ſyntaxe. 2°. Que ſi nous n'avions dans notre langue preſque rien de ce que nous appellons inverſion dans les langues anciennes, nous en étions peut-être redevables au péripatéticiſme moderne, qui réaliſant les êtres abſtraits, leur avoit aſſigné dans le diſcours la place d'honneur.

En appuyant ſur ces premieres vérités, j'ai penſé que, ſans remonter à l'origine du langage oratoire, on pourroit s'en aſſurer par l'étude ſeule de la langue des Geſtes.

J'ai propoſé deux moyens de connoître la langue des Geſtes ; les expériences ſur un Muet de convention, & la converſation aſſidue avec un Sourd & Muet de naiſſance.

L'idée du Muet de convention, ou celle d'ôter la parole à un homme pour s'éclairer ſur la formation du langage, cette idée, dis-je, un peu généraliſée, m'a conduit à conſidérer l'homme diſtribué en autant d'êtres diſtincts & ſéparés qu'il a de ſens; & j'ai conçu que, ſi pour bien juger de l'intonation d'un Acteur, il falloit l'écouter ſans le voir; il étoit naturel de le regarder ſans l'entendre, pour bien juger de ſon geſte.

A l'occaſion de l'énergie du geſte, j'en ai rapporté quelques exemples frappans qui m'ont engagé dans la conſidération d'une ſorte de ſublime, que j'appelle *ſublime de ſituation.*

L'ordre qui doit regner entre les geſtes d'un Sourd & Muet de naiſſance, dont la converſation familiere m'a paru préférable aux expériences ſur un Muet de convention; & la difficulté qu'on a de tranſmettre certaines idées à ce Sourd & Muet, m'ont fait diſtinguer, entre les ſignes oratoires, les *premiers* & les *derniers* inſtitués.

J'ai vu que les ſignes qui marquoient dans le diſcours les parties indéterminées de la *quantité*, & ſur-tout celles *du tems*, avoient été du nombre des derniers inſtitués; & *j'ai compris* pourquoi quelques langues manquoient de pluſieurs *tems*, & pourquoi d'autres langues faiſoient un double emploi du même *tems.*

Ce manque de *tems* dans une langue, & cet abus des *tems* dans une autre, m'ont fait diſtinguer dans toute langue en général, trois états différens; l'état de *naiſſance*, celui de *formation*, & l'état de *perfection.*

J'ai vu ſous la langue formée, l'eſprit enchaîné par la ſyntaxe, & dans l'impoſſibilité de mettre entre ſes concepts l'ordre qui regne dans les périodes Grecques & Latines. D'où *j'ai conclu*,

1°. que, quelque ſoit l'ordre des termes dans une langue ancienne ou moderne, l'eſprit de l'Ecrivain a ſuivi l'ordre didactique de la ſyntaxe Françoiſe ; 2°. que cette ſyntaxe étant la plus ſimple de toutes, la langue Françoiſe avoit, à cet égard & à pluſieurs autres, l'avantage ſur les langues anciennes.

J'ai fait plus. *J'ai démontré* par l'introduction & par l'utilité de l'article *hic*, *ille* dans la langue Latine, & *le* dans la langue Françoiſe ; & par la néceſſité d'avoir pluſieurs perceptions à la fois pour former un jugement ou un diſcours, que, quand l'eſprit ne ſeroit point ſubjugué par les ſyntaxes Grecques & Latines, la ſuite de ſes vues ne s'éloigneroit guere de l'arrangement didactique de nos expreſſions.

En ſuivant le paſſage de l'état de langue formée à l'état de langue perfectionnée, *j'ai rencontré* l'harmonie.

J'ai comparé l'harmonie du ſtyle à l'harmonie muſicale ; & *je me ſuis convaincu*, 1°. que dans les mots la premiere étoit un effet de la *quantité*, & d'un certain entrelacement des voyelles avec les conſonnes, ſuggéré par l'inſtinct ; & que dans la période, elle réſultoit de l'arrangement des mots ; 2°. que l'harmonie ſyllabique, & l'harmonie périodique engendroient une eſpece d'hiéroglyphe particulier à la poéſie ; & *j'ai conſidéré* cet hiéroglyphe dans l'analyſe de trois ou quatre morceaux des plus grands Poëtes.

Sur cette analyſe, *j'ai cru pouvoir aſſurer* qu'il étoit impoſſible de rendre un Poëte dans une autre langue, & qu'il étoit plus commun de bien entendre un Géometre qu'un Poëte.

J'ai prouvé par deux exemples la difficulté de bien entendre un Poëte. Par l'exemple de Lon-

gin, de Boileau & de la Motte, qui ſe ſont trompés ſur un endroit d'Homere; & par l'exemple de M. l'Abbé de Bernis, qui m'a paru s'être trompé ſur un endroit de Racine.

Après avoir fixé la date de l'introduction de l'hiéroglyphe ſyllabique dans une langue, quelle qu'elle ſoit, *j'ai remarqué* que chaque art d'imitation avoit ſon hiéroglyphe, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'un Ecrivain inſtruit & délicat en entreprît la comparaiſon.

Dans cet endroit *j'ai tâché*, Monſieur, de vous faire entendre que quelques perſonnes attendoient de vous ce travail, & que ceux qui ont lu vos Beaux-Arts réduits à l'imitation de la belle nature, ſe croyoient en droit d'exiger que vous leur expliquaſſiez clairement ce que c'eſt que *la belle nature.*

En attendant que vous fiſſiez la comparaiſon des hiéroglyphes de la poéſie, de la peinture & de la muſique, *j'ai oſé* la tenter ſur un même ſujet.

L'harmonie muſicale, qui entroit néceſſairement dans cette comparaiſon, m'a ramené à l'harmonie oratoire. *J'ai dit* que les entraves de l'une & de l'autre étoient beaucoup plus ſupportables, que je ne ſais quelle prétendue délicateſſe qui tend de jour en jour à appauvrir notre langue; & je le répétois, lorſque je me ſuis retrouvé dans l'endroit où je vous avois laiſſé.

N'allez pas vous imaginer, Monſieur, ſur ma derniere réflexion, que je me repente d'avoir préféré notre langue à toutes les langues anciennes, & à la plupart des langues modernes. Je perſiſte dans mon ſentiment; & je penſe toujours que le François a ſur le Grec, le Latin, l'Italien, l'Anglois, &c. l'avantage de l'utile ſur l'agréable.

L'on m'objectera, peut-être, que ſi, de mon

aveu, les langues anciennes & celles de nos voiſins ſervent mieux à l'agrément, il eſt d'expérience qu'on n'en eſt pas abandonné dans les occaſions utiles. Mais je répondrai que, ſi notre langue eſt admirable dans les choſes utiles, elle ſait auſſi ſe prêter aux choſes agréables. Y a-t-il quelque caractere qu'elle n'ait pris avec ſuccès ? Elle eſt folâtre dans Rabelais ; naïve dans la Fontaine & Brantome; harmonieuſe dans Malherbe & Fléchier ; ſublime dans Corneille & Boſſuet. Que n'eſt-elle point dans Boileau, Racine, Voltaire, & une foule d'autres Ecrivains en vers & en proſe ? Ne nous plaignons donc pas. Si nous ſavons nous en ſervir, nos ouvrages ſeront auſſi précieux pour la poſtérité, que les ouvrages des Anciens le ſont pour nous. Entre les mains d'un homme ordinaire, le Grec, le Latin, l'Anglois, l'Italien ne produiront que des choſes communes; le François produira des miracles ſous la plume d'un homme de génie. En quelque langue que ce ſoit, l'ouvrage que le génie ſoutient ne tombe jamais.

ADDITIONS

ADDITIONS

Pour ſervir d'Eclairciſſemens à quelques endroits de la Lettre ſur les Sourds & Muets.

L'AUTEUR

DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE A M. B*** SON LIBRAIRE.

RIEN de plus dangereux, Monſieur, que de faire la critique d'un ouvrage qu'on n'a point lu, & à plus forte raiſon, d'un ouvrage qu'on ne connoît que par *oui-dire*. C'eſt préciſément le cas où je me trouve.

Une perſonne qui avoit aſſiſté à la derniere aſſemblée publique de l'Académie Françoiſe, m'avoit aſſuré que M. l'Abbé de Bernis avoit repris, non comme ſimplement déplacés, mais comme mauvais en eux-mêmes, ces vers du *Récit de Théramene :*

Ses ſuperbes Courſiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur ſi noble obéir à ſa voix,
L'œil morne maintenant, & la tête baiſſée,
Sembloient ſe conformer à ſa triſte penſée.

J'ai cru, ſans aucun deſſein de déſobliger M. l'Abbé de Bernis, pouvoir attaquer un ſentiment que j'avois lieu de regarder comme le ſien. Mais il me revient de tous côtés dans ma ſolitude, que M. l'Abbé de Bernis n'a prétendu blâmer dans

ces vers de Racine que *le hors de propos*, & non l'image en elle-même. On ajoute, que bien loin de donner ſa critique pour nouvelle, il n'a cité les vers dont il s'agit, que comme l'exemple le plus connu, & par conſéquent le plus propre à convaincre de la foibleſſe que les grands hommes ont quelquefois de ſe laiſſer entraîner au mauvais goût.

Je crois donc, Monſieur, devoir déclarer publiquement que je ſuis entiérement de l'avis de M. l'Abbé de Bernis, & rétracter en conſéquence une critique prématurée.

Je vous envoie ce déſaveu, ſi convenable à un Philoſophe qui n'aime & ne cherche que la vérité. Je vous prie de le joindre à ma Lettre même, afin qu'ils ſubſiſtent, ou qu'ils ſoient oubliés enſemble; & ſur-tout de le faire parvenir à Mr. l'Abbé Rainal, pour qu'il en puiſſe faire mention dans ſon Mercure, & à Mr. l'Abbé de Bernis, que je n'ai jamais eu l'honneur de voir, & qui m'eſt ſeulement connu par la réputation que lui ont mérité ſon amour pour les Lettres, ſon talent diſtingué pour la poéſie, la délicateſſe de ſon goût, la douceur de ſes mœurs, & l'agrément de ſon commerce. Voilà ſur quoi je n'aurai point à me rétracter, tout le monde étant de même avis. Je ſuis très-ſincérement, Monſieur,

Votre très, &c.

A V. ce 3 Mars, 1751.

AVIS
A PLUSIEURS HOMMES.

LES Queſtions auxquelles on a tâché de ſatisfaire dans la Lettre qui ſuit, ont été propoſées par la perſonne même à qui elle eſt adreſſée; & elle n'eſt pas la centieme femme à Paris qui ſoit en état d'en entendre les réponſes.

LETTRE
A MADEMOISELLE ***.

NON, Mademoiſelle, je ne vous ai point oubliée. J'avoue ſeulement que le moment de loiſir qu'il me falloit pour arranger mes idées, s'eſt fait attendre aſſez long-tems. Mais enfin il s'eſt préſenté entre le premier & le ſecond volume du grand ouvrage qui m'occupe; & j'en profite, comme d'un intervalle de beau tems, dans des jours pluvieux.

Vous ne concevez pas, dites-vous, comment dans la ſuppoſition ſinguliere d'un homme diſtribué en autant de parties penſantes que nous avons de ſens, il arriveroit que chaque ſens devînt géometre, & qu'il ſe formât jamais entre les cinq ſens une ſociété, où l'on parleroit de tout, & où l'on ne s'entendroit qu'en géométrie. Je vais tâcher d'éclaircir cet endroit; car toutes les fois

que vous aurez de la peine à m'entendre, je dois penſer que c'eſt ma faute.

L'odorat voluptueux n'aura pu s'arrêter ſur des fleurs ; l'oreille délicate être frappée des ſons ; l'œil prompt & rapide ſe promener ſur différens objets ; le goût inconſtant & capricieux changer de ſaveurs ; le toucher peſant & matériel s'appuyer ſur des ſolides, ſans qu'il reſte à chacun de ces Obſervateurs la mémoire ou la conſcience d'une, de deux, trois, quatre, &c. perceptions différentes ; ou celle de la même perception, une, deux, trois, quatre fois réitérée, & par conſéquent la notion des nombres, *un*, *deux*, *trois*, *quatre*, &c. Les expériences fréquentes qui nous conſtatent l'exiſtence des êtres ou de leurs qualités ſenſibles, nous conduiſent en même tems à la notion abſtraite des nombres ; & quand le toucher, par exemple, dira, » j'ai ſaiſi deux globes, un cylindre » , de deux choſes l'une, ou il ne s'entendra pas ; ou avec la notion de globe & de cylindre, il aura celle des nombres, *un* & *deux*, qu'il pourra ſéparer par abſtraction, des corps auxquels il les appliquoit, & ſe former un objet de méditation & de calculs ; de calculs arithmétiques, ſi les ſymboles de ſes notions numériques ne déſignent enſemble ou ſéparément, qu'une collection d'unités déterminée ; de calculs algébriques, ſi plus généraux, ils s'étendent chacun indéterminément à toute collection d'unités.

Mais la vue, l'odorat & le goût ſont capables des mêmes progrès ſcientifiques. Nos ſens diſtribués en autant d'êtres penſans, pourroient donc s'élever tous aux ſpéculations les plus ſublimes de l'arithmétique & de l'algebre ; ſonder les profondeurs de l'analyſe, ſe propoſer entr'eux les problêmes les plus compliqués ſur la nature des équa-

tions, & les réſoudre comme s'ils étoient des Diophantes. C'eſt peut-être ce que fait l'huître dans ſa coquille.

Quoi qu'il en ſoit, il s'enſuit que les mathématiques pures entrent dans notre ame par tous les ſens, & que les notions abſtraites nous devroient être bien familieres. Cependant ramenés nous-mêmes ſans ceſſe par nos beſoins & par nos plaiſirs, de la ſphere des abſtractions vers les êtres réels, il eſt à préſumer que nos ſens perſonnifiés ne feroient pas une longue converſation, ſans rejoindre les qualités des êtres à la notion abſtraite des nombres. Bientôt l'œil bigarrera ſon diſcours & ſes calculs de couleurs, & l'oreille dira de » lui: » voilà *ſa folie qui le tient* «. Le goût, » *c'eſt* » *bien dommage* «. L'odorat, *il entend l'analyſe à* » *merveille* »; & le toucher, *mais il eſt fou à lier*, » *quand il en eſt ſur ſes couleurs* «. Ce que j'imagine de l'œil, convient également aux quatre autres ſens. Ils ſe trouveront tous un ridicule; & pourquoi nos ſens ne feroient-ils pas ſéparés, ce qu'ils ſont bien quelquefois réunis?

Mais les notions des nombres ne ſeront pas les ſeules qu'ils auront communes. L'odorat devenu géometre, & regardant la fleur comme un centre, trouvera la loi, ſelon laquelle l'odeur s'affoiblit en s'en éloignant; & il n'y en a pas un des autres qui ne puiſſe s'élever, ſinon au calcul, du moins à la notion des *intenſités* & des *rémiſſions*. On pourroit former une table aſſez curieuſe des qualités ſenſibles & des notions abſtraites, communes & particulieres à chacun des ſens; mais ce n'eſt pas ici mon affaire. Je remarquerai ſeulement, que plus un ſens ſeroit riche, plus il auroit de notions particulieres, & plus il paroîtroit extravagant aux autres; il traiteroit ceux-ci d'ê-

tres bornés; mais, en revanche, ces êtres bornés le prendroient ſérieuſement pour un fou; que le plus ſot d'entr'eux ſe croiroit infailliblement le plus ſage; qu'un ſens ne ſeroit guere contredit que ſur ce qu'il ſauroit le mieux; qu'ils ſeroient preſque toujours quatre contre un; ce qui doit donner bonne opinion des jugemens de la multitude; qu'au lieu de faire de nos ſens perſonnifiés une ſociété de cinq perſonnes, ſi on en compoſe un peuple, ce peuple ſe diviſera néceſſairement en cinq ſectes, la ſecte des yeux, celle des nez, la ſecte des palais, celle des oreilles, & la ſecte des mains; que ces ſectes auront toutes la même origine, l'ignorance & l'intérêt; que l'eſprit d'intolérance & de perſécution ſe gliſſera bientôt entr'elles; que les yeux ſeront condamnés aux Petites-Maiſons, comme des viſionnaires; les nez regardés comme des imbécilles; les palais évités comme des gens inſupportables par leur caprice & leur fauſſe délicateſſe; les oreilles déteſtées pour leur curioſité & leur orgueil, & les mains mépriſées pour leur matérialiſme; & que ſi quelque puiſſance ſupérieure ſecondoit les intentions droites & charitables de chaque parti, en un inſtant la nation entiere ſeroit exterminée.

Il me ſemble qu'avec la légéreté de la Fontaine, & l'eſprit philoſophique de la Motte, on feroit une fable excellente de ces idées; mais elle ne ſeroit pas meilleure que celle de Platon. Platon ſuppoſe que nous ſommes tous aſſis dans une caverne, le dos tourné à la lumiere, & le viſage vers le fond; que nous ne pouvons preſque remuer la tête, & que nos yeux ne ſe portent jamais que ſur ce qui ſe paſſe devant nous. Il imagine, entre la lumiere & nous, une longue muraille, au deſſus de laquelle paroiſſent, vont, viennent,

avancent, reculent & disparoissent toutes sortes de figures, dont les ombres sont projettées vers le fond de la caverne. Le peuple meurt, sans jamais avoir apperçu que ces ombres. S'il arrive à un homme sensé de soupçonner le prestige, de vaincre, à force de se tourmenter, la puissance qui lui tenoit la tête tournée, d'escalader la muraille, & de sortir de la caverne; qu'il se garde bien, s'il y rentre jamais, d'ouvrir la bouche de ce qu'il aura vu. Belle leçon pour les Philosophes! Permettez, Mademoiselle, que j'en profite comme si je l'étois devenu, & que je passe à d'autres choses.

Vous me demandez ensuite comment nous avons plusieurs perceptions à la fois. Vous avez de la peine à le concevoir; mais concevez-vous plus facilement que nous puissions former un jugement, ou comparer deux idées, à moins que l'une ne nous soit présente par la perception, & l'autre par la mémoire. Plusieurs fois, dans le dessein d'examiner ce qui se passoit dans ma tête, & de *prendre mon esprit sur le fait*, je me suis jetté dans la méditation la plus profonde, me retirant en moi-même avec toute la contention dont je suis capable; mais ces efforts n'ont rien produit. Il m'a semblé qu'il faudroit être tout à la fois au dedans & hors de soi, & faire en même-tems le rôle d'observateur, & celui de la machine observée. Mais il en est de l'esprit comme de l'œil, il ne se voit pas. Il n'y a que Dieu qui sache comment le syllogisme s'exécute en nous. Il est l'auteur de la pendule; il a placé l'ame ou le *mouvement* dans la boîte, & les heures se marquent en sa présence. Un monstre à deux têtes, emmanchées sur un même col, nous apprendroit peut-être quelque nouvelle. Il faut donc attendre que la nature, qui

combine tout, & qui amene, avec les ſiecles, les phénomenes les plus extraordinaires, nous donne un *Dicephale* qui ſe contemple lui-même, & dont une des têtes faſſe des obſervations ſur l'autre.

Je vous avoue que je ne ſuis pas en état de répondre aux queſtions que vous me propoſez ſur les Sourds & Muets de naiſſance. Il faudroit recourir au Muet, mon ancien ami, ou, ce qui vaudroit encore mieux, conſulter M. Pereire; mais les occupations continuelles qui m'obſedent, ne m'en laiſſent pas le loiſir. Il ne faut qu'un inſtant pour former un ſyſtême; les expériences demandent du tems. J'en viens donc tout de ſuite, à la difficulté que vous me faites ſur l'exemple que j'ai tiré du premier Livre de l'*Enéide*.

Je prétends, dans ma Lettre, que le beau moment du Poete n'eſt pas toujours le beau moment du Peintre, & c'eſt auſſi votre avis; mais vous ne concevez pas que cette tête de Neptune, qui, dans le Poëme, s'éleve ſi majeſtueuſement ſur les flots, fît un mauvais effet ſur la toile. Vous dites: » J'admire la tête de Neptune dans Virgile, parce » que les eaux ne dérobent point à mon imagina- » tion le reſte de la figure; & pourquoi ne l'ad- » mirerois-je pas auſſi ſur la toile de Carle, ſi » ſon pinceau ſait donner de la tranſparence aux » flots ?

Je peux, ce me ſemble, vous en apporter pluſieurs raiſons: la premiere, & qui n'eſt pas la meilleure, c'eſt que tout corps qui n'eſt plongé qu'en partie dans un fluide, eſt défiguré par un effet de la réfraction, qu'un imitateur fidele de la nature eſt obligé de rendre, & qui écarteroit la tête de Neptune de deſſus ſes épaules; la ſeconde, c'eſt que, quelque tranſparence que le pinceau puiſſe donner à l'eau, l'image des corps qui y ſont

plongés, eſt toujours trop affoiblie : ainſi, toute l'attention du ſpectateur ſe réuniſſant ſur la tête de Neptune, le Dieu n'en ſeroit pas moins décollé. Mais je vais plus loin. Je ſuppoſe qu'un Peintre puiſſe, ſans conſéquence, négliger l'effet de la réfraction, & que ſon pinceau ſache rendre toute la limpidité naturelle des eaux; je crois que ſon tableau ſeroit encore défectueux, s'il choiſiſſoit le moment où Neptune éleve ſa tête ſur les flots : il pécheroit contre une regle que les grands maîtres obſervent inviolablement, & que la plupart de ceux qui jugent de leurs productions, ne connoiſſent pas aſſez. C'eſt que dans les occaſions, ſans nombre, où des figures projettées ſur une figure humaine, ou plus généralement ſur une figure animale, doivent en couvrir une partie; cette partie dérobée par la projection, ne doit jamais être entiere & complette : en effet, ſi c'étoit un poing ou un bras, la figure paroîtroit manchotte; ſi c'étoit un autre membre, elle paroîtroit mutilée de ce membre, & par conſéquent eſtropiée. Tout Peintre qui craindra de rappeller à l'imagination des objets déſagréables, évitera l'apparence d'une amputation chirurgicale; il ménagera la diſpoſition relative de ſes figures, de maniere que quelque portion viſible des membres cachés, annonce toujours l'exiſtence du reſte.

Cette maxime s'étend, quoiqu'avec moins de ſévérité, à tous les autres objets. Briſez vos colonnes, ſi vous voulez; mais ne les ſciez pas. Elle eſt ancienne, & nous la trouvons conſtamment obſervée dans les buſtes. On leur a donné, avec le col entier, une partie des épaules & de la poitrine. Les Artiſtes ſcrupuleux diroient donc encore, dans l'exemple dont il s'agit, que les flots décolent Neptune. Auſſi aucun ne s'eſt-il aviſé de pren-

dre cet inſtant. Ils ont tous préféré la ſeconde image du Poëte, le moment ſuivant, où le Dieu eſt preſque tout entier hors des eaux, & où l'on commence à appercevoir les roues légeres de ſon char.

Mais ſi vous continuez d'être mécontente de cet exemple, le même Poëte m'en fournira d'autres, qui prouveront mieux que la poéſie nous fait admirer des images, dont la peinture ſeroit inſoutenable, & que notre imagination eſt moins ſcrupuleuſe que nos yeux : en effet, qui pourroit ſupporter ſur la toile la vue de Polypheme, faiſant craquer ſous ſes dents les os d'un des compagnons d'Ulyſſe ? Qui verroit, ſans horreur, un Géant tenant un homme en travers dans ſa bouche énorme, & le ſang ruiſſelant ſur ſa barbe & ſur ſa poitrine ? Ce tableau ne récréera que des Cannibales. Cette nature ſera admirable pour des Anthropophages, mais déteſtable pour nous.

Je ſuis étonné, quand je penſe à combien d'élémens différens tiennent les regles de l'imitation & du goût, & la définition de la belle nature. Il me ſemble qu'avant que de prononcer ſur ces objets, il faudroit avoir pris parti ſur une infinité de queſtions relatives aux mœurs, aux coutumes, au climat, à la religion & au gouvernement. Toutes les voûtes ſont ſur-baiſſées en Turquie. Le Muſulman imite des croiſſans par-tout. Son goût même eſt ſubjugué ; & la ſervitude des peuples ſe remarque juſques dans la forme des dômes. Mais tandis que le deſpotiſme affaiſſe les voûtes & les cintres, le culte briſe les figures humaines, & les bannit de l'architecture, de la peinture & des palais.

Quelqu'autre, Mademoiſelle, vous fera l'hiſtoire des opinions différentes des hommes ſur le goût, & vous expliquera, ou par des raiſons, ou

par des conjectures, d'où naît la bizarre irrégularité que les Chinois affectent par-tout; je vais tâcher, pour moi, de vous développer, en peu de mots, l'origine de ce que nous appellons le goût en général, vous laiſſant à vous-même le ſoin d'examiner à combien de viciſſitudes les principes en ſont ſujets.

La perception des rapports eſt un des premiers pas de notre raiſon. Les rapports ſont ſimples ou compoſés: ils conſtituent la ſymmétrie. La perception des rapports ſimples étant plus facile que celle des rapports compoſés; & entre tous les rapports, celui d'égalité étant le plus ſimple, il étoit naturel de le préférer; & c'eſt ce qu'on a fait. C'eſt par cette raiſon que les aîles d'un bâtiment ſont égales, & que les côtés des fenêtres ſont paralleles. Dans les arts, par exemple, en architecture, s'écarter ſouvent des rapports ſimples & des ſymmétries qu'ils engendrent, c'eſt faire une machine, un labyrinthe, & non pas un palais. Si les raiſons d'utilité, de variété, d'emplacement, &c. nous contraignent de renoncer au rapport d'égalité, & à la ſymmétrie la plus ſimple, c'eſt toujours à regret, & nous nous hâtons d'y revenir par des voies qui paroiſſent entiérement arbitraires aux hommes ſuperficiels. Une ſtatue eſt faite pour être vue de loin. On lui donnera un piedeſtal. Il faut qu'un piedeſtal ſoit ſolide. On lui choiſira, entre toutes les figures régulieres, celle qui oppoſe le plus de ſurface à la terre. C'eſt un cube. Ce cube ſera plus ferme encore, ſi ſes faces ſont inclinées. On les inclinera; mais en inclinant les faces du cube, on détruira la régularité du corps, & avec elle les rapports d'égalité: on y reviendra par la plinthe & les moulures. Les moulures, les filets, les galbes, les plinthes, les

corniches, les panneaux, &c. ne ſont que des moyens ſuggérés par la nature, pour s'écarter du rapport d'égalité, & pour y revenir inſenſiblement. Mais faudra-t-il conſerver, dans un piedeſtal, quelqu'idée de légéreté? on abandonnera le cube pour le cylindre. S'agira-t-il de caractériſer l'inconſtance? on trouvera dans le cylindre une ſtabilité trop marquée, & l'on cherchera une figure que la ſtatue ne touche qu'en un point. C'eſt ainſi que la Fortune ſera placée ſur un globe, & le Deſtin ſur un cube.

Ne croyez pas, Mademoiſelle, que ces principes ne s'étendent qu'à l'architecture. Le goût, en général, conſiſte dans la perception des rapports. Un beau tableau, un poëme, une belle muſique ne nous plaiſent que par les rapports que nous y remarquons. Il en eſt même d'une belle vie comme d'un beau concert. Je me ſouviens d'avoir fait ailleurs une application aſſez heureuſe de ces principes aux phénomenes les plus délicats de la muſique; & je crois qu'ils embraſſent tout.

Tout a ſa raiſon ſuffiſante; mais il n'eſt pas toujours facile de la découvrir. Il ne faut qu'un événement pour l'éclipſer ſans retour. Les ſeules ténebres que les ſiecles laiſſent après eux, ſuffiſent pour cela; & dans quelques milliers d'années, lorſque l'exiſtence de nos peres aura diſparu dans la nuit des tems, & que nous ſerons les plus anciens habitans du monde, auxquels l'hiſtoire profane puiſſe remonter, qui devinera l'origine de ces têtes de béliers, que nos Architectes ont tranſportées des Temples Païens ſur nos édifices?

Vous voyez, Mademoiſelle, ſans attendre ſi long-tems, dans quelles recherches s'engageroit dès aujourd'hui celui qui entreprendroit un traité hiſtorique & philoſophique ſur le goût. Je ne me

ſens pas fait pour ſurmonter ces difficultés, qui demandent encore plus de génie que de connoiſſance. Je jette mes idées ſur le papier, & elles deviennent ce qu'elles peuvent.

Votre derniere queſtion porte, ſur un ſi grand nombre d'objets différens, & d'un examen ſi délicat, qu'une réponſe qui les embraſſeroit tous, exigeroit plus de tems, & peut-être auſſi plus de pénétration & de connoiſſances que je n'en ai. Vous paroiſſez douter *qu'il y ait beaucoup d'exemples où la poéſie, la peinture & la muſique fourniſſent des hiéroglyphes qu'on puiſſe comparer.* D'abord il eſt certain qu'il y en a *d'autres* que celui que j'ai rapporté. Mais y en a-t-il *beaucoup*? C'eſt ce qu'on ne peut apprendre que par une lecture attentive des grands Muſiciens & des meilleurs Poëtes, jointe à une connoiſſance étendue du talent de la peinture, & des ouvrages des Peintres.

Vous penſez *que pour comparer l'harmonie muſicale avec l'harmonie oratoire, il faudroit qu'il y eût dans celle-ci un équivalent de la diſſonnance*, & vous avez raiſon; mais la rencontre des voyelles & des conſonnes qui s'élident, le retour d'un même ſon, & l'emploi de l'*H* aſpirée, ne font-ils pas cette fonction, & ne faut-il pas en poéſie le même art ou plutôt le même génie qu'en muſique, pour uſer de ces reſſources? Voici, Mademoiſelle, quelques exemples de diſſonnances oratoires; votre mémoire vous en offrira, ſans doute, un grand nombre d'autres.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.

BOIL.

Monſtrum, horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

VIRGIL.

Cum Saganâ majore ululantem . . . . . :
Serpentes atque videres
Infernas errare canes. . . . . .
. . . . . quo pacto, alterna loquentes,
Umbræ cum Saganâ resonarent triſte & acutum. HORAT.

Tous ces vers ſont pleins de diſſonnances; & celui qui ne les ſent pas, n'a point d'oreille.

Il y a, ajoutez-vous enfin, *des morceaux de muſique, auxquels on n'attache point d'images, qui ne forment, ni pour vous, ni pour perſonne, aucune peinture hiéroglyphique, & qui font cependant un grand plaiſir à tout le monde.*

Je conviens de ce phénomene; mais je vous prie de conſidérer que ces morceaux de muſique, qui vous affectent agréablement, ſans réveiller en vous, ni peinture, ni perception diſtincte de rapports, ne flattent votre oreille que comme l'arc-en-ciel plaît à vos yeux, d'un plaiſir de ſenſation pure & ſimple; & qu'il s'en faut beaucoup qu'ils aient toute la perfection que vous en pourriez exiger, & qu'ils auroient, ſi la vérité de l'imitation s'y trouvoit jointe aux charmes de l'harmonie. Convenez, Mademoiſelle, que ſi les aſtres ne perdoient rien de leur éclat ſur la toile, vous les y trouveriez plus beaux qu'au firmament; le plaiſir réfléchi qui naît de l'imitation, s'uniſſant au plaiſir direct & naturel de la ſenſation de l'objet. Je ſuis ſûr que jamais clair de lune ne vous a autant affectée dans la nature, que dans une des nuits de Vernet.

En muſique, le plaiſir de la ſenſation dépend d'une diſpoſition particuliere non-ſeulement de l'oreille, mais de tout le ſyſtême des nerfs. S'il y a des têtes ſonnantes, il y a auſſi des corps que j'appellerois volontiers harmoniques; des hom-

mes, en qui toutes les fibres oſcillent avec tant de promptitude & de vivacité, que ſur l'expérience des mouvemens violens que l'harmonie leur cauſe, ils ſentent la poſſibilité de mouvemens plus violens encore, & atteignent à l'idée d'une ſorte de muſique, qui les feroit mourir de plaiſir. Alors leur exiſtence leur paroît comme attachée à une ſeule fibre tendue, qu'une vibration trop forte peut rompre. Ne croyez pas, Mademoiſelle, que ces êtres ſi ſenſibles à l'harmonie, ſoient les meilleurs juges de l'expreſſion. Ils ſont preſque toujours au delà de cette émotion douce, dans laquelle le ſentiment ne nuit point à la comparaiſon. Ils reſſemblent à ces ames foibles, qui ne peuvent entendre l'hiſtoire d'un malheureux, ſans lui donner des larmes, & pour qui il n'y a point de tragédies mauvaiſes.

Au reſte, la muſique a plus beſoin de trouver en nous ces favorables diſpoſitions d'organes, que ni la peinture, ni la poéſie. Son hiéroglyphe eſt ſi léger & ſi fugitif, il eſt ſi facile de le perdre ou de le méſinterpréter, que le plus beau morceau de ſymphonie ne feroit pas un grand effet, ſi le plaiſir infaillible & ſubit de la ſenſation pure & ſimple n'étoit infiniment au deſſus de celui d'une expreſſion ſouvent équivoque. La peinture montre l'objet même, la poéſie le décrit, la muſique en excite à peine une idée. Elle n'a de reſſource que dans les intervalles & la durée des ſons; & quelle analogie y a-t-il entre cette eſpece de crayons, & le printems, les tenebres, la ſolitude, &c. & la plupart des objets? Comment ſe fait-il donc que des trois arts imitateurs de la nature, celui dont l'expreſſion eſt la plus arbitraire & la moins préciſe, parle le plus fortement à l'ame? Seroit-ce que montrant moins les

objets, il laiſſe plus de carriere à notre imagination ; ou qu'ayant beſoin de ſecouſſes pour être émus, la muſique eſt plus propre que la peinture & la poéſie, à produire en nous cet effet tumultueux ?

Ces phénomenes m'étonneroient beaucoup moins, ſi notre éducation reſſembloit davantage à celle des Grecs. Dans Athenes, les jeunes gens donnoient preſque tous dix à douze ans à l'étude de la muſique ; & un Muſicien n'ayant pour auditeurs & pour juges que des Muſiciens, un morceau ſublime devoit naturellement jetter toute une aſſemblée dans la même frénéſie dont ſont agités ceux qui font exécuter leurs ouvrages dans nos concerts. Mais il eſt de la nature de tout enthouſiaſme de ſe communiquer & de s'accroître par le nombre des enthouſiaſtes. Les hommes ont alors une action réciproque les uns ſur les autres, par l'image énergique & vivante qu'ils s'offrent tous de la paſſion dont chacun d'eux eſt tranſporté ; delà cette joie inſenſée de nos fêtes publiques, la fureur de nos émeutes populaires, & les effets ſurprenans de la muſique chez les anciens ; effets que le quatrieme acte de Zoroaſtre eût renouvellés parmi nous, ſi notre parterre eût été rempli d'un peuple auſſi Muſicien & auſſi ſenſible que la jeuneſſe athénienne.

Il ne me reſte plus qu'à vous remercier de vos obſervations. S'il vous en vient quelques autres, faites-moi la grace de me les communiquer ; mais que ce ſoit pourtant ſans ſuſpendre vos occupations. J'apprends que vous mettez en notre langue le *Banquet de Xénophon*, & que vous avez deſſein de le comparer avec celui de Platon. Je vous exhorte à finir cet ouvrage. Ayez, Mademoiſelle, le courage d'être ſavante. Il ne faut que

que des exemples tels que le vôtre, pour inſpirer le goût des langues anciennes ; ou pour prouver du moins que ce genre de littérature eſt encore un de ceux dans leſquels votre ſexe peut exceller. D'ailleurs, il n'y auroit que les connoiſſances que vous aurez acquiſes qui puſſent vous conſoler dans la ſuite du motif ſingulier que vous avez aujourd'hui de vous inſtruire. Que vous êtes heureuſe ! Vous avez trouvé le grand art, l'art ignoré de preſque toutes les femmes, celui de n'être point trompée, & de devoir plus que vous ne pourrez jamais acquitter. Votre ſexe n'a pas coutume d'entendre ces vérités ; mais j'oſe vous les dire, parce que vous les penſez comme moi. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur ****.

OBSERVATIONS

SUR l'Extrait que le Journaliſte de Trévoux a fait de la Lettre ſur les Sourds & Muets; mois d'Avril. Art. 42. Pag. 841.

ON lit, pag. 842 du Journal. » *La doctrine* » *de l'Auteur paroîtra, ſans doute, trop peu ſenſi-* » *ble au commun des Lecteurs. La plupart, diront,* » *après avoir lu cette Lettre : que nous reſte-t-il dans* » *l'idée ; quelles traces de lumiere & d'érudition ces* » *conſidérations abſtraites laiſſent-elles à leur ſuite ?*

Obſervation. Je n'ai point écrit pour le commun des Lecteurs. Il me ſuffiſoit d'être à la portée de l'Auteur des *Beaux-Arts réduits à un ſeul principe* du Journaliſte de Trévoux, & de ceux qui ont déja fait quelques progrès dans l'étude des lettres & de la philoſophie. J'ai dit moi-même, » le titre de ma Lettre eſt équivoque. Il » convient indiſtinctement au grand nombre » de ceux qui parlent ſans entendre ; au petit » nombre de ceux qui entendent ſans parler; » & au très-petit nombre de ceux qui ſavent par- » ler & entendre, quoique ma Lettre ne ſoit pro- » prement qu'à l'uſage de ces derniers". Et je pourrois ajouter, ſur le ſuffrage des connoiſſeurs, que, ſi quelque bon eſprit ſe demande, après m'avoir lu, » *quels traits de lumiere & d'érudition* » *ces conſidérations ont-elles laiſſées à leur ſuite ?*"

rien n'empêchera qu'il ne ſe réponde : on m'a fait voir. (*)

1°. Comment le langage oratoire a pu ſe former.

2°. Que ma langue eſt pleine d'inverſions, ſi on la compare au langage animal.

3°. Que, pour bien entendre comment le langage oratoire s'eſt formé, il ſeroit à propos d'étudier la langue des geſtes.

4°. Que la connoiſſance de la langue des geſtes ſuppoſe ou des expériences ſur un Sourd & Muet de convention, ou des converſations avec un Sourd & Muet de naiſſance.

5°. Que l'idée du Muet de convention conduit naturellement à examiner l'homme diſtribué en autant d'êtres diſtincts & ſéparés qu'il a de ſens, & à rechercher les idées communes & particulieres à chacun des ſens.

6°. Que, ſi pour juger de l'intonation d'un Acteur, il faut écouter ſans voir ; il faut regarder ſans entendre, pour bien juger de ſon geſte.

7°. Qu'il y a un ſublime de geſte, capable de produire ſur la ſcene les grands effets du diſcours.

8°. Que l'ordre qui doit regner entre les geſtes d'un Sourd & Muet de naiſſance eſt une hiſtoire aſſez fidelle de l'ordre dans lequel les ſignes oratoires auroient pu être ſubſtitués aux geſtes.

9°. Que la difficulté de tranſmettre certaines idées à un Sourd & Muet de naiſſance, caractériſe entre les ſignes oratoires, les premiers & les derniers inventés.

10°. Que les ſignes qui marquent les parties indéterminées du tems, ſont du nombre des derniers inventés.

[*] Je répete ici, malgré moi, ce que j'ai déja dit à la fin de ma Lettre.

11°. Que c'eſt là l'origine du manque de certains tems dans quelques langues, & du double emploi d'un même tems dans quelques autres.

12°. Que ces bizarreries conduiſent à diſtinguer dans toute langue trois états différens ; celui de naiſſance, l'état de formation, & celui de perfection.

13°. Que ſous l'état de langue formée, l'eſprit, enchaîné par la ſyntaxe, ne peut mettre entre ſes concepts l'ordre qui regne dans les périodes Grecques & Latines. D'où l'on peut inférer que, quel que ſoit l'arrangement des termes dans une langue formée, l'eſprit de l'Ecrivain ſuit l'ordre de la ſyntaxe Françoiſe ; & que cette ſyntaxe étant la plus ſimple de toutes, le François doit avoir, à cet égard, de l'avantage ſur le Grec & ſur le Latin.

14°. Que l'introduction de l'article dans toutes les langues, & l'impoſſibilité de diſcourir ſans avoir pluſieurs perceptions à la fois, achevent de confirmer que la marche de l'eſprit d'un Auteur Grec & Latin ne s'éloignoit guere de celle de notre langue.

15°. Que l'harmonie oratoire s'eſt engendrée ſur le paſſage de l'état de langue formée à celui de langue perfectionnée.

16°. Qu'il faut la conſidérer dans les mots & dans la période ; & que c'eſt du concours de ces deux harmonies que réſulte l'hiéroglyphe poétique.

17°. Que cet hiéroglyphe rend tout excellent Poëte difficile à bien entendre, & preſque impoſſible à bien traduire.

18°. Que tout art d'imitation a ſon hiéroglyphe ; ce qu'on m'a démontré par un eſſai de comparaiſon des hiéroglyphes de la muſique, de la peinture & de la poéſie.

Voilà, ſe répondroit à lui-même un bon eſprit, *ce que des conſidérations abſtraites ont amené ; voilà les traces qu'elles ont laiſſées à leur ſuite ;* & c'eſt quelque choſe.

On lit, même page du Journal : *Mais qui pourra nous répondre qu'il n'y a là-dedans ni paradoxes, ni ſentimens arbitraires, ni critiques déplacées* ?

Obſervation. Y a-t-il quelque livre, ſans en excepter les Journaux de Trévoux, dont on ne puiſſe dire : *Mais qui nous répondra qu'il n'y a là dedans ni paradoxes, ni ſentimens arbitraires, ni critiques déplacées* ?

On lit, page ſuivante du Journal : *Tels ſeront les raiſonnemens, du moins les ſoupçons de quelques perſonnes qui ſont bien aiſes de trouver dans un ouvrage des traits faciles à ſaiſir, qui aiment les images, les deſcriptions, les applications frappantes ; en un mot, tout ce qui met en jeu les reſſorts de l'imagination & du ſentiment.*

Obſervation. Les perſonnes qui ne liſent point pour apprendre, ou qui veulent apprendre ſans s'appliquer, ſont préciſément celles que l'Auteur de la *Lettre ſur les Sourds & Muets* ne ſe ſoucie d'avoir ni pour lecteurs ni pour juges. Il leur conſeille même de renoncer à Locke, à Bayle, à Platon, & en général à tout ouvrage de raiſonnement & de métaphyſique. Il penſe qu'un Auteur a rempli ſa tâche quand il a ſu prendre le ton qui convient à ſon ſujet : en effet, y a-t-il un lecteur de bon ſens, qui, dans un chapitre de Locke ſur l'abus qu'on peut faire des mots, ou dans une Lettre ſur les Inverſions, s'aviſe de deſirer *des images, des deſcriptions, des applications frappantes, & ce qui met en jeu les reſſorts de l'imagination & du ſentiment* ?

Auſſi lit-on même page du Journal : *Il ne faut*

pas que les Philoſophes penſent ainſi. Ils doivent entrer avec courage dans la matiere des inverſions. Y a-t-il des inverſions ; n'y en a-t-il point dans notre langue ? Qu'on ne croie pas que ce ſoit une queſtion de grammaire ; ceci s'éleve juſqu'à la plus ſubtile métaphyſique, juſqu'à la naiſſance même de nos idées.

Obſervation. Il ſeroit bien étonnant qu'il en fût autrement. Les mots dont les langues ſont formées, ne ſont que les ſignes de nos idées ; & le moyen de dire quelque choſe de philoſophique ſur l'inſtitution des uns, ſans remonter à la naiſſance des autres ? Mais l'intervalle n'eſt pas grand ; & il ſeroit difficile de trouver deux objets de ſpéculation, plus voiſins, plus immédiats, & plus étroitement liés, que la naiſſance des idées & l'invention des ſignes deſtinés à les repréſenter. La queſtion des inverſions, ainſi que la plupart des queſtions de grammaire, tient donc à la métaphyſique la plus ſubtile : j'en appelle à M. du Marſais qui n'eût pas été le premier de nos Grammairiens, s'il n'eût pas été en même tems un de nos meilleurs Métaphyſiciens. C'eſt par l'application de la métaphyſique à la grammaire qu'il excelle.

On lit, page 874 du Journal : *L'Auteur examine en quel rang nous placerions naturellement nos idées ; & comme notre langue ne s'aſtreint pas à cet ordre, il juge qu'en ce ſens, elle uſe d'inverſions, ce qu'il prouve auſſi par le langage des geſtes, article un peu entrecoupé de digreſſions. Nous devons même ajouter que bien des lecteurs, à la fin de ce morceau, pourront ſe demander à eux-mêmes, s'ils en ont ſaiſi tous les rapports ; s'ils ont compris comment & par où les Sourds & Muets confirment l'exiſtence des inverſions dans notre langue. Cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe prendre beaucoup de plaiſir*, &c. La ſuite eſt une ſorte d'éloge que l'Auteur partage avec le P. Caſtel.

Obſervation. Il y a, je le répete, des lecteurs dont je ne veux ni ne voudrai jamais : je n'écris que pour ceux avec qui je ſerois bien aiſe de m'entretenir. J'adreſſe mes ouvrages aux Philoſophes ; il n'y a guere d'autres hommes au monde pour moi. Quant à ces lecteurs qui cherchent un objet qu'ils ont ſous les yeux ; voici ce que je leur dis pour la premiere & la derniere fois que j'ai à leur parler.

Vous demandez comment le langage des geſtes eſt lié à la queſtion des inverſions, & comment les Sourds & Muets confirment l'exiſtence des inverſions dans notre langue ? Je vous réponds que le Sourd & Muet, ſoit de naiſſance, ſoit de convention, indique, par l'arrangement de ſes geſtes, l'ordre ſelon lequel les idées ſont placées dans la langue animale ; qu'il nous éclaire ſur la date de la ſubſtitution ſucceſſive des ſignes oratoires aux geſtes ; qu'il ne nous laiſſe aucun doute ſur les premiers & les derniers inventés d'entre les ſignes, & qu'il nous tranſmet ainſi les notions les plus juſtes que nous puiſſions eſpérer de l'ordre primitif des mots & de la phraſe ancienne, avec laquelle il faut comparer la nôtre, pour ſavoir ſi nous avons des inverſions, ou ſi nous n'en avons pas ; car il eſt néceſſaire de connoître ce que c'eſt que l'ordre naturel, avant que de rien prononcer ſur l'ordre renverſé.

On lit, page ſuivante du Journal, *que pour bien entendre la Lettre, il faut ſe ſouvenir que* l'ordre d'inſtitution, l'ordre ſcientifique, l'ordre didactique, l'ordre de ſyntaxe *ſont ſynonymes.*

Obſervation. On n'entendroit point la Lettre, ſi l'on prenoit toutes ces expreſſions pour ſynonymes. *L'ordre didactique* n'eſt ſynonyme à aucun des trois autres. *L'ordre de ſyntaxe, celui d'inſtitution,*

l'ordre ſcientifique, conviennent à toutes les langues. *L'ordre didactique* eſt particulier à la nôtre & à celles qui ont une marche uniforme comme la ſienne. *L'ordre didactique* n'eſt qu'une eſpece *d'ordre de ſyntaxe :* ainſi on diroit très-bien *l'ordre de notre ſyntaxe eſt didactique.* Quand on releve des bagatelles, on ne peut mettre trop d'exactitude dans ſes critiques.

On lit Journal, page 815. *Le morceau où l'Auteur compare la langue Françoiſe avec les langues Grecque, Latine, Italienne & Angloiſe, ne ſera pas approuvé dans l'endroit où il dit qu'il faut parler François dans la ſociété & dans les écoles de philoſophie; Grec, Latin, Anglois, dans les chaires & ſur les théatres.* Le Journaliſte remarque *qu'il faut deſtiner pour la chaire, ce lieu ſi vénérable, la langue qui explique le mieux les droits de la raiſon, de la ſageſſe, de la religion, en un mot de la vérité.*

Obſervation. Je ſerai déſapprouvé ſans doute par tous ces froids diſcoureurs, par tous ces Rhéteurs ſubtils qui annoncent la parole de Dieu, ſur le ton de Séneque ou de Pline; mais le ſerai-je par ceux qui penſent que l'éloquence véritable de la chaire eſt celle qui touche le cœur, qui arrache le repentir & les larmes, & qui renvoie le pécheur troublé, abattu, conſterné ? *Les droits de la raiſon, de la ſageſſe, de la religion, & de la vérité* ſont aſſurément les grands objets du Prédicateur; mais doit-il les expoſer dans de froides analyſes, s'en jouer dans des antitheſes, les embarraſſer dans un amas de ſynonymes, & les obſcurcir par des termes recherchés, des tours ſubtils, des penſées louches, & le vernis académique ? Je traiterois volontiers cette éloquence de *blaſphématoire.* Auſſi n'eſt-ce pas celle de Bourdaloue, de Boſſuet, de Maſcaron, de la Rue, de Maſſillon, & de tant

d'autres qui n'ont rien épargné pour vaincre la lenteur & la contrainte d'une langue didactique, par la ſublimité de leurs penſées, la force de leurs images & le pathétique de leurs expreſſions. La langue Françoiſe ſe prêtera facilement à la diſſertation théologique, au catéchiſme, à l'inſtruction paſtorale; mais au diſcours oratoire, c'eſt autre choſe.

Au reſte, je m'en rapporte à ceux qui en ſavent là-deſſus plus que nous; & je leur laiſſe à décider laquelle de deux langues, dont l'une ſeroit naturellement uniforme & tardive, l'autre variée, abondante, impétueuſe, pleine d'images & d'inverſions, ſeroit la plus propre à remuer des ames aſſoupies ſur leurs devoirs; à effrayer des pécheurs endurcis ſur les ſuites de leurs crimes; à annoncer des vérités ſublimes; à peindre des actes héroïques; à rendre le vice odieux & la vertu attrayante, & à manier tous les grands ſujets de la religion, d'une maniere qui frappe & inſtruiſe, mais qui frappe ſur-tout; car il eſt moins queſtion dans la chaire d'apprendre *aux fideles* ce qu'ils ignorent, que de les réſoudre à la pratique de ce qu'ils ſavent.

Nous ne ferons aucune obſervation ſur les deux critiques de la page 852. Nous n'aurions preſque rien à ajouter à ce que le Journaliſte en dit lui-même. Il vaut mieux que nous nous hâtions d'arriver à l'endroit important de ſon Extrait, l'endroit auquel il nous apprend qu'il a donné *une attention particuliere*. Le voici mot pour mot.

On lit, page 854 du Journal : *Tout le monde connoît les trois beaux vers du dix-ſeptieme Livre de l'*Iliade, *lorſqu'Ajax ſe plaint à Jupiter des ténebres qui enveloppent les Grecs.*

Ζευ πάτερ, ἀλλὰ σὺ ῥῦσαι ὑπ' ἠέρος υἷας Ἀχαιῶν.

Ποίησον δ' ἀϊδρῆν, δὸς δ' ὀφθαλμοῖσιν ἰδέσθαι.
Εν δὲ φάει κὴ ὄλεσσον ἐπεὶ νύ τοι εὔαδεν οὕτως.

Boileau les traduit ainſi :

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

M. de la Motte ſe contente de dire :

Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous.

Or, l'Auteur de la Lettre précédente dit que ni Longin, ni Boileau, ni la Motte n'ont entendu le texte d'Homere ; que ces vers doivent ſe traduire ainſi :

Pere des Dieux & des hommes, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux ; & puiſque tu as réſolu de nous perdre, perds-nous du moins à la clarté des cieux.

Qu'il ne ſe trouve-là aucun défi à Jupiter ; qu'on n'y voit qu'un Héros prêt à mourir, ſi c'eſt la volonté du Dieu, & qui ne lui demande d'autre grace que celle de mourir en combattant.

L'Auteur confirme de plus en plus ſa penſée, & paroît avoir eu ce morceau extrêmement à cœur. Sur quoi nous croyons devoir faire auſſi les obſervations ſuivantes.

1°. *La traduction qu'on donne ici, & que nous venons de rapporter, eſt littérale, exacte & conforme au ſens d'Homere.*

2°. *Il eſt vrai que dans le texte de ce grand Poëte, il n'y a point de défi fait à Jupiter par Ajax. Euſtathe n'y a rien vu de ſemblable, & il obſerve ſeulement que ces mots*, perds-nous à la clarté des cieux, *ont fondé un proverbe pour dire* : Si je dois périr, que je périſſe du moins d'une maniere moins cruelle.

3°. *Il faut diſtinguer Longin de nos deux Poëtes François, Boileau & la Motte : Longin, conſidéré en*

lui-même & dans ſon propre texte, nous paroît avoir bien pris le ſens d'Homere; & il ſeroit, en effet, aſſez ſurprenant que nous cruſſions entendre mieux ce Poëte Grec, que ne l'entendoit un Savant qui parloit la même langue, & qui l'avoit lu toute ſa vie.

Ce Rhéteur rapporte les vers d'Homere, puis il ajoute : » C'eſt-là véritablement un ſentiment di-» gne d'Ajax. Il ne demande pas de vivre, c'eût » été une demande trop baſſe pour un Héros ; » mais voyant qu'au milieu de ces épaiſſes téne-» bres, il ne peut faire aucun uſage de ſa valeur, » il s'indigne de ne pas combattre ; il demande » que la lumiere lui ſoit *promptement* rendue, » afin de mourir d'une maniere digne de ſon grand » cœur ; quand même Jupiter lui ſeroit oppoſé de » front.

Telle eſt la traduction littérale de cet endroit. On n'y voit point que Longin mette aucun défi dans la penſée ni dans les vers d'Homere. Ces mots, quand même Jupiter lui ſeroit oppoſé de front, *ſe lient à ce qui eſt dans le même Livre de* l'Iliade, *lorſque le Poëte peint Jupiter armé de ſon égide, dardant ſes éclairs, ébranlant le mont Ida, & épouvantant les Grecs. Dans ces funeſtes circonſtances, Ajax croit que le pere des Dieux dirige lui-même les traits des Troyens ; & l'on conçoit que ce Héros, au milieu des ténebres, peut bien demander, non d'entrer en lice avec le Dieu ; mais de voir la lumiere du jour, pour faire une fin digne de ſon grand cœur, quand même il devroit être en butte aux traits de Jupiter*, quand même Jupiter lui ſeroit oppoſé de front. *Ces idées ne ſe croiſent point. Un brave comme Ajax pouvoit eſpérer qu'il ſe trouveroit quelque belle action à faire, un moment avant que de périr ſous les coups de Jupiter irrité, & déterminé à perdre les Grecs.*

4°. *Boileau prend dans un ſens trop étendu le*

texte de ſon Auteur, lorſqu'il dit: quand il devroit avoir à combattre Jupiter. *Voilà ce qui préſente un air de défi, dont Longin ne donne point d'exemple. Mais ce trop d'étendue ne paroît pas ſi marqué dans la traduction du demi-vers d'Homere. Cet hémiſtiche*, & combats contre nous, *ne préſente pas un défi dans les formes, quoiqu'il eût été mieux d'exprimer cette penſée*: & perds-nous, puiſque tu le veux. *Nous ne devons rien ajouter ſur le vers de la Motte, qui eſt peut-être encore moins bien que celui de Boileau.*

De tout ceci, il s'enſuit que ſi nos deux Poëtes François méritent en tout ou en partie la cenſure de notre Auteur, Longin du moins ne la mérite pas; & qu'il ſuffit pour s'en convaincre de lire ſon texte.

Voilà très-fidélement tout l'endroit du Journaliſte ſur Longin, ſans rien ôter à la force des raiſonnemens, ni à la maniere élégante & préciſe dont ils ſont expoſés.

Obſervations. Le Journaliſte abandonne la Motte & Boileau; il ne combat que pour Longin; & ce qu'il oppoſe en ſa faveur ſe réduit aux propoſitions ſuivantes.

1°. Longin parlant la même langue qu'Homere, & ayant lu toute ſa vie ce Poëte, il devoit l'entendre mieux que nous.

2°. Il y a dans la traduction de Boileau un air *de défi* dont Longin ne donne point d'exemple; & les expreſſions, *quand Jupiter même lui ſeroit oppoſé de front; & quand il devroit avoir à combattre Jupiter même*, ne ſont point ſynonymes.

3°. La premiere de ces expreſſions, *quand Jupiter même lui ſeroit oppoſé de front*, eſt relative aux circonſtances dans leſquelles Homere a placé ſon Héros.

Je réponds à la ſeconde objection, que l'expreſſion, *quand même il devroit avoir à combattre Jupiter*, & celle que le Journaliſte lui ſubſtitue, pour rendre la traduction plus exacte & plus littérale, *quand même Jupirer lui ſeroit oppoſé de front*, me paroîtront ſynonymes, à moi, & je crois à bien d'autres, juſqu'à ce qu'on nous ait montré qu'elles ne le ſont pas. Nous continuerons de croire qu'*il m'étoit oppoſé de front dans cette action*, ou ne ſignifie rien, ou ſignifie, *je devrois avoir à le combattre*. Le dernier ſemble même moins fort que l'autre. Il ne préſente qu'un *peut-être*, & l'autre annonce un *fait*. Pour avoir deux ſynonymes, il faudroit retrancher *devroit* de la phraſe de Boileau : on auroit alors, *quand même il auroit à combattre Jupiter*, qui rendroit avec la derniere préciſion, *quand même Jupiter lui ſeroit oppoſé de front*. Mais on auroit exclus avec le verbe *devroit*, l'idée d'une néceſſité fatale qui rend à plaindre le Héros, & qui tempere ſon diſcours.

Mais Dieu n'eſt pour un ſoldat chrétien, que ce que Jupiter étoit pour Ajax. S'il arrivoit donc à un de nos Poëtes de placer un ſoldat dans les mêmes circonſtances qu'Ajax, & de lui faire dire à Dieu : » Rends-moi donc promprement le jour, » & que je cherche une fin digne de moi, quand » même tu me ſerois oppoſé de front." Que le Journaliſte me diſe s'il ne ſe trouveroit dans cette apoſtrophe ni impiété, ni défi.

Ou plutôt, je lui demande en grace de négliger tout ce qui précede, & de ne s'attacher qu'à ce qui ſuit.

Je vais paſſer à la troiſieme objection, & lui démontrer que dans tout le diſcours de Longin, il n'y a pas un mot qui convienne aux circonſtances dans leſquelles Homere a placé ſon

Héros ; & que la paraphraſe entiere du Rhéteur eſt à contreſens.

J'ai tant de confiance dans mes raiſons, que j'abandonne au Journaliſte même la déciſion de ce procès littéraire ; mais qu'il décide ; qu'il me diſe que j'ai tort, c'eſt tout ce que je lui demande.

Je commence par admettre ſa traduction. Je dis enſuite, ſi les ſentimens de l'Ajax de Longin ſont les ſentimens de l'Ajax d'Homere, on peut mettre le diſcours de l'Ajax de Longin dans la bouche de l'Ajax d'Homere. Car ſi la paraphraſe du Rhéteur eſt juſte, elle ne ſera qu'un plus grand développement de l'ame du Héros du Poëte. Voici donc, en ſuivant la traduction du Journaliſte, ce qu'Ajax eût dit à Jupiter par la bouche de Longin : » *Grand Dieu, je ne te de-* » *mande pas la vie ; cette priere eſt au deſſous d'Ajax.* » *Mais comment ſe défendre ? Quel uſage faire de ſa* » *valeur dans les ténebres dont tu nous environnes ?* » *Rends-nous donc promptement le jour ; & que je* » *cherche une fin digne de moi, quand même tu me* » *ſerois oppoſé de front.*"

1°. Quels ſont les ſentimens qui forment le caractere de ce diſcours ? L'indignation, la fierté, la valeur, la ſoif des combats, la crainte d'un trépas obſcur, & le mépris de la vie. Quel ſeroit le ton de celui qui le déclameroit ? Ferme & véhément. L'attitude du corps ? Noble & altiere. L'air du viſage ? Indigné. Le port de la tête ? Relevé. L'œil ? Sec. Le regard ? Aſſuré. J'en appelle aux premiers Acteurs de la ſcene françoiſe. Celui d'entr'eux qui s'aviſeroit d'accompagner ou de terminer ce diſcours par des larmes, feroit éclater de rire, & le Parterre, & l'Amphitéatre, & les Loges.

2°. Quel mouvement ce diſcours doit-il exci-

ter? Eſt-ce bien celui de la pitié? Et fléchira-t-on le Dieu, en lui criant d'une voix ferme, à la ſuite de pluſieurs propos voiſins de la bravade: » Rends-» moi donc *promptement* le jour, & que je cher-» che une fin digne de moi, quand même tu me » ſerois oppoſé de front? « Ce *promptement*, ſur-tout, ſeroit bien placé.

Le diſcours de Longin, mis dans la bouche d'Ajax, ne permet donc, ni au Héros de répandre des larmes, ni au Dieu d'en avoir pitié; ce n'eſt donc qu'une amplification gauche des trois vers pathétiques d'Homere. En voici la preuve dans le quatrieme.

ὡς φάτο; τὸν δὲ πατὴρ ὀλοφύρατο δακρυ χεοντα.

Il dit, & le Pere des Dieux & des Hommes eut pitié du Héros qui répandoit des larmes.

Voilà donc un Héros en larmes, & un Dieu fléchi; deux circonſtances que le diſcours de Longin excluoit du tableau. Et qu'on ne croie pas que ces pleurs ſont de rage: des pleurs de rage ne conviennent pas même à l'Ajax de Longin; car il eſt indigné, mais non furieux; & elles quadrent bien moins encore avec la pitié de Jupiter.

Remarquez, 1°. qu'il a fallu affoiblir le récit de Longin, pour le mettre, avec quelque vraiſemblance, dans la bouche d'Ajax; 2°. que la rapidité de ὡς φάτο; τὸν δὲ παλιν ολοφυρατο, &c. ne laiſſe aucun intervalle entre le diſcours d'Ajax, & la pitié de Jupiter.

Mais, après avoir peint Ajax d'après la paraphraſe de Longin, je vais l'eſquiſſer d'après les trois vers d'Homere.

L'Ajax d'Homere a le regard tourné vers le Ciel, des larmes tombent de ſes yeux; ſes bras ſont ſupplians, ſon ton eſt pathétique & touchant;

il dit: » Pere des Dieux & des Hommes, Ζεῦ πατὴρ, » chaſſe la nuit qui nous environne, δὸς ἰδεσθαι, & » perds-nous du moins à la lumiere, ſi c'eſt ta » volonté de nous perdre, ἐπεὶ νύ τοι εὖαδεν οὕτως.

Ajax s'adreſſe à Jupiter, comme nous nous adreſſons à Dieu dans la plus ſimple & la plus ſublime de toutes les prieres. Auſſi le Pere des Dieux & des Hommes, ajoute Homere, eut pitié des larmes que répandoit le Héros. Toutes ces images ſe tiennent: il n'y a plus de contradiction entre les parties du tableau: l'attitude, l'intonation, le geſte, le diſcours, ſon effet, tout eſt enſemble.

Mais, dira-ton, y a-t-il un moment où il ſoit dans le caractere d'un Héros farouche, tel qu'Ajax, de s'attendrir? Sans doute, il y en a un. Heureux le Poëte doué du génie divin qui le lui ſuggérera. La douleur d'un homme touche plus que celle d'une femme; & la douleur d'un Héros eſt bien d'un autre pathétique que celle d'un homme ordinaire. Le Taſſe n'a pas ignoré cette ſource du ſublime; & voici un endroit de ſa *Jéruſalem*, qui ne le cede en rien à celui du dix-ſeptieme Livre d'Homere.

Tout le monde connoît Argant. On n'ignore pas que ce Héros du Taſſe eſt modélé ſur l'Ajax d'Homere. Jéruſalem eſt priſe. Au milieu du ſac de cette ville, Tancrede apperçoit Argant, environné d'une foule d'ennemis, & prêt à périr par des mains obſcures. Il vole à ſon ſecours; il le couvre de ſon bouclier, & le conduit ſous les murs de la ville, comme ſi cette grande victime lui étoit réſervée. Ils marchent; ils arrivent. Tancrede ſe met ſous les armes. Argant, le terrible Argant, oubliant le péril & ſa vie, laiſſe tomber les ſiennes, & tourne ſes regards, pleins de douleur,

ſur

ſur les murs de Jéruſalem, que la flamme parcourt : » *A quoi penſes-tu*, lui crie Tancrede ? *Seroit-ce* » *que l'inſtant de ta mort eſt venu ? C'eſt trop tard. Je* » *penſe*, *lui répond Argant*, *que c'en eſt fait de cette* » *capitale ancienne des villes de Judée ; que c'eſt en* » *vain que je l'ai défendue*, *& que ta tête*, *que le* » *Ciel me deſtine*, *ſans doute*, *eſt une trop petite ven-* » *geance pour tout le ſang qu'on y verſe* «.

Or qual penſier t'hà preſo ?
Penſi ch'è giunta l'ora a te preſcritta?
S'antivedendo ciò timido ſtai,
È il tuo timore intempeſtivo omai.
Penſo, riſponde, alla città, del regno
Di giudea antichiſſima regina,
Che vinto or cade ; e indarno eſſer ſoſtegno
Io procurai della fatal ruina ;
E ch'è poca vendetta al mio diſdegno,
Il capo tuo, ch'il cielo or mi deſtina.
Tacque. *Jéruſal. déliv.* Chant. 19.

Mais revenons à Longin & au Journaliſte de Trévoux. On vient de voir que la paraphraſe de Longin ne s'accorde point avec ce qui ſuit le diſcours d'Ajax dans Homere. Je vais montrer qu'elle s'accorde encore moins avec ce qui le précede.

Patrocle eſt tué. On combat pour ſon corps. Minerve, deſcendue des Cieux, anime les Grecs. » Quoi ! dit-elle à Ménélas, le corps de l'ami » d'Achille ſera dévoré des chiens ſous les murs » de Troye ! « Ménélas ſe ſent un courage nouveau & des forces nouvelles. Il s'élance ſur les Troyens ; il perce Podès d'un coup de dard, & ſe ſaiſit du corps de Patrocle. Il l'enlevoit ; mais Apollon, ſous la reſſemblance de Phénope, crie à Hector : » Hector, ton ami Podès eſt ſans vie ;

» Ménélas emporte le corps de Patrocle, & tu » fuis « ! Hector, pénétré de douleur & de honte, revient ſur ſes pas; mais à l'inſtant Jupiter, *armé de ſon égide, dardant ſes éclairs, ébranlant de ſon tonnere le mont Ida, épouvante les Grecs, & les couvre de ténebres.*

Cependant l'action continue : une foule de Grecs ſont étendus ſur la pouſſiere. Ajax ne s'appercevant que trop que le ſort des armes a changé, s'écrie à ceux qui l'environnent, ω ποποι : » Hélas ! Jupiter eſt pour les Troyens. Il dirige » leurs coups. Tous leurs traits portent, même » ceux des plus lâches. Les nôtres tombent à » terre, & reſtent ſans effet. Nos amis conſter- » nés, nous regardent comme des hommes per- » dus. Mais allons; conſultons, entre nous, ſur » les moyens de finir leurs allarmes, & de ſau- » ver le corps de Patrocle. Ah ! qu'Achille n'eſt- » il inſtruit du ſort de ſon ami ! Mais je ne vois » perſonne à lui dépêcher. Les ténebres nous en- » vironnent de toutes parts. Pere des Dieux & » des Hommes, Ζευ πατηρ, chaſſe la nuit qui » nous couvre les yeux, & perds-nous du moins » à la lumiere, ſi c'eſt ta volonté de nous per- » dre « ! Il dit, le Pere des Dieux & des Hommes fut touché des larmes qui couloient de ſes yeux, & le jour ſe fit.

Je demande maintenant, s'il y a un ſeul mot du diſcours de l'Ajax de Longin qui convienne en pareil cas : s'il y a là une ſeule circonſtance dont le Journaliſte puiſſe tirer parti en faveur du Rhéteur ; & s'il n'eſt pas évident que Longin, Deſpréaux & la Motte, uniquement occupés du caractere général d'Ajax, n'ont fait aucune attention aux conjonctures qui le modifioient ?

Quand un ſentiment eſt vrai, plus on le médite,

plus il ſe fortifie. Qu'on ſe rappelle le diſcours de Longin » : Grand Dieu, je ne te demande pas la vie ; » cette priere eſt au deſſous d'Ajax, &c. « Et qu'on me diſe ce qu'il doit faire auſſi-tôt que la lumiere lui eſt rendue ; cette lumiere qu'il ne deſiroit, ſi l'on en croit le Journaliſte, *que dans l'eſpoir qu'il ſe couvriroit de l'éclat de quelque belle action, un moment avant que de périr ſous les coups de Jupiter irrité, & déterminé à perdre les Grecs.* Il ſe bat apparemment ; il eſt ſans doute aux priſes avec Hector ; il venge, à la clarté des Cieux, tant de ſang Grec verſé dans les ténebres ; car peut-on attendre autre choſe des ſentimens que lui prête Longin, & d'après lui, le Journaliſte ?

Cependant l'Ajax d'Homere ne fait rien de pareil. Il tourne les yeux autour de lui ; il apperçoit Ménélas : » Fils de Jupiter, lui dit-il, cherchez » promptement Antiloque, & qu'il porte à Achille » la fatale nouvelle «.

Ménélas obéit à regret ; il crie, en s'éloignant, aux Ajax & à Mérion : » N'oubliez pas que Patrocle » étoit votre ami «. Il parcourt l'armée ; il apperçoit Antiloque, & s'acquitte de ſa commiſſion. Antiloque part : Ménélas donne un Chef à la troupe d'Antiloque, revient, & rend compte aux Ajax. » Cela ſuffit, lui répond le fils de Télamon. » Allons, Mérion ; & vous, Ménélas, ſaiſiſſez le » corps de Patrocle ; & tandis que vous l'emporterez, nous aſſurerons votre retraite, en faiſant » face à l'ennemi.

Qui ne reconnoît, à cette analyſe, un héros bien plus occupé du corps de Patrocle que de tout autre objet ? Qui ne voit que le déshonneur dont l'ami d'Achille étoit menacé, & qui pouvoit rejaillir ſur lui-même, eſt preſque l'unique raiſon de ſes larmes ? Qui ne voit à préſent, qu'il n'y a nul rap-

port entre l'Ajax de Longin & celui d'Homere; entre les vers du Poëte & la phraſe du Rhéteur; entre les ſentimens du Héros de l'un, & la conduite du Héros de l'autre; entre les exclamations douloureuſes ω ποποι, le ton de priere & d'invocation, Ζευ πατὴρ, & cette fierté voiſine de l'arrogance & de l'impiété que Longin donne à ſon Ajax, ſi clairement que Boileau même s'y eſt trompé, & après lui M. de la Motte ?

Je le répete, la mépriſe de Longin eſt pour moi d'une telle évidence, & j'eſpere qu'elle en aura tant pour ceux qui liſent les Anciens ſans partialité, que j'abandonne au Journaliſte la déciſion de notre différend ; mais qu'il décide. Encore une fois, je ne demande pas qu'il me démontre que je me ſuis trompé ; je demande ſeulement qu'il me le diſe.

Je me ſuis étendu ſur cet endroit, parce que le Journaliſte, en m'avertiſſant qu'il l'avoit examiné avec *une attention particuliere*, m'a fait penſer qu'il en valoit la peine. D'ailleurs, le bon goût n'avoit pas moins de part que la critique dans cette diſcuſſion ; & c'étoit une occaſion de montrer combien, dans un petit nombre de vers, Homere a renfermé de traits ſublimes, & de préſenter au public quelques lignes d'un *eſſai* ſur la maniere de compoſer des Anciens, & de lire leurs ouvrages.

On lit, page 860 de ſon Journal : *Nous ne pouvons pas nous inſtruire également de la critique qu'on trouve ici ſur un diſcours lu par M. l'Abbé de Bernis à l'Académie Françoiſe.*

Obſervation. On peut voir à la fin de la Lettre même ſur les Sourds & Muets, le ſentiment de l'Auteur ſur cette critique prématurée. Tous ceux qui jugent des ouvrages d'autrui, ſont invités à le parcourir ; ils y trouveront le modele de la con-

duite qu'ils auront à tenir, lorſqu'ils ſe ſeront trompés.

Le Journaliſte ajoute *que la piece de M. l'Abbé de Bernis, qui fut extrêmement applaudie dans le moment de la lecture, n'a point encore été rendue publique, & que, de ſa part, ce ſeroit combattre, comme Ajax, dans les ténebres, que d'attaquer ou de défendre ſur un terrein dont il n'a pas aſſez de connoiſſance.*

Obſervation. Cela eſt très-ſage ; mais la comparaiſon n'eſt pas juſte. Il ne paroît pas dans Homere qu'Ajax ait combattu dans les ténebres ; mais tout au plus qu'il a demandé du jour pour combattre. Il ne falloit pas dire, *ce ſeroit combattre, comme Ajax, dans les ténebres*, &c. mais, *nous demanderons, comme Ajax, de la lumiere, ou pour défendre ou pour combattre.* Je releve ici une bagatelle ; le Journaliſte m'en a donné l'exemple.

On lit enfin, page 893. & derniere de cet Extrait : *Notre Auteur nous fait eſpérer que ſi nous ſavons nous ſervir de notre langue, nos ouvrages ſeront auſſi précieux pour la poſtérité que les ouvrages des Anciens le ſont pour nous. Ceci eſt une bonne nouvelle ; mais nous craignons qu'elle ne nous promette trop, &c. Aurons-nous des Orateurs tels que Cicéron, des Poëtes tels que Virgile & Horace, &c ? . . & ſi nous mettions le pied dans la Grece, comment pourrions-nous n'être pas tentés de dire, malgré la défenſe d'Epictete : hélas! nous n'aurons jamais d'honneur ; nous ne ſerons jamais rien.*

Obſervation. Nous avons déja dans preſque tous les genres des ouvrages à comparer à ce qu'Athenes & Rome ont produit de plus beau. Euripide ne déſavoueroit pas les tragédies de Racine. Cinna, Pompée, les Horaces, &c. feroient honneur à Sophocle. La *Henriade* a des morceaux qu'*on peut oppoſer de front* à ce que l'*Iliade* & l'*E-*

néide ont de plus magnifique. Moliere réuniſſant les talens de Térence & de Plaute, a laiſſé bien loin derriere lui les Comiques de la Grece & de l'Italie. Quelle diſtance entre les Fabuliſtes Grecs & Latins, & le nôtre ! Bourdaloue & Boſſuet le diſputent à Démoſthene. Varron n'étoit pas plus ſavant que Hardouin, Kircher & Petau. Horace n'a pas mieux écrit de l'Art poétique que Deſpréaux. Théophraſte ne dépare pas la Bruyere. Il faudroit être bien prévenu pour ne pas ſe plaire autant à la lecture de l'*Eſprit des Loix* qu'à la lecture de la *République de Platon*. Il étoit donc aſſez inutile de mettre Epitecte à la torture pour en arracher une injure contre notre ſiecle & notre Nation.

Comme il eſt très-difficile de faire un bon ouvrage, & très-aiſé de le critiquer, parce que l'Auteur a eu tous les défilés à garder, & que le critique n'en a qu'un à forcer ; il ne faut point que celui-ci ait tort : & s'il arrivoit qu'il eût continuellement tort, il ſeroit inexcuſable. Déf. de l'*Eſprit des Loix*, page 177.

FIN.

PRINCIPES
DE
PHILOSOPHIE
MORALE.

Esto brevis, ut citò dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.
HOR. A. P. ℣. 335.

D

L A
danger
ſionne
Spino
tyran
Con
les id
négli
plus q
nous
ne qui
de la
éclair
l'Eſpr
Cha
partie
roit-el
la Mo
Etres
que ra
rappo
embra
les lie
néceſſa
Le
ſcience
fourni

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LA Métaphyſique *a des profondeurs qu'il eſt dangereux de vouloir ſonder. Les erreurs qu'elle occaſionne ſont rarement des erreurs médiocres : elle a égaré Spinoſa ; elle a aidé Hobbes à établir le ſyſtême de la tyrannie.*

Convenons cependant, que ſans l'art de généraliſer les idées, il n'eſt point de véritable ſcience : ſi nous négligeons celle des rapports, *nous n'appercevons plus que des individus iſolés. Le ſyſtême des* Etres *nous échappe ; leurs proportions diſparoiſſent ; la chaîne qui les lie devient inviſible. On a ſans doute abuſé de la* Métaphyſique *; mais n'eſt-ce pas elle qui a éclairé le ſage Locke ? & pour dire tout, en un mot,* l'Eſprit des Loix *n'eſt-il pas ſon ouvrage ?*

Chaque ſcience *a ſes principes, c'eſt-à-dire, ſa partie* Métaphyſique. *La* Morale, *en particulier, pourroit-elle ſe paſſer de l'art* d'abſtraire ? *Les* Loix *de la* Morale *réſultent des* rapports *qui ſont entre les* Etres *; tous les* Etres *que l'homme connoît ont quelque* rapport *avec lui ; l'homme doit connoître ces* rapports, *& y conformer ſes actions ; la* ſcience *qui embraſſe tous les* Etres, *qui a pour but de découvrir les liens qui les uniſſent à l'homme, eſt donc la baſe néceſſaire de la* Morale.

Le Philoſophe moraliſte *empruntera de toutes les ſciences les principes généraux qu'elles pourront lui fournir ſur la* Nature *& les* Loix *des* Etres. *Par leur*

ſecours, il étendra ſes préceptes à tous les cas; il les fondera ſur les regles générales *que la ſouveraine Sageſſe a ſuivies dans l'arrangement de cet Univers.*

Je ſerois ſuffiſamment juſtifié d'avoir employé le tour abſtrait qui regne dans cet Ouvrage, ſi j'avois bien mis en œuvre les Notions générales. *L'on me pardonneroit aiſément la ſéchereſſe qu'entraînent après elles l'exactitude & la préciſion, ſi j'avois ſu être exact & précis.*

J'aurois atteint mon but, ſi l'on trouvoit dans cet Eſſai *une ſuite ſyſtématique des* Principes moraux.

Je ſouhaiterois que ces Principes de Philoſophie morale *puſſent être pour ceux qui s'appliquent à cette étude, un* précis *de leurs lectures & de leurs réflexions ſur la* Morale. *Je deſirerois, ſur-tout, qu'ils puſſent conduire à des recherches plus approfondies.*

On ne trouvera point ici de détails : la nature de mon Ouvrage les excluoit. A cet égard je m'en ſuis rapporté au livre des Principes du Droit Naturel. *Cet Ouvrage eſt un excellent Traité de* Philoſophie pratique. *Son illuſtre Auteur a ſu parler au cœur, en même tems qu'il a éclairé l'eſprit. La mort a interrompu ſon travail : cette circonſtance doit augmenter nos regrets.*

Si la forme de mon Ouvrage étoit goûtée; ſi le Public *jugeoit que ce* tour ſyſtématique *pût être de quelque utilité, je ſerois peut-être enhardi à lui préſenter le développement des principes renfermés dans ces* Elémens. *J'ai voulu preſſentir ſon goût avant que de haſarder un Livre en forme.*

Je n'ai point parlé de la Révélation, *& je puis dire que mon ſilence m'a coûté. Quel que ſoit le rapport qu'il y ait entre la* Révélation *& le* Droit Naturel, *pour le principe & pour le but, ce ſont cependant deux ſciences très-diſtinctes. La* Révélation *eſt*

*fondée ſur l'*Autorité, *& la* Morale *eſt une chaîne de raiſonnemens. J'ai cru avantageux d'eſſayer juſqu'où pourroit me conduire la lumiere de la* Raiſon, *ſans le ſecours de l'*Autorité *: en un mot, je n'ai voulu donner que des Elémens de* Philoſophie morale. *Or, pour écrire avec ſuccès ſur la* Morale, *il faut la déduire des principes qui lui ſont* propres.

Geneve, le 25 Mars 1754.

PRINCIPES DE PHILOSOPHIE MORALE.

INTRODUCTION.

I.

LES *Loix* ſont les conſéquences des *rapports* qui ſont entre les *Etres*.

II.

Dire qu'un *Etre* a des *rapports* avec d'autres *Etres*, c'eſt dire que cet *Etre* eſt conduit par des *Loix*.

III.

Les *Loix* des *Etres* ſont fondées ſur leur *nature*, combinée avec la *nature* des *Etres* auxquels ils ont des *rapports*.

IV.

Entre les *Loix* des différens *Etres*, les plus in-

téreſſantes pour l'homme ſont les *Loix* de l'homme.

V.

L'homme tient à tous les *Etres* que nous connoiſſons ; ſes *Loix* ſeront donc très-générales, très-nombreuſes, très-importantes. Mais ces *Loix*, il ne les découvre qu'en étudiant ſa *nature*, & en réfléchiſſant ſur ſa *fin*.

VI.

Les *Etres matériels*, *organiſés*, *ſentans*, ſont conduits par des *Loix* qu'ils ignorent toujours, & qu'ils ne violent jamais. Mais les *Agens moraux* étant, pour ainſi dire, leurs *Légiſlateurs* à eux-mêmes, doivent chercher le *moyen* qui peut les conduire à leur véritable *fin*.

VII.

Ma route eſt tracée. Je dois chercher dans la *nature de l'homme*, & dans ſes *rapports* avec les autres *Etres*, les *regles* qu'il doit ſuivre pour remplir ſa *deſtination*.

VIII.

Je dois écarter (même en les admirant) les *Loix Poſitives*, *Divines*, *ou Humaines*. Il faut ſurtout que j'oublie les *préjugés* auxquels elles ont pu donner naiſſance. Je remonterai à la ſource de toute *Loi*, la *Raiſon*.

IX.

J'enviſagerai l'homme dans ſa conſtitution primitive, tel qu'il ſort des mains de la *Nature* : j'examinerai ſes différentes facultés, leur nature, & leur fin.

X.

La *nature* de l'homme, & ſes *rapports primitifs*;

voilà la *regle immuable* de l'homme. Tout principe eſt faux qui choque ces deux grands principes, & ſuſpect à proportion de ce qu'il s'en écarte. Il n'y a point d'*état* de l'homme, point de *Loi* faite pour l'homme, qui ne dérive de cette ſource.

XI.

Les *Légiſlateurs* veulent-ils rendre les *Peuples* dociles à leurs *Loix* ? Qu'ils les fondent ſur la *nature* & les *rapports primitifs* de l'homme : qu'ils en écartent l'arbitraire : qu'elles ne ſoient que l'expreſſion de celles que chaque homme trouve en lui-même.

XII.

Les *Magiſtrats*, Juges & Pacificateurs, par état, des différends qui s'élevent entre les hommes, ne trouveront que dans l'étude des *Loix* de la *Nature* la juſte application des *Loix* dont l'exécution leur eſt confiée.

XIII.

Que ceux-là, ſur-tout, étudient avec ſoin la *nature* de l'homme & ſes *états divers*, qui interprétent aux hommes la *Loi révélée*. Donnée aux mêmes *Sujets* par le même *Légiſlateur*, elle n'eſt, & ne peut être que le *commentaire authentique* de la *Loi* de la *Nature*. C'eſt dans cette étude, plus utile que toute autre étude, qu'ils trouveront la *pierre de touche* qui diſtingue de l'or pur qui nous étoit deſtiné, l'*alliage* qu'oſerent y joindre des mains ignorantes & ambitieuſes. Ici je détourne les yeux des plaies qu'a faites au genre-humain la violation de cette *regle*.

CHAPITRE I.

De la Nature de l'*Homme*. Premier fondement *de ſes* Loix.

XIV.

Les LOIX NATURELLES *de l'homme, ſont les conſéquences qui ſe déduiſent de ſa* NATURE, *&* *de ſes* RELATIONS PRIMITIVES.

XV.

L'homme eſt un ETRE RAISONNABLE ; *il découvre par lui-même ſes principes de direction, ſe détermine, & agit ſuivant les principes qu'il a préférés.*

XVI.

Pourvu de toutes les facultés néceſſaires pour appercevoir, comparer, juger, l'homme voit les rapports qui ſont entre les choſes, prévoit les ſuites de ſes actions, généraliſe ſes idées, peut enfin ſe former des principes de conduite invariables.

XVII.

L'activité de l'ame n'eſt pas bornée à augmenter ſes connoiſſances ; elle a pour but principal ſon *bonheur*. Tout chez l'homme ſe rapporte à cette fin déterminée. L'homme ne penſe, ne veut, n'agit que pour le *bonheur*.

XVIII.

La *volonté* eſt la *faculté* qui préſide à la recherche du *bonheur*. Elle choiſit entre les différens moyens de *bonheur*, ceux que l'*Entendement* juge

tendre

tendre le plus directement à ce but.

XIX.

Cette *faculté* eſt donc toujours invariablement déterminée vers le *bien*. Elle réconnoît pour *bien* tout ce qui peut contribuer à la conſervation, à la perfection, & au plaiſir de l'homme.

XX.

Si la *Volonté* eſt auſſi eſſentiellement deſtinée à choiſir le *bien*, que l'œil l'eſt à voir la lumiere, d'où viennent ſes mépriſes fréquentes ? Ce *ſens* précieux pourroit-il s'altérer au point de préſenter à l'homme le *mal* comme *bien* ?

XXI.

Je réponds que la *Volonté* n'agit que d'après les déciſions de *l'Entendement*. Les erreurs de *l'Entendement* devront donc en produire dans les déterminations de la *Volonté*. Si *l'Entendement* a jugé qu'une action peut contribuer au *bonheur*, la *Volonté* doit deſirer que cette action ait lieu.

XXII.

Il eſt contre notre *nature* de choiſir le *mal*, en tant que *mal*. La volonté peut bien ſe déterminer pour le *mal* ; mais alors le *mal* s'eſt offert comme *bien*.

XXIII.

Ceux-là même qui portent l'aveuglement ou la fureur juſqu'à ſe priver du plus grand des biens, (la Vie) ne le font que pour ſortir d'un état qu'ils enviſagent comme plus fâcheux que la mort.

XXIV.

Un *Etre* qui *compare*, *juge*, *choiſit*, doit être doué *de la force d'agir*.

XXV.

Tel eſt l'homme, en effet. Il éprouve à chaque inſtant qu'il jouit d'une *puiſſance active* qui lui eſt propre, que ſa *Volonté* ſeule détermine, dont l'objet eſt de pourſuivre & de ſaiſir le *bien*.

XXVI.

Cette *puiſſance* eſt la *Liberté*. Ce mot indique que cette *puiſſance* n'eſt point miſe en action par une contrainte extérieure; mais qu'elle a ſon principe dans *l'ame*; en un mot, qu'elle eſt la *puiſſance exécutrice* de la *Volonté*.

XXVII.

Dire que nous manquons de *Liberté*, c'eſt dire que nous manquons de force.

XXVIII.

Nier la *Liberté* telle que nous venons de la définir, c'eſt nier ſa propre exiſtence; je ne ſuis pas plus certain que je *ſens*, que je ſuis certain que c'eſt moi qui *agis*.

XXIX.

Enviſager la *Liberté* uniquement comme la faculté de ſuſpendre nos actions, c'eſt ne la conſidérer que ſous une de ſes faces.

XXX.

Faire agir la *Liberté* indépendamment de *l'entendement* & de la *Volonté*, c'eſt faire de l'homme un *Etre* contradictoire. Il jugeroit qu'une action lui convient, il la deſireroit en conſéquence; & cependant il agiroit d'une maniere oppoſée à ce jugement, à ce deſir.

XXXI.

La *Liberté* ne s'exercera jamais avec autant de

promptitude, que lorſque l'action paroîtra à l'*Agent* évidemment liée à ſon bonheur.

XXXII.

Ce petit nombre de traits peut ſuffire pour nous peindre l'homme relativement à notre but. Sa nature d'*Agent Moral* n'exige pas des recherches plus approfondies pour que nous puiſſions découvrir le *mobile* de toutes ſes actions.

XXXIII.

Fait pour le bonheur, toutes ſes *facultés* ſont aſſorties à cette *fin*. L'homme doué de la *raiſon*, eſt capable de donner à chaque choſe ſon véritable prix, & d'y proportionner ſes deſirs.

XXXIV.

Si emporté par les paſſions, ou trompé par les premieres apparences, des jugemens précipités lui préſentent le fantôme du *bonheur* pour le *bonheur* même ; inſtruit par ſes fautes, il pourra rechercher & découvrir la cauſe de ſon illuſion, éclairer ſa route, & ſe redreſſer par le principe même qui l'avoit égaré. Ce principe eſt le deſir toujours actif du *bonheur*.

XXXV.

Avouons-le cependant ; l'homme eſt moins fait pour être parfaitement heureux dans cette vie, que pour travailler à le devenir.

CHAPITRE II.

De la Nature de l'homme *modifiée par ſes* Rapports, ſecond fondement *de ſes* Loix.

XXXVI.

J'ai dit, §. 3. que les *Loix* des *Etres* ſont fondées ſur leur nature, combinée avec la nature des *Etres* auxquels ils ont des *rapports*.

XXXVII.

Après avoir établi que toutes les actions de l'homme ont pour premiere & derniere fin le *bonheur* de l'homme, il paroît d'abord difficile qu'il puiſſe vivre en *ſociété* avec des *Etres* déterminés par le même *reſſort*. Les *rapports* qu'ils auront entr'eux ne ſeront-ils pas des *rapports* de guerre & de deſtruction.

XXXVIII.

Rien n'eſt plus vrai cependant, que le *bonheur* de l'homme ne dépend pas moins de l'obſervation des *Loix* qui réſultent de ſes rapports avec les autres hommes, que de l'obſervation des *Loix* dont il eſt l'objet immédiat. Il y a un plaiſir délicieux attaché à l'exercice de la *bénéficence*. On trouve un charme ſecret dans la *commiſération*, ce ſentiment qu'on ne croiroit d'abord que pénible. Nous ne nous attendriſſons point ſans douceur ſur les malheurs de nos ſemblables. Concluons-en que les *rapports* de l'homme ſont ſa *nature* même *modifiée* par certaines circonſtances.

XXXIX.

En effet, dépouillez l'homme de la plupart de ſes *relations* ; vous en faites un autre *Etre* : vous rendez inutiles la plupart de ſes *facultés* : vous lui fermez une infinité de ſources de plaiſirs. Faites-en un *Etre* abſolument iſolé ; par cela même vous le livrez à la mélancolie, à la ſtupidité, à la miſere, à la mort.

XL.

La *nature* de l'homme *modifiée* par ſes *rapports originaires*, ſera donc le fondement de toutes les *Loix* de l'homme : c'eſt-à-dire, que ſa perfection & ſon bonheur dépendent de l'obſervation des *Loix* qui découlent de ce principe.

CHAPITRE III.

Continuation du même ſujet.

XLI.

L'homme a des rapports avec ſon *Créateur* ; il en a avec ſes *ſemblables* ; il en a avec les divers *Etres* répandus ſur notre globe.

XLII.

Ces rapports ſont de deux genres : *naturels*, ou *originaires* ; *d'inſtruction*, ou *adventifs*, comme s'expriment les Juriſconſultes.

XLIII.

La plus profonde vénération, une reconnoiſſance & une obéiſſance parfaites, ſont les conſéquences qui réſultent des rapports naturels que nous avons avec notre *Créateur*, notre *Bien-*

faiſeur, notre *Maître*, & l'*Etre parfait*.

XLIV.

Placés les uns près des autres, ayant les mêmes facultés, deſtinés à la même fin, deſirant la ſociété les uns des autres, invités par le plaiſir à la perpétuer; les hommes ſont viſiblement faits pour vivre dans un *Etat* de paix & de ſecours mutuels. Voilà les principaux *rapports originaires*.

XLV.

Le commerce des hommes entr'eux a fait naître de nouveaux beſoins, a développé des paſſions inconnues dans *l'Etat primitif* de l'homme. Il a fallu pourvoir aux uns, & réprimer les autres. De-là les *ſociétés civiles*, & les *Loix*, qui ramenent à l'intérêt général les intérêts particuliers.

XLVI.

L'Etat de *ſociété civile* donne naiſſance à une foule de nouveaux *rapports*, dont les *conſéquences* deviennent des *Loix*, preſque autant importantes, & tout autant obligatoires pour l'homme, que les *Loix* qui réſultent des *rapports originaires*.

CHAPITRE IV.

Que les principes de conduite qui découlent de la Nature, *& des* Rapports primitifs *de l'homme, ſont de véritables* Loix.

XLVII.

Ne conſidérons pas trop *métaphyſiquement* les principes de direction que nous trouvons dans l'homme; nous riſquerions de les énerver, &

d'en diminuer l'influence. Il eſt peu d'ames aſſez fortes, pour ſuivre conſtamment des *maximes* purement *philoſophiques*. La plupart des hommes ont beſoin que ces principes ſoient revêtus d'une autorité qui pourvoie à leur obſervation dans les circonſtances les plus critiques, au milieu des révoltes de la *paſſion*, comme dans le calme de la *Raiſon*.

XLVIII.

Donnons donc aux *Loix* de la *Nature* toute l'autorité qui peut leur convenir; montrons qu'elles ſont de véritables *Loix* émanées de *Dieu*.

XLIX.

S'il eſt abſurde que l'homme ſe ſoit fait lui-même; s'il eſt contradictoire de ſuppoſer une *ſuite infinie* compoſée d'*Etres finis*; ſi tout ce que nous voyons nous ramene à une *cauſe premiere*, il ſera vrai qu'il exiſte un *Etre éternel*, *cauſe efficace* de cet Univers.

L.

L'ordre eſt maintenu entre les *Etres* deſtitués de raiſon, par des *Loix phyſiques*, inconnues dans leur eſſence; mais admirables dans leur effet, & dans leur invariabilité.

LI.

Au moyen des *ſens* & de la *Raiſon*, les *Agens moraux* peuvent mettre aux choſes leur véritable prix, & lui proportionner leurs deſirs & leurs actions. Quoique la *Loi* qui les conduit paroiſſe différer de la *Loi* qui gouverne les *Agens phyſiques*, il eſt cependant vrai qu'elle eſt une ſuite de leur nature & de leur *Etat primitif*, & que Dieu eſt l'auteur de cette *nature*, & de cet *Etat*.

LII.

Les conſéquences qui découlent des *facultés* de

l'homme, & de ſes *rapports*, ſont donc *l'expreſſion* de la volonté de *Dieu* à l'égard de l'homme; ce ſont donc des *Loix*.

LIII.

Si, à l'exemple des grands Juriſconſultes, on vouloit appliquer aux *Loix Naturelles* les principes généraux de la *Légiſlation*, on verroit qu'ils y conviennent très-bien. 1°. En effet, le *droit de commander*, qui produit l'obligation de ſe ſoumettre à la *loi*, réſide éminemment en *Dieu*. Par la création, *Dieu* s'eſt acquis le *droit* de *commander* aux hommes. Si la comparaiſon étoit permiſe, je dirois que tel eſt le droit des *peres* ſur leurs *enfans*, acquis par la *génération*.

LIV.

Voilà le vrai fondement du *droit de commander*, réſultant néceſſairement de quelque *fait*.

LV.

2°. La *puiſſance*, la *ſageſſe*, la *bénéficence*, légitiment (ſi j'oſe le dire) le *droit* de *commander*, & diſtinguent l'autorité de la tyrannie. Ce ſont auſſi les *attributs* par leſquels le *Créateur* s'eſt le plus clairement manifeſté aux hommes.

LVI.

3°. Ces *loix* ſont ſuffiſamment connues des *ſujets* pour qui elles ſont faites. *Le ſens commun* ſuffit pour leur en faire connoître les *principes*, &, ſi vous en exceptez quelques cas rares, *l'application*.

LVII.

4°. Ces *loix* ne ſont pas ſans efficace, elles ſont munies de *ſanction*.

LVIII.

Diſons enfin, que telle eſt la nature de ces *loix*,

que leur *effet* ne dépend pas uniquement de l'autorité dont elles émanent. Leur *fin* étant le bonheur de l'homme, il ne ſauroit être indifférent de les violer, ou de les obſerver.

LIX.

L'*Athée* lui-même ne peut ſe ſouſtraire à leur empire, quoique ces *loix* perdent pour lui une partie de leur force.

CHAPITRE V.

*De l'*Obligation, *effet de la* Loi.

LX.

L'effet d'une *loi* dont on reconnoît l'utilité & l'autorité, c'eſt ce que les Juriſconſultes appellent *Obligation*; c'eſt-à-dire, *une néceſſité morale de faire, ou de ne pas faire une choſe, produite par la ſupériorité des raiſons, qui conſeillent, ou déconſeillent cette choſe.*

LXI.

Les Juriſconſultes diſtinguent l'*Obligation* en *interne* & *externe.*

LXII.

Ils diſent que l'*Obligation interne* eſt produite par la nature des choſes; l'*obligation* à conſerver ſa vie, par exemple. L'*obligation externe* a de plus la manifeſtation de la volonté d'un *Supérieur légitime*; elle ajoute un nouveau poids à l'*obligation interne.*

LXIII.

Toute *obligation* eſt fondée, en dernier reſſort,

ſur l'intérêt de l'*agent* qu'elle lie ; puiſque ſon intérêt eſt la raiſon ſupérieure.

LXIV.

Il y a des *obligations* plus fortes les unes que les autres, puiſqu'il y a des intérêts plus ou moins importans.

LXV.

Cette idée de l'*obligation* ne doit faire naître aucun ſcrupule ; elle eſt une ſuite de la nature de l'homme, telle que nous l'avons développée. §. 18-23.

LXVI.

L'homme n'eſt prenable que par le deſir du *bonheur* : comment ſe porteroit-il à faire une choſe oppoſée ou indifférente à ſa félicité ?

LXVII.

Le vrai moyen d'engager les hommes à l'obſervation des *loix* de leurs *relations*, conſiſtera donc à leur perſuader, que leur *bonheur* dépend de leur conduite avec les *Etres* auxquels ils ont des *rapports* ; qu'ils ont du bien, ou du mal à attendre, ſuivant qu'ils auront obſervé, ou violé, les *loix* de leurs *relations* ; dès-lors l'*amour-propre* éclairé ſe portera à l'accompliſſement de tous ſes devoirs, comme à un moyen de *bonheur*.

CHAPITRE VI.

Des fondemens *de la* Morale.

LXVIII.

La matiere de l'*obligation* a un rapport intime avec cette importante queſtion : *Quels ſont les fondemens de la Morale* ?

LXIX.

Quoique cette queſtion pût être décidée par les principes que j'ai poſés dans le chapitre précédent, le ſujet mérite cependant qu'on développe & qu'on étende ces idées primitives.

LXX.

D'ailleurs, la diſpute qui s'eſt renouvellée de nos jours ſur cette matiere, exige qu'on approfondiſſe un ſujet ſur lequel les Philoſophes ont été partagés de tout tems.

LXXI.

Cette queſtion : *Quels ſont les fondemens de la Morale*, peut être enviſagée ſous deux points de vue différens : ou l'on demande quelle eſt l'idée, quelle eſt la propoſition la plus générale de laquelle on puiſſe déduire toute la *Morale* comme de ſon principe ? Ou l'on veut dire, quel eſt le *reſſort ſecret*, quel eſt le *mobile* qui fait des hommes des *Etres moraux* ? Le premier ſens ne préſente qu'un point de méthode : le ſecond nous offre une queſtion qui, bien éclaircie, nous donneroit la *clef du cœur humain*, & par cela même, les moyens de le diriger.

LXXII.

Pour traiter ce ſujet avec ſuccès, il faut nous étudier nous-mêmes, nous obſerver attentivement, quand nous faiſons quelque *action morale*.

LXXIII.

Aidons-nous encore des principes que nous découvrons dans les actions des autres hommes; ſuivons, ſur-tout, les enfans dans leurs progrès en *Morale*. Moins habiles à diſſimuler, moins intéreſſés à feindre, ils nous laiſſeront voir leur cœur plus à découvert : en un mot, étudions l'homme comme on étudie la *Phyſique*.

LXXIV.

Les enfans viennent, plus ou moins tard, à éprouver les ſentimens de la *compaſſion*, de la *juſtice*, de la *bénéficence*, de la *pudeur*, &c. Il faut que l'inſtruction, que l'éducation aient précédé.

LXXV.

Tout *ſentiment moral* ſuppoſe un aſſez grand nombre d'idées aſſociées enſemble, dont l'impreſſion preſque *ſimultanée modifie* l'ame d'une maniere agréable, ou déſagréable.

LXXVI.

Cette *aſſociation* d'idées ſe fait dans plus ou moins de tems; l'enfant a déja pluſieurs idées, il commence à *juger*, à *raiſonner* même, avant que l'on découvre chez lui les *ſentimens* énoncés, §. 74.

LXXVII.

Ces *ſentimens* different donc de la *ſenſation* de la *faim*, de la *ſoif*. L'homme eſt une *intelligence*; il ne peut avoir des *ſentimens* que d'après des *idées* & des *jugemens*.

LXXVIII.

La marche uniforme de tous les hommes dans

des circonſtances ſemblables, eſt la marche de l'*humanité*. On découvrira plus ſûrement le vrai, en obſervant les hommes lorſqu'ils agiſſent, qu'en étudiant les écrits des *Philoſophes*. Voyons donc comment les *Parens* & les *Maîtres* s'y prennent pour rendre un *Enfant* un *Etre ſociable*.

LXXIX.

On ne tracera pas ici en détail les préceptes que donnent à leurs tendres éleves ceux qui ſont chargés du ſoin de leurs premieres années. Ils reviennent tous à leur faire comprendre que l'obſervation des petits devoirs qu'on leur impoſe, leur attirera les careſſes & les faveurs qu'ils deſirent. Ont-ils manqué à la *juſtice*, ou à quelque devoir de *ſociabilité*, on tâche de leur en faire honte, on leur demande s'ils voudroient qu'on en agît ainſi avec eux ? On emploie avec ſuccès la repréſaille dans le moment que la faute vient d'être commiſe.

LXXX.

Après que ces leçons ont été pluſieurs fois répétées, on voit l'enfant commencer à en faire uſage dans ſes jeux avec ſes camarades. Il vérifie tous les jours, que pour être *aimé*, il faut être *doux*, *juſte*, *bon*, &c. Ces idées ſe lient indiſſolublement enſemble.

LXXXI.

L'*expérience*, la *réflexion*, l'*exemple*, rendent ces notions plus *certaines* & plus *générales*. L'exercice à s'y conformer dans la pratique produit l'*habitude*; le jeune homme devient un *Etre ſociable*.

LXXXII.

Convaincu que ſon *bonheur* dépend de l'accompliſſement de ſes devoirs, l'occaſion de les remplir ſe préſentera au jeune homme comme un

moyen certain de *bonheur* : bientôt il n'a plus beſoin de la *réflexion.*

LXXXIII.

Un Muſicien conſommé ne penſe plus à la maniere dont il doit mouvoir ſes doigts ſur l'inſtrument ; il les meut, bien ſûr que l'harmonie en réſultera.

LXXXIV.

Qu'on me permette l'expreſſion : Nous devenons *machines morales*

LXXXV.

Comme la plupart des hommes s'arrêtent à la cauſe prochaine des choſes, ils ſe contentent de dire que nous avons un *penchant naturel* à pratiquer telle ou telle *vertu.* Ils ne réfléchiſſent pas qu'un *penchant* eſt un rameau de l'*amour-propre.*

LXXXVI.

L'*eſtime*, l'*affection* des autres, & les heureux effets qui en ſuivent ; l'*avantage* que trouve, ou qu'eſpere de trouver un Membre d'une *Société*, dans le bien qui arrive à cette *Société* ; l'*approbation* qu'on ſe donne à ſoi-même d'avoir fait ce qui étoit le mieux, ou, en d'autres termes, le *bonheur* attaché à la *perfection morale*, ſont donc, & doivent être, en effet, les *ſeules cauſes* des bonnes actions ; la crainte de manquer, ou de perdre ces biens eſt le *contre-poids* des penchans au vice.

LXXXVII.

Ces divers motifs concourent quelquefois enſemble ; quelquefois un ſeul détermine l'*ame.*

LXXXVIII.

Mais encore, dans ce dernier cas, la force du *principe déterminant* eſt augmentée par la liaiſon

naturelle qu'il a avec les *principes* qui pourroient produire cette action. Que de motifs, par exemple, pour obliger, ou ſecourir un ancien ami, aimable, fidele, vertueux, dont l'amitié nous honore!

LXXXIX.

Quoique nous n'ayons point tous ces *motifs* préſens à l'eſprit au moment de l'action, le *motif déterminant* n'eſt-il pas plus *énergique* par le *ſentiment confus* de tous ceux que nous ne faiſons qu'entrevoir?

XC.

Toutes les *actions morales* trouveront donc leur cauſe dans l'*amour-propre bien ou mal entendu*; ou, pour ôter toute équivoque, dans le *deſir de la félicité*.

XCI.

On accorderoit peut-être que la pratique des *vertus* a pour *cauſe générale* l'amour de ſoi-même pris dans toute ſon étendue. §. 86. Mais les ames ſenſibles & délicates ſe révoltent qu'on oſe attribuer à l'*amour-propre* ce que la *compaſſion*, la *généroſité*, les *différens genres d'affection*, produiſent de plus noble & de plus déſintéreſſé.

XCII.

Peut-être pourroit-on propoſer en ce genre des exemples difficiles à expliquer par le ſeul principe de l'*amour-propre*. La certitude du principe n'empêche pas toujours qu'il n'y ait de la difficulté à l'appliquer à l'action. Il n'eſt pas aiſé de développer les replis du *cœur humain*.

XCIII.

Dans la plupart des cas qu'on pourroit feindre, l'*ame* eſt comme ſuſpendue entre deux *paſſions* dif-

férentes ; le moindre poids peut rompre l'équilibre. Comment l'*ame* s'appercevra-t-elle alors du *principe déterminant* ? Agitée dans ces cas-là, & ordinairement avec violence, pourroit-elle s'occuper de la recherche d'une *Queſtion pſychologique* ?

XCIV.

Si l'acte de *bénéficence* qui ſe préſente, eſt dans le train ordinaire de la vie, la cauſe déterminante de l'action eſt plus difficile à démêler : nous ſommes dans le cas du Muſicien. §. 83.

XCV.

Mais nous la découvrirons plus aiſément dans les actions qui ſont hors de la *marche* ordinaire de la vie *humaine*, ou qui exigent, ou nous laiſſent du tems pour nous déterminer.

XCVI.

Nous ſommes faits de maniere que la vue, ou même le récit d'une *ſcene touchante* qui ne nous intéreſſe point directement, ne ſauroit nous laiſſer froids. Tout ce qui ſert chez nous à exciter des *idées* & des *ſentimens* triſtes, ſera ébranlé dans le rapport plus ou moins intime des circonſtances de cette *ſcene*, avec les *idées*, les *ſentimens* triſtes que nous avons éprouvés.

XCVII.

Cet *ébranlement*, cette *émotion*, que nous éprouvons dans ces occaſions, pourroit être appellé *la cauſe phyſique* de la *compaſſion*, &c. Nous tendons naturellement à faire ceſſer un état déſagréable.

XCVIII.

Cette *émotion* eſt une ſuite de notre *conſtitution* ; elle n'a rien de *raiſonné*, elle n'a rien de *moral* ; mais

mais elle donne priſe à la *raiſon*, elle aide la *vertu*; le mouvement eſt donné.

XCIX.

L'*éducation*, l'*exemple*, l'*expérience*, la *réflexion*, dirigent, déterminent ce reſſort.

C.

Ces divers *motifs* ſont ſi *conſonnans*, qu'ils viennent preſque à ſe confondre. Un *homme fait* ne peut les diſtinguer qu'au moyen de la plus forte attention.

CI.

Entre ces *motifs*, le plus fécond en actions généreuſes, eſt le *deſir*, ou *l'amour* de la *perfection morale*. Un homme qui en eſt fortement épris, reſpectera ſa propre préſence autant que celle d'une foule de *témoins*. Ce deſir peut s'emparer à tel point de toutes les *puiſſances* de l'*ame*, qu'on lui ſacrifie tous les avantages de la vie, & la vie même; il fait les *Héros* en tout genre.

CII.

L'*amour de ſoi-même*, ou l'*amour de ſa propre perfection*, ſont des expreſſions ſynonimes. Il n'y a aucun genre de *perfection* qui ne nous procure directement quelque avantage.

CIII.

La *ſanté*, la *force*, ſont la ſuite naturelle de la *perfection* du *corps*; elle rend notre perſonne agréable, &c.

CIV.

La *perfection* de l'*eſprit* nous obtient la conſidération, nous rend propres aux divers emplois de la vie civile, nous épargne des leçons & des corrections humiliantes, augmente & varie nos plaiſirs.

CV.

La *perfection morale*, qui, portée à ſon plus haut point, ſuppoſeroit toutes les autres, nous attache les autres hommes par mille liens, nous met à l'abri des maux que les paſſions injuſtes attirent aux hommes de la part de leurs ſemblables.

CVI.

La *perfection morale* eſt donc une ſource conſidérable de *bonheur*.

CVII.

Je remarque encore que les reſſorts de l'*amour de ſoi-même*, qui paroiſſent les plus *déliés*, ſont quelquefois les plus *efficaces*. Que n'ont point produit l'*enthouſiaſme religieux*, *patriotique*, le *point d'honneur* ? Dira-t-on encore que ce ſont là des *penchans naturels* ?

CVIII.

Qui ne voit, au contraire, que ces *ſentimens* doivent leur naiſſance à l'habileté des *fondateurs* des *ſectes*, & des *Etats*, qui ont ſu lier dans l'imagination des peuples la durée de la *ſecte*, ou de la *liberté* de la patrie, avec le *bonheur* de chacun des membres ?

CIX.

L'*imagination*, ce puiſſant reſſort, produit des effets auſſi conſidérables que difficiles à appercevoir. L'*amour* exceſſif de la *gloire*, notre *reſpect* pour nos ancêtres, notre *zele* pour notre poſtérité, ne ſont-ils pas dûs à ſes jeux ? Elle rapproche les objets les plus éloignés ; elle rend préſens ceux qui ſont abſens. L'ame émue par ces illuſions, éprouve des ſentimens de douleur, ou de joie, ſuivant les circonſtances, & agit en conſéquence, comme pour des objets réels & préſens.

CX.

Un ſeul *principe* donne donc le mouvement à tout le *ſyſtéme moral*, & ce *principe* eſt autant efficace, & autant univerſel qu'on puiſſe le deſirer.

CHAPITRE VII.

De la comparaiſon des Actions *avec la* Loi.

CXI.

Les actions ſuſceptibles d'être comparées avec la Loi, s'appellent *actions Morales.*

CXII.

Cette comparaiſon des actions avec la *loi*, ſe fait, ou par l'agent lui-même, & elle ſe nomme *conſcience.*

CXIII.

Ou par un autre que l'agent, & on la nomme *imputation.*

CXIV.

Je laiſſe aux Orateurs à parler de la *conſcience*, & je me borne à dire que nous ne ſaurions réfléchir trop ſouvent, & trop ſérieuſement ſur les *principes*, & ſur les *ſuites* de nos *actions.*

De l'Imputation.

CXV.

De la comparaiſon de l'*action* avec la *loi* réſulte la *valeur morale* de l'*action*; & la *valeur morale* de l'*Agent* dépend de la conformité, ou de l'oppoſition des *principes* de ſes *actions* avec la *loi*, qui en eſt la *regle.*

CXVI.

Si c'eſt le *Légiſlateur* qui compare ſes *loix* avec les actions des *ſujets*, pour juger de leur *valeur morale*, cet acte s'appelle *Imputation efficace*, parce qu'elle détermine le ſort des *ſujets*.

CXVII.

Si cet acte procede d'un *Etre* qui n'ait aucun droit ni pouvoir ſur l'*Agent*, on le nomme *Imputation ſimple*, parce qu'elle ſe termine à la *louange*, ou au *blâme*.

CHAPITRE VIII.

De la Sanction des Loix Naturelles.

CXVIII.

Le *Légiſlateur* manqueroit ſon but, ſi la *loi* qu'il donne ne renfermoit pas des motifs pour la faire obſerver, ſupérieurs aux raiſons qu'il pourroit y avoir de la violer.

CXIX.

Ce qui imprime donc à la *loi* le caractere de *loi*, & qui la diſtingue du ſimple *conſeil*, c'eſt la *ſanction*.

CXX.

On entend par la *ſanction*, le *mal* ou le *bien* que le *ſujet* craint, ou eſpere du violement ou de l'obſervation de la *loi*.

CXXI.

Les *regles* de conduite que la *raiſon* découvre à l'homme, ſont-elles appuyées de motifs ſuffiſans

pour les pratiquer, ſont-elles munies de *ſanction*?

CXXII.

L'expérience démontre qu'il y a une liaiſon étroite entre le *bonheur* de l'homme, & une *conduite* aſſortie à ſa nature & à ſa condition. Il eſt peu de nos devoirs dont le violement ne ſoit ſuivi de quelque *mal* moral, ou phyſique, & dont l'obſervation ne produiſe quelque avantage, ne fût-ce que le *ſentiment agréable* attaché à l'approbation de ſoi-même.

CXXIII.

Tous les autres biens de cette vie d'ailleurs égaux, nous ne concevons rien de plus deſirable que l'état du parfaitement honnête homme, rien de plus affreux que l'état du parfait ſcélérat. Le *bonheur* & le *malheur* décroiſſent en raiſon de l'éloignement de ces deux termes extrêmes.

CXXIV.

Nous ſommes donc en droit d'affirmer que les *Loix naturelles* ſont munies de *ſanction*, puiſqu'en général elles ſont appuyées ſur des motifs capables de les faire obſerver.

CXXV.

Quelque inconteſtable que ſoit cette *Theſe* priſe en général & abſtraitement, elle ſouffre cependant des exceptions dans le détail.

CXXVI.

En effet, à ne conſidérer que la ſcene bornée de ce monde, les ſuites du *vice* & de la *vertu* ne ſont pas aſſez *ſenſiblement* différentes, pour que la *plupart* des hommes ſoient *conſtamment* déterminés à préférer l'une à l'autre. Peut-être un grand nombre jugeroit-il que les richeſſes, ou tout autre

bien particulier, pourroient procurer preſque autant d'avantages que la rigide probité, & coûteroient beaucoup moins à acquérir & à conſerver; & de là que de maux pour la *ſociété humaine*!

CXXVII.

Cette réflexion reçoit un nouveau degré de force, quand on conſidere qu'on peut eſpérer d'échapper, & qu'on échappe ſouvent, en effet, aux ſuites fâcheuſes du *vice*, & que l'on manque ſouvent les avantages que produit naturellement la *vertu*.

CXXVIII.

Ajoutons enfin, que lorſqu'on borne le ſyſtême humain à la durée de cette vie, il eſt deſtitué de motifs ſuffiſans dans les cas, où pour remplir un devoir important, il faut ſe réſoudre aux plus grands ſacrifices; de la vie, par exemple. Tout eſt calcul en *Morale*; & toute action qui ne doit produire que du *mal* pour l'*Agent*, eſt une action moralement impoſſible pour un homme qui calcule bien.

CXXIX.

Ce que l'*Hiſtoire* nous rapporte des *Codrus*, des *Léonidas*, des *Décius*, ſont de beaux exemples, mais non pas des regles. Je remarquerai cependant, que ces grands hommes auroient peut-être héſité, s'ils n'euſſent été ſoutenus par les regards d'une Nation entiere, circonſtance qui ne ſe rencontre pas toujours. Peut-être ces généreux Citoyens eſpéroient-ils une place diſtinguée parmi les Héros dans leurs Champs Eliſées. Enfin, ſi ces deux circonſtances n'ont point aidé à les déterminer, je dirai alors que de ſi fortes ames ſont plus rares que les beſoins de la *Société humaine* ne le demandent.

CXXX.

Le *Syſtême humain* borné aux *biens*, & aux *maux* qui réſultent de la ſuite naturelle des *actions*, ſeroit donc défectueux. §. 125-129.

CXXXI.

Cette concluſion paroîtra dure à tout homme qui a réfléchi ſur l'ordre admirable, ſur les traits brillans de bonté & de ſageſſe répandus dans le ſyſtême de l'Univers. Tous les *Etres* que nous connoiſſons parviennent à leur *fin* par les meilleurs *moyens*. L'homme ſeul manqueroit-il de *moyens ſuffiſans* pour parvenir ſûrement à ſa *fin* ? La portion la plus précieuſe de ce ſyſtême ſeroit-elle ſeule dans le déſordre ?

CXXXII.

Nous ſommes donc acheminés à examiner cette propoſition : *Eſt-il vraiſemblable que la mort ne ſoit point le terme fatal de la durée de l'homme ? Peut-on croire raiſonnablement qu'il continuera à vivre avec un degré de bonheur proportionné à ſon attachement aux Loix de l'ordre* ?

CXXXIII.

Si cette propoſition eſt décidée affirmativement, l'ordre ſuccede à la confuſion : le devoir le plus pénible n'offre rien d'impoſſible à un homme qui pouſſe ſes eſpérances juſques dans l'*éternité*.

CXXXIV.

Je n'emploierai pas tous les argumens qui favoriſent cette opinion ; je me réduis à ceux que j'ai cru les plus probans, & qui embraſſent le moins de queſtions.

CXXXV.

L'homme préſente des *phénomenes* qui ne peuvent pas avoir le corps pour unique cauſe.

CXXXVI.

Ce principe d'*activité* que nous trouvons en nous-mêmes, paroît être en oppoſition avec cette indifférence au repos, ou au mouvement, qui eſt reconnue dans la *matiere*.

CXXXVII.

L'*unité* du ſentiment, la *ſimplicité* de ce qui conſtitue le *Moi*, ne ſauroient convenir à une *ſubſtance* que nous ne concevons que comme un *compoſé* de parties auſſi diſtinctes l'une de l'autre, qu'un *Etre* peut l'être d'un autre *Etre*.

CXXXVIII.

On n'oſeroit dire que c'eſt le corps de l'homme entier qui penſe : il faut donc ſe réduire à une de ſes parties pour en faire l'*organe* de la *penſée*.

CXXXIX.

Mais quelle que ſoit cette partie, quelque petiteſſe qu'on lui aſſigne, on ne pourra jamais rendre raiſon, par cette ſuppoſition, de l'*unité* du *Moi*. Cette *particule ſentante* aura toujours des parties intérieures & extérieures, ſupérieures & inférieures, &c. qui tout s devroient jouir du *ſentiment*, indépendamment de la partie voiſine.

CXL.

Cette *partie ſentante* ne ſeroit donc *une* qu'autant que nous la conſidérerions ſous une ſeule figure, ou ſous un ſeul nom : dans ce ſens le globe terreſtre ſeroit *un*.

CXLI.

Le *ſentiment* n'appartient pas à la *matiere* en gé-

néral : cela eſt évident. Il n'appartient pas non plus à aucune *partie aſſignable* ; puiſque le *ſentiment* ſeroit *multiple*, ce qui eſt faux.

CXLII.

La *ſubſtance ſentante* n'eſt donc pas *matérielle*.

CXLIII.

Le raiſonnement que nous venons de faire eſt fondé ſur ce que des *effets* différens doivent avoir des *cauſes différentes*.

CXLIV.

Quoique nous ne connoiſſions que les *eſſences nominales* des *ſubſtances*, nous ſommes en droit de conclure qu'elles ſont fondées ſur les *eſſences réelles* : ce qui fait que l'*or* eſt *or*, doit être différent de ce qui conſtitue l'eſſence du *fer* ; ou en d'autres termes : Je ſuis auſſi certain que *l'eſſence réelle* de l'*or* eſt différente de l'*eſſence réelle* du *fer*, que je ſuis certain que les qualités de ces *ſubſtances* ſont différentes.

CLXV.

Si la *ſubſtance ſentante* eſt *immatérielle*, les cauſes de la diſſolution du *corps* ne doivent pas la détruire. La nature des choſes permet donc d'admettre qu'il eſt poſſible que l'*ame* ſurvive à la diſſolution du *corps*.

CXLVI.

Il y a plus. L'exiſtence des *ames* eſt un fait : pour les détruire, il faudroit un acte du *Créateur* auſſi poſitif que l'acte qui les a fait exiſter. Or, nous ne voyons aucune raiſon de cet anéantiſſement ; la conſervation des *Ames* eſt donc non-ſeulement *poſſible*, mais encore *probable*.

CXLVII.

La ſurvivance des *Ames* au *corps*, une fois établie, l'*immortalité* s'en déduit naturellement. Si nous n'avons pu découvrir pour quelle cauſe le *Créateur* anéantiroit les *Ames* au tems de leur ſéparation du *corps*, à plus forte raiſon n'en ſaurions-nous découvrir aucune, pour les anéantir dans la ſuite.

CXLVIII.

Nous pouvons donc raiſonnablement eſpérer de vivre dans toute l'*Eternité*.

CXLIX.

Mais quelle ſera la maniere d'exiſter de ces *Ames* ſéparées du *corps*? L'exercice de nos *facultés* dépend de l'*organiſation* du cerveau; cette *organiſation* paroît détruite par la mort. Cette *objection* que l'*Athée* trouveroit peut-être auſſi forte qu'affligeante, n'effraie point le vrai *Théiſte*. Si l'*eſſence* de la *ſubſtance ſentante*, ſi les perfections de *Dieu* établiſſent ſuffiſamment l'*immortalité* de l'*Ame*, craindrons-nous que *Dieu* manque de moyens pour lui rendre l'uſage de ſes *facultés*? Conſtant à lui-même, ſi *Dieu* a créé nos *Ames* pour l'*Eternité*, s'il les a faites telles qu'elles doivent toujours être unies à un *Corps organiſé*, il leur en aura préparé un nouveau, aſſorti à l'*état* qui les attend après cette vie.

CL.

Sans doute que l'*évidence* ſeroit bien deſirable dans un ſujet auſſi important; mais notre condition ne porte pas de voir dans la *nature* des *Etres*, & d'en tirer des conſéquences néceſſaires.

CLI.

Toute la conduite de la vie humaine eſt fondée

ſur des principes plus ou moins *probables* ; il en eſt de même dans cette queſtion : nous ne ſommes pas conduits, il eſt vrai, par le flambeau de l'*évidence* ; mais du moins par une lumiere ſuffiſante pour faire marcher ſûrement.

CLII.

Quel ſera le ſort des hommes après cette vie ? Quelle deſtinée les attend ?

Æternitas ! O lubricum nimis aſpici, mixtumque dulci gaudium formidine.

CLIII.

Cherchons à établir ſur quels principes notre ſort doit être reglé. Et de crainte de nous égarer dans des conjectures, ne raiſonnons que d'après des *faits* prouvés.

CLIV.

Nous avons vu, §. 122, que la *vertu* eſt le chemin du *bonheur*, & le vice celui de la *miſere* ; que la valeur morale d'un *Etre intelligent* dépend de la conformité, ou de l'oppoſition des principes de ſes *actions* avec la *Loi* qui en eſt la regle, §. 115.

CLV.

Concluons de ce qui nous eſt connu, à ce qui nous eſt inconnu, & diſons que l'état des hommes dans la vie à venir ſera reglé ſur le degré de leur attachement aux *Loix* de l'*ordre* ; que *Titus* & *Néron* auront un ſort différent.

CLVI.

L'état de ceux qui auront violé les *Loix* de l'*ordre* ſera donc plus ou moins fâcheux ; le ſort de ceux qui les auront obſervées ſera plus ou moins heureux, à proportion de leurs progrès & de leur conſtance dans ces deux états.

CLVII.

En établiſſant cette regle nous ne ſuppoſons autre choſe, ſinon que ce qui *eſt*, continuera *d'être*; que *Dieu* eſt conſtant à lui-même.

CLVIII.

Cet état heureux ou malheureux, ſuivant que l'on aura obſervé, ou violé les *Loix* de la *Nature*, ſupplée parfaitement à ce qui manquoit à la *Sanction phyſique*, dont nous avons prouvé que les *Loix naturelles* étoient munies, §. 122-124.

CLIX.

Une action vertueuſe paroîtroit-elle pénible à un homme ſage qui en eſpere d'heureuſes ſuites pour toute l'*Eternité*? Le vice n'inſpirera-t-il pas plus d'éloignement, lorſqu'aux maux qu'il cauſe dans cette vie, on joindra ceux qui le ſuivent dans la vie à-venir.

CLX.

Si l'on nous demande quelle eſt l'utilité, quel eſt le but de cet état fâcheux, dans lequel nous ſuppoſons que ſe trouveront les vicieux dans la vie à-venir? Nous répondrons que c'eſt une ſuite de l'ordre établi que l'on ſoit heureux à proportion de ſon attachement aux *loix* de l'ordre; qu'il eſt eſſentiel à l'homme, & probablement à tout *Etre intelligent*, de n'être heureux qu'en ſuivant les *loix* de ſa *nature* & de ſon *état*.

CLXI.

Cet arrangement eſt admirable dans ſa *fin* & dans ſes *moyens*. Un ſeul reſſort (le *deſir* de la *félicité* dont chaque homme eſt animé) procure le bien de la *Société* & de ſes membres.

CLXII.

Mais ſi cet ordre établi, ſi cet arrangement ren-

fermoit un mal inſupportable & ſans fin pour les vicieux, (c'eſt-à-dire pour la plus grande partie des hommes) cette beauté ne ſeroit-elle point ternie ? nos idées ſur la bonté de *Dieu* ne ſeroient-elles point en oppoſition avec un pareil arrangement ?

CLXIII.

Nous n'avions qu'à développer le principe établi, §. 121-122, pour prouver que cette objection ne peut avoir lieu dans l'opinion que nous avons expoſée. Nous eſpérons, au contraire, d'établir que le *mal* devient ſource de *bien*.

CLXIV.

En effet, nous avons fait voir que la nature de l'*ame* eſt d'avoir le *bonheur* pour but de toutes ſes actions. L'*ame* ne peut donc être détournée de ce but que par ignorance ou par erreur. Le ſentiment l'inſtruit bien-tôt qu'elle eſt ſortie de la route du *bonheur*, & le deſir de la félicité la force d'y rentrer.

CLXV.

Nous ſuppoſons que l'eſſence de l'*ame* reſte la même dans l'autre vie ; nous ſuppoſons encore que dans cette vie la plupart des hommes n'ont pas pouſſé à ſa perfection la *ſcience* de diſcerner, d'une maniere ſûre & invariable, les biens d'avec les maux ; qu'il en eſt encore, qui comme des Pilotes peu expérimentés, ont de dangereux écueils à redouter. Si nos ſuppoſitions ſont admiſes, on doit admettre auſſi que cette *ſcience* du *bonheur* ſe perfectionnera dans l'autre vie, par les mêmes moyens auxquels elle a dû ſes commencemens dans celle-ci.

CLXVI.

Heureux ceux qui auront de bonne heure connu & ſuivi le chemin de la *félicité* !

CLXVII.

Heureux ceux encore qui l'auront connu & ſuivi, quoique plus tard !

CLXVIII.

Heureux une fois tous les hommes, quelque lents qu'ils aient été à le connoître & à le ſuivre ; puiſqu'ils ont des ſiecles pour y parvenir ; que leur *nature* les porte à y travailler ſans ceſſe, & qu'ils ont l'*Eternité* pour jouir de leurs ſuccès !

FIN.

CODE
DE
LA NATURE,
OU
LE VÉRITABLE
ESPRIT DE SES LOIX,

De tout tems négligé, ou méconnu.

Quæque diu latuêre, canam .... OVID.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

NON est mora longa . . . (1) *Qu'on lise ce Livre ou non, peu m'importe ; mais si on le lit, il faut achever avant toute contestation. Je ne veux point d'audience à demi, ni de Juge prévenu ; il faut, pour m'entendre, quitter ses plus chers préjugés : laissez un instant tomber ce voile ; vous appercevrez, avec horreur, la source & l'origine de tous maux, de tous crimes, là-même où vous prétendez puiser la sagesse. Vous verrez avec évidence les plus simples & les plus belles leçons de la Nature perpétuellement contredites par la Morale & la Politique vulgaire. Si, le cœur & l'esprit fascinés de leurs dogmes, vous ne voulez, ni ne pouvez en sentir les absurdités, je vous laisse au torrent de l'erreur* : Qui vult decipi, decipiatur.

(1) Horace.

CODE
DE
LA NATURE.

PREMIERE PARTIE.

Défauts des Principes généraux de la Politique & de la Morale.

Sujet de cette Dissertation.

JE développe analytiquement dans cette Dissertation des vérités qui, malgré leur simplicité & leur évidence, sont presque de tout tems demeurées dans l'oubli, ou environnées des ténebres des préjugés. Je tâche de rassembler ces vérités éparses çà & là dans les écrits de quelques-uns de nos Sages; mais confondues dans un si grand nombre de fausses opinions, ou si foiblement énoncées, qu'elles y sont à peine apperçues. Je les ai réunies pour

leur reſtituer toute leur force. Un Poëme auſſi nouveau par ſon ſujet que par ſa conſtruction, vient de revêtir ces vérités de toutes les graces de l'*Epopée*, pour les faire briller avec plus de charmes. Je ne leur laiſſe dans cette Diſſertation d'autres ornemens que leur propre évidence.

Tel eſt le déplorable état de la raiſon, qu'il faut faire mille efforts, uſer de mille ſtratagêmes pour déchirer le bandeau qui l'aveugle, & lui faire tourner les yeux vers les vrais intérêts de l'humanité : c'eſt le but de la *Baſiliade*. Après avoir dit un mot du ſujet & de la conduite de ce Poëme, j'expoſe ici tout nuement le ſyſtême de ſa Morale.

Réflexions générales ſur la conduite & le but de la Baſiliade.

Il ſemble que l'Auteur ait penſé que, ſans étudier la Poétique d'Ariſtote, ni ſes commentaires, on pouvoit, à l'aide d'une imagination vive, dirigée par le jugement, conſtruire un *Poëme épique* dans toutes les regles de l'art; ces regles ſont elles-mêmes fort poſtérieures à l'exercice du génie ſur des ſujets héroïques, & c'eſt des productions de ce *feu de l'ame* qu'elles ont emprunté leur autorité. En un mot, comme on a raiſonné, & raiſonné juſte, avant qu'il y eût une Logique artificielle, il y a eu de très-beaux Poëmes, avant qu'on s'aviſât d'obſerver comme ils étoient conſtruits.

Je crois, comme lui, qu'en rendant juſtice aux ingénieuſes rêveries des Anciens & des Modernes qui ſe ſont ſignalés, on pouvoit ouvrir une nouvelle carriere à l'Epopée, & bâtir ſur un plan dans lequel il n'entrât rien des actions fougueuſes, de ces événemens tragiques & ſanglans, ni

de ces aventures romaneſques, que les grands Poëtes ont eſtimé dignes de leurs chants.

Les fictions de ces hommes célebres tiennent toutes aux préjugés religieux, politiques & moraux des nations qu'ils ont voulu inſtruire ou flatter; ils reſpectoient eux-mêmes ces préjugés; & plus touchés du ſpécieux que du réel, ils ne cherchoient qu'à embellir ce qu'ils croyoient bon & louable.

En examinant ſérieuſement combien leur Morale eſt inférieure aux fables & aux allégories dont ils s'efforcent de l'orner, on ne peut s'empêcher de les comparer à des Artiſtes qui décoreroient d'une riche broderie une étoffe de vil prix. J'admire la beauté de l'ouvrage, & mépriſe la matiere. Ces heureux génies vouloient plaire, parce qu'ils eſpéroient inſtruire: leur intention fait leur éloge; mais dans le vrai, ils n'ont réuſſi qu'à demi, ils ont plu ſeulement.

Il paroît que l'Auteur ambitionne, comme eux, la gloire d'être utile au genre-humain, & qu'il fait des efforts pour les ſurpaſſer: pour parvenir à ce point, il a pris une route preſque toute nouvelle, & il lui a fallu de nouveaux moyens. Il n'avoit point de modele; où en prendre? Là-même où perſonne ne s'eſt aviſé d'en chercher.

Chaque Poëte s'eſt contenté de renfermer ſon ſujet dans les limites d'un trait d'hiſtoire ou de fable qui intereſſât les mœurs, la religion ou la gloire d'une Nation; Mr. M******* ne s'eſt preſcrit d'autres bornes que celles des vrais avantages de l'humanité entiere. Enfin, il lui falloit un héros qui, pour être capable de régir un peuple ſelon les loix paiſibles de la ſimple Nature, ne reſſemblât point à la plupart de ceux que l'erreur admire, & auxquels la flatterie prodigue les titres les plus faſtueux.

Il n'étoit pas moins néceſſaire que les machines de ce Poëme n'euſſent rien de ce que, de tout tems & preſque par-tout, la ſuperſtition a prêté de monſtrueux ou de ridicule aux objets de ſes frayeurs & de ſon culte fanatique. Il falloit que ces machines produiſiſſent, non le puérile merveilleux des preſtiges, mais la raviſſante organiſation de l'Univers. Les Puiſſances protectrices de ſon héros devoient être de magnifiques emblêmes des ſeuls vrais attributs de la Divinité, & non des fantômes bizarrement perſonnifiés, qui, dans nos Poëmes ordinaires, ſervent à mener au dénouement l'entrepriſe hardie de quelque forcené, ou à tirer d'embarras quelque malheureux.

Sans plus long parallele, on ſentira, à la lecture de ſon Ouvrage, toutes ces différences : on y remarquera auſſi, qu'à l'égard des tableaux & des deſcriptions, l'Auteur a tâché, comme nos Ecrivains célebres, d'imiter la belle Nature; & que s'il s'eſt quelquefois trouvé le Copiſte des mêmes objets, il a évité, autant qu'il eſt poſſible, de les prendre dans la même attitude, ou ſous le même point de vue. Je laiſſe le Lecteur juge de la nouveauté du ſpectacle, auſſi-bien que de la bonté du deſſein & de l'exécution. Paſſons des moyens au but principal.

Ce but eſt de faire voir que le véritable héros eſt l'homme même, formé par les leçons de la Nature, & de ſaper par les fondemens, tous les malheureux préjugés qui le rendent ſourd à la voix de cette aimable légiſlatrice. C'eſt de la dignité de ce ſujet que ſe tire le principal titre de ce Poëme (1); & ſous l'allégorie de *Naufrage*

(1) La *Baſiliade* ſignifie en Grec, les actions héroïques d'un homme vraiment digne de l'Empire du Monde.

des Iſles flottantes, on déſigne le ſort que l'on veut faire ſubir à la plupart des frivolités dont la raiſon eſt offuſquée.

Erreurs invétérées de la Morale vulgaire ; difficultés d'en percer les ténebres & la multitude.

Il eſt ſurprenant, pour ne pas dire prodigieux, de voir combien notre Morale, à peu près la même chez toutes les Nations, nous débite d'abſurdités ſous le nom de principes & de maximes inconteſtables. Cette ſcience, qui devroit être auſſi ſimple, auſſi évidente dans ſes premiers axiomes & leurs conſéquences, que les Mathématiques elles-mêmes, eſt défigurée par tant d'idées vagues & compliquées, par tant d'opinions qui ſuppoſent toujours le faux, qu'il ſemble preſqu'impoſſible à l'eſprit humain, de ſortir de ce chaos : il s'accoutume à ſe perſuader ce qu'il n'a pas la force d'examiner. En effet, il eſt des millions de propoſitions qui paſſent pour certaines, d'après leſquelles on argumente éternellement ; voilà les *préjugés*. Je les compare à ces diſſertations que font les Antiquaires ſur de fauſſes médailles. Si l'on eſt étonné que ces Savans s'en ſoient laiſſé impoſer par quelque fondeur, le Sage ne l'eſt pas moins de voir les hommes aſſujettis, depuis tant de ſiecles, à des erreurs qui ſans ceſſe troublent leur repos. La raiſon générale de cet aveuglement, de ſa durée, & de la difficulté d'en guérir, c'eſt que la vérité eſt une meſure ſi fine, ſi préciſe & ſi déliée, que de la moindre quantité qu'on la manque, cet écart infiniment petit à ſon origine, & preſque imperceptible, croît avec une rapidité & dans une progreſſion beaucoup plus énorme, qu'aucune erreur de calcul ; mais avec cette fâcheuſe diffé-

rence, que plus on ſe trompe, moins on croit ſe tromper : ſi l'on vient à le reconnoître, alors l'étendue de ce dédale, ſes énormes détours effraient, étourdiſſent ; on ne peut, ou on n'oſe en chercher les iſſues.

Dans les derniers tems, & même de nos jours, les Baçons, les Hobbes, les Lock, les Pope, les Monteſquieu, &c. ont tous apperçu que la partie la plus imparfaite de la Philoſophie, étoit la Morale, tant à cauſe de la complexité embarraſſante de ſes idées, que par l'inſtabilité de ſes principes, par l'irrégularité de ſa méthode, qui ne peut rien réduire en démonſtration, trouvant à chaque pas des propoſitions dont la négative peut également ſe défendre.

Ces difficultés ont rebuté partie de ces grands hommes, jetté l'autre dans un doute général ; quelques-uns ſeulement ont eſſayé de décompoſer ce Tout, d'en examiner ſéparément les pieces ; mais ſans oſer rien conclure, ſoit qu'ils n'aient pu découvrir le premier pli de ce nœud compliqué, ſoit qu'ils ſe ſoient contentés de le laiſſer deviner, après avoir mis ſur les voies.

Principes des erreurs des Moraliſtes anciens & modernes ; ce qu'ils auroient dû faire pour les reconnoître & les éviter.

J'ai tâché de découvrir ce premier chaînon de l'erreur, & de rendre ſenſible ce premier point *divergent* qui a toujours éloigné nos Moraliſtes & nos Légiſlateurs de la vérité. Ecoutez-les tous ; ils vous poſeront pour principe inconteſtable & pour baſe de tous leurs ſyſtêmes, cette importante propoſition : *L'homme naît vicieux & méchant.* Non, diſent quelques-uns, *mais la ſituation où il*

ſe trouve dans cette vie, la conſtitution même de ſon être, l'expoſent inévitablement à devenir pervers. (1)

Tous prenant ceci à la rigueur, aucun ne s'eſt imaginé qu'il en pouvoit être autrement; aucun, par conſéquent, ne s'eſt aviſé qu'on pouvoit propoſer & réſoudre cet excellent problême :

Trouver une ſituation dans laquelle il ſoit preſqu'impoſſible que l'homme ſoit dépravé, ou méchant, ou du moins, *minima de malis*.

Ce Problême & ſa ſolution manqués, nos Inſtituteurs anciens ont perdu de vue l'unique cauſe premiere de tous les maux, l'unique *medium* évident qui pouvoit leur faire reconnoître une erreur commencée. Nos Modernes, après eux, ſe ſont trouvés encore plus éloignés d'une premiere vérité qui leur auroit fait nettement reconnoître la véritable origine, la nature, l'enchaînement des vices, & l'inefficacité des remedes que la Morale vulgaire prétend y apporter. Ils auroient pu, dis-je, à l'aide de ces lumieres, facilement décompoſer cette Morale d'inſtitution, prouver le faux de ſes hypotheſes, l'impuiſſance de ſes préceptes, les contrariétés de ſes maximes, l'oppoſition de ſes moyens avec leur fin; en un mot, démontrer en détail les défauts de chaque partie de ce corps monſtrueux.

Cette Analyſe, comme celle des Equations mathématiques, écartant, & faiſant diſparoître le faux, le douteux, auroit enfin fait ſortir l'*inconnue*, je veux dire, la Morale véritablement ſuſceptible des démonſtrations les plus claires.

(1) Combien d'impertinences en proſe & en vers n'a-t-on pas dit ſur ce ſujet !

En ſuivant cette méthode, j'ai découvert que de tout tems nos Sages, pour chercher à guérir une dépravation qu'ils ont mal à propos cru un fatal appanage de la condition humaine, ont commencé par imaginer que la cauſe de cette caducité étoit où elle n'exiſta jamais, & ont été préciſément prendre ce poiſon pour le remede du mal dont ils le prétendoient cauſe.

Se répétant ſans ceſſe, aucun de ces prolixes diſcoureurs ne s'eſt aviſé de ſoupçonner que cette cauſe de la corruption des hommes fût préciſément une de leurs premieres leçons ; la matiere leur en paroiſſoit trop pure, trop auguſte ; leurs loix, leurs regles trop prudentes & trop reſpectables, pour qu'on oſât leur imputer cet énorme grief ; ils ont mieux aimé le rejetter ſur la nature : ainſi l'homme, au ſortir de ſes mains, quoiqu'également privé de toutes idées métaphyſiques ou morales, ſimplement muni des facultés propres à recevoir ces idées ; l'homme, dans les premiers inſtans de ſon exiſtence, plutôt abſolument indifférent à tout mouvement, que porté à aucune fougue impétueuſe, ſe trouve, par la plupart de nos Philoſophes, ſuffiſamment pourvu de quantité de vices, mêlés de quelques vertus, *innés*, auſſi-bien que d'idées de même nom. Avant même que de voir le jour, il porte dans ſon ſein les funeſtes ſemences de dépravation qui l'excitent à chercher ſon bien aux dépens de toute eſpece, & de l'Univers entier, s'il étoit poſſible.

Quand je paſſerois cette ſpécieuſe abſurdité, je ſerois toujours en droit de faire remarquer, que loin de chercher les moyens de déraciner, ou de réprimer ces mauvais penchans pour laiſſer fructifier quelques foibles vertus, dont, ſelon ces Docteurs, les racines ne ſont pas abſolument pour-

ries ; que loin, dis-je, de fomenter ces ſalutaires diſpoſitions, ils ont fait préciſément tout ce qu'il falloit pour jetter, & faire éclore dans le cœur de l'homme une ſemence de vice qui ne fut jamais, & pour étouffer le peu de vertus qu'ils imaginent y cultiver.

Cauſes de la corruption de l'amour-propre.

Voyons, par exemple, cet amour-propre dont vous faites une hydre à cent têtes, & qui l'eſt, en effet, devenu par vos propres préceptes. Qu'eſt-il cet amour de ſoi-même dans l'ordre de la Nature ? un deſir conſtant de conſerver ſon être par des moyens faciles & innocens que la Providence avoit mis à notre portée, & auxquels le ſentiment d'un très-petit nombre de beſoins nous avertiſſoit de recourir.

Mais dès que vos inſtitutions ont eu environné ces moyens d'une multitude de difficultés preſque inſurmontables, & même de périls effrayans : *Naturæ bellum indicant, confligat oportet* ; étoit-il étonnant de voir un paiſible penchant devenir furieux, & capable des plus horribles excès, vous obliger à travailler pendant des milliers de ſiecles, avec autant de peine que peu de ſuccès, à calmer ſes tranſports, ou réparer ſes dégâts ? Eſt-il étonnant que vous ayez vu cet amour de nous-mêmes, ou ſe transformer en tous les vices, contre leſquels vous déclamez vainement, ou bien prendre le maſque des vertus factices que vous prétendiez lui oppoſer ?

C'eſt donc préciſément de votre triſte Morale que l'éducation commune des hommes empruntant ſes lugubres couleurs, on a vu, & l'on voit ſes leçons porter dans leur cœur, dès ſa plus ten-

dre enfance, le funeſte levain que vous attribuez fauſſement à la Nature.

Donc le premier uſage que fit un pere de pareils préceptes pour inſtruire ſes enfans, fut l'époque fatale de l'eſprit d'indocilité, de révolte & de violence. Etoit-ce un vice de la Nature que cette réſiſtance ? Non, certainement ; elle étoit une défenſe bien légitime de ſes droits.

Si ce pere ſimple & ſauvage erroit dans les moyens de policer ſa famille, & d'y maintenir la paix; ſi l'ordre qu'il s'étoit aviſé d'y établir pour cette fin, étoit vicieux, les inconvéniens dans ces commencemens n'étoient pas conſidérables.

Vous, Réformateurs du genre-humain, qui deviez être avertis, par ces inconvéniens, des défauts de cette police, en ſentir la cauſe, en remarquer les effets, en prévoir les dangereuſes conſéquences, êtes-vous excuſables d'avoir adopté ces erreurs, d'en avoir favoriſé le progrès, de les avoir multipliées comme les Nations, au gouvernement deſquelles vous les avez fait ſervir de regles ?

Telles ſont, en général, les mépriſes invétérées que l'on attaque dans la *Baſiliade* ; & voici en peu de mots les vérités que je prétends établir dans cet Ouvrage.

Etat de l'Homme au ſortir des mains de la Nature, & ce qu'elle a fait pour le préparer à être ſociable.

L'homme n'a ni idées, ni penchans *innés*. Le premier inſtant de ſa vie le trouve enveloppé d'une *indifférence totale*, même pour ſa propre exiſtence. Un ſentiment aveugle, qui ne differe

point de celui des animaux, eſt le premier moteur qui fait ceſſer cette indifférence.

Sans entrer dans le détail des premiers objets qui font ſortir l'homme de cet engourdiſſement, ni de la maniere dont cela s'opere, je dis que ſes beſoins l'éveillent par degrés, le rendent attentif à ſa conſervation; & c'eſt des premiers objets de cette attention qu'il tire ſes premieres idées.

La Nature a ſagement proportionné nos beſoins aux accroiſſemens de nos forces; puis en fixant le nombre de ces beſoins pour le reſte de notre vie, elle a fait qu'ils excédaſſent toujours de quelque choſe les bornes de notre pouvoir. On va voir les raiſons de cette diſpoſition.

Si l'homme ne trouvoit aucun obſtacle à ſatisfaire ſes beſoins, chaque fois qu'il les auroit contentés; il retomberoit dans ſa premiere indifférence, il n'en reſſortiroit que lorſque le ſentiment de ces beſoins renaiſſans l'agiteroient; & la facilité d'y pourvoir n'auroit pas beſoin de lumieres ſupérieures à l'inſtinct de la brute; il n'auroit pas été plus ſociable qu'elle.

Ce n'étoit point là les intentions de la ſuprême Sageſſe; elle vouloit faire de l'eſpece humaine un Tout intelligent, qui s'arrangeât lui-même par un méchaniſme auſſi ſimple que merveilleux; ſes parties étoient préparées, &, pour ainſi dire, taillées pour former le plus bel aſſemblage; quelques légers obſtacles devoient moins s'oppoſer à leur tendance, que les exciter fortement à l'union: ſéparément foibles, délicates & ſenſibles; des deſirs, des inquiétudes cauſés par la diſtance momentanée d'un objet propre à les ſatisfaire, devoient augmenter cette eſpece d'*attraction morale*.

Que devoit-il réſulter de la *tenſion* de ces reſ-

ſorts ? Deux effets admirables ; ſavoir, 1°. une *affection bienfaiſante* pour tout ce qui ſoulage, ou ſecourt notre foibleſſe ; 2°. *le développement de la raiſon*, que la Nature a miſe à côté de cette foibleſſe pour la ſeconder.

De ces deux ſources fécondes devoient encore couler l'eſprit & les motifs de ſociabilité, une induſtrie, une prévoyance unanime ; enfin, toutes les idées, les connoiſſances directement relatives à ce bonheur commun. On peut donc dire avec Séneque : *Quidquid nos meliores beatoſque facturum eſt, Natura in aperto aut in proximo poſuit.*

C'eſt donc préciſément dans ces vues que la Nature a diſtribué les forces de l'humanité entiere, avec différentes proportions entre tous les individus de l'eſpece ; mais elle leur a indiviſiblement laiſſé la propriété du champ producteur de ſes dons, à tous & un chacun l'uſage de ſes libéralités. Le monde eſt une table ſuffiſamment garnie pour tous les convives, dont tous les mêts appartiennent, tantôt à tous, parce que tous ont faim, tantôt à quelques-uns ſeulement, parce que les autres ſont raſſaſiés ; ainſi perſonne n'en eſt abſolument le maître, ni n'a droit de prétendre l'être.

C'eſt ſur la ſtabilité de cette baſe que la Nature avoit appuyé ce qui devoit être changeant & mobile ? elle avoit pris ſoin d'en régler & combiner les mouvemens.

Expoſition détaillée des vrais fondemens de ſociabilité.

Je m'arrêterai encore à conſidérer les fondemens, l'ordre, & l'aſſortiment des principaux reſſorts de cette admirable machine.

1°. Unité indiviſible de fonds de patrimoine, & uſage commun de ſes productions.

2°. Abondance & variété de ces productions plus étendue que nos beſoins, mais que nous ne pouvons recueillir ſans travail; tels ſont les préparatifs de notre conſervation, les ſoutiens de notre être.

Repaſſons auſſi ſur ce que la Nature a fait pour diſpoſer les hommes à une unanimité, à une concorde générale, & comment elle a prévenu le conflit de prétentions qui pourroit arriver dans quelques cas particuliers.

1°. Elle fait ſentir aux hommes, par la parité de ſentimens & de beſoins, leur égalité de conditions & de droits, & la néceſſité d'un travail commun.

2°. Par la variété momentanée de ces beſoins, qui fait qu'ils ne nous affectent pas tous, ni également, ni dans les mêmes inſtans, elle nous avertit de relâcher quelquefois de ces droits pour les céder à d'autres, & nous induit à le faire ſans peine.

3°. Quelquefois elle prévient entre nous l'oppoſition, la concurrence des deſirs, des goûts, des inclinations, par un nombre ſuffiſant d'objets capables de les contenter ſéparément; ou bien elle varie ces deſirs, ces penchans, pour les empêcher de tomber en même-tems ſur un objet qui ſeroit unique, *trahit ſua quemque voluptas.*

4°. Par la diverſité de force, d'induſtrie, de talens meſurés ſur les différens âges de notre vie, ou la conformation de nos organes, elle indique nos différens emplois.

5°. Elle a voulu que la peine, la fatigue de pourvoir à nos beſoins, toujours un peu plus étendus que nos forces, quand nous ſommes ſeuls, nous fît comprendre la néceſſité de recourir à des ſecours, & nous inſpirât de l'affection pour tout

ce qui nous aide; de-là notre averſion pour l'abandon & la ſolitude, notre amour pour les agrémens & les avantages d'une puiſſante réunion, d'une *ſociété*.

Enfin, pour exciter & entretenir parmi les hommes une *réciprocité* de ſecours & de gratitude, pour leur marquer les inſtans qui leur preſcrivent ces devoirs, la Nature eſt entrée dans les moindres détails; elle leur fait, tour-à-tour, éprouver inquiétude ou tranquillité, laſſitude ou repos, affoibliſſement ou augmentation de force.

Tout eſt compaſſé, tout eſt peſé, tout eſt prévu dans le merveilleux *automate* de la ſociété; ſes engrainures, ſes contre-poids, ſes reſſorts, ſes effets: ſi l'on y voit contrariété de forces, c'eſt vacillation ſans ſecouſſe, ou équilibre ſans violence; tout y eſt entraîné, tout y eſt porté vers un ſeul but commun.

Cette machine, en un mot, quoique compoſée de parties intelligentes, opere en général, indépendamment de leur raiſon dans pluſieurs cas particuliers; les délibérations de ce guide ſont prévenues, & ne le laiſſent que ſpectateur de ce qu'effectue le ſentiment. On peut donc dire avec Ciceron: (1) *Natura ingenuit, ſine doctrina, notitias parvas maximarum rerum, virtutem ipſam inchoavit.*

Sur quels principes la Morale & la Politique devoient établir leurs préceptes & leurs inſtitutions.

C'étoit à la Morale & à la Politique, *ad ea principia quæ accepimus conſequentia exquirere.* C'étoit d'après ces excellentes diſpoſitions qu'elles devoient travailler à ſeconder la Nature par l'art: c'étoit ſur les opérations de celle-là qu'elles de-

(1) *De finibus, Lib.* 5.

voient

voient régler celui-ci : c'étoit ſur le partage des forces de l'humanité qu'elles devoient régler les devoirs & les droits de chaque membre, & leur diſtribuer leurs emplois : c'étoit là qu'il falloit appliquer la balance & le poids, le *cuique ſuum* : c'étoit ſur les proportions des parties du Tout que les ſciences de gouverner, & les cœurs, & les actions des hommes devoient établir les vrais moyens de maintenir & d'encourager l'union d'une ſociété, & d'en rétablir les actions, ſi quelque choſe eût pu leur nuire, ou les rompre. Ce que l'on nomme les tons de cette harmonie, je veux dire, les rangs, les dignités, les honneurs, devoient être meſurés ſur les degrés de zele, de capacité, ſur l'utilité des ſervices de chaque Citoyen : on pouvoit alors, ſans danger, pour encourager tout effort généreux, tendant au bien commun, y attacher les idées flatteuſes dont on décore de vains fantômes, objets frivoles de l'envie ; ce vice, tout honteux qu'il eſt, n'en veut qu'à ce qui ne peut nous être utile : il n'exiſte même, & ne peut exiſter qu'où la vanité s'eſt appropriée, & le nom, & les avantages du mérite. En un mot, ſi l'on eût établi que les hommes ne ſeroient grands & reſpectables qu'à proportion qu'ils ſeroient bons, & plus eſtimés qu'à proportion qu'ils auroient été meilleurs, il n'y eût jamais eu entre eux que l'émulation de ſe rendre réciproquement heureux ; alors l'*oiſiveté*, l'*inaction* auroient été les ſeuls vices, les ſeuls crimes, & les ſeuls opprobres ; alors l'ambition auroit été, non le deſir de ſubjuguer, ou d'opprimer les hommes ; mais celui de les ſurpaſſer en induſtrie, en travail, en diligence : les égards, les louanges, les honneurs, la gloire, auroient été de continuels ſentimens de gratitude, ou de conjouiſſance, &

non pas de honteux tributs de la baſſeſſe, ou de la crainte pour ceux qui les paient, ou de vains & d'orgueilleux appuis de ce qu'on nomme fortune, élévation, pour ceux qui les exigent, & les reçoivent.

Le ſeul vice que je connoiſſe dans l'Univers, eſt l'*Avarice*; tous les autres, quelque nom qu'on leur donne, ne ſont que des tons, des degrés de celui-ci; c'eſt le Protée, le Mercure, la baſe, le véhicule de tous les vices. Analyſez la vanité, la fatuité, l'orgueil, l'ambition, la fourberie, l'hypocriſie, le ſcélératiſme; décompoſez de même la plupart de nos vertus ſophiſtiques, tout cela ſe réſout en ce ſubtil & pernicieux élément, le *deſir d'avoir*: vous le retrouverez au ſein même du déſintéreſſement.

Or, cette peſte univerſelle, l'*intérêt particulier*, cette fievre lente, cette *éthiſie* de toute ſociété auroit-elle pu prendre où elle n'eût jamais trouvé, non-ſeulement d'aliment, mais le moindre ferment dangereux?

Je crois qu'on ne conteſtera pas l'évidence de cette propoſition: *Que là où il n'exiſteroit aucune propriété, il ne pourroit exiſter aucune de ſes pernicieuſes conſéquences.*

Idée de la probité naturelle; comment on pouvoit en prévenir la corruption.

Alors la *probité naturelle* qui, dans l'ordre général de l'Univers, eſt le réſultat d'un arrangement infiniment ſage, dans lequel aucun Etre ne peut, ſans cauſe accidentelle, nuire au mouvement ni à l'exiſtence d'un autre; cette probité, dis-je, ſeroit demeurée ce qu'elle étoit dans l'homme, un éloignement invincible de toute action

dénaturée, une loi dictée par le ſentiment, approuvée & chérie par l'eſprit & le cœur: loin de rencontrer de continuels obſtacles qui affoibliſſent, ou détruiſent cet état paiſible de l'Etre raiſonnable, l'homme, exempt des craintes de l'indigence, n'eût eu qu'un ſeul objet de ſes eſpérances, qu'un ſeul motif de ſes actions, *le bien commun*, parce que le ſien particulier en auroit été une conſéquence infaillible. Donc, je le répete, ce que l'on nomme *probité*, ſeroit demeuré inaltérable; elle auroit acquis tous les ornemens que nous vantons dans le commerce de familiarité, je veux dire, la complaiſance, l'affabilité; en un mot, la politeſſe des manieres, ainſi que celle des mœurs.

Qui ne comprendra que cette Morale auroit été ſuſceptible des démonſtrations, non-ſeulement les plus claires, mais les plus ſimples & les plus à la portée de tous les hommes? Qui peut douter que l'éducation, tirant ſes préceptes de cette Morale, auroit donné à des vérités très-ſenſibles & généralement intéreſſantes, au moins autant de pouvoir & de crédit ſur tous les cœurs, que l'éducation ordinaire donne de force & d'empire à mille préjugés ridicules? La nôtre, en prévenant toute habitude vicieuſe, auroit laiſſé ignorer aux hommes qu'ils puſſent devenir méchans.

Mais avant que d'examiner plus en détail pourquoi la *probité* naturelle de la créature raiſonnable s'eſt ſi prodigieuſement alterée, tirons des objections mêmes des Moraliſtes, de nouvelles preuves de l'efficacité des leçons d'une éducation qui ſeroit réglée ſur nos principes.

OBJECTION.

Quand on vous accorderoit, disent-ils, que la Politique & la Morale s'y sont fort mal pris pour remédier à nos maux, sera-t-il moins vrai de soutenir que leur impuissance vient moins de leur propre fonds, que de la mauvaise volonté des hommes, qui naissent avec des penchans vicieux qu'il faut réprimer par la violence?

Voyez, par exemple, deux enfans; à peine discernent-ils les objets, que vous appercevez en eux un esprit de contention, de dispute, de mutinerie, d'impatience & d'obstination: l'un, quoique déja pourvu de ce que ses cris vous ont averti qu'il desiroit, veut encore avoir ce que vous venez de donner à un autre: on voit souvent ces débiles automates se disputer, avec colere & emportement, un chétif amusement. Funeste présage de leur future férocité, de leur future discorde!

RÉPONSE.

Je réponds, premiérement, que les enfans n'étant alors pourvus d'un instinct guere plus raffiné que celui de certains animaux qu'on apprivoise, n'ont, non plus que ces animaux, que des accès momentanés de colere, que des sujets passagers de discorde, causés par un sentiment prompt & vif de quelque besoin ou de quelque inquiétude, qui les met quelquefois en concurrence pour la possession d'une même chose; mais ces sortes de dissentions, de querelles de peu de durée qui naissent entre les brutes de même espece, sont pour elles, en général, de si peu de conséquence, que si l'homme restoit, comme ces animaux, borné à

un petit nombre de facultés, il n'auroit, comme eux, ni haine, ni jalouſie, ni aucune paſſion habituelle, ni volonté déterminée & opiniâtre qui pût le porter conſtamment à des actions féroces; ainſi il n'auroit pas eu plus beſoin de morale & de loix que la brute; il n'auroit pas été moralement plus méchant ni plus dépravé qu'elle envers ſon eſpece.

Quelle éducation préviendroit tout vice.

J'ajoute, en ſecond lieu, que puiſque chez l'homme la raiſon ſuccede à une ſorte de ſentiment aveugle, il eſt fait pour être le plus doux & le plus traitable de tous les animaux, & le ſeroit, en effet, devenu, ſi d'abord ce ſentiment ſtupide n'eût été méchaniquement employé qu'à le familiariſer avec des habitudes pacifiques: ſi la raiſon fût enſuite venue les perfectionner; elle n'étoit point faite, quoi qu'en diſent nos Philoſophes, pour combattre en nous des paſſions fougueuſes, ou pour prévenir des déſordres qui n'euſſent jamais exiſté, ſi l'homme eût été préparé, &, pour ainſi dire, apprivoiſé par le méchaniſme d'une éducation conforme à nos principes; il n'eût plus alors eu beſoin de faire uſage des facultés de ſon eſprit, que pour connoître & jouir des avantages d'une ſociété ſagement conſtituée: accoutumé, dès ſes premieres années, à ſe plier à ſes loix, il ne ſe ſeroit jamais aviſé d'y contrevenir. Aucune crainte de manquer de ſecours, ni de choſes néceſſaires ou utiles, n'eût excité en lui des deſirs démeſurés. Toute idée de propriété ſagement écartée par ſes peres; toute rivalité prévenue ou bannie de l'uſage des biens communs, auroit-il été poſſible que l'homme eût

penſé à ravir, ou par force, ou par ruſe, ce qui ne lui eût jamais été diſputé ?

Je veux convenir que, malgré les ſages précautions de notre ſyſtême d'éducation, il eût toujours exiſté parmi les hommes quelques ſujets de contention, de diſpute ; mais ces légeres irrégularités auroient été auſſi paſſageres que les cauſes & les circonſtances qui les auroient produites. La cauſe générale & permanente de toute diſcorde n'exiſtant point, le cœur humain ne ſe trouvant plus expoſé à de longues & violentes ſecouſſes, ni agité de cruelles perplexités, il eſt évident qu'il n'eût pu contracter les vicieuſes habitudes qui le dépravent : d'ailleurs, les préjugés pacifiques de ſon éducation euſſent ſans ceſſe aidé la raiſon, qu'une infinité de fauſſes idées n'euſſent point offuſquée, à calmer de très-foibles agitations.

Quelle éducation perpétue les erreurs de la Morale.

Ce que je viens d'accorder à nos adverſaires me fournit de nouvelles armes contre eux. Puiſqu'il n'eſt point de la condition préſente de l'humanité, de trouver des moyens parfaitement efficaces de prévenir tout trouble dans une ſociété, quels funeſtes effets ne doit-il pas réſulter des préceptes, des exemples & des préjugés tranſmis de pere en fils, par une éducation qui, d'après une Morale pleine d'erreurs énormes, reſpectées comme d'éternelles vérités, effarouche l'homme dès ſon enfance, & ne tourne ſa raiſon naiſſante que ſur des conſidérations affligeantes ? Eſt il étonnant alors de voir cette raiſon devenir un des plus dangereux inſtrumens de méchanceté ? C'eſt de-là qu'il en faut dater les égaremens.

En effet, à quoi cette éducation prépare-t-elle, & l'eſprit, & le cœur ? ſinon à ſubir le joug d'une Morale factice qui tourne le dos à la Nature, & ſe trouve perpétuellement en contradiction avec elle-même ; puiſque, par ſes propres conſeils, les choſes ſe trouvent malheureuſement arrangées, ou plutôt bouleverſées, de façon qu'en une infinité de circonſtances, il faut qu'il naiſſe de violentes & fougueuſes paſſions, des moyens mêmes qu'elle indique, pour les combattre & les dompter.

La plupart des Législateurs ont rompu les liens de ſociabilité, & occaſionné ou entretenu les ſuites fâcheuſes de cette rupture.

Tâchons maintenant de confirmer par l'expérience, des vérités que nous venons d'établir par le raiſonnement ; vérités importantes & précieuſes, qui, depuis ſix à ſept mille ans, qu'une grande partie de nôtre eſpece ſe ſouvient d'avoir reçu des loix, ont été contredites par ceux qui ſe ſont mêlés de les lui preſcrire.

Montrons que ces prétendus Sages que notre imbécillité admire, en privant la moitié des hommes des biens de la Nature, ont abrogé ſes ſages diſpoſitions, & ont ouvert la porte à tous les crimes. (1)

Ces guides, auſſi aveugles que ceux qu'ils prétendoient conduire, ont éteint tous les motifs d'affection qui devoient néceſſairement faire le

(1) Qu'on ſuſpende ici l'objection qu'on pourroit me faire en faveur des Légiſlateurs ; qu'*ils n'ont rien changé ni corrompu.* Je prouverai, par la ſuite, que pluſieurs en peuvent être accuſés, & qu'*en fait de réforme, qui n'améliore rien, gâte tout.*

lien des forces de l'humanité. Ils ont changé toute prévoyance unanime, toute communication de ſecours, en de timides ſoucis partagés entre les membres dépécés de ce grand corps ; ils ont, par mille agitations contraires de ces parties déſunies, confondues, allumé l'incendie d'une ardente cupidité : ils ont excité la faim, la voracité d'une avarice inſatiable. Leurs folles conſtitutions ont expoſé l'homme aux riſques continuels de manquer de tout : eſt-il étonnant que, pour repouſſer ces dangers, les paſſions ſe ſoient embraſées juſqu'à la fureur ? Pouvoient-ils mieux s'y prendre pour faire que cet animal dévorât ſa propre eſpece ? Auſſi, que d'efforts ces Empyriques n'ont-ils pas dû faire pour empêcher un malheur qui devoit indubitablement arriver !

Il a fallu, à force de regles, de maximes, reboucher les ruptures continuelles d'une digue imprudemment oppoſée au cours paiſible d'un ruiſſeau gonflé par cet obſtacle, & devenu, par ſes débordemens, une mer orageuſe.

De mal-adroits Machiniſtes ont rompu des liens, des reſſorts dont la diſſolution alloit entraîner celle de toute humanité, & ils tâchent d'arrêter ſa ruine à force de ligamens bizarrement entortillés, & de contre-poids appliqués au haſard. Que naît-il de leurs travaux ? De volumineux Traités de Morale & de Politique, *quorum tituli remedia habent, pixides venena.* (1) Beaucoup de ces ouvrages peuvent donc s'intituler, les uns : *L'Art de rendre les Hommes méchans & pervers ſous les plus ſpécieux prétextes, & à l'aide même des plus beaux préceptes de probité & de vertu.* L'étiquette des autres ſera : *Moyens de policer les Hommes par les*

(1) Lactance.

réglemens & les loix les plus propres à les rendre féroces & barbares.

Pourquoi les Loix de la Nature ſont devenues impraticables.

C'eſt en conſéquence de ces bévues de nos premiers maîtres de Morale, que celle de la *Baſiliade* paroît abſolument impraticable aux ſavans Auteurs de la *Bibliotheque impartiale* (1), & de la *Nouvelle Bigarrure* (2). J'en conviens avec eux & avec tous ceux qui l'objecteront; mais c'eſt ſeulement de nos jours qu'un auſſi excellent Légiſlateur que le Héros de ce Poëme, ne ſeroit point écouté, eût-il la force & l'autorité d'un Pierre Alexiowits dans ſes Etats; tant l'abſurdité invétérée de nos préjugés eſt ténace. De plus, comme je prétends que la Morale vulgaire s'eſt établie ſur les ruines des loix de la Nature, il faudroit entiérement renverſer celle-là pour rétablir celles-ci. Au reſte, je penſe qu'à l'examen de ce Poëme, ces critiques auront compris que le but de l'Auteur étoit de faire voir, comme il le dit dans une note: (3) *Pourquoi la Morale & la Politique vulgaire ſont ſi oppoſées aux vérités de ſes ſpéculations*; & de prouver, de plus, que ces vérités fuſſent devenues très-praticables, ſi elles euſſent été ſuivies par les premiers Légiſlateurs. J'oſe ici ſoutenir que ſi ce bonheur fût arrivé, nous regarderions à préſent, comme abſolument impoſſible, tout autre ſyſtême de police, & peut-être même n'en aurions-nous pas d'idée.

Bibl. imp. mois de Nov. 1753. Tom. 3. 3. Part. pag. 401-415.

(2) *Nouv. Bigarrure.* Nov. 1753. Tom. IX. pag. 145-150.

(3) *Baſiliade*, Chant. III.

SECONDE PARTIE.

Défauts particuliers de la Politique.

Preuves expérimentales de nos Principes.

L'Objection que fait l'Auteur de la *Bibliotheque* ſur la note déja citée du troiſieme Chant de la *baſiliade*, me donne occaſion d'entrer ici dans un détail circonſtancié de nouvelles preuves des vrais principes de toute Morale & de toute Légiſlation, & de démontrer analytiquement l'origine & les progrès des erreurs qui ont perverti l'excellence des loix primitives de la Nature.

Voici ce que ce Savant oppoſe à l'hypotheſe de notre Poëte. » On ſait aſſez combien il y a de diſ» tance entre les plus belles ſpéculations de cet » ordre, & la poſſibilité de l'exécution ; c'eſt que » dans la théorie on prend des hommes imagi» naires qui ſe prêtent avec docilité à tous les ar» rangemens, & qui ſecondent, avec un zele » égal, les vues du Légiſlateur ; mais dès qu'on » veut réaliſer les choſes, il faut ſe ſervir des » hommes tels qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, indociles, » pareſſeux, ou bien livrés à la fougue de quel» que violente paſſion. Le projet d'égalité eſt, » en particulier, un de ceux qui paroît le plus » répugnant au caractere des hommes : ils naiſ» ſent pour commander, ou pour ſervir ; un état » mitoyen leur eſt à charge «.

Cette objection eſt dans la bouche de tous nos

Moraliſtes; c'eſt un de ces principes que perſonne ne s'aviſe de leur conteſter. Tous diſent, avec l'impartial Auteur que je cite, que la cauſe de la diſtance entre la plus belle théorie morale, & la pratique, vient de ce que dans celle-là on imagine (ce qui n'eſt pas) des hommes qui ſe ſoumettent, avec grande docilité, aux inſtitutions des Légiſlateurs.

Je réponds que c'eſt préciſément ce qu'ont fait la plupart de ceux qui ſe ſont voulu mêler de policer les Nations : ils ont cru, ou que l'homme étoit naturellement tel qu'ils l'ont trouvé à la naiſſance de leurs projets, ou qu'il devoit être ce que je prouve qu'il n'eſt point : ils ont érigé leurs ſyſtêmes ſur cette théorie ; il ne faut pas s'étonner que, paſſant à la pratique, ils aient trouvé les hommes ſi peu diſpoſés à ſe prêter à leurs arrangemens, & qu'ils aient été obligés, pour les y contraindre, de faire tant de loix dures & ſanguinaires, contre leſquelles la Nature ne ceſſe de ſe révolter, parce qu'elles en renverſent l'ordre, ou ne le rétabliſſent pas.

Ce que notre Critique ajoute que, *dès qu'on veut réaliſer les choſes, il faut prendre les hommes tels qu'ils ſont*, eſt équivoque. Entend-il *les hommes tels qu'ils ſont formés par la Nature* ? ou bien, *tels qu'ils ſont devenus, & continuent d'être, depuis pluſieurs ſiecles, chez les Nations qui obéiſſent à des loix* ?

Etat naturel des Nations ſauvages ſuſceptibles des regles d'un très-ſage Gouvernement (1).

Si vous prenez les hommes tels qu'ils ſont dans

(1) Pour prévenir une foule de vaines objections qui ne finiroient point, je poſe ici pour principe inconteſtable,

l'état de Nature, paſſons en Amérique ; nous y trouverons pluſieurs Peuplades dont les membres obſervent très-religieuſement, au moins entre eux, les loix précieuſes de cette mere commune, en faveur deſquelles je réclame de toutes mes forces.

Menons avec nous quelque Légiſlateur vraiment ſage, qui, travaillant conformément aux diſpoſitions de ces loix divines déja pratiquées, loin de les contrarier, ou de les affoiblir, ne s'applique qu'à étendre leurs conſéquences, & à tirer de leur ſein fécond toutes les maximes qui rendront le Peuple ſauvage, qu'il entreprendra de polir, le plus doux, le plus humain, le plus ſage

que dans l'ordre moral, la Nature eſt une, conſtante, invariable, telle que je l'ai montré plus haut ; *que ſes loix ne changent point, & que ces loix ſont, en général, tout ce qui produit dans les créatures animées des inclinations paiſibles, & tout ce qui en détermine les mouvemens ; & qu'au contraire, tout ce qui éloigne de ces doux penchans, eſt dénaturé*, c'eſt-à-dire, *ſort de la Nature*. Donc tout ce qu'on peut alléguer de la variété des mœurs des Peuples ſauvages, ou policés, ne prouve point que la Nature varie cela montre, tout au plus, que par des accidens qui lui ſont étrangers, quelques Nations ſont ſorties de ſes regles; d'autres y ſont reſtées ſoumiſes, à certains égards, par pure habitude ; d'autres, enfin, y ſont aſſujetties par quelques loix raiſonnées qui ne contrediſent pas toujours cette Nature : ainſi, dans certaines Contrées, ſi elle reſte inculte & négligée, la férocité prend ſa place ; dans d'autres, de fâcheuſes circonſtances ont interrompu ſes effets ; ailleurs, des erreurs l'offuſquent : les Nations, & non la Nature, ſe ſont corrompues. L'homme quitte le vrai ; mais le vrai ne s'anéantit point. Tout ce qu'on peut m'oppoſer, ne fait donc rien à ma theſe générale. *Tout Peuple ſauvage & autre a pu, & peut être ramené aux loix de la pure Nature, en conſervant exactement ce qu'elle autoriſe, & rejettant tout ce qu'elle déſapprouve.* Ces vérités ſeront dans peu développées. Je puis donc, dès-à-préſent, les appliquer à quel cas particulier que je voudrai.

& le plus heureux de toute la terre.

Il trouvera, à ſon arrivée, les familles de cette petite ſociété unanimement occupées à pourvoir à leurs beſoins communs par la chaſſe & la pêche. Quand il ſera parvenu à ſe faire écouter par des conſeils utiles, comme le ſont les vieillards & les plus expérimentés de cette Nation, il ſe gardera bien d'employer ſon crédit à leur perſuader de partager entre chaque famille, leurs Contrées de chaſſe & de pêche, crainte de rompre leur concorde. Ce Sage leur apprendra ſeulement, qu'outre ces moyens de ſubſiſter, qui peuvent ſouvent leur manquer, il en eſt de plus ſûrs & de moins pénibles, tels que la culture des terres, l'entretien des troupeaux; il leur fera voir que ce ſeront autant de nouvelles reſſources, de nouvelles commodités qui ſuppléeront au défaut les unes des autres; il leur enſeignera les arts néceſſaires à l'exécution de ces projets.

Ce Peuple devenu, par ſes ſoins, moins groſſier, plus induſtrieux, en deviendra-t-il plus méchant, moins laborieux? non, ſûrement. La concorde & l'union que le Réformateur aura trouvé regner entre les familles, le reſpect pour les vieillards, pour les plus intelligens, les plus adroits, croîtront à proportion, & des ſuccès de l'unanimité, & des connoiſſances de l'utilité de nouveaux expédiens. La déférence de ces Indiens aux conſeils des plus prudens, eſt plus ſoumiſe que notre obéiſſance aux ordres de nos maîtres deſpotiques. Le point d'honneur qui ſubſiſte encore chez les Sauvages voiſins de nos Colonies, eſt de ne ſe croire grand qu'à proportion qu'on eſt utile à ſes compagnons; en un mot, dans ces contrées, on ne devient reſpectable que par des ſervices (1).

(1) Une perſonne digne de foi, récemment de retour

Toutes ces véritables vertus, loin de s'affoiblir par les diſpoſitions du nouveau Légiſlateur, en ſeront encouragées, & prendront un nouveau luſtre, à meſure que la barbarie diſparoîtra devant ſes loix : au lieu de trouver des *hommes indociles à ſes arrangemens*, tous y applaudiront ; toutes les circonſtances ſe trouveront favorables à ſes deſſeins, pourvu qu'il n'établiſſe aucun partage, ni des productions de la Nature, ni de celles de l'art : il pourra diſtribuer les travaux, les emplois entre les membres de la ſociété ; fixer les tems des diverſes occupations générales ou particulieres ; combiner les ſecours ; calculer les différens degrés d'utilité de telles ou telles profeſſions ; marquer ce qu'il eſt néceſſaire que chacune d'elles rapporte en commun à la République pour ſuffire aux beſoins de tous ſes membres. Sur tout ceci & ſur le nombre des agens, le Légiſlateur établira les proportions du travail ; il prépoſera l'âge le plus prudent au maintien de l'ordre & de l'économie, & le plus robuſte ſera occupé de l'exécution. Enfin, il réglera les rangs de chaque particulier, non ſur des dignités chimériques, mais ſur l'autorité naturelle qu'acquiert le bienfaiteur, ſur celui qui reçoit le bienfait, ſur cette autorité douce de la parenté, de l'amitié, de l'expérience, de l'adreſſe, de l'induſtrie & de l'activité.

d'Amérique, m'a fait le récit de quelques traits admirables de l'humanité de ces Peuples, ſoit envers les leurs, ſoit envers les nôtres ; les exemples en ſont frequens, & ils peuvent bien nous nommer Sauvages. La même perſonne me diſoit que ces Nations, quoique nos alliées, mépriſent les bizarreries de nos uſages, de nos coutumes, de nos mœurs ; qu'elles s'éloignent à meſure que nous avançons dans les terres. Ils ont raiſon, mais quelle innocence le mauvais exemple ne corrompt-il pas ?

Toutes choſes ainſi rangées, qui s'aviſera de vouloir dominer où il n'y aura point de propriété qui puiſſe inſpirer l'envie de ſubjuguer les autres ? Il ne peut y avoir de tyrans dans une ſociété où toute autorité conſiſte préciſément à ſe charger des devoirs & des ſoins les plus pénibles, ſans participer à d'autres ſoutiens ou agrémens de la vie, qu'à ceux qui ſont communs au reſte des Citoyens, ſans autres avantages, ſans autre récompenſe que l'eſtime & l'affection de ſes égaux.

S'il venoit à regner quelque ambition dans cette République, elle ne peut avoir pour objet que cette eſtime; elle ne peut tendre qu'à une ſupériorité de mérite vraiment utile aux hommes, qui, pour lors, loin de lui porter envie, ſe croiroient malheureux, s'ils n'étoient aidés des talens qu'ils admirent & reſpectent dans quelques-uns des Concitoyens.

Cette ambition, je le répete encore, n'auroit, & ne pourroit avoir les vues de la nôtre, qui, dans le vrai, ne tend à d'autres fins qu'à celles de l'avarice, quoique par des procédés bien différens.

Si donc il eſt de fait que notre Légiſlation trouveroit chez des Sauvages, ce que l'on y trouve effectivement, des hommes fort laborieux, capables des plus rudes fatigues, chez leſquels la pareſſe eſt une infamie ; des hommes qui vivent entr'eux avec une eſpece de charité, de douceur, qui ſurpaſſe infiniment la foible pratique d'une vertu que prêchent inutilement les plus fainéans & les plus impitoyables d'entre nous; je demande ſi, après cet exemple, il eſt vrai de dire que ces Peuples naiſſent enclins aux vices dont notre Ariſtarque fait l'énumération ? Seroit-il donc plus difficile de cultiver les heureuſes diſpoſitions de ces

Américains (1), que d'accoutumer un de ces Peuples à ſubir les rigueurs d'une légiſlation, qui tôt ou tard obligeroit une partie de la Nation à ſouffrir une chétive médiocrité, ou une indigence aſſujettie, pour ſubvenir à ſes beſoins, à ſervir l'autre partie de cette Nation devenue fainéante, & énorgueillie par la poſſeſſion des meilleures contrées de chaſſe, de pêche, ou de terres cultivées ? De quel œil ces Peuples verroient-ils quelques-uns de leurs compatriotes, jouiſſant, dans une odieuſe oiſiveté, des plus beaux & meilleurs fruits de leurs travaux, ne laiſſer aux autres qu'un uſage précaire de leurs ſuperfluités ?

Idée de la Politique vulgaire, & courte réfutation de ſes Maximes.

Ecoutons cependant nos Philoſophes raiſonner là-deſſus. Comme, diſent-ils, il eſt moralement impoſſible que dans aucune ſociété, les biens phyſiques de cette vie ſoient, ou demeurent également partagés, il eſt abſolument néceſſaire qu'il y ait des riches & des pauvres. Or, quand cette inégalité de fortune eſt une fois réglée & compenſée par de ſages loix, il doit en réſulter une très-belle harmonie. La *crainte* & l'*eſpérance* occupent preſque également tous les hommes, & les rendent preſque également induſtrieux & actifs. Les riches ſont attentifs à conſerver des biens qui peuvent, à chaque inſtant, leur échapper, &

(1) Ceux dont je parle, gens induſtrieux & de bon ſens, copient & imitent fort bien tout ce qu'ils nous voient faire d'utile : il n'y a que notre police qu'ils ſe gardent, autant qu'ils peuvent, d'adopter ; ils déteſtent notre inégalité de fortune & de condition, & ſur-tout notre avarice : c'eſt ce que m'a aſſuré la perſonne déja citée.

dont,

dont, dans le vrai, ils ne ſont que comme les dépoſitaires & les gardiens : ces paſſions excitent & encouragent le pauvre à un travail qui peut le tirer de ſa miſere : outre la variété preſque infinie de bons effets que produiſent ces deux mobiles, ils diſpoſent la partie des hommes la moins bien partagée, à l'obéiſſance & à la ſoumiſſion qu'exige d'eux, tant leur intérêt particulier que celui de la ſociété : ces deux pivots qui en ſont l'appui, retiennent ceux dont les beſoins ſemblent croître comme les richeſſes, dans une néceſſité de recourir à des ſecours qui les rendent modérés & bienfaiſans. Ainſi deux parties inégales de l'humanité ſe trouvent, par leur état, dans une mutuelle dépendance qui les égaliſe, & les porte à agir de concert. Ne pouſſons point plus loin un raiſonnement ſur lequel ſe fonde notre morale vulgaire, & dont elle rend les conſéquences familieres. Je ſape cette baſe par un ſeul mot ; elle porte ſur une abſurdité qui eſt la prétendue néceſſité de partager ce qui ne devoit point l'être. Q'eſt-il beſoin d'aller chercher la dépendance des hommes les uns des autres, & la réciprocité des ſecours dans un expédient auſſi pernicieux que l'inégalité de fortune, tandis que la Nature en offroit tant d'autres ſi ſimples & ſi merveilleux.

Combien les maximes de la Politique vulgaire révoltent le bon ſens.

Voyons un peu comment ſeroit reçue la harangue d'un de nos ſavans Européens, qui diroit à quelqu'un des peuples Américains dont nous venons de parler : » Mes amis, je loue & admire » l'humanité avec laquelle vous vous entr'aidez, » le zele infatigable avec lequel vous travaillez

» en commun à pourvoir à vos beſoins communs;
» mais, croyez-moi, vous poſſédez de vaſtes
» Contrées que perſonne ne vous diſpute ; défri-
» chez ces déſerts; le fonds en doit être fertile:
» puis partagez entre vous ces campagnes : ce-
» pendant obſervez une choſe ; il ne faut pas que
» les parts ſoient égales, ni même que tous en
» aient; car alors chacun travaillant ſur le ſien,
» & pouvant ſubſiſter du produit de ſon fonds,
» perſonne ne voudroit plus aider ſon voiſin:
» d'ailleurs, les ſucceſſions, les alliances, l'ac-
» croiſſement du nombre des familles, occaſion-
» neroient bientôt de nouveaux partages qui dé-
» truiroient l'égalité des premiers. Il faut donc
» dans cette diſtribution des terres, garder cer-
» taines proportions; quelques Citoyens auront
» plus que les autres : ce corps ſera le premier
» de la République, & comme le dépoſitaire de
» ſes richeſſes ; vous en tirerez vos chefs & les
» perſonnes de qui vous ſuivrez les conſeils; ils
» décideront vos différends : c'eſt en faveur de
» ces ſervices, qu'il eſt à propos qu'ils ſoient un
» peu plus à leur aiſe que les autres. Le reſte du
» peuple ſera diviſé en pluſieurs claſſes, dont les
» poſſeſſions iront, en diminuant, juſqu'à la der-
» niere, qui ſera compoſée de gens vivant de leur
» travail, d'artiſans de toute eſpece, ſur leſquels,
» au moyen d'une récompenſe journaliere, le
» reſte des Citoyens ſe repoſera de tous travaux
» pénibles; ainſi ces gens ſeront comme les bras
» de la ſociété «.

Notre moderne Solon, pour appuyer ſa ha-rangue, n'oublieroit pas l'apologue (1) de *Méné-*

(1) La fable de la révolte des membres du corps contre l'eſtomac ; exemple mémorable des inſignes abſurdités que nous vantent les Moraliſtes.

nius ; de ſemblables récits ont beaucoup de pouvoir ſur des eſprits groſſiers ; enſuite, il s'étendroit ſur les moyens de maintenir cet ordre, & pour le préſent, & pour l'avenir ; & après avoir raiſonné ſur toutes ces choſes, notre faiſeur de projets politiques concluroit par s'applaudir de la beauté de l'invention.

» Inſenſé que tu es, lui répondroit quelque » vieux Sauvage, tu nous donnes là de beaux » conſeils : tu admires, dis-tu, la concorde qui » regne entre nous, & tu t'efforces de nous per- » ſuader tout ce qu'il faut pour la détruire : tu » trouves notre façon de vivre trop groſſiere & » trop pénible ; tu nous propoſes la culture » des terres pour nous mieux aſſurer l'abondance. » Cet avis eſt fort bon ; mais tu le gâtes par tes » partages. Tu prétends nous faire goûter les » avantages d'une ſociété bien réglée, & tu nous » fournis les vrais moyens de ne nous accorder » jamais ; tu veux qu'une partie de nos gens » s'occupent à maintenir une paix, une concorde » que tu cherches à rompre ; ainſi donc nos » vieillards, nos peres n'emploÿeront plus leurs » ſoins, leur prudence qu'à terminer des querel- » les. Une partie de nos freres, de nos amis ſe- » ront eux & leurs deſcendans, contraints de vi- » vre malheureux, & de voir d'un œil tranquille, » des pareſſeux inſolens, jouir des fruits de leurs » travaux. Ce que tu nous racontes d'un Peuple » qui s'étoit ſéparé de pareils lâches, & qui ſe » laiſſa ramener par un diſcours à peu près ſem- » blable au tien, eſt une impertinence, ainſi que » la comparaiſon dont ſe ſervit celui qui appaiſa » ces mécontens. Les membres de notre corps » partagent, à la verité, le travail ; chacun » exerce la fonction à laquelle il eſt deſtiné ; mais

» tous jouiſſent en commun de ce qui fait le ſou-
» tien de la vie. L'eſtomac, comme les chefs de cette
» Nation dont tu parles, ne s'approprie rien de
» ce que les membres lui fourniſſent; il ne les
» laiſſe point languir; au contraire, il leur diſtri-
» bue les alimens dont il n'eſt que le réſervoir
» commun : voilà ce que devoient répondre ces
» bonnes gens au ſot diſcoureur dont tu nous
» rapportes la fable. Mais qu'arriveroit-il encore
» ſi nous t'écoutions ? Celui qui ſe trouveroit
» aujourd'hui plus à ſon aiſe qu'un autre, ſe ver-
» roit bientôt ſupplanté par celui qui feroit des
» efforts pour ſe mettre en ſa place, & ſeroit,
» peut-être, réduit, à ſon tour, lui ou ſes enfans,
» à périr de miſere.

» Nous faiſons la guerre, nous arrachons la
» chevelure, nous brûlons, nous mangeons nos
» ennemis, c'eſt-à-dire, les familles, qui, ſépa-
» rées des nôtres, s'aſſemblent pour nous diſpu-
» ter la chaſſe ou la pêche; & tu veux faire en
» ſorte que nos propres familles en faſſent au-
» tant entr'elles.

» Si nous épargnons quelques-uns de nos pri-
» ſonniers; ſi nous les adoptons pour remplacer
» nos morts, alors, loin de ſouffrir qu'ils prennent
» part à nos travaux, nous les nourriſſons com-
» me nos femmes & nos enfans, ſans rien faire,
» & tu voudrois aſſujettir une partie de notre
» Nation à cette déshonorante ſervitude, & faire
» qu'elle commandât à nos vaillans & laborieux
» chaſſeurs. Va, tu as perdu le ſens «.

Je prévois ce qu'on oppoſera au parallele que je viens de faire des inſtitutions vicieuſes de notre Politique vulgaire, & des ſages réglemens qui ne ſeroient que de juſtes applications des loix de la Nature, & qui n'imiteroient que ce qu'elle opere

pour rendre les hommes vraiment ſociables.

Objections contre la poſſibilité de notre ſyſtême chez des Nations qui n'auroient point encore reçu de loix.

Si vous trouvez, dira-t-on, dans quelques Pays, des hommes véritablement diſpoſés à obéir aux impreſſions de ces loix; des hommes tels que vous les deſirez, pour en faire les Citoyens de votre République, nous les excepterons avec vous de la regle générale, qui ne vous permettra pas de conclure que la Nature les ait pareillement diſpoſés par toute la terre.

Nous dirons encore, 1°. qu'il n'eſt pas bien ſûr que ces Peuples dociles naiſſent avec les qualités que vous leur trouvez; puiſque, comme l'a très-ſagement obſervé l'Auteur de l'*Eſprit des Loix*, la rigueur du climat donne aux peuples ſeptentrionaux de l'Amérique une conſtitution forte & vigoureuſe, qui contribue, ainſi que la ſtérilité des Contrées qu'ils habitent, à les rendre actifs & laborieux.

2°. La néceſſité de pourvoir à des beſoins urgens, unit aiſément quelques familles, qui forment ſéparément pluſieurs petites peuplades.

3°. Quand on vous accorderoit que votre police peut devenir praticable parmi ces Peuples, ce ne ſeroit qu'en conſéquence de quelques circonſtances qui ne ſe trouvent point ailleurs. Dans les Pays chauds, par exemple, où, ſelon le rapport de nos voyageurs, les Peuples ſont extrêmement indolens, & pareſſeux; où le courage & la force tranſplantés, s'énervent & s'affoibliſſent; où chaque homme ne ſemble vivre que pour ſoi, ſans ſe ſoucier des autres; chez la

plupart des ſauvages Africains les moins féroces on écouteroit fort peu vos leçons.

4°. Quoi que vous en diſiez, l'expérience prouve que par tout le monde l'homme eſt, en général, naturellement porté à l'oiſiveté & au repos; qu'il cherche toujours à ſe le procurer aux dépens d'un autre; & que cette inclination, quoique çà & là plus ou moins forte, le rend preſque ſourd aux propoſitions les plus raiſonnables.

Enfin, quelque apparence de vérité qu'ait votre ſyſtême, il peche eſſentiellement, en ce qu'aucun Peuple policé ne s'eſt jamais ſoumis à rien de pareil aux conſtitutions fondamentales de votre Politique.

De toutes ces obſervations on doit conclure qu'il faut bien de plus fortes machines que celles que vous prétendez employer, pour rapprocher les hommes, & les porter à ſe ſecourir mutuellement: ſi les vôtres ſuffiſent en certains cas, elles ne ſeront ni par-tout, ni toujours aſſez puiſſantes.

Réponſes, ou nouvelles preuves des ſuccès qu'auroient des loix fondées ſur la Nature, chez des Nations exemptes de nos préjugés.

Je repliquerai aux préliminaires de ces objections, que les moyens de ſociabilité que je propoſe, ſont d'autant plus ſurs, qu'ils ne ſont, comme je l'ai prouvé, ſujets à preſque aucun des inconvéniens qui traverſent les ſuccès, ou affoibliſſent le pouvoir des moyens violens de la Politique ordinaire; j'ajouterai ici que nos inſtitutions étant ſoutenues de plus de conſidérations & de motifs encourageans, pourront infiniment ſur des Nations ſuppoſées exemptes des préjugés qui

naiſſent de l'eſprit, vraiment *indocile* & *pareſſeux*, de *propriété* & *d'intérêt particulier* ; eſprit qui ne peut devenir ſociable que par crainte.

Si, indépendamment de tout ceci, il n'eſt point de ſituation où l'homme ſoit toujours également diſpoſé à déférer ſans répugnance aux conſeils, aux remontrances les plus raiſonnables, notre hypotheſe n'exclut point alors une autorité ſévere qui dompte ces premiers dégoûts, & qui oblige une premiere fois à des devoirs que l'exercice rend faciles, & que l'évidence de leur utilité fait aimer enſuite.

J'ai déja dit que nos loix ſeroient telles qu'elles n'auroient qu'un ſeul vice à reprimer, *l'oiſiveté*, & que leurs diſpoſitions prévenant tout autre mal, ſeroient telles qu'elles ôteroient encore au Citoyen tout prétexte de ſe diſpenſer de travailler au bien commun de la ſociété.

Pour réſoudre plus particuliérement ce qu'on allegue, que les Peuples ſauvages des Pays chauds, plus foibles & plus enclins à l'oiſiveté, ſe prêteroient moins à mes arrangemens politiques que d'autres, je dis que ces Peuples étant en même tems ou plus abondamment pourvus des choſes néceſſaires à la vie, ou plus ſobres, embraſſeroient volontiers une forme de gouvernement, qui partageant avec certaines proportions, les travaux de la ſociété entre ſes membres, en diminue conſidérablement le poids. Bref, un ſyſtême qui favoriſe par tant d'endroits le repos & la tranquillité des hommes, ne pourroit-il pas, au moyen de quelques légeres modifications, convenir à toutes Nations, ou naiſſantes, ou encore dans l'état de pure nature, quelque variés que ſoient leurs caracteres ?

L'inclination même de l'Homme pour le repos eſt le principe de l'activité.

Si l'on inſiſte encore ſur ce que par toute la terre les hommes ſont naturellement enclins à l'oiſiveté & à la pareſſe, il faut expliquer ce qu'eſt ce penchant dans ſon origine. Cet amour du repos & de la tranquillité, eſt dans la créature raiſonnable une tendance vers un point fixe de bien-être; mais ce point d'appui changeant lui-même, & variant comme le période de nos affections naturelles, dans un certain cercle d'objets, oblige auſſi l'homme à changer de poſture : la même ſituation de repos deviendroit importune; il faut faire effort pour en prendre une autre; ſouvent notre impuiſſance arrête, ou retarde l'effort que nous faiſons pour nous placer dans une nouvelle aſſiette : avis de recourir à des ſecours; avis de rechercher qui peut en donner; avis de mériter ces ſecours; avis de contribuer pour ſa part au ſoulagement des autres, en agiſſant pour le ſien propre; avis de partager le travail pour le rendre moins pénible; avis, enfin, qui peuvent être fortifiés, comme je l'ai dit, par l'autorité des loix conformes à leur ſageſſe.

Véritable cauſe de la pareſſe.

Si quelque choſe eſt venu corrompre ces avis ſalutuaires, ce ſont préciſément quelques inſtitutions arbitraires qui prétendent fixer, pour quelques hommes ſeulement, un état permanent de repos que l'on nomme *proſpérité*, *fortune*, & laiſſer aux autres le travail & la peine : ces diſtinctions ont jetté les uns dans l'oiſiveté & la molleſſe, & inſ-

piré aux autres du dégoût & de l'averſion pour des devoirs forcés : en un mot, le vice que l'on nomme *pareſſe*, ainſi que nos paſſions fougueuſes, tire ſon origine d'une infinité de préjugés, enfans très-légitimes de la mauvaiſe conſtitution de la plupart de nos ſociétés que la Nature répudie.

Il eſt ſi vrai que l'homme eſt une créature faite pour agir, & pour agir utilement, ſi rien ne la détournoit de ſon véritable emploi, que nous voyons cette eſpece d'hommes que l'on nomme riches & puiſſans, chercher le tumulte fatigant des plaiſirs, pour ſe délivrer d'une oiſiveté importune.

L'homme n'eſt donc pas naturellement pareſſeux ; mais l'eſt devenu, ou, ce qui eſt la même choſe, il a contracté de l'averſion pour toute occupation vraiment utile.

Quittons maintenant les contrées ſauvages de l'Amérique ; repaſſons chez les Nations policées de notre Continent : c'eſt là que j'avouerai que l'on trouve effectivement des hommes pareſſeux, indociles & fougueux, tels que les peint notre ſavant Journaliſte : j'avouerai encore que près d'eux, notre ſyſtême auroit très-peu de crédit, puiſqu'il faut que je faſſe tant d'efforts pour en établir l'évidence aux yeux de la ſimple raiſon ; mais comme j'ai prouvé qu'aucune Nation ne tient de la Nature, ni cette indocilité, ni tout autre vice, je vais prouver hiſtoriquement, en remontant à l'origine des choſes, par quels degrés ces maux ſe ſont accrus, & ce qu'auroient dû faire les premiers Légiſlateurs pour les prévenir : on comprendra en même tems ce qu'on acheve d'objecter, pourquoi, quelque ſûrs & évidens que ſoient mes principes, aucun Sage, aucun Peuple de la terre ne s'eſt jamais aviſé d'en faire uſage.

Digreſſion ſur les répétitions obſtinées de quantité d'objections frivoles.

Mais auparavant, le Lecteur me permettra de l'arrêter ſur quelques réflexions qui ne ſont pas abſolument de mon ſujet. Que d'efforts, dira-t-il, pour prouver l'évidence ! J'avoue qu'ils ſeroient inutiles, s'il ne falloit en écarter une foule d'opinions politiques & morales, qui obſcurciſſent la vérité : leurs fréquentes attaques, preſque toujours conduites à peu près de même, obligent à de fréquentes redites. Telles ſont l'obſtination & la ténacité de certaines erreurs invétérées, que ſi on en épargne la moindre racine, le tronc en ſubſiſte ſur le pied ; ſi l'on néglige de frapper le moindre coup, il ſemble aux eſprits prévenus, que quelque difficulté invincible arrête vos efforts. Ne voit-on pas, tous les jours, dans les diſputes de Religion ou de Philoſophie, des objections mille fois anéanties, mille fois revenir à la charge ſous une forme nouvelle ? Si vous manquez au moindre petit développement d'une vérité ; ſi vous prévenez trop implicitement une objection, l'impoſture ou l'entêtement en profitent aux yeux du Public ignorant ; ils érigent un trophée des chétifs lambeaux que vous leur laiſſez : leurs folles opinions mille fois terraſſées, ſi vous oubliez de leur donner le dernier coup, ils les relevent comme ſaines & entières, & le crient aux oreilles de tout le monde.

Voyez, par exemple, ces prétendus démonſtrateurs de la Religion, qui la déshonorent par la foibleſſe, ou le ridicule de leurs preuves ; ne connoiſſant pour la plupart, ni ce qu'ils défendent, ni le fond des opinions qu'ils attaquent, ils s'en for-

gent, ils en publient des idées ordinairement favorables aux deſſeins qu'ils ont de paroître victorieux. Je loue leur zele; mais leur ſotte préſomption, leur ignorance, ou leur mauvaiſe foi ſont-elles-excuſables aux yeux du Sage ? Qu'on me pardonne cette digreſſion; je reviens à mon ſujet.

Véritable origine des Nations, & cauſes de la corruption des ſentimens de ſociabilité.

Cherchons la cauſe phyſique de la corruption des Nations. Je dis que nous ne la trouverons point dans leur origine. Tout Peuple, quelque nombreux qu'il ſoit devenu, quelque vaſte Pays qu'il occupe, doit ſon commencement à une ſeule, ou à pluſieurs familles aſſociées. On ne peut regarder comme véritable origine d'un Peuple une aſſemblée qu'on imagineroit fortuitement formée de pluſieurs hommes épars çà & là : cette réunion ſeroit ſimplement *l'origine de leur ſociété* : on ne peut pas non plus appeller *origine des Nations*, les établiſſemens faits par des tranſmigrations, ou par des conquêtes : tous ces changemens accidentels ſont préciſément des effets de la corruption de l'état primitif des Peuples; & ces événemens ſont, à leur tour, devenus autant de nouvelles cauſes des plus grands déſordres.

Puiſqu'il eſt conſtant que toute Nation doit ſes commencemens à une, ou à pluſieurs familles, elle a dû, au moins pendant quelques tems, conſerver la forme du *gouvernement paternel*, & n'obéir qu'aux loix d'un ſentiment d'affection & de tendreſſe que l'exemple du chef excite, & fomente entre des freres & des proches; douce autorité qui leur rend tous biens communs, & ne s'attribue elle-même la propriété de rien.

Ainſi chaque Peuple de la terre, au moins à ſa naiſſance & dans ſon Pays natal, a été gouverné comme nous voyons que le ſont de nos jours les petites peuplades de l'Amérique, & comme on dit que ſe gouvernoient les anciens Scythes, qui ont été comme la pépiniere des autres Nations. Mais à meſure que ces Peuples ſe ſont accrus comme le nombre des familles, les ſentimens d'union fraternelle ſe ſont affoiblis comme l'autorité des peres, alors trop partagée.

Celles de ces Nations qui, par quelques cauſes particulieres, ſont reſtées les moins nombreuſes, & ſont plus long-tems demeurées dans leur Patrie, ont le plus conſtamment conſervé leur premiere forme de gouvernement toute ſimple & toute naturelle : celles même qui ſe ſont conſidérablement accrues, ſans changer de demeure, ont dû conſerver une forme de gouvernement qui tenoit toujours du paternel, malgré l'affoibliſſement des ſentimens qui ſemblent ne pouvoir regner avec empire, qu'entre un petit nombre de perſonnes preſque toutes parentes.

Les Nations qui, trop reſſerrées dans leur Pays, ſe ſont vu obligées de tranſmigrer, ont encore été forcées, par les circonſtances & les embarras d'un voyage, ou par la ſituation & la nature du Pays où elles ſont venues s'établir, de prendre des arrangemens qui devoient déroger aux conſtitutions du gouvernement paternel ; nouvelle atteinte aux ſentimens qui en ſont la baſe.

J'apperçois donc trois cauſes phyſiques de l'affoibliſſement de l'empire paternel.

La premiere eſt la multiplication des familles, entre leſquelles ce que je nommerai *affection de conſanguinité*, diminue, ainſi que *l'eſprit de communauté*, à proportion de leur nombre.

La ſeconde cauſe, ſont les tranſmigrations qui obligent chaque famille à rompre la communauté, parce que chacun ſe charge d'une part du bagage, ou des proviſions.

La troiſieme, enfin, naît de l'embarras & des difficultés d'un nouvel établiſſement.

Dans ces cauſes qui ont affoibli ou éteint *l'affection de conſanguinité*, & rompu preſque toute *communauté*, je trouve la ſource des différends qui pouvoient s'élever, ſoit entre les particuliers ou les familles, ſoit entre des Nations entieres, &, par conſéquent, l'origine funeſte de toute diſſention civile, de la guerre & du brigandage. Chaque peuplade venant à ſe diviſer & à s'éloigner l'une de l'autre, le tems, la diſtance des lieux, la différence de langage & de mœurs ont dû preſque totalement détruire toute idée de conſanguinité entre des Nations ſorties d'un même Pays, &, pour ainſi dire, d'une ſeule race : lors donc qu'elles ſe ſont rencontrées en d'autres climats, ne ſe regardant déja plus que comme des êtres animés, d'une eſpece différente, la moindre conteſtation, la moindre querelle a dû facilement les porter à s'entre-détruire preſque ſans répugnance & ſans horreur.

Les Légiſlateurs n'ont corrigé aucun déſordre.

C'eſt donc en conſéquence de toutes les diſcordes qui ont ſuivi l'affoibliſſement, ou l'extinction de toute affection de conſanguinité, de quelque maniere que ces troubles ſoient arrivés, que les Peuples, las de cet état violent, ont conſenti à ſe ſoumettre à des loix ; mais la plupart, ou pour mieux dire, tous ceux auxquels ils s'en ſont rapportés, ſoit pour régler des coutumes introduites,

ſoit pour faire de nouveaux établiſſemens, loin de corriger des abus ; loin d'abolir des uſages vicieux, & les préjugés qui les autoriſoient ; loin de chercher les moyens de rapprocher & faire revivre les premieres conſtitutions de la Nature, prenant, pour avoir plutôt fait, les choſes & les perſonnes telles qu'ils les trouvoient ; ces réformateurs, ces fondateurs de Républiques, n'ont fait qu'appliquer çà & là quelque contrepoids, quelque étançon qui pût tellement quellement ſoutenir la ſociabilité, prête à ſe diſſoudre.

Ainſi, comme en remontant à l'origine & aux cauſes Phyſiques de l'affoibliſſement des *ſentimens de conſanguinité*, j'ai découvert la naiſſance de tout déſordre ; de même, en remontant à *l'origine de toutes ſociétés*, c'eſt-à-dire, aux établiſſemens qui leur ont donné quelque forme, on trouvera que les loix qui n'ont apporté que des remedes palliatifs aux maux de l'humanité, peuvent être regardées comme cauſes premieres des ſuites fâcheuſes de leur mauvaiſe cure : on peut auſſi les accuſer d'être cauſes ſecondes des maux que leur imprudence a fomentés, ou manqué de prévenir. Souvent ceux qui les ont faites, ont adopté comme bons de véritables abus, & ont travaillé, pour ainſi dire, à perfectionner, à régler l'imperfection elle-même, & les choſes les plus répugnantes au bon ordre.

Pourquoi les loix devoient être faites.

Les loix d'inſtitution ne devroient être faites que pour rappeller & remettre en vigueur la premiere loi naturelle de ſociabilité ; elles devroient tirer toutes leurs diſpoſitions particulieres de cette loi générale ; faire ſervir ces conſéquences à l'étendre

& à l'expliquer ; prévoir & prévenir les cas qui pouvoient donner atteinte à ſon autorité, ou tendre à éluder ſes intentions. Point du tout : ces loix factices & momentanées ont commencé par directement contredire celle qui devoit être éternelle, & de laquelle elles devoient emprunter toutes leurs forces ; auſſi ne faut-il pas s'étonner de leur inſtabilité, de leur embarras, de leur multitude.

C'eſt ce chaos qu'a ſi ſavamment parcouru le célebre Auteur de *l'Eſprit des Loix* ; eſprit dont il a fait connoître l'inconſtance, en faiſant l'hiſtoire & l'analyſe de ces loix verſatiles. Tel a été ſon objet ; le mien, dans cette diſſertation, eſt de faire voir préciſément pourquoi les loix humaines ſont par elles-mêmes ſi ſujettes à de fréquens changemens, & à mille inconvéniens dangereux.

Ces loix, je ne ceſſe de le répéter, & on ne ſauroit trop le redire, en établiſſant un partage monſtrueux des productions de la Nature & des élémens même, en diviſant ce qui devoit reſter dans ſon entier ou y être remis, ſi quelque accident l'avoit diviſé, ont aidé & favoriſé la ruine de toute ſociabilité. Sans altérer, dis-je, la totalité des choſes immobiles, elles devoient ne s'attacher qu'à régler, non la propriété, mais l'uſage & la diſtribution de celles qui ne ſont point ſtables : il ne falloit pour cela que partager les emplois, les ſecours mutuels des membres d'une ſociété : s'il devoit regner quelque inégalité harmonique entre des Concitoyens, c'étoit de l'examen des forces de chaque partie de ce Tout qu'il falloit déduire ces proportions ; mais ſans toucher à la baſe qui porte le corps de la machine. C'eſt une maxime de prudence économique, qu'un homme riche en fonds, ne doit projetter que ſur l'emploi de ſes revenus.

Vrai medium *de toute démonſtration politique ou morale, & cauſe premiere de tout déſordre.*

C'eſt ſur l'évidence des principes que je viens de m'efforcer de dégager comme d'un tas de ruines, que j'oſe ici conclure qu'il eſt preſque mathématiquement démontré que tout partage, égal ou inégal, de biens, toute *propriété* particuliere de ces portions, ſont dans toute ſociété ce qu'Horace appelle *ſummi materiam mali.* Tous phénomenes politiques ou moraux ſont des effets de cette cauſe pernicieuſe ; c'eſt par elle qu'on peut expliquer & réſoudre tous *théorémes* ou *problêmes* ſur l'origine & les progrès, l'enchaînement, l'affinité des vertus ou des vices, des déſordres & des crimes ; ſur les vrais motifs des actions bonnes ou mauvaiſes ; ſur toutes les déterminations ou les perplexités de la volonté humaine ; ſur la dépravation des paſſions ; ſur l'inefficacité, l'impuiſſances des préceptes & des loix pour les contenir ; ſur les défauts même *tecniques* de ces leçons ; enfin, ſur toutes les monſtrueuſes productions des égaremens de l'eſprit & du cœur. La raiſon, dis-je, de tous ces effets, peut ſe tirer de l'obſtination générale des Légiſlateurs, à rompre, ou laiſſer rompre le premier lien de toute ſociabilité, par des poſſeſſions uſurpées ſur le fonds qui devoit indiviſiblement appartenir à l'humanité entiere.

Combien il étoit facile aux premiers Légiſlateurs de reconnoître les intentions de la Nature, & d'y conformer leurs inſtitutions.

Mais, répliquera-t-on, étoit-il bien poſſible que les premiers Légiſlateurs de notre Continent poliçaſſent

poliçaſſent les Peuples, comme vous prétendez qu'ils auroient dû faire ? & quand ils l'auroient pu, leurs loix, leurs inſtitutions n'auroient-elles pas été auſſi ſujettes à la corruption & aux changemens qu'elles le ſont ?

Je réponds, premiérement, que la plupart des Peuples qui, de notre connoiſſance, ſe ſont les premiers ſoumis à des loix, n'étoient point dans ces tems auſſi nombreux qu'ils le ſont devenus : ainſi, ſelon l'objection même que vous m'avez faite ci-devant, c'eſt là préciſément ce qui a facilité les législations, & ce qui en auroit favoriſé de meilleures : de plus, ces Peuples indigenes (1), ou Colons, devoient être, à peu près, ce que ſont, depuis un grand nombre de ſiecles, les Nations de l'Amérique ſeptentrionale : il étoit donc facile à leurs Sages d'établir leurs loix ſur les vrais fondemens de la Nature ; ils étoient alors preſque à nud & ſans rupture, ces ſolides fondemens qu'il faut aujourd'hui creuſer avec tant de peine : quand ils les ont trouvé quelque part altérés par les accidens qui pouvoient faire languir les affections ſociables, ils devoient travailler à les rétablir, en faiſant revivre ces affections. Exacts obſervateurs de ce que dictent ces ſentimens, commentateurs conſéquens de leurs premieres loix, ils pouvoient les étendre, mais en conſerver le texte dans toute ſa pureté.

On demandera encore ſi ces Légiſlateurs, en ſuivant pas à pas les intentions de la Nature, n'auroient pas, malgré la docilité des Peuples, rencontré des difficultés de détail dans les appli-

(1) On entend ici par Peuple *Indigene*, celui qui habite un Pays depuis un tems immémorial ; & par *Colon*, celui qui s'y établit par colonie.

cations particulieres de leurs loix à la diſtribution des diverſes occupations, aux moyens de pourvoir ſuffiſamment aux beſoins publics & particuliers, & à ceux de faire également ſubſiſter, ſans confuſion, ſans diſcorde, une multitude de Citoyens ; difficultés dont la moindre a ſouvent fait échouer les plus beaux projets.

Je dirai que tout cela auroit été une ſimple affaire de dénombrement de *choſes* & de *perſonnes*, une ſimple opération de calcul & de combinaiſon, &, par conſéquent, ſuſceptible d'un très-bel ordre. Nos faiſeurs de projets, anciens & modernes, ont conçu & exécuté des deſſeins incomparablement plus difficiles, puiſqu'outre les accidens imprévus, ils avoient contr'eux la raiſon de la Nature, & les obſtacles ſans nombre qui naiſſent de l'erreur, & dont elle s'embarraſſe elle-même. Enfin, ſi l'on doit s'étonner, c'eſt que ces imprudens aient réuſſi en quelque choſe.

Combien des Loix plus parfaites que les nôtres auroient eu de pouvoir.

Je demanderai, à mon tour, ſi les loix des Solons, des Lycurgues, celles des Crétois, des Indiens, des Perſes, des Caldéens, des Egyptiens, &c. toutes défectueuſes & imparfaites qu'elles étoient, ont ſubſiſté ſi long-tems dans leur entier; ſi enſuite, fondues & compilées, elles ſont devenues univerſelles ; ſi on peut dire que les Grecs ont ſubjugué les Romains par leurs loix, comme ceux-ci ont ſoumis, par la force des armes, les autres Nations ; ſi ces mêmes Romains ont vu les Barbares mêmes qui inondoient & dépéçoient l'Empire, adopter leurs loix ; ſi preſque l'Europe entiere leur obéit aujourd'hui ; quelle eût été la du-

rée & la ſtabilité de celles qui auroient infailliblement prévenu les funeſtes & ſanglantes révolutions arrivées dans ce monde ?

Des loix paiſibles qui auroient, de plus en plus, reſſerré les liens de la ſociété chez un Peuple humain, bienfaiſant, auroient été un puiſſant exemple pour une autre Nation ; ces ſages inſtitutions auroient, de proche en proche, étendu leur douce autorité par toute la terre ; elles auroient fait tomber les armes des mains des Peuples les plus féroces ; & c'eſt préciſément parce qu'elles ont été négligées dès les premiers tems, qu'elles paroiſſent à préſent impraticables ; mais cela peut-il excuſer la fauſſeté des principes ſur leſquels ſont bâtis notre *Droit civil* & notre *Droit des gens* ?

Fauſſeté des principes du Droit civil & du Droit des gens.

Quand je parle de la fauſſeté des principes de nos deux *Codes*, j'entends qu'ils ſuppoſent toujours une perverſité naturelle qui n'eſt point dans l'homme. Le premier de ces principes : *Ne fais point à un autre ce que tu ne voudrois pas qu'il te fît*, admet comme conſtant & ordinaire que les hommes peuvent ſérieuſement penſer à ſe nuire ; ce qui n'arriveroit jamais, ſi les loix même ne les expoſoient ſouvent à cette dure néceſſité, & celles de la Nature euſſent été exactement obſervées : celle-ci ne preſcrit rien ſur ce qu'elle prétend laiſſer ignorer ; elle ne dit pas : *Ne nuis point*, elle préſerve de ce danger ; mais, *fais tout le bien que tu voudrois éprouver toi-même.*

Votre premier principe de Droit n'eſt donc que conditionnellement vrai, & ſon obſervation très-contingemment, & en quelque ſorte, très-fortuitement néceſſaire.

Poſez le *tien* & le *mien*, qui devoient être un ſujet infaillible de diſcorde, il falloit établir que, quelque inégalité qu'il y eût dans ce partage, il ne ſeroit pas loiſible à celui qui auroit moins, de troubler celui qui auroit plus ; il falloit engager le moins heureux, & l'infortuné même, à ſe ſoumettre aux déciſions des loix humaines, par cette conſidération fort peu conſolante : *Si tu te trouvois le premier en poſſeſſion des mêmes avantages, ſouffrirois-tu qu'un autre t'en privât* ? Voilà le véritable ſens de votre premiere maxime d'équité. Mais de quoi les hommes s'aviſeroient-ils de ſe priver, dans une parfaite égalité de jouiſſance des choſes néceſſaires à la vie ? Cette égalité n'exclut-elle pas toute idée, toute envie de nuire ?

Toutes les conſéquences de votre premier axiome portent à faux comme lui. Il eſt permis, par exemple, de repouſſer la force par la force. Je demande qui a induit les hommes à en venir à ces cruelles extrêmités. Deux Nations acharnées à s'entre-dévorer, uſent très-bien de cette permiſſion; elles ſe trouvent enfin forcées de ſuſpendre leur rage pour entrer en pourparler ; elles obſervent un inſtant votre premier conſeil, *alteri ne feceris*, *&c.* Mais prévenez les cauſes de toute guerre, à quoi ſervent les loix de la treve ?

Quoi ! dira-t-on, n'a-t-il pas toujours été preſque impoſſible d'établir une ſi parfaite concorde entre les hommes, qu'ils ne cherchaſſent jamais à ſe nuire ? Il falloit donc une leçon qui leur fît ſentir combien cela étoit déraiſonnable. D'accord, mais il falloit faire en ſorte que cela n'arrivât que fort rarement, & le moins griévement qu'il eſt poſſible, en écartant abſolument tout ſujet & tout prétexte d'offenſe, en empêchant que jamais les choſes d'où dépendent notre bien-être & notre

conſervation, ne devinſſent une proie que pluſieurs contendans ſe diſputent, & que le plus fort leur enleve : ces ſages précautions euſſent réduit tous les petits différends qui auroient pu naître, à de légeres émotions, à de légeres inégalités d'humeur, telles qu'on en voit s'élever entre gens qu'uniſſent la familiarité, l'amitié ou le ſang, ſans que ces querelles paſſageres les portent à une entiere rupture. Alors l'injonction poſitive de faire autant de bien qu'on en veut éprouver ſoi-même, auroit facilement réprimé ces foibles brouilleries, & il n'auroit pas été beſoin de fabriquer des Codes ſur une inutile négative.

L'eſprit du Chriſtianiſme rapprochoit les hommes des loix de la Nature.

C'étoit préciſément cette foible négative, *alteri ne feceris*, &c. que les premiers Chrétiens oppoſoient pour toute défenſe, à leurs perſécuteurs : ils n'en avoient pas beſoin, ni entre eux, ni envers leurs plus cruels ennemis ; ils étoient trop éloignés de toute violence. Quelques-uns de leurs principaux dogmes leur faiſoient ſentir l'égalité naturelle de tous les hommes ; ils ôtoient au maître toute la rigueur de ſon autorité, adouciſſoient l'eſclavage, en rendoient la ſoumiſſion volontaire : leurs préceptes ne permettant qu'un uſage paſſager des biens de cette vie, recommandoient aux riches de ſe détacher de leur poſſeſſion, & de les répandre dans le ſein des pauvres. La douceur, la modération, une humble modeſtie, la patience ne leur étoient pas moins fortement enjointes envers tous les hommes. Ces vrais humains étoient encouragés à remplir ces devoirs, par des promeſſes de récompenſes infinies ; des menaces

terribles les empêchoient de s'en écarter : auſſi, dans les premiers tems, les ſectateurs de cette belle morale l'obſervoient-ils avec une exactitude admirable : leurs repas communs, dans leſquels les riches pourvoyoient abondamment aux néceſſités du pauvre, avec lequel ils s'aſſeyoient à la même table ; des ſommes immenſes miſes en dépôt entre les mains des Paſteurs, par ceux qui, ſe dépouillant de leurs biens, ſe mettoient eux-mêmes au rang des mendians ; toute cette conduite tendoit viſiblement à rappeller chez les hommes les vraies loix de la Nature. Ainſi le Chriſtianiſme, à ne le conſidérer que comme inſtitution humaine, étoit la plus parfaite. Les perſécutions ſoutinrent l'héroïſme de ceux qui l'embraſſerent ; leur conſtance, la pureté de leurs mœurs, leur firent plus de proſélytes, perſuaderent mieux que leurs dogmes myſtérieux. La crainte de céder aux tourmens, peupla les déſerts d'habitans qui vivoient du fruit commun de leurs travaux, & qui ſeroient devenus des peuples nombreux, s'ils ne ſe fuſſent fait un mérite de ne point laiſſer de poſtérité qui pût hériter de leur vertu.

Pourquoi l'eſprit du Chriſtianiſme ne s'eſt point ſoutenu.

Mais ce même Chriſtianiſme avoit des maximes, des pratiques, qui tôt ou tard devoient faire languir celles de ſa morale. La vie même la plus détachée des affections terreſtres, pour ſe livrer à la contemplation, devoit dégénérer en inaction pour la ſociété, & ſervir ſouvent de prétexte à la pareſſe : c'eſt ce qui arriva effectivement. Le Chriſtianiſme victorieux fit tomber les Idoles ; mais il défendit mieux ſes myſteres que

ſa morale ; celle-ci, pour ménager ceux-là, n'oſa combattre les préjugés, les uſages, les loix civiles contraires aux intentions de la Nature, avec autant de force qu'elle avoit attaqué le Paganiſme. Cette morale ſe conforma aux inſtitutions politiques dans tout ce qui n'étoit point contraire aux ſublimes ſpéculations ſur leſquelles elle s'appuyoit. Il falloit donc qu'elle prît une teinture des abus qu'elle n'avoit pas eu le pouvoir de réformer, parce que, malgré la force des plus beaux exemples, la puiſſance légiſlative lui manquoit. Ces exemples convertirent inſenſiblement les Nations, ſans changer leur police, ni leurs mœurs, c'eſt-à-dire, que le monde ſe crut Chrétien, parce qu'il n'adoroit plus le marbre ni le bronze, & parce qu'il obſervoit toutes les cérémonies de ce nouveau culte. Cette Religion même, toute ſpirituelle, cédant à la foibleſſe du vulgaire groſſier, ſanctifia quelques-unes de ſes anciennes ſuperſtitions, toléra chez des Peuples barbares des pratiques encore plus abſurdes ; les cérémonies multipliées ne firent que diſtraire les hommes du principal objet de ce culte ; l'acceſſoire prit la place du fond de la Religion ; le commun crut en remplir tous les devoirs, quand, à certains jours, à certaines heures, il eut payé de ſa préſence au ſpectacle de ces démonſtrations, dont la pompe éveilla, ou fit naître la vanité, l'orgueil, chez ceux qui en étoient les principaux acteurs. L'homme eſt ainſi bâti ; il ſe croit grand, reſpectable, important, quand il ſe voit décoré ; c'eſt le mulet chargé de reliques ; une religieuſe magnificence ſe changea bientôt en luxe, en faſte, chez les Miniſtres. Une dévote affluence fut pour eux une eſpece de cour ; & parmi le vulgaire, les plus aſſidus ſe crurent les plus parfaits.

Que devint donc cette véritable affection de conſanguinité, cette premiere loi de Nature qui ſembloit devoir changer la face des Nations? Il falloit que, faute de meſures politiques, faute de ſages arrangemens qui puſſent donner une forme ſtable à ſa régie, cette charité ſi vantée, ſe vît ſupplanter par mille momeries, & que groſſiérement aſſociée à la propriété & à l'intérêt, elle en contractât les vices, ou plutôt ne fût plus qu'un vain nom attribué aux faſtueuſes & paſſageres libéralités du riche, qui, ſans améliorer le ſort de l'indigent, ne firent qu'entretenir ſa fainéantiſe. On vit alors le Miniſtre des Autels s'approprier, comme ſalaire de ſes vœux corrompus, l'héritage du pauvre; on vit ces prétendus médiateurs entre Dieu & l'homme, marchander avec le ſtupide opulent, au moment du trépas, la rançon de ſes injuſtices; on vit le Pontife orgueilleux transformer les remontrances de la correction fraternelle, en une inſolente domination, maſquée des apparences d'un zele apoſtolique (1); le vulgaire, enfin, en changeant de ſuperſtition, reſta ce que la politique ordinaire & l'impoſture avoient intérêt qu'il continuât d'être.

Eſprit monacal entiérement oppoſé aux loix de la Nature

Qu'on ne me diſe pas que le véritable eſprit du

(1) A qui peut-on juſtement appliquer, de nos jours, les ſanglans reproches que Jeſus-Chriſt faiſoit aux Phariſiens?

Reliquiſti quæ graviora ſunt legis ... comediſtis domos viduarum ... intus eſtis pleni rapinæ & immunditiarum ... Opera ſua faciunt ut videantur ab hominibus; dilatant philacteria ſua, & magnificant fymbrias; amant primos recubitus, primas cathedras ... ſalutationes in foro, & vocari ab hominibus Rabbi ..., Alligant onera graviora & importabilia, & imponunt in humeros hominum; digito enim ſuo nolunt movere. Matth. Chap. 23.

Chriſtianiſme, cette communauté des biens de la Nature, cette réciprocité de ſecours, cette égalité de condition dont je vante les avantages, ſubſiſtent encore dans des corps tout dévoués à l'obſervation de ces belles loix. C'eſt faire grace à ces pelotons d'hommes fortuitement raſſemblés, à ces tubéroſités éparſes çà & là ſur le corps languiſſant de la ſociété, que de les comparer à de riches familles qui appauvriſſent une République: ces mêmes familles qui la ruinent, peuvent quelquefois utilement la ſervir. Non, ces corps monſtrueux compoſés de gens oiſifs, qui ne tiennent à l'arbre que comme des plantes paraſites, ne valent pas la branche la plus viciée. Il faut que dans l'état actuel des Nations les mieux gouvernées, ces corps iſolés ſoient de véritables cabales de gens qui ſemblent conſpirer de ſe diſpenſer, ſous mille prétextes frivoles, de tout devoir de Citoyen, & de jouir néanmoins des plus belles prérogatives. Non, encore un coup, l'eſprit des loix de la Nature ne peut ſe renfermer dans ces retraites obſcures. Je prétends qu'il eſt de ſon eſſence de ſe répandre également ſur tout un Peuple; qu'il doit animer tous ſes membres d'une même activité & d'une même tendance, & les lier d'un même lien: il a, par conſéquent, en horreur les vuides entrecoupés de ces aſſociations factieuſes.

Je viens de rendre raiſon des progrès & du pouvoir que l'uſage, que de vieilles opinions, des préjugés fortement enracinés, donnent aux loix vulgaires, tout vicieux qu'en ſont les principes & leurs conſéquences. J'ai fait voir combien ces loix ſont incompatibles avec celles de la Nature; en un mot, par quels degrés les erreurs politiques & morales croiſſent au point d'uſurper, preſque ſans retour, le nom, l'autorité & les droits de la vérité.

Il me reſte à réſoudre les dernieres propoſitions de l'objection de la *Bibliotheque impartiale* : les voici. *Le projet d'égalité eſt, en particulier, un de ceux qui paroît le plus répugnant au caractere des hommes : ils naiſſent pour commander, ou pour ſervir ; un état mitoyen leur eſt à charge.*

J'ai déja expliqué à quels égards les hommes étoient & devoient demeurer parfaitement égaux, & comment la Nature, ſans troubler le niveau de cette égalité fondamentale, avoit diſtribué aux individus de notre eſpece, différentes qualités pour leur ſervir de titre, & ſur quoi elle avoit réglé la place & les rapports utiles de chaque Membre de la ſociété.

En quoi conſiſtent la liberté & la dépendance.

Examinons à préſent en quoi conſiſte la véritable *liberté politique* ou *civile* de l'homme, dont les Moraliſtes n'ont jamais eu une idée juſte, non plus que du *bien* ou du *mal moral*.

Je dis, premiérement, que la véritable liberté politique de l'homme conſiſte à jouir, ſans obſtacles & ſans crainte, de tout ce qui peut ſatisfaire ſes appétits naturels, &, par conſéquent, très-légitimes ; mais que cette heureuſe liberté dépend elle-même d'une combinaiſon de cauſes qui rendroient cette jouiſſance très-poſſible, ſi les moyens n'en euſſent été pervertis & troublés.

Si, par liberté, on entend une entiere indépendance qui exclue abſolument tout rapport d'un homme à un autre, je dis que cette liberté ſeroit un état de parfait abandon ; ſituation dans laquelle les hommes vivroient iſolés comme les plantes ; alors plus de ſociété.

L'eſpece de dépendance des différens membres

de l'humanité, leurs divers rapports naturels ne ſont pas plus un défaut de liberté, une gêne, que la réunion & la dépendance des organes ne ſont, dans un corps animé, un défaut de vigueur; au contraire, cette aſſociation, ces liaiſons augmentent & ſecondent le pouvoir de cette liberté civile; elles levent les obſtacles que notre impuiſſance, notre foibleſſe naturelle trouveroient ſans ceſſe, ſi elles n'étoient aidées; bref, elle contribue à tout ce qui favoriſe notre conſervation, notre bien-être & notre liberté.

Les hommes naiſſent pour commander, ou pour ſervir, dit l'Auteur de la *Bibliotheque* : tous nos Philoſophes le diſent comme lui. Je ne chicanerois point ſur ces termes, ſi nos préjugés, nos coutumes ne leur avoient fait donner une ſignification fort odieuſe. Reſtituons leur véritable ſens. Les hommes naiſſentdans une mutuelle dépendance,qui les fait, tour-à-tour, *commander* & *ſervir*, c'eſt-à-dire,être *ſecourus*,& *ſecourir*; mais dans cette ſignification, & ſelon le véritable droit de la Nature, il n'y a, & ne doit y avoir ni *maître* ni *eſclave*; ou plutôt la liberté, telle que je l'ai définie, eſt également ſecondée.

Je dis qu'il n'y a ni maître ni eſclave, parce que la dépendance eſt réciproque. Le fils ne dépend pas plus du pere, que celui-ci de ſa progéniture : l'un eſt auſſi étroitement lié par des ſentimens naturels d'une tendreſſe ſecourable & bienfaiſante, que l'autre par une foibleſſe qui attend des ſecours. Les Citoyens d'une République ſont ſinguliérement & collectivement dans une mutuelle dépendance.

En général, dans la ſociété l'un naît foible, délicat, mais ſpirituel & induſtrieux; l'autre eſt fort & robuſte, mais il a beſoin de conſeil. L'enfance

eſt aidée par l'âge mûr ; celui-ci eſt ſur ſon déclin, quand l'autre prend ſa place & ſes fonctions ; enfin, l'âge floriſſant, en ſecourant la vieilleſſe, eſt lui-même ſecouru par ſes contemporains.

Foibleſſe du pouvoir de nos Maîtres les plus abſolus.

Qu'on conſidere les hommes, même dans l'état préſent des Nations, combien d'orgueilleux mortels n'ont que le vain titre de Maître ? Tout paroît fléchir devant eux, & tacitement tout s'oppoſe à leur impérieuſe volonté ; tout conſpire à la plier elle-même, ou à éluder ſes intentions. Le plus vil eſclave, une femme mépriſable, ont-ils reconnu votre foible, redoutables Souverains ? ont-ils découvert le train, l'allure de vos caprices ? ils vous gouvernent avec plus d'empire qu'un Ecuyer habile ne mâte le courſier le plus quinteux.

Puiſſans Monarques, voulez-vous bien m'apprendre qui eſt votre premier Favori, votre Maîtreſſe ? Je vous dirai qui regne en votre place. Vous ne pouvez les ſoupçonner de cette ingratitude ; en effet, ils n'en ſont pas toujours coupables. Non, ils n'uſurpent point votre autorité ; leur valet-de-chambre, leur ſoubrette, peut-être leur palefrenier ; que ſais-je enfin, quelque choſe de plus vil encore, un Dervis, un Faquir, un Moine, gouvernent vos Etats. Croiriez-vous que ſouvent ces derniers placent près de vous ceux que vous honorez de vos faveurs, & diſpoſent des dignités, des emplois, & par & pour leurs créatures ?

Mais examinez, de plus près, combien votre abſolu pouvoir eſt chimérique : Sultan, vous aviez beſoin, n'a guere, d'établir un tribut nouveau ſur votre Peuple ; & pour en diminuer le fardeau,

vous n'avez voulu qu'aucun des Grands de votre Porte, ni des Timariots de l'Empire en fût exempt; tous ſe ſont ſoumis à vos ordres.

Croyant trouver la même obéiſſance, le même zele pour le bien de l'Etat dans vos Mouftis, vos Imans, qui crient ſans ceſſe dans les Moſquées : *Peuples, joyez ſoumis à vos Princes ; ils ſont l'image de la Divinité. Renoncez aux biens paſſagers de la terre ; n'uſez que du peu qu'exigent les beſoins naturels ; verſez le reſte dans le ſein des pauvres : ſans l'aumône, ſans la charité, les portes du Paradis vous ſeront fermées pour jamais.* Croyant, dis-je, que ceux qui ont ſans ceſſe ces maximes dans la bouche, les auroient dans le cœur, & viendroient, au moindre ſignal, apporter dans vos tréſors de quoi épargner au malheureux les ſueurs & les peines que lui cauſent les beſoins de la Patrie, vous propoſâtes à ces oracles du Prophete de vous donner un état des immenſes richeſſes que les libéralités de vos prédéceſſeurs, & celles de toute la Nation leur ont autrefois prodiguées.

Vous vîtes alors tomber le maſque de l'hipocriſie; vous vîtes cette impudente eſpece, en violant le premier précepte de la Religion, autoriſer leur refus de cette Religion même. Que devint donc votre pouvoir ſuprême ? vous craignîtes, dit-on, pour vos jours. Un de vos Divans voulut ſoumettre ces rebelles; vous lui impoſâtes ſilence.

Quelque tems après, ces ſujets ſéditieux qui venoient de donner une atteinte ſi viſible à votre autorité, ſemblables à ces Indiens qui maltraitent & careſſent, tour-à-tour, leur Idole, ſe ſervirent de ce même pouvoir pour rétablir leur ancienne domination, juſques ſur ceux que la mort va mettre au niveau des Monarques.

Vous, Maîtres paſſagers de la terre, les devoirs du Citoyen une fois remplis envers vous & l'Etat, vous laiſſez au moins en repos les facultés de l'ame; c'eſt par elles que l'homme eſt & doit être libre, lors même qu'il eſt chargé des fers du plus dur eſclavage; mais cette Nation éternelle ſans poſtérité (1), par combien d'endroits, ſous combien de vains prétextes, ſans aucun profit pour le cœur, ne prétend-elle pas opprimer la raiſon?

Votre Divan reconnut les ruſes ambitieuſes de ces petits tyrans; il voulut vous repréſenter que ces prétendus favoris du Prophete s'étoient plus d'une fois rendu maîtres des intrigues du Serrail: il vous rappella qu'on avoit ſouvent vu d'inſolens Mouftis ſe prétendre autant au deſſus des Sultans, que les Anges ſurpaſſent les Mortels, & s'arroger le droit de diſpoſer de l'Empire; il voulut vous faire conſidérer que, quoique leurs vices & leurs déſordres euſſent dé abuſé les Peuples, il étoit à craindre que ces hommes dangereux ne relevaſſent les ruines de leur monſtrueux pouvoir, à la faveur des opinions, des maximes qu'ils ſemoient dans les eſprits du vulgaire. Ce ſage Divan tenta de vous faire remarquer combien toutes ces ruſes portoient atteinte aux loix, au repos, à votre pouvoir même; ce fut en vain: par un enchantement prodigieux, les Conjurés écarterent la vérité de votre Trône; ils firent paſſer le zele de ce corps reſpectable pour une offenſe; vous l'exilâtes.

Après cela, puiſſans Monarques, qu'il me ſoit encore permis de vous demander quel eſt ce pouvoir dont vous vous montrez ſi jaloux? Il eſt ſouvent le jouet du fourbe ou du flatteur, qui ſait

(1) *Gens æterna in quâ nemo naſcitur.* Val. Max.

vous faſciner les yeux. Les méchans ſont de votre Sceptre le fléau du ſujet fidele.

Ces exemples prouvent donc que dans le monde moral, conſtruit comme il eſt par des mains mortelles, il n'y a ni véritable *ſubordination*, ni véritable *liberté*.

Vraies cauſes de la décadence & des révolutions des Etats les plus floriſſans.

Depuis le Sceptre juſqu'à la houlette, depuis la Tiare juſqu'au plus vil Froc, ſi l'on demande qui gouverne les hommes, la réponſe eſt facile; l'intérêt perſonnel, ou un intérêt étranger que la vanité fait adopter, & qui eſt toujours tributaire du premier. Mais de qui ces monſtres tiennent-ils le jour? de la propriété.

C'eſt donc en vain, Sages de la terre, que vous cherchez un état parfait de liberté où regnent de tels tyrans. Diſcourez, tant qu'il vous plaira, ſur la meilleure forme de gouvernement; trouvez les moyens de fonder la plus ſage République; faites qu'une Nation nombreuſe trouve ſon bonheur à obſerver vos loix; vous n'avez point coupé racine à la propriété, vous n'avez rien fait; votre République tombera un jour dans l'état le plus déplorable. C'eſt en vain que vous attribuerez ces triſtes révolutions au *haſard*, à une *aveugle fatalité* qui cauſe l'inſtabilité des Empires, comme celle de la fortune des particuliers; ce ſont des mots vuides de ſens.

Ce que c'eſt que le haſard dans l'ordre moral.

Ce *haſard*, cette prétendue *fatalité morale* ne ſont que des effets de la diſcordance des volontés,

auxquelles vous devez vous attendre, pour avoir négligé les vrais moyens d'associer ces volontés, conformément aux intentions de la Nature : il n'entre point de hasard dans son plan, point de vicissitudes monstrueuses dans son cours, dans ses révolutions ; la marche est constante, uniforme ; enfin, je le répete, ce hasard qui change les Républiques en Monarchies, & celles-ci en Gouvernemens tyranniques, n'est point une véritable fatalité : il n'y a rien en cela de fortuit ; la cause n'en est que trop sensible : c'est la propriété, l'intérêt, qui tantôt associent les hommes, & tantôt les subjuguent & les oppriment.

Vous dites, que les principes de la *Démocratie*, sont la probité, la vertu ; que l'*Aristocratie* se soutient par la modération ; que la *Monarchie* se fonde sur l'honneur ; que la crainte affermit le rigoureux Empire du *Despotisme* (1). Quels frêles supports, grand Dieu ! tous portent plus ou moins, sur la propriété & l'intérêt, les plus ruineux de tous les fondemens.

Dans une République, l'intérêt personnel & particulier, tempéré par une sorte d'égalité de fortune & de condition, reste quelque tems en équilibre avec l'interêt commun de la société : les hommes moins éloignés de leur état naturel, sont moins vicieux ; ce moins fait leur *vertu* ; mais tout équilibre est un état violent que le moindre poids rompt facilement. Pourquoi suspendre ainsi ce qui pouvoit demeurer de niveau sur une base ferme & stable ? pourquoi restreindre le bien public par la chose du monde la plus capable de le détruire, par une propriété qui incline si facilement l'homme à l'usurpation ? Qu'opposerez-vous

(1) *Esprit des Loix*, Livre 3.

à ce

à ce penchant avide ? de foibles vertus qu'il saura adroitement faire ſervir à ſes fins, & rendra bientôt quelques familles maîtreſſes des fonds de la ſociété & du gouvernement : voilà l'intérêt commun de toute une Nation, transformé en celui de quelques perſonnes unies pour aſſervir la multitude ; c'eſt l'ariſtocratie dont les membres ont beſoin d'une *modération* qui prévienne entr'eux toute jalouſie, ou qui dérobe au Peuple la vue d'une domination qui lui deviendroit odieuſe : telle eſt dans ce gouvernement l'ombre de liberté que lui laiſſent les Grands ; mais ſi-tôt qu'ils ſortent des bornes de cette modération, un d'entr'eux profite adroitement, ou de leurs diſcordes, ou de la haine publique contre ſes égaux ; il favoriſe la multitude qui le porte ſur le trône, ou bien il y parvient par les mêmes degrés qui avoient élevé les familles qu'il réduit aux honneurs du ſecond rang : ainſi s'établit la Monarchie ; elle ne s'approprie preſque aucun des fonds de la ſociété ; elle maintient les loix qui en ont fait les partages ; mais elle uſe, à ſon gré, de tous les membres du corps politique. Ce n'eſt plus la patrie que l'on ſert ; c'eſt la perſonne du Prince ; c'eſt en ſa conſidération que l'on fait ſon devoir ; c'eſt de lui ſeul qu'on attend des honneurs, des récompenſes ; & pour y parvenir, il faut percer la foule par des actions d'éclat que le Souverain puiſſe remarquer. S'il eſt vertueux, l'empreſſement à mériter ſon eſtime, ſes faveurs, & des places voiſines de la ſplendeur du trône ; *l'honneur*, en un mot, cette idée attachée à toute ſupériorité, fait le plus ferme appui du pouvoir des Monarques. Mais, helas ! par combien d'accidens cet honneur ne dégénere-t-il pas en baſſe ſervitude ! Romains, vous triomphâtes ſous les deux

premiers Céſars ; vous fûtes ſous les autres les plus vils des mortels.

Bientôt la flatterie corrompt les plus grands Rois ; voilà leurs courtiſans, leurs ſujets devenus adulateurs. Il n'eſt preſque plus perſonne, qui, pour acquérir les bonnes graces de celui qui porte le Sceptre, ne s'efforce de lui perſuader que les hommes ſont à l'égard de leurs Souverains, ce qu'eſt la Nature entiere par rapport à ſon Auteur; que dis-je ? ils leur inſinuent que les Peuples ſont, à l'égard des têtes couronnées, ce que les animaux domeſtiques ſont pour les hommes. On ne voit plus alors que d'indignes miniſtres des volontés les plus tyranniques. Quelque odieuſe cabale s'empare de l'éducation d'un ſucceſſeur ; ce corps de vils Eunuques (1), avec l'ignorance ou les vices qui leur ſont utiles, perpétue dans la famille regnante les maximes pernicieuſes pour leſquelles la flatterie lui a fait prendre goût.

Peuples, réjouiſſez-vous, il vous eſt né un Prince ; la Nature l'a doué de qualités qui feront un jour vos délices : il ne s'agit que d'en aider le développement. . . . Hélas ! non, gémiſſez ; vos eſpérances vont être cruellement déçues ; des monſtres vont étouffer cette fleur ; leur ſouffle empoiſonneur va obſcurcir, reſſerrer, éteindre les facultés de ce génie, pour le gouverner à leur gré : il ſera fortement imbu de toutes les erreurs, de tous les préjugés du plus groſſier vulgaire ; ils l'aſſujettiront aux craintes ſuperſtitieuſes d'une femmelette ; du reſte, cette engeance infectera ce tendre rejetton de l'eſprit furieux d'avarice & de domination qui la poſſede.

(1) Sous le bas Empire on donnoit indiſtinctement ce nom à tous les Domeſtiques de la Cour.

Tous ces premiers eſclaves s'efforcent d'établir le deſpotiſme, qui bientôt jette une Nation dans la barbarie, & de-là dans un anéantiſſement total, où tombe avec elle le joug peſant qui l'y précipite.

Tels ont toujours été les progrès de la décadence des plus floriſſans Empires. Quelle autre choſe que l'eſprit cruel de *propriété* & *d'intérêt* donne le branle à ces triſtes révolutions ?

Eheu quam pereunt brevibus ingentia cauſis.

CLAUDIAN.

Voilà ce que l'on peut nommer la fortune des Etats.

Ce qui aſſureroit la ſtabilité des Empires.

Cette inſtabilité, ces viciſſitudes périodiques des Empires ſeroient-elles poſſibles où tous les biens ſeroient indiviſiblement communs ? Poſez cet excellent principe ; attachez à tout ce qui peut le rendre inaltérable, à tout ce qui peut en favoriſer les heureuſes conſéquences, les idées les plus ſublimes d'honneur & de vertu, vous aurez pour toujours fixé le ſort heureux d'une Nation ; il n'y aura plus qu'une ſeule conſtitution, qu'un ſeul méchaniſme de gouvernement ſous différens noms.

Quand un Peuple conſentira unanimement à n'obéir qu'aux loix de la Nature, telles que nous les avons développées, & ſe comportera, en conſéquence, ſous la direction de ſes peres de famille, ce ſera une *Démocratie*.

Si, pour que ces loix ſacrées ſoient plus religieuſement obſervées, & s'exécutent avec plus d'or-

dre & de promptitude, le Peuple en dépose l'autorité entre les mains d'un nombre de Sages, qui soient, pour ainsi dire, comme chargés de donner le signal des opérations que ces loix indiquent & ordonnent; alors le gouvernement sera *Aristocratique.*

Si, pour encore plus de précision, de justesse & de régularité dans les mouvemens du corps politique, un seul en touche les ressorts, l'Etat devient une *Monarchie*, qui jamais ne dégénérera si la *propriété* ne s'y introduit point : cet accident peut tout perdre; mais dans notre hypothese, mille moyens de le prévenir.

Sous quel prétexte la Politique sacrifie l'intérêt de la multitude à celui d'un seul.

Pour montrer à quel point la destruction des loix de la Nature a fait renverser les idées, soit morales, soit politiques, j'observe que l'on considere un Etat comme un instrument dont les Souverains montent & touchent les cordes, pour en tirer le son qu'il leur plaît; ces cordes sont la multitude, qui, dit-on, est aveugle, & ne sait ordinairement ce qu'elle veut; qui se porte brutalement à ce qui lui nuit comme à ce qui lui semble utile, & ne pourroit, par conséquent, jamais former une société, si elle n'étoit assujettie à quelque autorité redoutable. Oui, les hommes doivent être gouvernés; mais depuis quand le commun, en général, est-il devenu une multitude aveugle ? n'est-ce pas depuis que la propriété & l'intérêt, joints aux erreurs qui en sont les suites, ont mis, comme je l'ai dit, une discordance si variée & si compliquée entre les volontés, que dans un millier de personnes, à peine s'en trou-

vera-t-il dix qui puiſſent s'accorder, ſoit ſur la façon de conſidérer un objet utile, ſoit ſur les vrais moyens de s'en procurer une égale jouiſſance ? preſque aucun n'aura une juſte idée de ce qui conſtitue l'eſſence du vrai bien d'une ſociété, quelque petite qu'on la ſuppoſe. L'oppreſſion a toujours pris à tâche d'étouffer ces idées qui rendroient l'homme vraiment libre, parce qu'il ſeroit raiſonnable : eſt-il étonnant, après cela, que tout un Peuple, toute une Nation ſoit devenue une multitude capricieuſe, inſenſée, un aſſemblage tumultueux d'un nombre infini de volontés & de ſentimens contraires, dont la fermentation eſt plus violente que les flots d'une Mer agitée ; enfin, un feu qui ſe dévoreroit & ſe détruiroit de ſoi-même, ſi ſa violence n'étoit contenue par des loix qui le moderent, & des maîtres qui le gouvernent ? Ainſi, ſelon nos Sages, ces maîtres ſont établis pour diriger, avec force & autorité, l'humanité entiere vers ſon bien, que ſouvent elle ne connoît pas : ce ſont des Paſteurs qui conduiſent une troupe de beſtiaux ſtupides vers un bon pâturage, & qui la détournent de la fange d'un marais où elle iroit ſe précipiter & ſe perdre. De-là la belle maxime, que les Potentats ſont faits pour veiller à rendre leurs Peuples heureux. J'ajouterai que pour y réuſſir, il faudroit les guérir des préjugés qui aveuglent les hommes ſur leurs vrais intérêts ; mais préciſément tout le contraire arrive. Un Peuple entier eſt ſouvent deſtiné à rendre heureux quelques mortels, aux dépens de ſon repos & de ſa félicité. On favoriſe toutes les opinions, toutes les erreurs qui le retiennent dans cet aviliſſement : ſi la multitude trouve ſon compte dans les travaux pénibles de cette ſervitude, à la bonne heure ; ſi, au contrai-

re, les choſes ſe trouvent arrangées de façon que la proſpérité de quelques familles, ou d'une ſeule, dépende de la miſere de toute la Nation, ou de la plus grande partie, c'eſt de quoi s'embarraſſent fort peu ceux qui ſe trouvent placés au premier rang. Des millions d'hommes ont à peine de quoi ſubſiſter; les tributs, les impôts leur en arrachent une partie : qu'importe, la famille, le corps, ou plutôt le fantôme qui repréſente la Nation, eſt puiſſant & riche; ſon autorité eſt affermie pour pluſieurs ſiecles; ſa domination embraſſe de vaſtes contrées; le reſte de l'humanité n'eſt qu'un vil ramas d'animaux utiles à la vérité : les maîtres ſeroient intéreſſés à leur conſervation ſi, quelque accident qui pût arriver, l'eſpece n'en étoit pas à peu près auſſi nombreuſe. C'eſt effectivement ſur ces déteſtables principes que portent les affreuſes maximes du Machiaveliſme, ſelon leſquelles les hommes ſeroient, à l'égard de leurs Souverains, à peu près ce que les *Ilotes* étoient chez les Lacédémoniens.

Pouvoir & fonctions des Souverains dans le Droit naturel; leur véritable grandeur.

En rétabliſſant les choſes dans l'ordre naturel, renverſons la comparaiſon. Le tout vaut mieux que la partie même la plus excellente; l'humanité entiere vaut mieux que le meilleur de tous les hommes, & une Nation eſt préférable à la famille la plus reſpectable & au Citoyen le plus reſpecté.

Magiſtrats, Grands d'une République, Monarques, qu'êtes-vous dans le droit naturel à l'égard des Peuples que vous gouvernez? de ſimples Miniſtres députés pour prendre ſoin de leur bon-

heur; déchus de tout emploi, & les plus vils membres de ce corps, dès que vous rempliſſez mal votre commiſſion. Votre vigilance, votre exactitude vous rendent les plus fideles domeſtiques de l'humanité, ceux qu'elle aime le plus; que méritez-vous, quand devenus ſerviteurs infideles ou inſolens, vous oſez chercher à l'opprimer?

Une Nation qui met un de ſes Citoyens à ſa tête, & principalement celle qui ſeroit ſoumiſe aux loix de la ſimple Nature, n'eſt-elle pas en droit de lui dire. » Nous vous chargeons de nous » faire obſerver les conventions faites entre nous; » & comme elles tendent à entretenir parmi » nous une réciprocité de ſecours ſi parfaite, » qu'aucun ne manque non-ſeulement du néceſ- » ſaire & de l'utile, mais même de l'agréable, » nous vous enjoignons de veiller exactement à » la conſervation de cet ordre, de nous avertir » des moyens efficaces de l'entretenir, de nous » faciliter ces moyens, & de nous encourager à » les mettre en uſage. La raiſon nous a preſcrit » ces loix, & nous vous preſcrivons de nous y » rappeller ſans ceſſe; nous vous conférons le » pouvoir, l'autorité de ces loix & de cette rai- » ſon ſur chacun de nous; nous vous en faiſons » l'organe & le héraut; nous nous engageons à » vous aider à contraindre quiconque de nous » ſeroit aſſez dépourvu de ſens pour leur déſo- » béir: vous devez comprendre que ſi vous-mê- » me oſez enfreindre les devoirs communs, ou » négliger ceux de votre emploi; ſi vous voulez » nous impoſer quelque obligation que les loix » ne preſcrivent point, ces mêmes loix vous dé- » clarent, dès l'inſtant, déchu de tout pouvoir; » alors perſonne n'écoute plus votre voix; on » vous impoſe ſilence, & vous rentrez parmi

» nous pour être comme un ſimple particulier, » contraint de vous conformer à nos inſtitu- » tions.

» Nous vous jugeons capable de nous gou- » verner ; nous nous abandonnons avec con- » fiance aux directions de vos prudens con- » ſeils : c'eſt un premier hommage que nous ren- » dons à la ſupériorité des talens dont la Nature » vous a doué. Si vous êtes fidele à vos devoirs, » nous vous chérirons comme un préſent du » Ciel ; nous vous reſpecterons comme un pere : » voilà votre récompenſe, votre gloire, votre » grandeur. Quel bonheur de pouvoir mériter » que tant de milliers de mortels, vos égaux, » s'intéreſſent à votre exiſtence, à votre conſer- » vation !

» Dieu eſt un Etre ſouverainement bienfaiſant; » il nous a fait ſociables, maintenez-nous ce que » nous ſommes : ainſi qu'il eſt le moteur de la » Nature entiere, où il entretient un ordre admi- » rable, ſoyez le moteur de notre corps politi- » que ; en cette qualité vous ſemblerez imiter » l'Etre ſuprême. Du reſte, ſouvenez-vous qu'à » l'égard de ce qui vous touche perſonnellement, » vous n'avez d'autres droits inconteſtables, » d'autre pouvoir que ceux qui lient le commun » des Citoyens, parce que vous n'avez pas d'au- » tres beſoins ; vous n'éprouvez pas d'autres » plaiſirs ; vous n'avez, en un mot, rien de plus » excellent, ni qui puiſſe vous donner la préfé- » rence ſur le commun des hommes. Si nous » trouvons notre utilité à vous proroger le com- » mandement ; ſi nous jugeons que quelqu'un » des vôtres en ſoit capable après vous, nous » pourrons agir en conſéquence, par un choix » libre & indépendant de toute prétention «.

Je demande quelle capitulation, quel titre, quel droit d'antique poſſeſſion peut preſcrire contre la vérité de cette *chartre* (1) divine, peut en affranchir les Souverains ? Que dis-je ? les priver d'un privilege qui les revêt du pouvoir de ſuprêmes bienfaiteurs, & les rend par-là véritablement ſemblables à la Divinité. Que l'on juge ſur cet expoſé, de la forme ordinaire des gouvernemens.

Après avoir découvert que l'origine, les cauſes & les progrès des déſordres & de tous les maux tiennent aux conſtitutions vicieuſes de toute ſociété, je vais tâcher de fixer les idées de *malheur* & de *mal moral*; idées groſſiérement compliquées chez la plupart de nos Moraliſtes. J'examinerai enſuite l'influence de ces erreurs ſur les préceptes de la Morale.

(1) Titre ou Edit perpétuel & irrévocable.

TROISIEME PARTIE.

Défauts particuliers de la Morale vulgaire.

Ce que c'eſt que le mal ; ſes différentes eſpeces.

L'Homme diſpoſé par la Nature (& ce pour être plus promptement averti de veiller à ſa conſervation) à juger de tout relativement à lui-même, appelle *mal* tout ce qui, médiatement ou immédiatement, lui déplaît, ou l'offenſe. La réflexion & l'étude lui ont cependant appris à diviſer cette idée générale.

Nous nommons *maux phyſiques* les mutabilités de la matiere qui nous ſemblent fâcheuſes. La deſtruction d'une belle fleur, de quelque production utile, eſt, pour nous, une *perte*, un *dommage*; nous éprouvons du *déplaiſir*, *des regrets*. Les accidens qui nous arrivent de la part de quelque Etre purement paſſif qui nous bleſſe, qui nous cauſe de la douleur, quelques ſenſations déſagréables, comme le choc d'une pierre, ſont des maux phyſiques que nous nommons *malheurs*.

L'action d'une cauſe intelligente, qui déplaît, offenſe ou bleſſe, eſt le *mal moral* ; celui qui la commet de propos délibéré, eſt le *méchant*.

Prenez le contraire de ces rapports affligeans, vous aurez les idées de *biens* de différens noms ; ceux qui nous viendront de la part d'une cauſe inſenſible, ſeront *phyſiques* ; ceux que nous recevrons d'une cauſe intelligente, ſeront *moraux*. Ces

cauſes, en général, ſe nommeront *bonnes* : leurs effets ſeront des *bienfaits*, nos ſentimens des *plaiſirs* ; l'événement eſt *bonheur*, & notre état *félicité*. Tâchons, ſi nous pouvons, de reſſerrer les limites déja trop étendues, de ce qui nous afflige, & d'élargir l'étroite enceinte de notre bien-être, que nos Moraliſtes ſemblent prendre à tâche de rétrecir.

Il n'y a point de mal phyſique en préſence de la Divinité.

Je dis que les maux phyſiques viennent d'une mutabilité de rapports & de ſituations auxquels notre Nature nous expoſe, mais dont la *cauſe* premiere eſt entiérement exempte. Je ne m'arrêterai point à prouver ce que perſonne ne conteſtera, que dans l'ordre général de l'Univers, tout eſt aux yeux de ſon Auteur infiniment ſage, auſſi bon & auſſi-bien qu'il eſt poſſible qu'il le ſoit, & que rien ne peut lui être déſagréable dans ſon ouvrage. Il n'y a donc point de mal phyſique en préſence du Créateur. De plus, il n'arrive aucun mal phyſique de la part de l'Auteur de tout ordre ; car ce qui ſeroit un déſordre dans les rapports de ſes créatures inanimées entr'elles, ſeroit, ce qui répugne, une ignorance, une erreur dans l'intelligence infinie ; & ce ſeroit, par rapport à nous, une qualité fort mal-faiſante dans la cauſe ſuprême ; idée qui ne répugne pas moins que la premiere. Ainſi, à proprement parler, ce que nous nommons mal phyſique, n'en eſt point un, même à notre égard ; car, premiérement, une grande partie des accidens qui nous déplaiſent, ne ſont contre notre gré, que parce que nos vues bornées ne peuvent appercevoir l'ordre & l'enchaînement

des Etres ; elle n'en ſaiſit que quelque fragment, qu'elle croit imparfait, ne pouvant voir que lui ſeul : une autre partie de ces accidens ſont moins des maux phyſiques par rapport à nous, que des avis preſſans, ou de nous délivrer, ou de nous garantir de ce qui peut nous nuire. Nous devons encore moins conſidérer toutes ces choſes comme des effets d'une volonté ſuprême, déterminée à nous nuire, que comme des bienfaits de ſa part ; & quand nous ſerions périſſables comme les Etres inanimés, nous ne pourrions nous plaindre d'une cauſe aveugle qui nous plongeroit, par degrés, dans l'indifférence du néant ; à plus forte raiſon, ne pouvons-nous accuſer une cauſe bienfaiſante & ſage, qui ne peut, & ne veut nous laiſſer ſubir quelques accidens paſſagers, que parce qu'il eſt entré dans ſon plan, que tout Etre muable doué de raiſon, éprouveroit par degrés ſes bontés, & en ſentiroit tout le prix.

Le mal moral ne touche que la Créature.

Concluons de tout ceci, qu'il n'exiſte dans l'Univers d'autre *mal* que le *moral*, qui ne peut avoir pour cauſe que la créature raiſonnable, & ne peut attaquer & offenſer qu'elle. Il eſt dans la cauſe, comme nous l'avons dit, une détermination libre à nuire, c'eſt la *méchanceté*, & dans le ſujet qui l'éprouve, c'eſt *offenſe*, *téſion*. Or, il il ſeroit abſurde de dire que la Divinité fût expoſée à de ſi fâcheux rapports ; il vaudroit autant la ſuppoſer, comme nous, changeante & périſſable.

Non, dit-on, le mal moral n'attaque point la Divinité, comme il offenſe les hommes ; c'eſt-à-dire, qu'il ne peut l'affliger, ni troubler ſon repos immuable ; mais il peut lui déplaire, à peu près,

comme le mal que nous voyons faire à quelqu'un, ſans que nous ayons rien à redouter de ſemblable, nous touche & nous émeut ; ce ſentiment de bonté eſt en nous une image de la ſienne.

Je prouverai dans peu combien cette comparaiſon, toute utile qu'elle eſt dans l'état préſent des ſociétés, eſt fauſſe ; cependant c'eſt une de ces erreurs utiles, ſemblable à celles de nos ſens, faite pour ſuppléer au défaut des leçons de la Nature, lorſque l'homme ne les écoute plus ; erreur dont il n'avoit que faire, s'il fût demeuré ſoumis aux loix primitives.

Je dis que l'homme n'avoit pas beſoin d'imaginer que la Divinité s'offenſe de ſes déſordres, s'il ne fût point ſorti de ce que lui preſcrivoient les ſentimens naturels, puiſque ſous leur heureux empire, cette créature, comme nous l'avons fait voir dans tout ce qui précede, ne peut être nuiſible ; tout dans cet état lui met en évidence, & lui fait vivement ſentir la néceſſité d'être bienfaiſante.

Analogie entre l'ordre phyſique & le moral.

Dieu, à l'égard des actions des hommes, comme dans l'ordre phyſique du monde, a établi une loi générale, un principe infaillible de tout mouvement ; & toutes choſes une fois diſpoſées ſelon un plan auſſi admirable par ſa ſimplicité que par l'étendue & la fécondité de ſes conſéquences, tout marche, tout va avec un concert merveilleux ; il ſemble que la toute-puiſſance ait livré les cauſes ſecondes & les effets particuliers à eux-mêmes, ou, ſi vous voulez, il en conſerve le cours & l'enchaînement. Les ſciences ont conduit les hommes aſſez près du premier reſſort de ce

méchaniſme, pour le leur laiſſer entrevoir.

Dieu, qui eſt toujours ſemblable à lui-même, a auſſi établi dans l'ordre moral un principe infaillible d'*innocence* pour les créatures qu'il vouloit douer d'une faculté qui les mît en état de ſe conſerver mutuellement elles-mêmes. Comme il a livré les Etres inanimés à un mouvement aveugle & méchanique, il a de même livré les hommes à ce guide qui les pénetre, pour ainſi dire, & les poſſede tout entiers. C'eſt le ſentiment de l'amour de nous-mêmes, impuiſſant ſans ſecours, qui nous met dans l'heureuſe néceſſité d'être bienfaiſans. Notre foibleſſe eſt en nous comme une eſpece d'*inertie* ; elle nous diſpoſe, comme celle des corps, à ſubir une loi générale qui lie & enchaîne tous les Etres moraux. La raiſon, quand rien ne l'offuſque, vient encore augmenter la force de cette eſpece de gravitation.

La bienfaiſance eſt la premiere de toutes nos idées morales.

Nous apprenons à *bien faire* long-tems avant que d'avoir beſoin de la leçon de *ne point nuire.* La durée de notre premiere débilité eſt le tems de cet heureux apprentiſſage ; elle nous laiſſe bien du tems privés de toute idée mal-faiſante, pour faire éclore & fortifier en nous celle de la bienfaiſance.

L'animal deſtiné à devenir ſociable, paſſe par une enfance proportionnée au degré de force que doit acquérir ce doux penchant ; ſes premiers mouvemens ſont des ſignes de beſoins, & non des inclinations féroces. Cet âge vif & léger n'eſt ſuſceptible que d'une impreſſion peu durable de l'offenſe, que celle du moindre bienfait efface aiſément : quelque violentes que paroiſſent ſouvent ſes agi-

tations, ſes inquiétudes, elles ſont une marque de ſa ſenſibilité, & non de dépravation ; c'eſt un Etre animé qui n'a encore eſſayé de rien, & veut faire épreuve de tout : il ne s'irrite ſérieuſement contre rien ; il cherche à jouir : ſans égard aux obſtacles, il tend directement à l'objet agréable. Comme il ignore encore que rien puiſſe lui nuire ; comme il ſe voit, au contraire, fréquemment ſecouru par ceux auxquels il doit le jour, ou qui l'environnent ; leurs ſoins, leurs careſſes, leurs complaiſances doivent être pour lui de continuelles leçons qui lui apprennent à aimer ; & l'amour n'eſt-il pas le principe de toute bienfaiſance ? Oui, c'eſt en éprouvant qu'il y a des objets aimables, revêtus du pouvoir de nous faire du bien, que s'excitent en nous les mêmes diſpoſitions : or, je dis qu'une expérience conſtante prouve que ce ſont les premieres épreuves que nous faiſons dès notre naiſſance ; ainſi l'a voulu la Bonté divine. Il ſeroit donc inutile de m'objecter que, comme l'idée de bienfaiſance peut précéder en nous toute diſpoſition à nuire, il peut auſſi arriver que les premiers inſtans de notre vie ayant été des malheurs, nos premieres diſpoſitions nous auront porté à mal faire. Je réponds que cela ſeroit poſſible dans l'ordre moral d'inſtitution humaine ; mais que l'ordre naturel qui le précede toujours, nous préſerve, au moins pour quelques inſtans, de ces funeſtes diſpoſitions, & nous en garantiroit pour toujours s'il étoit ſecondé par l'*art*, je veux dire, par des regles, des préceptes ou des exemples qui ſoutinſſent, & fortifiaſſent les premieres leçons de bienfaiſance. Au contraire, leurs impreſſions s'effacent promptement : à peine ſommes-nous ſortis de la premiere enfance, que des Etres libres qui cherchent à nous nuire, nous apprennent bientôt à les imiter.

Ce qui ôteroit à l'Homme toute idée de mal moral.

Il eſt donc sûr que la notion de ce principe moral : *Fais du bien pour en recevoir*, précede chez les hommes celle de cette autre maxime : *Ne nuis pas pour que rien ne te nuiſe.* Or, ôtez la propriété, l'aveugle & impitoyable intérêt qui l'accompagne ; faites tomber tous les préjugés & les erreurs qui les ſoutiennent, il n'y a plus de réſiſtance offenſive ou défenſive chez les hommes ; il n'y a plus de paſſions furieuſes, plus d'actions féroces, plus de notions, plus d'idées de *mal moral.* S'il en reſte, ou s'il s'en éleve quelques traces, elles ſont cauſées par des accidens ſi légers, & de ſi peu de conſéquence ; c'eſt par des oppoſitions de volontés qui offuſquent ſi peu, chez les contendans, les lumieres de la raiſon, que loin d'affoiblir le domaine de la bienfaiſance naturelle, ces foibles chocs n'en feroient que mieux ſentir l'importance : en un mot, comme nous l'avons vu ailleurs, il n'y auroit dans les ſociétés que quelques petites diſcordances ; elles en releveroient l'harmonie, & lui nuiroient moins qu'elles ne l'empêcheroient de languir.

Ce que ſont en préſence de la Divinité les imperfection morales de la Créature.

De tout ce que je viens d'établir, les Moraliſtes concluront, que puiſque l'homme eſt une créature libre, qui pouvoit & devoit reſter dans un état heureux, il a dû ſe rendre bien déſagréable en préſence de ſon bienfaiteur, en violant, comme de propos délibéré, ſes premieres intentions : ils diront qu'il faut que cette créature ſoit bien

inſenſée

insensée de s'être ainsi livrée à une infinité de maux dont il lui étoit si facile de voir & d'éviter le danger; que, par conséquent, il faut que le genre-humain soit bien coupable aux yeux de la Divinité, & bien digne de châtiment.

En usant, comme nos Philosophes, de comparaison, il seroit facile de faire voir que l'homme mériteroit plus de pitié que de courroux de la part de la Divinité, & plutôt des secours que des châtimens, si la suprême Sagesse jugeoit des choses à peu près comme nous; mais qui ne sent le faux & le ridicule de ces sortes de comparaisons?

Rien dans l'univers ne peut déplaire à la Divinité dans le sens, ni de la maniere que certaines choses déplaisent à une créature aussi bornée, aussi foible que l'homme, Etre périssable, que le moindre dérangement apparent inquiete, embarrasse. Quoique nous ne puissions absolument connoître comment la Divinité considere les accidens physiques ou moraux, que nous nommons *le mal*, il est certain, comme j'ai déja dit, que ce qui nous semble un désordre, n'en doit point être un pour l'intelligence infinie, qui a tout ordonné; il faudroit, sans cela, la taxer d'imprudence ou de méchanceté, ou en faire une fatalité qui s'ignoreroit elle-même. Ceux qui prétendent qu'il arrive des choses qui peuvent choquer les idées ou la volonté divine, ne peuvent, quelques efforts qu'ils fassent, éluder cette objection qui se présente d'elle-même toute la premiere.

En effet, si quelque chose offense, c'est-à-dire, déplaît à la Divinité dans la conduite morale des hommes; si ce que nous nommons mal, est autre chose à ses yeux qu'un simple défaut, suite nécessaire des bornes naturelles de la capacité

humaine laiſſée, dans cette vie, à ſon propre gouvernement; ſi ce mal eſt autre choſe qu'une ſimple imprudence, une erreur qui porte avec elle ſon châtiment & ſon remede, il faudra convenir que toutes les inſtitutions humaines, toutes les loix factices auxquelles les mortels ſe ſont ſoumis, ou ont été forcés de ſe ſoumettre, ſont des crimes généraux, d'autant plus énormes & plus puniſſables, qu'ils ſont la ſource de tous les maux. Or, dans cette ſuppoſition, il faudroit dire que la Divinité doit châtier tous nos Sages, tous nos Légiſlateurs, qui, comme nous l'avons prouvé, ont bouleverſé les loix de la Nature. Cependant, à les entendre, ils ne ſont pas coupables, ils avoient les meilleures intentions du monde.

Quant au reſte des hommes, que peut-on leur imputer? Après tout, ce n'eſt pas leur faute, s'ils ont été induits en des erreurs, qui multipliées de générations en générations, ſont devenues inſurmontables. Si donc, en conſéquence de ces erreurs, quelques particuliers ſe trouvent réduits à la dure néceſſité de devenir criminels, dans les principes même de nos Moraliſtes, n'ont-ils pas droit de s'excuſer d'une méchanceté involontaire, d'une méchanceté dont tout le ſyſtême a été comme bâti avant eux? Le funeſte torrent de toute dépravation eſt creuſé dès longtems; il n'eſt preſque plus poſſible à ces malheureux de ſe tirer des gouffres fréquens qu'il laiſſe ſur ſon paſſage. Quel eſt le coupable de celui qui a ouvert le précipice, ou de celui qui y tombe?

Vous avez fait des loix que vous ſentiez qui ſeroient infailliblement violées; & c'eſt ce qui devoit vous faire comprendre combien elles étoient imparfaites. Vous châtiez; & pour les maintenir, vous n'aviez que ce moyen. Pour-

quoi faites-vous la Divinité garante de vos bevues? Quoi ! vous voulez qu'elle s'irrite de ce que vous n'êtes pas obéis, & qu'elle pourſuive votre vengeance au delà du terme de toute prévarication !

Si l'on réplique que Dieu doit punir les prévaricateurs, comme le font les hommes, parce que les crimes, malgré l'imperfection des loix humaines qui ont pu les occaſionner, n'étoient pas inévitables pour ceux qui les ont commis, & parce que ces mêmes loix, faites préciſément pour les empêcher, donnoient, d'après la Nature, des leçons pour les éviter, je vous demanderai à quoi ſervoient ces leçons, auſſi inefficaces que révoltantes ? Vous les dites tirées de la Nature, & je vous ai fait voir qu'elles la contrediſent. Où eſt l'autenticité qui peut les faire adopter de Dieu, & les lui faire approuver comme ſiennes, comme des regles preſcrites aux hommes ſous des peines très-rigoureuſes ?

Ou avouez-moi des abſurdités : 1°. que la Divinité auroit, au gré de la folie des hommes, abrogé & ſupprimé la premiere loi de nature, & ſes conſéquences ; 2°. qu'il auroit changé l'eſſence des rapports primitifs qu'il a voulu établir entre ſes créatures raiſonnables, pour leur ſubſtituer & autoriſer le ſyſtême de tel ou tel Légiſlateur ; 3°. que parce qu'il auroit plu à ce Réformateur mortel, pour faire quadrer ſes arrangemens, de réputer pour crime, une action qui n'eſt naturellement point mauvaiſe, la providence, d'après les rêveries d'un cerveau fanatique, puniroit ceux qui ne ſe conformeroient pas à ſes préceptes. Si ces conſéquences de vos propres principes révoltent le bon ſens, abandonnez-les pour convenir de choſes plus raiſonnables : qu'il eſt incon-

teſtable, comme je le prouve ailleurs, que tant que les loix de la Nature ſubſiſtent dans leur entier, il n'y a point de crime poſſible; point, par conſéquent, de crime à punir : que ſi une main mal-adroite altere par erreur les diſpoſitions de ces loix, ou plutôt ſe méprend & induit par ignorance quelques malheureux à les violer, la ſageſſe infinie ſe ſert de la même main pour réparer un dégât momentané.

Le mal moral n'eſt dans l'homme, aux yeux de la Providence, que ce que ſont les imperfections dans les Etres phyſiques : ſa ſageſſe ne détruit point la choſe imparfaite, mais la perfectionne. J'appelle choſe *imparfaite*, ce qui n'eſt pas encore ce que la Providence a deſſein de la faire devenir.

Tout dans l'Univers, ſoit phyſique, ſoit moral, ſe perfectionne par gradation.

Tout prouve dans la Nature comme dans l'Art, dans le Phyſique comme dans l'Intellectuel & le Moral, qu'il eſt établi un point fixe d'*intégrité*, auquel les Etres montent par degrés. Nous ignorons l'eſſence des choſes les plus ſimples & les plus bornées; nous ne ſavons ſi elles ſont ſuſceptibles ou non d'une ſubite *intégrité*, &, par conſéquent, ſi la toute-Puiſſance pouvoit, ou non les y porter ſans gradation. Je ne conteſte point ſur l'affirmative ou la négative; je ne me tiens qu'à l'extérieur ſenſible de ſes procédés : les phénomenes qui me les montrent, me laiſſent voir par-tout, juſques dans l'aîle du moucheron, un développement ſucceſſif; j'éprouve, je ſens les progrès de ma raiſon : je puis donc dire, avec fondement, que par une analogie merveilleuſe, il eſt dans le

moral des accroiſſemens favorables, & que les loix de la Nature, malgré leurs forces & leur douceur, n'acquierent que par degrés, une autorité entiere ſur l'humanité : de ſorte que d'abord les Nations qui s'aſſemblent, ſentent plutôt l'utilité d'une ſociété en général, qu'elles ne comprennent nettement qu'elle doit être la meilleure. Ce n'eſt que par une longue ſuite d'erreurs morales, par mille épreuves, que la raiſon humaine découvre enfin, que nulle ſituation ne peut être plus heureuſe que l'état de ſimple Nature ; mais comment les Nations pourroient-elles l'apprendre, ſi elles ne paſſoient par pluſieurs formes de gouvernement, par pluſieurs ſyſtêmes, dont les défauts duſſent tôt ou tard réunir tous les ſuffrages en faveur de la Nature ?

Preſque tous les Peuples ont eu, & ont encore une idée d'un âge d'or, qui ſeroit véritablement celui où auroit regné parmi les hommes la parfaite ſociabilité dont j'ai développé les loix. Peut-être cette premiere innocence n'a-t-elle été, pendant pluſieurs ſiecles, pratiquée que ſans réflexion, &, par conſéquent, ſujette à ſe corrompre. Cette corruption aura produit la barbarie, le brigandage, dont les malheurs auront appris aux hommes le prix de leur premier état ; ils auront eſſayé de s'en rapprocher par des loix qui, long-tems très-défectueuſes, auront été abrogées par d'autres moins imparfaites : celles-ci ont été, & ſeront apparemment remplacées par de nouvelles, encore moins fautives ; ainſi de ſuite, juſqu'à ce que la raiſon épurée ſe ſoit accoutumé à ne plus méconnoître les leçons de la Nature, & à ne ſe livrer conſtamment qu'à ſes impreſſions. Parvenue à ce terme heureux, la créature raiſonnable aura acquis toute la bonté, ou l'intégrité morale dont

elle eſt ſuſceptible : c'eſt vraiſemblablement par ces degrés que la Providence y conduit le genre-humain. On a ſouvent dit que les Empires avoient, comme l'homme, leur enfance, leur jeuneſſe, leur âge mûr, & leur décrépitude ; n'en ſeroit-il pas de même de l'eſpece entiere pendant un certain nombre de révolutions, qui la porteroient à un état conſtant d'innocence ?

Mais quittons les hypotheſes pour fixer l'idée de *mal moral*, & la renfermer dans ſes juſtes bornes.

Juſtes bornes du mal moral.

Il n'y a dans la Nature *mal phyſique* ni *moral* reſpectivement à la Divinité, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt entre elle & les Etres créés aucune relation qui lui ſoit déſagréable.

A l'égard de l'homme ſuppoſé ſoumis aux loix primitives de la Nature, il n'y a point de *mal moral*, c'eſt-à-dire, aucune léſion active ou paſſive : il ne peut être expoſé à des maux de cette eſpece, ni ſe rendre coupable que dans la conſtitution arbitraire de certaines ſociétés, qui varient comme les volontés mortelles qui les ont établies, & dont les coutumes & les uſages ſont ſouvent diamétralement oppoſés l'un à l'autre : de ſorte que ce qui eſt mal moral dans l'une, eſt ſouvent un bien ou une action louable dans l'autre. L'état préſent & paſſé des Nations le prouve ſans réplique. On condamne ici ce que l'on autoriſe, ce que l'on commande ailleurs : donc le mal moral eſt, à cet égard, une choſe purement verſatile & changeante comme la fantaiſie des Légiſlateurs : il eſt dans l'ordre qu'il ſoit puni par un autre mal auſſi paſſager ; il eſt un pur effet d'une cauſe ſeconde livrée aux accidens de ſa mutabilité

volontaire ; ce mal peut-il avoir quelque relation avec la Divinité ?

L'homme eſt créateur indépendant de ſes actions libres ; elles n'ont d'autre objet, d'autres motifs que ſa conſervation, ſon bien-être ; choſes de très-courte durée, & entiérement laiſſées aux ſoins de ſa capacité préſente. Or, puiſque ces actions bonnes ou mauvaiſes, ſoit par rapport à lui, ou par rapport à ſes ſemblables, ne ſont telles que dans quelques circonſtances ſeulement, il eſt vrai de dire que l'homme eſt très-accidentellement, ou conditionnellement méchant. Otez la condition & les cauſes qui, pour la plupart, ne dépendent pas de lui, il ne peut pas être pervers, ni ſouhaiter, ni continuer de l'être.

La cauſe paſſagere de tous maux en eſt le remede.

Otez la propriété, je le répete ſans ceſſe, vous anéantiſſez pour jamais mille accidens qui conduiſent l'homme à des extrêmités déſeſpérantes. Je dis que, délivré de ce tyran, il eſt impoſſible, de toute impoſſibilité, que l'homme ſe porte à des forfaits, qu'il ſoit voleur, aſſaſſin, conquérant. Les loix qui autoriſent la propriété, le puniſſent de ces crimes : ſes remords même & ſes craintes, enfans des préjugés du ſyſtême de morale dans lequel il eſt élevé, l'en puniſſent encore. Mais le plus ſévere châtiment du ſcélérat eſt le premier ſentiment de *bienfaiſance*, pour ainſi dire, *innée* : cette voix intérieure de la Nature, toute réduite qu'elle eſt chez les hommes à l'indifférente leçon de ne point nuire, a encore aſſez de force pour ſe faire vivement ſentir au criminel.

Vous dites que chez la plupart des hommes, la crainte des châtimens, des ſupplices, ou pré-

ſens ou futurs, arrête les actions dénaturées: que d'efforts, foibles Mortels, pour empêcher que quelque furieux ne vous nuiſe! Tout cela ſeroit inutile ſans une ineffaçable *probité* que la Divinité a miſe dans le cœur humain. L'homme de bien la chérit indépendamment de toute crainte; le ſcélérat la regrette, même dans l'impunité; elle ſeule punit & réprime plus efficacement les crimes que les roues, les gibets: *Ille (Deus), legis hujus inventor, diſceptator, lator: cui qui non parebit, ipſe ſe fugiet, ac naturam hominis aſpernabitur; atque hoc ipſo luet maximas pœnas, etiamſi cætera ſupplicia, quæ putantur, effugerit . . . ſuum quemque ſcelus agitat, amentiaque afficit: ſuæ malæ cogitationes, conſcientiæque animi terrent; hæ ſunt impiis aſſiduæ domeſticæque Furiæ* (1). Il eſt entré dans le plan de la Providence que les loix humaines qui auroient imprudemment occaſionné la violation des ſentimens naturels, joindroient leurs rigueurs au pouvoir affoibli de ces ſentimens, & qu'elles répareroient ainſi les pertes qu'elles leur font ſouffrir: ces ſentimens eux-mêmes, après la chaleur de l'action dénaturée, reprennent toutes leurs forces, & ſont autant d'Euménides terribles qui aident les loix humaines à punir le crime. Ainſi, comme un choc eſt détruit par un autre choc, l'imprudence des cauſes libres occaſionne les crimes; les ſuites de la même imprudence ſervent à détruire ces funeſtes effets: la violence eſt anéantie par la violence; il n'en reſte plus rien que de purement idéal pour la créature que ces rapports peuvent intéreſſer.

(1) *Cicero de Rep. Lib.* 3 *de Legib.* 1. 14.

Véritable cauſe des contrariétés de l'eſprit & du cœur.

Si on conſidere les actions des hommes que l'on nomme ſimplement *vices*, & qui ont un moindre degré de méchanceté que les actions dénaturées, à combien, grand Dieu ! de pratiques puériles, bizarres & rilibles n'a-t-on pas attaché l'idée morale de *bonté* & de *méchanceté ?* Ces choſes qui ne tiennent par rien du tout à la Nature, qui la gênent même, & la contrarient, ont cependant trouvé tant de crédit ſur l'eſprit des hommes, qu'ils en ont ſouvent fait des ordres divins. Quand il arrive que la Nature, malgré l'eſprit, ſecoue un joug inutile, peut-on traiter ſa réſiſtance de révolte ? Peut-on dire que la volonté de l'homme le porte au vice, malgré les lumieres de l'eſprit ? Ces prétendues clartés ne ſont, en effet, que de ténébreuſes bluettes, & il n'eſt pas étonnant alors, ſi la Nature, plus ſage & plus forte par ſes ſentimens, met ſi ſouvent la volonté en contradiction avec l'eſprit, & ſemble ſe moquer de ſes leçons.

C'eſt là préciſément le nœud gordien de nos Raiſonneurs moraliſtes. Le cœur de l'homme, diſent-ils, eſt un labyrinthe impénétrable, dont on ne peut connoître les replis : ce n'eſt qu'un compoſé monſtrueux d'élémens contraires qui ſe font une guerre perpétuelle. A quoi lui ſert la raiſon, ſi, malgré ce guide, il bronche à chaque pas ; ſi on le voit, à chaque inſtant, agir contre ſes opinions, contre les principes dont il ſemble le plus fortement perſuadé ; ſi enfin, rien n'eſt plus inconſéquent que l'homme dans ſa conduite ?

Video meliora proboque, deteriora ſequor. OVID.

La raiſon en eſt toute ſimple ; c'eſt que dans

mille occaſions vos préjugés, vos erreurs, vos fôlles opinions s'oppoſent aux ſages impreſſions de la Nature ; le cœur en ſent les indications promptes & ſûres, & ſemble ſe rire du vain pédantiſme de l'eſprit qui voit faux.

Qu'on raſſemble, après cela, toutes les inepties ſatyriques ou élégiaques que les Stoïciens anciens & modernes, que les Paſcals, les Mallebranches, les Du-Guet, & quelques-uns de nos meilleurs Poëtes ont débité contre l'humaine eſpece ; qu'on les examine ſelon nos principes, on verra que partie de ce qu'ils lui reprochent, ſont des puérilités, des miſeres, & on connoîtra du reſte à quoi il tient que l'homme ne ſe corrige de ce dont on peut juſtement le blâmer ; on comprendra pourquoi ces Cenſeurs extravaguoient ſi ſagement ; enfin, comment & depuis quand,

Loin que la raiſon nous éclaire,
Et conduiſe nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'orateur de nos paſſions.
C'eſt un Sophiſte qui nous joue,
Un vil complaiſant qui ſe loue
A tous les fous de l'Univers ;
Qui s'habillant du nom de Sages,
La tiennent ſans ceſſe à leurs gages
Pour autoriſer leurs travers.

ROUSSEAU.

C'eſt préciſément par un ſemblable abus de la raiſon que la plupart de nos mélancoliques Enthouſiaſtes déclament contre l'homme, auſſi bizarres, auſſi indéfiniſſables eux-mêmes que celui qu'ils décrient ; ils font cependant quelquefois la grace à cette créature infortunée, pour la con-

ſoler, de lui dire, avec un de nos Poëtes célebres :

Malgré l'épaiſſe nuit ſur l'homme répandue,
On découvre un rayon de ſa gloire perdue :
C'eſt un Roi qui du trône en la terre jetté,
Conſerve ſur ſon front un air de majeſté.

RACINE, *fils.*

Ne voilà-t-il pas une riche & utile découverte ?

Combien nos principes ſont éloignés d'autoriſer le vice ou le crime.

Il faut des mœurs, une police, des loix, un gouvernement ; tout le monde le dit, & je ne le ſoutiens pas avec moins de zele : c'étoit dans la Nature qu'il en falloit puiſer les regles ; mais elle étoit ſujette à ſe corrompre ; les paſſions humaines étoient un feu qui pouvoit devenir incendie : eh bien, il falloit en écarter les matieres combuſtibles. La raiſon humaine (&, ſans cela, à quoi nous ſerviroit ce guide ?) eſt faite pour connoître & ſuivre les procédés de cette Nature ; ſes loix primitives, toutes ſages qu'elles ſont, ne ſuffiſent point pour gouverner les hommes, je l'avoue ; mais ce n'eſt que tant que ces loix demeurent vagues & indéterminées : les recueillir, les aſſembler, y mettre de l'ordre, de la conſéquence, en fixer les déciſions, c'eſt l'ouvrage de la raiſon, de l'art. Ainſi, comme ce qui corrompt la Nature, n'eſt plus elle ; comme ſes vrais ſentimens, ſes véritables indications ceſſent, ou commencent toute violence ; de même toute inſtitution qui ſort de ſes principes, qui bâtit ſur de fauſſes poſitions, qui prend pour nature ce qui ne l'eſt pas, n'eſt plus un art qui puiſſe imiter, & ſuivre pas à pas

cette ſage maîtreſſe ; c'eſt une miſérable & aveugle routine ; ce n'eſt que cette cacophonie que j'attaque dans cet Ouvrage.

Qu'on ne m'accuſe donc point d'autoriſer le crime par des principes qui font diſparoître tout mal moral, qui affranchiſſent l'homme de toute crainte, de tout remords. Rien ne ſeroit plus évidemment calomnieux que cette accuſation, puiſqu'il n'y a pas un de mes raiſonnemens, pas une de mes maximes, qui, loin de favoriſer aucune action dénaturée, ne tende, au contraire, à anéantir tout ſcélératiſme, & à le rendre même inconcevable.

En indiquant la cauſe premiere de tous forfaits, & les moyens de la détruire, je ſubſtitue à une impuiſſante crainte, à d'inutiles remords, les vrais moyens de rendre le crime impoſſible, d'en inſpirer une horreur inſurmontable, & enfin, de reſtituer la créature à ſa bonté, à ſa probité naturelle.

Quand je dis qu'il n'y a nul mal moral en préſence de la Providence ; qu'elle ne s'irrite point du crime ; qu'elle ne le punit pas comme nous l'imaginons par comparaiſon avec nos procédés ; je dis auſſi que ſa ſageſſe permet que, par des conſéquences infaillibles de l'ordre établi dans le moral, c'eſt-à-dire, dans les actions des hommes, il arrive toujours que ce qui nuit à ces créatures, eſt réprimé par des maux pareils. Point de crimes ſans punition ; mais auſſi plus de crimes après les derniers châtimens.

Si j'établis que l'idée d'un Etre infiniment parfait, infiniment bon, exclut abſolument celle d'un vengeur obſtiné dont les rigueurs perpétueroient le mal, c'eſt que cette idée ne peut convenir qu'à la créature, qui, ſujette à l'offenſe, ne peut s'en

garantir que par la crainte & la terreur. C'eſt à ſe mettre hors de toute inſulte que la vengeance trouve du plaiſir dans les tourmens du coupable. Que ſeroit un Etre inacceſſible à toute offenſe, qui ſe plairoit à ce cruel exercice ?

Criez tant qu'il vous plaira, impoſteurs ou fanatiques, qui avez intérêt de nous perſuader des chimeres; vos vains raiſonnemens ne pourront jamais étouffer cette vérité auſſi évidente que le premier axiome de mathematique : *Si la ſuprême Puiſſance eſt unie dans un Etre à une infinie ſageſſe, elle ne punit point, elle perfectionne, ou anéantit.* Choiſiſſez.

Tout eſt bien dans l'Univers. Dieu a permis qu'à côté & aſſez près de ſes loix immuables, l'humaine raiſon, cette déité créée, érigeât les ſiennes, & qu'elle fût elle-même créatrice du monde moral, dont le méchaniſme allât ſuffiſamment bien pour l'état préſent & paſſager de l'humanité, de même que la maiſon ſuffit pour la durée de celui qui la bâtit, ou l'habite.

Je ne blâme vos conſtitutions, vos préceptes, Mortels, qui voulez-vous mêler d'inſtruire les hommes, que parce que vous leur débitez ces leçons comme d'éternelles vérités. Contentez-vous qu'on vous les paſſe pour des conſéquences hypothétiquement vraies, relativement aux ſyſtêmes qu'enfanta l'imagination de vos premiers maîtres.

Vous, ineptes diſcoureurs ſur les décrets éternels de la Providence, qui prétendez en accorder la ſageſſe infinie avec ce que vous voyez de monſtrueux dans les humaines réſolutions; les impertinences dont vous rempliſſez nos bibliotheques, ſont au deſſous de toutes puérilités. A quelles extravagances, grand Dieu! ne vous faut-il pas recourir pour juſtifier la conduite peu raiſonna-

ble que vous prêtez à la raiſon infinie ? Mais je n'entre point en diſcuſſion ſur ce ſujet ; je me contente de vous dire, comme Séneque : *Quid intereſt utrùm Deum neges, an infames ?* Pourquoi, après cela, reprochez-vous aux Payens leurs riſibles Divinités ? Ne pourroient-ils pas prendre leur revanche avec avantage ?

J'ai fait voir en quoi préciſément conſiſte, & le bien & le mal moral ; je paſſe à l'examen des cauſes de la corruption des actions humaines.

Principal motif de toute action humaine, & principe de toute harmonie ſociale.

Il eſt inconteſtable que le motif ou la fin de toute action humaine, eſt le deſir d'être heureux ; il n'eſt pas moins certain que ce deſir eſt l'effet d'une propriété eſſentielle d'un Etre deſtiné à connoître qu'il exiſte, & à veiller lui-même à ſa propre conſervation ; en un mot, ce deſir eſt un effet de notre ſenſibilité. Or, il faut que pour nous mettre promptement & efficacement en devoir d'obéir à ſes loix, cette ſenſibilité nous faſſe d'abord ſans délibération, ſans examen, rapporter tout à nous-mêmes, & imaginer que tout eſt fait pour nous, & que ſans nous tout ce qui exiſte, ſeroit inutile ; elle ſeule peut permettre à l'homme de dire, comme l'Empereur Tibere :

Me miſceatur igne terra mortuo.

Mais c'eſt de la force, de la véhémence même de ce ſentiment que la Providence tire le principe de toute harmonie ſociale. J'ai déja fait voir que ce mouvement eſt à peu près dans la créature ſenſible qui ſe trouveroit unique de ſon eſpece, ce

qu'eſt le mouvement local imprimé à un ſeul corps, qui, diſent les Phyſiciens, abandonné à lui-même, parcourroit toujours une ligne droite. Bref, la ſenſibilité eſt en nous ce qu'eſt le mouvement primitif imprimé à la matiere, & qui bientôt perd ſon uniformité pour donner naiſſance à la variété des plus belles combinaiſons entre les corps. C'eſt ſur des regles preſque toutes ſemblables que la Divinité a conſtruit & gouverne le monde moral; mais quittons des comparaiſons qui ne ſont pas à la portée de tout Lecteur.

L'homme veut toujours & invinciblement être heureux; ſon impuiſſance l'avertit ſans ceſſe qu'il ne le peut être ſans communication de ſecours : il eſt auſſi informé qu'il eſt une infinité d'Etres poſſédés du même deſir que lui; il eſt à chaque inſtant convaincu que ſon bonheur dépend de celui des autres, & que la *bienfaiſance* eſt le premier & le plus ſûr moyen de ſa félicité premiere, & le plus ſûr moyen de ſa félicité préſente. Tout ſemble lui crier : *Tu veux être heureux, ſois bienfaiſant. Sans t'embarraſſer d'abord de qui tu tiens l'être, apprends que tu ne peux en jouir ſans être bienfaiſant. Veux-tu t'élever à la connoiſſance de ton Auteur? ſois bienfaiſant.*

Pourquoi, ſourd à ces conſeils, en écoute-t-il de diamétralement oppoſés à ſa félicité?

C'eſt que la morale vulgaire, ainſi que la politique, a renverſé & corrompu la plupart des idées, auſſi-bien que l'ordre & la ſucceſſion de ces idées.

Tâchons donc de reconnoître & de ſuivre les véritables traces de la Nature, de découvrir ce qui a pu interrompre ſes procédés, en troubler les ſuccès; indiquons les vrais moyens de réparer ces déſordres.

Véritable ſucceſſion & progrès des idées morales; hypotheſes qui les prouvent.

Je dis, 1°. que dans l'ordre naturel, l'idée de *bienfaiſance*, ſoit *active* ou *paſſive*, précede toute autre idée, & celle même de la Divinité. 2°. Que cette idée eſt la ſeule qui éleve les hommes à celle d'un Dieu, plutôt plus ſûrement que le ſpectacle de l'Univers. 3°. Que la bienfaiſance nous donne de la Divinité une idée vraiment digne de la grandeur de ſon objet. 4° Elle ſeule perfectionne généralement toutes les facultés de la raiſon, & les occupe de leur véritable emploi. 5°. Que l'idée de la Divinité ne ſe corrompt dans l'homme qu'à meſure que celle de bienfaiſance dépérit. 6°. Je dis que l'idée groſſiere d'une *bienfaiſance* n'eſt point une idolâtrie; on ne peut donner ce nom qu'à l'idée qui nous repréſente un Dieu comme également occupé à nuire & à faire du bien. 7°. Que toute morale qui donne cette idée de la Divinité, & y fonde ſa doctrine, eſt une morale abſolument vicieuſe.

La bienfaiſance eſt le premier principe de l'idée d'une Divinité.

Premiérement, la ſeule idée de *bienfaiſance* nous éleve à celle d'une Divinité plus promptement & plus ſûrement que l'aſpect de l'Univers: cette vue nous touche d'abord ſi peu, que nous en jouiſſons ſans ſoupçonner qu'il ait de cauſe, & ſans nous ſoucier beaucoup de nous en informer.

Il eſt dans nos premiers ans une infinité de choſes plus près de nous que les ornemens, que l'enceinte, que le lieu même de notre demeure; les

les premiers objets qui nous affectent agréablement, ſont comme nos premieres Divinités.

Premiere hypotheſe, où l'on explique comment l'idée de la Divinité ſe forme, ſe développe & ſe perfectionne.

Or, ſuppoſons, pour un inſtant, que rien ne puiſſe nous nuire ou s'oppoſer au moindre de nos deſirs; qu'au contraire, tout les prévienne; nous aurions l'idée de quelque choſe de bon, ſans avoir encore celle d'un premier principe bienfaiſant. Voici dans cette hypotheſe, comme dans toute autre, comment nous y parvenons.

La réflexion ſeule ſur les ſentimens naturels, fait éclore l'idée d'une Divinité.

Des ſentimens réitérés par la fréquentation de pluſieurs objets, éveillent la mémoire, & donnent lieu à la comparaiſon, & celle-ci ouvre, pour ainſi dire, les portes du diſcernement & de la réflexion. Nous commençons alors à juger des qualités des objets les plus prochains; nous leur donnons, par gradation, les titres de *beaux*, de *bons*, de *meilleurs*.

Le ſentiment, le ſouvenir, marchant tous deux, ou ſéparément, ou de compagnie avec la réflexion, comparent avec elle le préſent au préſent, ou celui-ci au paſſé; obſervent les nuances, les degrés des qualités des objets; y en découvrent qui n'avoient point été apperçues; paſſent d'un ſujet à un autre, & de celui-ci à de plus éloignés. Ainſi les facultés de l'entendement montent, par cette progreſſion, aux premieres notions de l'*Excellence*, & par une ſucceſſion de nouvelles

idées que celle-ci enfante, élevent enfin l'homme à l'idée d'un *Etre infiniment bon.*

Le ſpectacle de l'Univers ne fait qu'étendre l'idée de la Divinité.

Ce n'eſt point, comme le prétendent la plupart des Philoſophes, le ſpectacle de l'Univers, ni les réflexions ſur notre contingence & la ſienne, qui nous menent à l'idée de quelque choſe de divin; ces remarques aident, à la vérité, à perfectionner cette idée; mais quand le diſcernement nous les fait faire, nous avons déja l'idée d'une *bienfaiſance* en général : c'eſt donc elle ſeule que notre ſenſibilité prend pour guide; c'eſt donc elle qui nous éleve à l'idée générale d'un *Etre bienfaiſant* : d'autres idées ſont comme des milieux qu'elle traverſe, & dont elle prend des teintes qui la perfectionnent.

Il eſt donc prouvé que l'idée de *bienfaiſance*, dans ce ſyſtême, comme dans tout autre, doit être la baſe & le principe de celle d'une Divinité.

Il eſt prouvé de plus, que l'homme, dans un état conſtant d'*innocence* & de *bonheur*, ne peut avoir d'autres idées de la Divinité que celle d'un *Etre infiniment bon*, & que cette excellente cauſe n'auroit voulu être connue de la créature que ſous ce ſeul & unique titre; qu'elle ne voudroit auſſi être que le dernier objet des connoiſſances humaines dans l'ordre de la perception des idées, dans la progreſſion du moins au plus, & du plus à l'infini : nouvel effet admirable de cette bienfaiſance ſuprême, qui ne ſe rend acceſſible à l'eſprit humain que par des degrés ſi intéreſſans !

Par quels degrés l'idée d'une Divinité ſe perfectionne.

Ce que nous venons de dire conduit naturellement à faire cette queſtion. Les hommes, dans cette hypotheſe, auroient-ils tous une idée également ſublime de la Divinité ? Je dis que cette idée auroit ſes degrés proportionnés aux eſprits plus ou moins cultivés, plus ou moins ſuſceptibles de culture ; il pourroit même arriver, & il arriveroit effectivement, que tel homme borné à des idées groſſieres de *bonté*, croiroit que la Divinité réſideroit dans ce qu'il eſtimeroit de meilleur, tandis qu'un autre, inſtruit par plus d'expérience, ou doué de plus de ſagacité, s'éleveroit infiniment plus haut.

Ainſi dans ce ſyſtême, à proportion qu'une Nation perfectionneroit ſes connoiſſances par l'épreuve & l'uſage d'un plus grand nombre de choſes agréables & utiles, plus elle deviendroit induſtrieuſe & ſpirituelle, & plus elle s'éloigneroit des idées informes & groſſieres que d'autres Nations auroient encore de la Divinité.

Seconde hypotheſe dans laquelle l'idée d'une Divinité acquiert de nouveaux degrés de perfection.

Mettons la créature ſenſible aux bienfaits dans d'autres ſituations qui lui en faſſent encore mieux ſentir l'importance ; plaçons l'homme dans des poſitions qui lui donnent lieu d'étendre encore ſes idées relatives par un plus grand nombre de comparaiſons, qui lui faſſent comprendre la néceſſité de l'exiſtence d'une cauſe bienfaiſante, & combien il lui importe de l'être lui-même : conſidérations qui, par conſéquent, étendent chez

lui, avec les limites de ſes conceptions, l'idée d'une Divinité autant qu'elle peut l'être.

Suppoſons donc l'homme dans un état de parfaite innocence, dans un état tel qu'il n'y ait que des Etres purement inanimés qui puiſſent nuire à ſon exiſtence ou à ſon bien-être; de façon cependant qu'il pût s'en garantir tantôt ſeul, tantôt à l'aide de ſes ſemblables, qu'il trouveroit toujours diſpoſés à le ſecourir, qu'il verroit s'intéreſſer avec lui à ſa conſervation & à ſes plaiſirs.

Je dis, premiérement, que dans cette ſeconde ſuppoſition, l'homme acquerra l'idée d'une Divinité bienfaiſante, par les mêmes dégrés que dans l'hypotheſe précédente; mais cependant avec cette différence, que les accidens fâcheux auxquels la cauſe premiere l'aura laiſſé ſujet, l'avertiront que les intentions de la Providence ſont que la créature ſoit elle-même bienfaiſante; avec cette différence encore, que dans la ſuppoſition précédente, l'homme n'auroit preſque qu'une idée purement paſſive de *bonté*; & dans celle-ci, outre l'idée du bienfait reçu, il apprendroit à connoître par lui-même ce que c'eſt qu'être bienfaiſant. Alors la créature auroit quelque idée de reſſemblance entre elle & la Divinité; & comme ſes qualités la diſpoſeroient à s'eſtimer la plus parfaite, la plus aimable de toutes les créatures, elles la porteroient à croire que la cauſe premiere eſt autant au-deſſus de l'humanité, que celle-ci s'eſtime au deſſus des autres Etres: donc, plus elle concevroit une haute idée de la bienfaiſance en général, & plus elle auroit une idée ſublime de la Divinité; plus encore l'induſtrie, la prudence qui aideroient la créature à ſe garantir des accidens paſſagers de cette vie, & plus auſſi le plaiſir de s'en être préſervé, ajouteroient à l'idée

d'un Etre infiniment bon. Par deſſus tout cela, l'idée d'une infinie ſageſſe ſeroit une conſéquence de celle des mortels.

A l'égard des accidens fâcheux, la réflexion accoutumeroit les hommes dans ce ſyſtême, comme dans le nôtre, à les regarder plutôt comme des avis deſtinés à réveiller l'idée d'un Bienfaiteur ſouverain, à rendre l'homme attentif à ſa conſervation, que comme de véritables maux. D'ailleurs, la raiſon leur feroit ſouvent remarquer que ces accidens ne ſont nuiſibles qu'à certains égards, & ſont en général de fort bons effets.

On peut donc conclure que l'homme, dans ce ſecond ſyſtême, auroit encore des idées de la Divinité plus relevées que dans le premier.

Tout ceci prouve auſſi ma quatrieme propoſition, que *la bienfaiſance perfectionne les facultés de l'eſprit par les ſentimens du cœur.*

Il faut obſerver que dans les deux précédentes hypotheſes, l'homme, avant que d'avoir aucune idée de Divinité, ſeroit bienfaiſant, pour ainſi dire, par l'inſtinct, ſans y être déterminé par aucune crainte.

Il faut remarquer, en ſecond lieu, que l'homme n'auroit que faire ni de loix, ni de morale, parce qu'il n'auroit aucun mal à redouter de la part de ſes ſemblables.

Troiſiémement, que n'attachant jamais l'idée de Divinité qu'à des choſes qu'il eſtimeroit bonnes, quand même ſon ignorance le porteroit à prêter cette idée à quelque objet qui n'auroit rien de divin, ce ſeroit moins une idolâtrie, que ne le ſont chez nous les idées groſſieres du vulgaire.

Quatriémement, que ſur-tout dans la ſeconde hypotheſe, l'homme auroit autant de goût à être bienfaiſant qu'à être heureux; puiſque n'étant

ſuppoſé enclin à aucun défaut nuiſible, il feroit de la bienfaiſance une des meilleures portions de ſon bonheur.

Dans quel ſyſtême l'idée de la Divinité pouvoit ſe perfectionner de plus en plus, ou ſe corrompre.

Plaçons l'homme dans un troiſieme ſyſtême, qui eſt préciſément celui dans lequel il ſe trouve.

Je dis que cet état, comme celui de l'hypotheſe précédente, doit avoir tous les avantages que les hommes peuvent retirer de la néceſſité de s'entre-ſecourir, en ſuppoſant qu'ils fuſſent demeurés ſoumis aux loix de la ſimple Nature : on y trouve mêmes moyens de perfectionner les facultés de l'eſprit & du cœur (1) ; mêmes moyens de per-

(1) Une Académie a demandé aux Savans : *Si le rétabliſſement des Arts & des Sciences a contribué à épurer les mœurs.* Dans les deux hypotheſes précédentes, cette queſtion ſeroit bientôt réſolue, auſſi-bien que dans celle-ci, en ſuppoſant que les Nations n'euſſent point été corrompues par la *propriété* ; il eſt indubitable que l'étendue des connoiſſances n'eût fait qu'améliorer les hommes.

Je crois que ce corps célebre a voulu ſe divertir en couronnant le hardi Sophiſte qui a ſoutenu la négative, & qu'il a voulu lui-même rire aux dépens de la raiſon, en prenant pour *corruption de mœurs*, le juſte mépris que les Arts & les Sciences nous ont appris à faire de quantité de fadaiſes ; il a pris pour corruption de mœurs, des vices devenus moins groſſiers, moins d'hypocriſie, moins de cette farouche & pédanteſque moroſité qui ſe gêne pour acquérir le droit de cenſurer le reſte des hommes, plus d'aiſance & de liberté dans le commerce de la vie. Il n'a pas vu, ou a négligé de voir que ſi les Arts & les Sciences, en inſtruiſant les hommes des vrais agrémens de la ſociété, en banniſſant la barbarie, en multipliant nos plaiſirs, paroiſſent, à certains égards, avoir irrité la cupidité, ce n'eſt point que ces connoiſſances aient d'elles-mêmes cette propriété mal-faiſante, mais parce qu'elles ſe trouvent malheureuſement mêlées avec le principe vénimeux de toute corruption morale, qui infecte tout ce qu'il touche.

fectionner en nous l'idée d'une ſageſſe & d'une bonté infinie ; même réciprocité entre la bienfaiſance & le deſir d'être heureux.

Mais malheureuſement il étoit poſſible que ces heureuſes diſpoſitions changeaſſent, & que l'homme ſe nuisît à lui-même & à toute ſon eſpece. Une ſeule choſe pouvoit cauſer ce renverſement ; tout prouve que c'étoit la *propriété*. L'homme pouvoit connoître ce danger, & s'en garantir : ſi cela fût arrivé, il eſt certain que la vue du précipice, & la ſimplicité des moyens qu'offroit la Nature pour l'éviter, auroient encore produit dans la créature un nouveau degré d'admiration des bontés & de la ſageſſe divine, & l'auroient plus fortement attaché à ces ſeuls moyens d'être heureux.

Mille accidens, au contraire, ont détaché les hommes de l'innocence & de la probité, pour les porter au brigandage. Pourquoi, dira-t-on, la Providence a-t-elle permis un ſi fatal changement ?

Je n'en ſais rien ; mais loin de la taxer, comme vous, d'avoir livré l'homme à des maux qu'elle pouvoit empêcher, j'aime mieux dire, ou que ces maux ne ſont rien à ſes yeux, ou qu'ils ne ſont que des accidens paſſagers, à travers leſquels une Puiſſance, à laquelle rien ne réſiſte, a deſſein de conduire le genre-humain à un état conſtant de bonté.

Mon objet principal eſt ici de faire voir que les Moraliſtes, auſſi-bien que les Légiſlateurs, ont négligé ou méconnu les moyens ſimples & naturels de ramener l'homme de ſes premiers égaremens ; moyens qui ſubſiſtent toujours malgré le mal ; que loin de les employer, ils ont ſemblé

conſpirer avec les vices à corrompre l'idée de *bienfaiſance* & celle de la Divinité.

Comment la corruption des actions humaines s'eſt étendue ſur l'idée de la Divinité ; ce qu'il falloit faire pour l'arrêter.

Quand les accidens dont j'ai parlé dans la ſeconde Partie, (1) ont eu éteint les *ſentimens de conſanguinité* chez les Nations ; quand les hommes ont ceſſé d'être bienfaiſans, il étoit naturel que la corruption de leurs actions leur donnât l'idée d'une Divinité terrible & vengereſſe, plutôt que bienfaiſante. Il falloit que notre eſpece devînt une vile eſclave du plus honteux intérêt, & de mille craintes chimériques ; qu'une infinité d'erreurs groſſieres lui fiſſent imaginer voir toute la Nature ſoulevée contre elle, auſſi-bien que ſes propres ſentimens ; il falloit, enfin, que l'homme devînt à ſoi-même un objet d'horreur, & crût que ſa propre cauſe devoit concevoir de lui une ſemblable averſion ; il falloit encore que ſes propres accès de fureur & de repentir, de pardon & d'offenſe, de pitié & de cruauté, de tendreſſe & de haine, d'orgueil & de baſſeſſe ; en un mot, que ſes vacillations perpétuelles entre l'injure & le bienfait, lui fiſſent forger une Divinité ſemblable à lui-même. Je dis, en paſſant, que telle eſt la véritable origine d'une idolâtrie qui ſubſiſte encore.

Peut-on excuſer ceux qui prétendoient remédier à ces maux, je veux dire, les premiers Réformateurs, & après eux les premiers Moraliſtes, de s'être préciſément ſervi de toutes les idées

(1) Page 364. & ſuivantes.

monſtrueuſes qu'avoient conçu les Nations pour établir leurs loix ou leurs dogmes ?

Lorſque les Peuples, las de leurs propres forfaits, commencerent à ſoupirer après les douceurs de la ſociabilité, & à ſe ſoumettre aux ordres & aux conſeils de ceux qu'ils croyoient capables de la rétablir, n'étoit-il pas facile de leur faire connoître, & de leur inſpirer de la haine pour la premiere cauſe de tous leurs maux, la *propriété* ? Il n'étoit pas beſoin de longs raiſonnemens pour faire comprendre au vulgaire même le plus groſſier, la néceſſité de la proſcrire pour jamais. Cela auroit-il été plus difficile à certains Légiſlateurs, que de dicter des loix terribles ? Point du tout : au lieu de ramener, par cet heureux expédient, l'homme à ſa bienfaiſance naturelle, dont ſes malheurs récens lui faiſoient ſentir tout le prix ; au lieu de le fixer dans cet état heureux, ils n'ont fait, pour ainſi dire, que le ſuſpendre entre ce point d'appui & le précipice.

Mais ces Réformateurs, entichés des mêmes erreurs que leurs Peuples, pouvoient-ils s'empêcher d'en ſuivre le torrent ? Pouvoient-ils tout-à-coup reconnoître la véritable cauſe du mal ? C'étoit, ſans doute, beaucoup pour eux que d'appliquer au haſard quelques topiques. Si leur ignorance les excuſe, peut-on pardonner aux prétendus Sages qui les ont ſuivis, d'avoir renchéri ſur leurs mépriſes, & d'en avoir fait les fondemens de leurs arts & de leurs préceptes ? Le tems & l'expérience ne devoient-ils pas inſtruire ces derniers des défauts des premieres loix ? Ils auroient reconnu, pour peu qu'ils euſſent fait attention, que toutes les fauſſes idées de biens & de maux, attachées à des objets chimériques, ne produiſoient que de vaines craintes, de vaines eſpérances, qui, loin

de porter les hommes à de bonnes actions ; loin de les contenir dans le devoir, n'en faiſoient que corrompre & affoiblir les motifs : ils devoient remarquer que toujours l'eſprit de propriété & d'intérêt, qui diſpoſe chaque individu à immoler à ſon bonheur l'eſpece entiere, ſeroit toujours victorieux de la terreur des châtimens les plus terribles.

Cauſes remarquables de la corruption des actions humaines que les Philoſophes ont négligé d'obſerver.

Eſt-il poſſible que depuis qu'il y a des Philoſophes, il ſemble qu'aucun d'eux n'ait voulu ni obſerver, ni reconnoître la cauſe ſenſible & frappante de quelques-uns des principaux phénomenes moraux.

I. *Les Nations les plus méchantes ſont les plus ſuperſtitieuſes.*

Premiérement, qu'on remarque que les Nations les plus féroces, les plus adonnées, ſoit au brigandage, ſoit à l'intérêt du commerce, étant les plus diſpoſées aux crimes, ont preſque toujours eu les loix & les Divinités les plus terribles ; exemple, les Tyriens, les Sidoniens, les Carthaginois, quelques Peuples de la Germanie, des Gaules, de l'Eſpagne, &c.

Sur cette obſervation, il étoit aiſé de conclure, en général, que les hommes les plus diſpoſés à être méchans, ſont ordinairement ceux qui ont le plus de penchant à concevoir l'idée d'une Divinité terrible, & que dès qu'ils ont imaginé dans cette idole effrayante, à peu près les mêmes inclinations pour les richeſſes, pour les dons, pour

le ſang, le carnage & la proie que chez les hommes, voilà ceux-ci diſpenſés de tous ménagemens envers leurs ſemblables; les voilà relevés de toute crainte, parce qu'au moyen de quelques préſens, de quelques ſacrifices, ils croient facile d'appaiſer ces Divinités avares. Ainſi, chez ces Peuples barbares, nuls motifs de bonnes actions que la crainte des hommes, qui fait avoir recours à la fourberie, ou celle des Dieux, auxquels on rend un culte qui n'améliore ni la condition des Mortels, ni leur cœur.

On pouvoit encore remarquer que par-tout où regne le deſpotiſme, paroiſſent les mêmes ſymptômes; ce ſont préciſément les mêmes erreurs, les mêmes préjugés qui ont corrompu chez les hommes l'idée de l'Etre ſuprême, & en ont fait le plus terrible & le plus redoutable de tous les Etres. Qui ne voit, dis-je, que ces fauſſes idées ont auſſi fait de pluſieurs Souverains les plus cruels Tyrans, & que réciproquement le fantôme effrayant de leur monſtrueux pouvoir a corrompu l'idée de la Divinité. Muſulmans, c'eſt d'après ce modele qu'eſt copié le tableau bizarre que votre Prophete vous fait du Souverain de l'Univers: vos Docteurs vous entretiennent dans ces opinions; leur avarice & leur ambition y trouvent leur compte.

II. *Chez quelles Nations les pratiques ſuperſtitieuſes corrompent les actions morales.*

Secondement, ſi nos Sages euſſent voulu reconnoître ce qui commence à corrompre les motifs de bienfaiſance, ou, au contraire, ce qui peut contribuer à en rétablir l'intégrité; s'ils euſſent voulu découvrir le point vacillant entre la cor-

ruption & l'innocence, ce qui partage l'homme entre les vrais devoirs de l'humanité, & quantité de pratiques minutieuſes qualifiées du nom de bonnes actions, qui l'empêchent de nuire ſans le rendre bienfaiſant, & le tiennent comme ſuſpendu entre ces deux partis, ils n'avoient qu'à jetter les yeux ſur des Peuples gouvernés par des loix, une morale, pour ainſi dire, mi-partie d'eſpérance & de crainte; ils auroient facilement apperçu que ce funeſte équilibre eſt celui d'une Nation, ou prête à retomber dans la barbarie, ou prête à ſe rapprocher des loix de la Nature, ſi elle eſt aſſez heureuſe pour ſaiſir l'inſtant favorable.

III. *Caractere des Nations les plus humaines.*

Un troiſieme phénomene très-remarquable, c'eſt que par toute la terre les Nations les plus humaines, les plus douces, ont toujours été celles chez leſquelles il n'y a preſque point eu de propriété, ou celles qui ne l'ont point encore univerſellement établie; les Nations, par conſéquent, les plus déſintéreſſées & les plus bienfaiſantes, au moins envers leurs Citoyens. Il n'eſt pas moins remarquable que ces Nations n'adoroient, pour la plupart, que des choſes qu'ils imaginoient divines, parce qu'elles les éprouvoient bienfaiſantes, comme le Soleil, les Aſtres, les Elémens, & que chez elles il n'y avoit que peu ou point de Prêtres. Si les notions d'une Divinité pouvoient mieux ſe perfectionner chez ces Peuples que chez tout autre, ſans changer leurs mœurs, ne doit-on pas inférer qu'il en ſeroit de même à tous égards des Nations qui rentreroient dans cet état heureux? & nos Sages pouvoient-ils méconnoître les vrais moyens de les y ramener? Pouvoient-ils ne pas

ſentir les défauts de leurs ſyſtêmes de morale ?

IV. *Quels ſont ordinairement les plus méchans de tous les hommes ?*

Une quatrieme obſervation générale, c'eſt que comme par-tout, les hommes les plus méchans, ſont les plus intéreſſés, les plus avares, les plus fourbes, ſont ceux qui cherchent & inventent plus de prétextes de ſe diſpenſer des devoirs de la bienfaiſance; ſont ceux qui détournent, avec plus d'adreſſe, l'idée de ces devoirs ſur des choſes qui n'apportent aucun bien réel ou moral à l'humanité; qui érigent en actions importantes des pratiques ſuperſtitieuſes, & font valoir, comme de grands ſervices, la peine qu'ils prennent de dreſſer les hommes à ce manege; puiſque, dis-je, on peut dire que ceux qui en agiſſent ainſi pour s'attirer nos reſpects, notre vénération, pour ſe procurer toutes les aiſances d'une vie molle & oiſive, bien plus encore, pour dominer ſur le reſte des hommes, ſont les plus méchans & les plus corrompus; que l'on examine de quels perſonnages ces vices ont toujours formé l'odieux caractere; on verra que chez toutes les Nations il a toujours fait la marque diſtinctive de ceux qui ſe ſont appliqués à donner aux hommes les plus monſtrueuſes idées de la Divinité: ces gens s'en diſent les amis, les Miniſtres; que cette opinion eſt pour eux une ſource abondante de biens ! Que ne devons-nous pas à ces demi-Dieux (1) ! N'eſt-il,

(1) Voyez ce Pontife, cet Anachorete, aſſidu Courtiſan de la Divinité; il ne tarde pas, quelque mine qu'il faſſe, de s'imaginer en être un des principaux Favoris: or, un des principaux Favoris de la Divinité eſt une perſonne ſacrée; une perſonne ſacrée mérite les reſpects du reſte des Mortels;

pas conſéquent, que toute bienfaiſance, toute humanité ceſſe dans les cœurs de ceux qui corrompent, ou aliénent les motifs de toutes bonnes actions, qui en détournent, en interrompent l'uſage, ou ne l'appliquent qu'à des inutilités, & ſavent profiter de cette corruption pour tyranniſer les Mortels ?

Ce qu'il falloit conclure des obſervations précédentes.

N'étoit-il pas facile, après toutes ces obſervations, de conclure que *la veritable bienfaiſance eſt fille de l'amour de notre Etre, dégagé de toute crainte, de toute eſpérance erronée ou frivole* ? Expliquons ceci.

De quelle ſorte de crainte ou d'eſpérance la bienfaiſance ne doit point dépendre.

Je dis que la bienfaiſance doit être indépendante de toutes ces craintes, de toutes ces eſpérances erronées, & qui néanmoins, par la force des préjugés, excitent chez les hommes les paſſions les plus violentes & les plus nuiſibles. Il y a encore d'autres craintes, d'autres eſpérances fondées ſur de fâcheuſes réalités, qui ne pourroient troubler notre repos, ſi l'homme étoit conſtamment bienfaiſant, & dont, par conſéquent, cette bonne qualité ne dépend pas, non plus que des premieres.

Voici, au contraire, comme les élémens ou les premieres leçons de cette aimable pratique. Il eſt des inquiétudes de la Nature, des penchans doux qui nous excitent à travailler à notre conſervation, ſans troubler celle des autres, & ſans nous affliger nous-mêmes. J'ai faim, j'ai ſoif, je

elle eſt l'interprête des ordres du Ciel. Combien de conſéquences favorables à l'amour-propre !

deſire ſatisfaire ces beſoins ; *j'eſpere* d'en trouver les moyens ; mon eſpoir ne ſera point fruſtré ; je trouverai ſûrement quelqu'un qui m'aidera ; mon bien n'eſt que différé, mais certain : voilà une ſorte d'*eſpérance* qui excite en moi des diſpoſitions à rendre les mêmes ſervices.

J'apperçois quelque choſe de nuiſible, je la fuis, je l'évite ; on vient à mon ſecours : voilà encore une *crainte* ſalutaire, mais qui n'eſt cauſée par aucune créature raiſonnable, & qui ne peut me porter moi-même à rien de nuiſible contre elle. L'un de ces ſentimens rend l'homme bienfaiſant, & l'autre ne peut le rendre vicieux.

Jamais, au contraire, une eſpérance agitée des ſoucis de l'incertitude, une crainte effrayante, ſoit de manquer de tous ſecours humains, ou de n'éprouver que des diſgraces de la part des méchans, ne peut diſpoſer l'homme à une véritable bienfaiſance ; & c'eſt dans ce ſens que je dis qu'elle ne peut naître ni de l'eſpérance, ni de la crainte.

De tous ces raiſonnemens fondés ſur l'expérience, il faut conclure que, pour rétablir la *probité* naturelle de l'homme dans toute ſon intégrité, & ſa vigueur, la morale devoit, par tous autres préceptes que ceux qu'elle emploie ordinairement, travailler à rendre l'homme bienfaiſant, indépendamment de toute autre conſidération que de ſon vrai bonheur. On peut donc juſtement lui reprocher de corrompre ce tout-puiſſant motif.

Par où la Morale devroit commencer ſes inſtructions.

En effet, pourquoi, par exemple, dès ſes premieres leçons, faire l'homme eſclave des volontés d'un maître qu'il doit être ſuppoſé ne pas con-

noître encore, & qu'il ne doit apprendre à connoître, qu'en apprenant à être heureux? *Hommes, ſoyez bienfaiſans; Dieu le veut, Dieu l'ordonne.* Beau début, plaiſante exhortation! Apprenez-leur ce que c'eſt qu'être bienfaiſans, les moyens d'y réuſſir, les avantages qui leur en reviennent; laiſſez là l'idée de la Divinité; elle n'a que faire de vos leçons pour éclore; vous ne faites que la gâter, en vous efforçant de la prématurer; contentez-vous de faire, que quand même cette idée ne ſeroit jamais conçue, l'homme n'en fût pas moins diſpoſé à mettre ſon ſouverain bonheur à faire du bien. Ne craignez pas qu'il demeure un Athée; jamais le bonheur, ni l'innocence ne porterent perſonne à l'athéïſme. L'idée d'une Divinité doit naître chez les hommes, des préceptes perſuaſifs & des moyens ſûrs d'être bienfaiſans.

Si une créature bienfaiſante & ſenſible au bienfait, eſt naturellement portée à concevoir du reſpect & de l'amour pour la cauſe premiere de tous biens; ſi ces ſentimens ſont croire aux hommes que la Divinité eſt touchée des marques de leur reconnoiſſance; ſi, en un mot, il faut un culte qui entretienne chez les Nations l'idée d'un Etre infiniment bon & ſage, c'eſt-à-dire, des démonſtrations, des ſignes extérieurs par leſquels l'homme ſemble ſe dire tout haut à ſoi-même & aux autres, ce que ces idées lui diſent intimement; il eſt évident que les ſeules cérémonies de ce culte ſont toute action bienfaiſante, générale ou particuliere, & que le plus digne hommage que l'homme puiſſe rendre à la Divinité, conſiſte à l'imiter, & non en de ſtériles éloges des grandeurs du Tout-Puiſſant, oiſeuſement marmotés.

Pour rendre le véritable culte incorruptible, il falloit avertir l'homme de ſe défier généralement

ment de tout ce qui pouvoit le porter à revêtir la Divinité de quelque attribut redoutable ; il falloit l'écarter de toute comparaiſon toujours baſſe & puérile de l'Immortel, fût-ce avec la meilleure créature : c'étoit à ces marques frappantes qu'il falloit l'habituer à reconnoître la fauſſeté indubitable de toute opinion ſur ce ſublime ſujet.

Concluſion de cette Diſſertation.

Je termine cette Diſſertation par ces aimables vérités. Je crois en avoir ſuffiſamment écarté les ténebres de l'erreur, pour en rendre l'évidence inconteſtable.

J'ai fait des efforts pour trouver la ſolution du problême que je propoſe dès le commencement de cet Ouvrage. C'eſt, je le répete, *de trouver une ſituation dans laquelle l'homme ſoit auſſi heureux & auſſi bienfaiſant qu'il le peut être en cette vie.* Qu'il étende ou non ſes eſpérances au delà de ſon état préſent, il faut rendre ſa bonté morale indépendante de tout eſpoir futur, & qu'elle ſoit le motif & l'objet de ſon bonheur préſent. J'indique pour cela le coup qu'il faut porter à la racine de tous les maux ; de plus habiles que moi réuſſiront, peut-être, à perſuader ; mais perſonne ne s'intéreſſera plus vivement au vrai bien de l'humanité.

Voici une autre vérité qu'il n'appartient qu'à vous, Mortels faits pour régir les Nations, de réduire en pratique. Voulez-vous bien mériter du genre-humain en établiſſant le plus heureux & le plus parfait des gouvernemens ?

O quiſquis volet impias
Cædes, & rabiem tollere civicam ;
Si quæret pater urbium,

Subſcribi ſtatuis.....

HORAT. *Lib.* 3. *Ode* 24.

Réformez les défauts de la politique & de la morale ſur les loix de la Nature; pour y réuſſir, commencez par laiſſer pleine liberté aux vrais Sages d'attaquer les erreurs & les préjugés qui ſoutiennent l'eſprit de propriété : ce monſtre terraſſé, faites que l'éducation fortifie cette heureuſe réforme ; il ne vous ſera plus difficile de faire adopter à vos Peuples des loix à peu près pareilles à celles que j'ai recueillies d'après ce qu'il m'a paru que la raiſon peut ſuggérer de mieux aux hommes pour ſe préſerver de devenir méchans.

QUATRIEME PARTIE.

Modele de Légiſlation conforme aux intentions de la Nature.

JE donne cette eſquiſſe de Loix par forme d'Appendix, & comme un hors-d'œuvre, puiſqu'il n'eſt malheureuſement que trop vrai qu'il ſeroit comme impoſſible, de nos jours, de former une pareille République.

Tout Lecteur ſenſé jugera ſur ce texte, qui n'a pas beſoin de longs commentaires, de combien de miſeres ces Loix délivreroient les hommes. Je viens de prouver qu'il eût été facile aux premiers Légiſlateurs de faire que les Peuples n'en euſſent point connu d'autres : ſi mes preuves ſont complettes, j'ai rempli mon objet.

Je n'ai pas la témérité de prétendre réformer le genre-humain ; mais aſſez de courage pour dire la vérité, ſans me ſoucier des criailleries de ceux qui la redoutent, parce qu'ils ont intérêt de tromper notre eſpece, ou de la laiſſer dans des erreurs dont ils ſont eux-mêmes les dupes.

Loix fondamentales & ſacrées qui couperoient racine aux vices & à tous les maux d'une Société.

I.

RIen dans la ſociété n'appartiendra ſinguliérement ni en propriété à perſonne, que les choſes dont il fera un uſage actuel, ſoit pour ſes beſoins, ſes plaiſirs, ou ſon travail journalier.

II.

Tout Citoyen ſera homme public, ſuſtenté, entretenu & occupé aux dépens du Public.

III.

Tout Citoyen contribuera pour ſa part à l'utilité publique, ſelon ſes forces, ſes talens & ſon âge; c'eſt ſur cela que ſeront réglés ſes devoirs, conformément aux loix *diſtributives*.

Loix diſtributives ou économiques.

I.

POur que tout s'exécute dans un bel ordre, ſans confuſion, ſans trouble, toute une Nation ſera dénombrée & diviſée par *Familles*, par *Tribus* & par *Cités*, & ſi elle eſt fort nombreuſe, par *Provinces*.

II.

Chaque Tribu ſera compoſée d'un nombre égal de Familles, chaque Cité d'un nombre égal de Tribus, ainſi du reſte.

III.

A meſure que la Nation croîtra, les Tribus, les Cités ſeront augmentées à proportion; mais ſeulement juſqu'à ce que de cette augmentation, on puiſſe former de nouvelles Cités auſſi nombreuſes que les autres. *Voyez les Loix édiles V, & conjugales XII.*

IV.

Le nombre *dix* & ſes multiples ſeront les termes de toute diviſion civile de choſes ou de perſonnes, c'eſt-à-dire, que tous dénombremens, toute diſtribution par claſſes, & toute meſure diſtributive, &c. ſeront compoſés de parties décimales.

V.

Par *dizaines*, *&c.* par *centaines*, *&c.* de Citoyens, il y aura pour chaque profeſſion un nombre d'Ouvriers proportionné à ce que leur travail aura de pénible, & à ce qu'il ſera néceſſaire qu'il fourniſſe au Peuple de chaque Cité, ſans trop fatiguer ces Ouvriers.

VI.

Pour regler la diſtribution des productions de la Nature & de l'Art, on obſervera, premiérement, qu'il en eſt de *durables*, c'eſt-à-dire, qui peuvent être conſervées, ou ſervir long-tems, & qu'entre toutes les productions de cette eſpece, il s'en trouve, 1°. d'un uſage journalier & univerſel. 2°. Qu'il y en a d'un uſage univerſel, mais qui n'eſt pas continuel. 3°. Les unes ſont continuellement néceſſaires, à quelqu'un ſeulement, & de tems en tems à tout le monde. 4°. D'autres ne ſont jamais d'un uſage ni continuel, ni général: telles ſont les productions de ſimple agrément ou

de goût. Or, toutes ces productions durables ſeront amaſſées dans des magaſins publics, pour être diſtribuées, les unes journellement, ou à des tems marqués, à tous les Citoyens, pour ſervir aux beſoins ordinaires de la vie, & de matiere aux ouvrages de différentes Profeſſions; les autres ſeront fournies aux perſonnes qui en uſent.

VII.

On obſervera, en ſecond lieu, qu'il eſt des productions de la Nature ou de l'Art qui ne ſont que d'une *durée paſſagere*: ces choſes ſeront apportées & diſtribuées dans les Places publiques par ceux qui ſeront prépoſés à leur culture, ou à leur préparation.

VIII.

Ces productions de toute eſpece ſeront dénombrées, & leur quantité ſera proportionnée, ſoit au nombre des Citoyens de chaque Cité, ſoit au nombre de ceux qui en uſent: celles de ces productions qui ſe conſervent, ſeront, ſelon les mêmes regles, publiquement approviſionnées, & leur abondance miſe en réſerve.

IX.

Les proviſions d'agrément ſeulement, d'un uſage univerſel ou particulier, venant à défaillir au point qu'il ne s'en trouvât pas aſſez, de ſorte qu'il pût arriver qu'un ſeul Citoyen en fût privé; alors toute diſtribution ſera ſuſpendue, ou bien ces choſes ne ſeront fournies qu'en moindre quantité, juſqu'à ce qu'il ait été pourvu à ce défaut; mais on prendra garde, avec ſoin, que ces accidens n'arrivent pas à l'égard des choſes univerſellement néceſſaires.

X.

Les proviſions ſurabondantes de chaque Cité, de chaque Province reflueront ſur celles qui ſeroient en danger d'en manquer, ou ſeront réſervées pour des beſoins futurs.

XI.

Rien, ſelon les *Loix ſacrées*, ne ſe vendra, ni ne s'échangera entre Concitoyens, de ſorte, par exemple, que celui qui aura beſoin de quelques herbes, légumes, ou fruits, ira en prendre ce qu'il lui en faut pour un jour ſeulement à la Place publique, où ces choſes ſeront apportées par ceux qui les cultivent. Si quelqu'un a beſoin de pain, il ira s'en fournir pour un tems marqué, chez celui qui le fait, & celui-ci trouvera dans le magaſin public la quantité de farine pour celle du pain qu'il doit préparer, ſoit pour un jour ou pluſieurs. Celui à qui il faudra un vêtement, le recevra de celui qui le compoſe; celui-ci en prendra l'étoffe chez celui qui la fabrique, & ce dernier en tirera la matiere du magaſin où elle aura été apportée par ceux qui la recueillent: ainſi de toutes autres choſes qui ſe diſtribueront à chaque Pere de Famille, pour ſon uſage & celui de ſes enfans.

XII.

Si la Nation ſecourt une Nation voiſine ou étrangere, des productions de ſon Pays, ou en eſt ſecourue, ce commerce ſeul ſe fera par échange & par l'entremiſe de Citoyens qui rapporteront tout en public; mais on prendra un ſoin ſcrupuleux que ce commerce n'introduiſe pas la moindre propriété dans la République.

Loix agraires.

I.

CHaque Cité aura ſon territoire le plus enſemble & le plus régulier qu'il ſera poſſible, non en propriété, mais ſuffiſant ſeulement pour la ſubſiſtance de ſes Habitans, & pour occuper ceux qui ſeront chargés de la culture des Terres.

II.

Lorſqu'une Cité ſe trouvera placée ſur un terrein ſtérile, on y exercera les Arts ſeulement, & les Cités voiſines fourniront la ſubſiſtance à ſes Habitans : cette Cité aura néanmoins, comme les autres, ſon corps d'*Agricoles*, ſoit pour tirer tout ce qu'il ſera poſſible de ſon territoire, ſoit pour aider à la culture des Terres des Cités voiſines.

III.

Tout Citoyen, ſans exception, depuis l'âge de vingt ans juſqu'à vingt-cinq, ſera obligé d'exercer l'Agriculture, à moins que quelque infirmité ne l'en diſpenſe.

IV.

Dans chaque Cité, ce Corps de jeuneſſe deſtiné à l'Agriculture, ſera compoſé de Laboureurs, de Jardiniers, de Paſteurs, de Bucherons, de Pionniers, de Voituriers par terre ou par eau, de Charpentiers, de Maçons, de Forgerons, & autres Profeſſions concernant l'Architecture. Les jeunes gens qui auront exercé l'une des ſix Profeſſions ici nommées les premieres, pendant le tems marqué, pourront la quitter pour reprendre celle

qu'ils auront précédemment appriſe, ou demeurer attachés à l'Agriculture, tant que leurs forces le leur permettront. *Voyez la Loi III & V de Police.*

Loix édiles.

I.

COmme dans chaque Cité les Tribus n'excéderont point, ou que de très-peu, un certain nombre de Familles, & n'excéderont jamais un certain nombre de Tribus de plus d'une, l'étendue de chaque Cité ſera à peu près égale, *ſelon la Loi II diſtributive.*

II.

Autour d'une grande Place, de figure réguliere, ſeront érigés, d'une ſtructure uniforme & agréable, les Magaſins publics de toutes proviſions, & les Salles d'aſſemblées publiques.

III.

A l'extérieur de cette enceinte ſeront réguliérement rangés les quartiers de la Cité, égaux, de même figure, & réguliérement diviſés par Rues.

IV.

Chaque Tribu occupera un Quartier, & chaque Famille un logement ſpacieux & commode; tous ces édifices ſeront uniformes.

V.

Tous les Quartiers d'une Cité ſeront diſpoſés de façon que l'on puiſſe les augmenter quand il ſera néceſſaire, ſans en troubler la régularité, & ces accroiſſemens ne paſſeront pas certaines bornes.

VI.

A quelque distance, autour des Quartiers de la Cité, seront bâtis en galeries, les atteliers de toutes Professions méchaniques pour tous les Corps d'Ouvriers, dont le nombre excedera dix ; car il a été dit, *Loi V, distributive*, qu'il n'y aura par chaque Cité qu'un nombre suffisant d'Ouvriers pour chaque Profession méchanique.

VII.

A l'extérieur de cette enceinte d'atteliers sera construite une autre rangée d'édifices destinés à la demeure des personnes employées à l'Agriculture & aux Professions qui en dépendent, pour servir aussi d'atteliers à ces Professions, de Granges, de Celiers, de retraite aux Bestiaux, & de Magasins d'ustensiles, toujours proportionnellement au service de chaque Cité.

VIII.

Hors de toutes ces enceintes, à quelque distance, sera bâti, dans l'exposition la plus salubre, un bâtiment spacieux & commode, pour y loger & soigner tout Citoyen malade.

IX.

D'une autre côté sera bâtie une retraite commode pour tous Citoyens infirmes & décrépits.

X.

D'un autre côté, dans l'endroit le moins agréable & le plus désert, sera construit un bâtiment environné de hautes murailles, divisé en plusieurs petits logemens, fermés de grilles de fer, où seront enfermés ceux qui auront mérité d'être séparés de la Société pour un tems. *Voyez les Loix pénales.*

XI.

Près delà ſera le champ de ſépulture, environné de murailles, dans lequel ſeront ſéparément bâties, de très-forte maçonnerie, des eſpeces de cavernes aſſez ſpacieuſes, & fortement grillées, pour y renfermer à perpétuité, & ſervir enſuite de tombeaux aux Citoyens qui auront mérité de mourir civilement, c'eſt-à-dire, d'être pour toujours ſéparés de la Société. *Voyez les Loix pénales.*

XII.

Tous bâtimens en général de chaque Cité ſeront édifiés, entretenus ou rebâtis par les Corps d'Ouvriers deſtinés à l'Architecture.

XIII.

La propreté des Cités & des chemins publics ſera entretenue ordinairement par les Corps de Pionniers & de Voituriers; ils auront auſſi ſoin de la fourniture & de l'arrangement des magaſins; &, par extraordinaire, tous ceux dont la profeſſion eſt préciſément de travailler à la terre, ſe joindront aux autres, pour travailler de tems en tems à la conſtruction ou réparation des chemins publics, & à la conduite des eaux.

Loix de Police.

I.

DAns toute profeſſion, les plus âgés, & en même-tems, les plus expérimentés dirigeront, tour-à-tour, ſelon leur rang d'ancienneté, & pendant cinq jours, cinq ou dix de leurs compa-

gnons, & taxeront modérément leur travail ſur la part qui leur aura été impoſée à eux-mêmes.

II.

Dans chaque Corps de profeſſion il y aura un Maître pour dix ou vingt Ouvriers, qui aura le ſoin de les inſtruire, de viſiter leur ouvrage, & de rendre compte de leur travail & conduite, au Chef du Corps qui ſera annuel; chaque Maître ſera perpétuel, & à ſon tour Chef du Corps.

III.

Perſonne ne pourra être Maître d'une profeſſion qu'un an après avoir quitté ſon ſervice d'Agriculture, & s'être remis à ſa premiere profeſſion, c'eſt-à-dire, à vingt-ſix ans accomplis.

IV.

Dans chaque profeſſion celui qui aura découvert quelque ſecret important, en ſera part à tous ceux de ſon Corps, & dès-lors il ſera Maître, n'ayant même pas l'âge, & déſigné Chef de ce Corps pour l'année prochaine; le tour ne ſera interrompu que dans ce cas, & repris enſuite.

V.

A dix ans tout Citoyen commencera à apprendre la profeſſion à laquelle ſon inclination le portera, ou dont il paroîtra capable, ſans l'y contraindre: à quinze ou dix-huit, il ſera marié: à vingt juſqu'à vingt-cinq, il profeſſera quelque partie de l'Agriculture: à vingt-ſix, il ſera maître dans ſa premiere profeſſion, s'il la reprend, ou s'il continue d'exercer quelque métier attaché à l'Agriculture; *voyez les Loix III & IV agraires.* Mais s'il vient à embraſſer tout autre genre d'occupation, alors il ne pourra être Maître qu'à

trente ans : à quarante ans, tout Citoyen qui n'aura passé par aucune charge, sera Ouvrier volontaire, c'est-à-dire, que sans être exempt de travail, il ne sera assujetti qu'à celui qu'il voudra choisir, & à la tâche qu'il s'imposera lui-même ; il sera maître de ses heures de repos.

VI.

Les infirmes, les vieillards caducs seront commodément logés, nourris, entretenus dans la maison publique destinée à cela pour chaque Cité, *par la IX. des Loix édiles.* Tous Citoyens malades, sans exception, seront aussi transportés dans la demeure commune qui leur est destinée, & soignés avec autant d'exactitude & de propreté que dans le sein de leur famille, & sans aucune distinction ni préférence. Le Sénat de chaque Ville prendra un soin particulier de régler l'économie & le service de ces maisons, & que rien de ce qui est nécessaire ou agréable n'y manque, soit pour le rétablissement de la santé, soit pour le progrès de la convalescence, soit enfin pour tout ce qui peut charmer les ennuis de l'infirmité.

VII

Les Chefs de toutes professions indiqueront les heures de repos & de travail, & prescriront ce qui devra être fait.

VIII.

Tous les cinquiemes jours seront destinés au repos public ; pour cela l'année sera divisée en soixante & treize parties égales ; ce jour de repos sera double une fois seulement dans l'année, à laquelle on doit ajouter un jour. *Voyez la Loi IV. distributive.*

IX.

Les réjouiſſances publiques commenceront toujours dans un jour de repos public, & dureront ſix jours, y compris celui-ci.

X.

Les réjouiſſances ſe célébreront immédiatement avant l'ouverture des premiers labours, avant l'ouverture des moiſſons, après avoir recueilli & ſerré les fruits de toute eſpece, & au commencement de chaque année; dans ces dernieres ſe célébreront les mariages; les Chefs annuels de Cités & de Corps entreront à leur tour en charge. *Voyez les Loix de Gouvernement.*

Loix Somptuaires.

I.

TOut Citoyen, à l'âge de trente ans, ſera vêtu ſelon ſon goût, mais ſans luxe extraordinaire; il ſe nourrira de même dans le ſein de ſa famille, ſans intempérance & ſans profuſion: excès que cette loi ordonne aux Sénateurs & aux Chefs de réprimer ſévérement, donnant eux-mêmes exemple de modeſtie.

II.

Depuis dix ans juſqu'à trente, les jeunes gens, dans chaque profeſſion, ſeront uniformément vêtus des mêmes étoffes; propres, mais communes & convenables à leurs occupations. Chaque Corps ſera diſtingué par une couleur conforme au principal objet de ſon travail, ou par quelque autre marque.

III.

Tout Citoyen aura un vêtement de travail, & un vêtement de réjouiſſance d'une parure modeſte & avantageuſe; le tout ſelon les moyens de la République, ſans qu'aucun ornement puiſſe faire mériter à perſonne de préférence ou d'égards; toute vanité ſera réprimée par les Chefs & Peres de familles.

Loix de la forme du Gouvernement qui préviendroient toute domination tyrannique.

I.

CHaque Pere de famille, à l'âge de cinquante ans, ſera Sénateur, & aura voix délibérative & déciſive ſur tout réglement à faire, relativement aux intentions des loix, dont le Sénat ſera conſervateur.

II.

Les autres Chefs de familles ou de Corps de profeſſion ſeront conſultés lorſqu'il s'agira de regler ce qui concerne leurs occupations.

III.

Dans chaque Tribu, chaque famille donnera, à ſon tour, un Chef à la Tribu, qui le ſera pendant toute ſa vie.

IV.

Les Chefs de Tribus ſeront, chacun à leur tour, Chefs de Cités pour un an.

V.

Chaque Cité donnera à ſon tour un Chef à ſa

Province, qui ſera annuel, pris auſſi à ſon tour, d'entre les Chefs des Tribus de cette Cité; & la Tribu d'où il ſera tiré, prendra un autre Chef.

VI.

Chaque Province donnera à ſon tour un Chef perpétuel à tout l'Etat; ce Chef ſera de droit le Chef de cette Province actuellement en charge à la mort du Général, ou prêt à y entrer à ſon tour; mais dans ce cas ce Chef de Province devenu Général, ſera remplacé dans cette Province, par celui qui devra lui ſuccéder, ſelon la loi précédente.

VII.

Si la Nation n'eſt pas aſſez nombreuſe pour compoſer plus d'une Province, ſon Chef annuel ſera un an Général. Si le Corps de la Nation n'étoit qu'une Cité, le Chef annuel de cette Cité le ſera de tout l'Etat pour un an ſeulement. Dans l'un ou l'autre cas on ne changera rien à l'ordre dans lequel il eſt dit, *Loi V*, que ces dignités ſeront conférées.

VIII.

Comme par la Loi III précédente, les Chefs de Tribus doivent être perpétuels, tous ceux de ces Chefs qui ſeront parvenus à leur tour à la dignité de Chef annuel de Cité ou de Province, reprendront leur premiere place en ſortant de charge, & ceux qui, par la Loi V, les auront occupées pendant leur Généralat, redeviendront ſimples Peres de Familles, pour attendre leur tour à ſuccéder à ces Chefs de Tribus.

IX.

Toute perſonne devenue Chef de Tribu, ſoit avant, ſoit après l'âge *ſénatorial*, ne ſera plus ou ne

ne pourra plus être Sénateur ; & à quelque dignité annuelle ou perpétuelle qu'il puiſſe parvenir, il ne ſera plus, ni pendant ni après ſa charge, d'aucun Sénat, mais ſimplement du Conſeil.

X.

Il y aura un Sénat ſuprême de la Nation, annuellement compoſé de deux ou de pluſieurs Députés du Sénat de chaque Cité, & chaque Sénateur entrera, à ſon tour, dans le nombre de ces Députés. Il y aura auſſi un Conſeil ſuprême de la Nation ſubordonné à ce grand Sénat, & ſupérieur aux autres Conſeils ; il ſera compoſé de même, des Députés du Conſeil de chaque Cité, &c.

XI.

Si l'Etat n'eſt qu'une ſeule Cité, ſon Sénat ſera ſuprême, compoſé de perſonnes âgées de cinquante ans, & en fera les fonctions. Les Peres de famille âgés de quarante ans, compoſeront le Sénat particulier.

XII.

Les Chefs des Tribus n'étant plus du Corps du Sénat, *par la Loi IX. de la forme du Gouvernement*, avec les Chefs des Corps & les Maîtres Artiſtes, qui ne ſeront pas en âge d'être Sénateurs, formeront le Conſeil de chaque Cité.

XIII.

Chaque Membre d'un Sénat ou du Conſeil préſidera, à ſon tour, pendant cinq jours, pour recueillir les avis, & décider ſur la pluralité des voix.

Loix de l'adminiſtration du Gouvernement.

I.

LEs fonctions du Sénat ſuprême ſeront d'examiner ſi les déciſions & les réglemens des Sénats de chaque Cité ne contiennent rien qui puiſſe, ſoit pour le préſent ou l'avenir, contredire les loix de l'Etat; ſi les meſures priſes pour la police & l'économie ſont ſagement conformes aux intentions des loix diſtributives & autres Loix: en conſéquence de cet examen, le Sénat ſuprême confirmera ou rejettera ces réglemens particuliers, en tout, ou en partie ſeulement: ce qui aura été ainſi ſtatué pour une Cité, ſera obſervé dans toutes les autres pour le même objet, & aura force de Loi après l'acquieſcement des Sénats ſubalternes.

I I.

Chaque Sénat prendra les avis de ſon Conſeil, & en écoutera les repréſentations, avec pouvoir de les rejetter, au cas ſeulement que ce que ce Conſeil propoſeroit, ſe trouvât directement ou indirectement contraire aux intentions des Loix, & qu'il y eût moyen de prendre un meilleur parti.

I I I.

Les Chefs des Cités, ſous les ordres du Général, feront exécuter les déciſions du Sénat particulier, approuvées par le ſuprême.

I V.

Les Sénats particuliers, joints au Sénat ſuprême, auront toute autorité politique ſubordonnée

à celle des Loix ; c'eſt-à-dire, qu'ils ordonneront d'une maniere déciſive, & ſans délibération, tout ce qui eſt formellement preſcrit par les Loix : ils auront le pouvoir de développer & d'appliquer au détail du Gouvernement, les diſpoſitions de ces Loix, qui ne ſont exprimées qu'en termes généraux, après avoir délibéré & ſtatué ſur les moyens.

V.

Les fonctions du Chef de la Nation ſeront, en général, de faire, ſous les ordres du Sénat ſuprême, obſerver les Loix & les déciſions qui leur ſeront relatives. Il aura ſpécialement le commandement général de tous les corps de l'Etat, occupés ou attachés à l'Agriculture, l'inſpection générale des magaſins de toute eſpece, & des travaux de tous les corps de métier. Si l'Etat eſt étendu, il en parcourra tour-à-tour les Provinces, pour voir ſi tout s'exécute à propos, s'il y a par-tout dans les uſages & les pratiques, autant d'uniformité & d'ordre qu'il eſt poſſible.

V I.

Les Chefs des Cités, ſous l'autorité des Chefs de Province, & ceux-ci ſous les ordres du Général, feront les mêmes fonctions pour leur département, que ce Général pour tout l'Etat.

V I I.

Tous les Chefs, chacun en leur rang & dans leur département, auront le pouvoir, dans les cas particuliers & imprévus, lorſqu'il s'agira de quelque arrangement & de la prompte exécution de quelque projet utile, de faire employer les moyens que leur ſuggérera la prudence. Leurs ordres ſeront toujours abſolus, lorſqu'il s'agira d'un plus

grand bien. Dans des cas moins preſſans, ils prendront l'avis, ſoit de leurs égaux, ſoit de gens expérimentés; ils rendront compte & raiſon de leur conduite, chacun à chaque Sénat particulier, & aux Chefs auxquels ils ſont ſubordonnés; ceux-ci au Général, & le Général au Sénat ſuprême.

VIII.

Les Chefs de Tribus (& c'eſt pour cela qu'ils ſont perpétuels) auront l'inſpection de l'arrangement, de la fourniture des magaſins, & de la diſtribution des choſes approviſionnées, qui ſe fera par les mains des ouvriers volontaires, c'eſt-à-dire, par ceux qui ſeront en âge de ſe preſcrire leurs occupations; & ceux-ci ſeront aidés, quand il ſera beſoin, par des perſonnes détachées du corps des *Agricoles*. Quant aux choſes d'une fabrique & d'une utilité journaliere, elles ſeront, comme il a été dit, *Loi IV diſtributive*, diſtribuées à chaque Citoyen, par ceux qui cultivent, apprêtent ou façonnent ces denrées.

IX.

Les Chefs annuels de Cités & de Provinces ne s'occuperont que des fonctions de leurs charges, après l'expiration de laquelle il leur ſera libre d'exercer volontairement quelle profeſſion il leur plaira. Tout chef de corps d'Artiſans ſera auſſi au nombre des ouvriers volontaires, quand ſon année ſera finie.

X.

Tous Sénateurs, Chefs politiques, Chefs d'ateliers, Maîtres Artiſans, ſeront reſpectés & obéis pour le ſervice commun de la Patrie, comme les Peres de Famille par leurs Enfans.

XI.

La formule de tout commandement public ſera, *la Raiſon veut*, *la Loi ordonne.*

XII.

Toutes ces Loix du Gouvernement, comme les *fondamentales*, ſeront réputées ſacrées & inviolables; elles ne pourront être changées ni abrogées par qui que ce ſoit, à peine, &c. *Voyez les Loix pénales.*

Loix conjugales, qui préviendront toute débauche.

I.

TOut Citoyen, ſi-tôt l'âge nubile accompli, ſera marié; perſonne ne ſera diſpenſé de cette Loi, à moins que la Nature ou ſa ſanté n'y mette obſtacle. Le célibat ne ſera permis à perſonne qu'après l'âge de quarante ans.

II.

Au commencement de chaque année ſera publiquement célébrée la réjouiſſance des mariages. Les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe ſeront aſſemblés; & en préſence du Sénat de la Cité, chaque garçon choiſira la fille qui lui plaira, & ayant obtenu ſon conſentement, la prendra pour femme.

III.

Les premieres nôces ſeront indiſſolubles pendant dix ans, après leſquels le divorce ſera permis, ſoit du conſentement des deux parties, ou d'une ſeulement.

IV.

Les raiſons de divorce ſe déclareront en préſence des Chefs de Famille de la Tribu aſſemblés; qui tenteront, par repréſentations, les moyens de réconciliation.

V.

Le divorce déclaré, les perſonnes ſéparées ne pourront ſe rejoindre que ſix mois après; mais avant ce tems, il ne leur ſera permis de ſe voir ni de ſe parler; le mari reſtera dans ſa Tribu ou ſa famille, & la Femme retournera dans la ſienne; ils ne pourront traiter de leur réconciliation que par l'entremiſe de leurs amis communs.

VI.

Les perſonnes qui auront fait divorce, ne pourront ſe remarier à d'autres qu'un an après; enſuite il ne leur ſera plus permis de redevenir époux.

VII.

Les perſonnes ſéparées ne pourront ſe remarier à d'autres plus jeunes qu'elles, ni plus jeune que celle qu'ils auront quittée. Les ſeules perſonnes veuves auront cette liberté.

VIII.

Les perſonnes de l'un ou de l'autre ſexe qui auront été mariées, ne pourront épouſer de jeunes perſonnes qui ne l'ont point été.

IX.

Tout Citoyen pourra ſe marier dans quelle Tribu, Cité ou Province il voudra; mais alors la Femme & les Enfans ſeront de la Tribu du Mari.

X.

Les Enfans de l'un & de l'autre ſexe reſteront près du Pere, en cas de divorce, & la Femme qu'il aura épouſée en dernieres noces, en ſera ſeule cenſée la mere; nulle de celles qui l'auront précédée, ne pourra prendre ce titre à l'égard des Enfans de ſon Mari.

XI.

Les Fils d'un même Pere, quoique mariés & ayant des enfans, ne ſeront Chefs de Famille qu'après la mort de leur Pere commun.

XII.

Au tems de la célébration publique des mariages, ſe fera le dénombrement annuel des Citoyens de chaque Cité. Le Sénat tiendra état exact du nombre de perſonnes de différens âges & de différentes profeſſions; le tout par nom de Tribu & de Famille. On égaliſera autant qu'il ſera poſſible, le nombre des Familles qui compoſent les Tribus; on en formera de nouvelles, & s'il eſt néceſſaire, de nouvelles Cités, lorſqu'il y aura un nombre de Tribus ſurnuméraires, ſuffiſant pour cela, ou bien on repeuplera les Tribus & les Cités diminuées par quelque accident.

XIII.

Quand la Nation ſera parvenue à un point d'accroiſſement tel que le nombre des Citoyens qui naiſſent, ſe trouve à peu près égal au nombre de ceux qui ceſſent de vivre, les Tribus, les Cités, &c. demeureront & ſeront entretenues preſqu'égales. *Voyez la Loi III. économique.*

Loix d'Education qui préviendroient les ſuites de l'aveugle indulgence des Peres pour leurs Enfans.

I.

LEs Meres allaiteront elles-mêmes leurs enfans, ſi leur ſanté le permet, & ne pourront s'en diſpenſer ſans preuve de leurs indiſpoſitions.

II.

Les Femmes ſéparées de leur Mari, qui auront des enfans à la mamelle, prendront ſoin de les allaiter pendant l'année de leur divorce.

III.

Les Chefs des Tribus veilleront avec attention ſur les ſoins que les Peres & Meres doivent prendre de leurs enfans en bas âge.

IV.

A l'âge de cinq ans, tous les enfans dans chaque Tribu, ſeront raſſemblés, & les deux ſexes ſéparément logés & nourris dans une maiſon deſtinée à cela; leurs alimens, leurs vêtemens & leurs premieres inſtructions ſeront par-tout uniformément les mêmes, ſans aucune diſtinction, ſelon les regles qui ſeront preſcrites par le Sénat.

V.

Un certain nombre de Peres & de Meres de Famille, ſous l'inſpection du Chef de la Tribu, prendront ſoin de ces enfans comme des leurs propres, pendant cinq jours, & ſeront ſucceſſivement relevés par un pareil nombre: ils s'appliqueront à inſpirer à leurs Eleves la modération

& la docilité ; à prévenir, ſoit par la douceur, ſoit par de légers châtimens, toute diſcorde, tout caprice, toute mauvaiſe habitude ; ils les traiteront tous avec une parfaite égalité.

VI.

A meſure que la raiſon commencera à ſe développer, on inſtruira ces enfans des loix de la patrie ; on leur apprendra à les reſpecter, à obéir à leurs Parens, aux Chefs & aux perſonnes d'un âge mûr ; on les accoutumera à la complaiſance pour leurs égaux, à cultiver leur amitié, à ne jamais mentir ; on les exercera à quelque légere occupation convenable à leur âge, & de tems en tems, à des jeux qui puiſſent leur former le corps, & les préparer au travail ; on ne leur preſcrira rien, qu'on ne leur ait fait comprendre que cela eſt raiſonnable. Ces premieres inſtructions continueront d'être cultivées par les Maîtres, au ſoin deſquels ils ſeront confiés au ſortir de cette premiere enfance.

VII.

Ceux de ces enfans qui, avant l'âge de dix ans, ſeront aſſez robuſtes pour apprendre les premiers élémens de la profeſſion à laquelle on les jugera propres, ſeront envoyés tous les jours, pendant quelques heures, aux atteliers publics, pour commencer leurs exercices.

VIII

Tout enfant, à l'âge de dix ans, quittera cette commune demeure paternelle, pour paſſer aux atteliers, où alors ils ſeront logés, nourris, vêtus & inſtruits par les Maîtres & les Chefs de chaque profeſſion, auxquels ils obéiront comme à leurs

Parens ; le tout en commun dans chaque Corps & dans chaque attelier, où chaque ſexe ſera ſéparément inſtruit des occupations qui lui conviennent.

IX.

Les Maîtres & Maîtreſſes, ainſi que les Chefs de profeſſion, joindront aux exercices méchaniques les inſtructions morales. A meſure que la raiſon commençant à ſe développer chez les enfans, quelqu'un d'eux viendra à comprendre qu'il eſt une Divinité, & qu'en ayant entendu parler, ils feront des queſtions ſur cet Etre ſuprême, on leur fera comprendre, qu'il eſt la cauſe premiere & bienfaiſante de tout ce qu'ils admirent ou trouvent aimable & bon. On ſe gardera bien de leur donner de cet Etre ineffable aucune idée vague, & de prétendre leur en expliquer la nature par des termes vuides de ſens : on leur dira tout nuement que l'Auteur de l'Univers ne peut être autrement connu que par ſes ouvrages, qui ne l'annoncent que comme un Etre infiniment bon & ſage, mais qu'on ne peut comparer à rien de mortel. On fera connoître aux jeunes gens que les ſentimens de ſociabilité qui ſont dans l'homme, ſont les ſeuls oracles des intentions de la Divinité ; & que c'eſt en les obſervant qu'on parvient à comprendre ce que c'eſt qu'un Dieu. On leur dira que les loix ſont faites pour perfectionner ces ſentimens, & pour appliquer, avec ordre, ce qu'ils preſcrivent au bien de la ſociété.

X.

Tous les préceptes, toutes les maximes, toutes les réflexions morales ſeront déduits des Loix *fondamentales & ſacrées*, & toujours relativement à l'union & à la tendreſſe ſociale : les motifs

d'exhortation ſeront le bonheur particulier, inſéparablement attaché au bien commun, & les conſidérations encourageantes auront pour objet, l'eſtime & l'amitié des proches, des Concitoyens & des Chefs.

XI.

Les Chefs & Sénateurs veilleront avec ſoin à ce que les loix & réglemens pour l'éducation des enfans ſoient par-tout exactement & uniformément obſervés, & ſur-tout que les défauts de l'enfance, qui pourroient tendre à *l'eſprit de propriété*, ſoient ſagement corrigés & prévenus; ils empêcheront auſſi que l'eſprit ne ſoit imbu dans le bas âge, d'aucune fable, conte ou fictions ridicules.

XII.

A l'âge de quinze ou ſeize ans, lorſque de jeunes gens ſeront mariés, ils quitteront les Académies publiques, pour retourner dans la demeure paternelle, d'où ils iront journellement, aux heures marquées, aux atteliers, pour y exercer leur profeſſion, juſqu'à ce qu'ils ſoient en âge de profeſſer l'Agriculture; alors ils paſſeront dans les demeures deſtinées à cet état.

Loix des Etudes qui empêcheroient les égaremens de l'eſprit humain & toute rêverie tranſcendante.

I.

LE nombre des perſonnes qui s'appliquent aux Sciences & aux Arts, qui demandent plus de ſagacité, de pénétration, d'adreſſe, d'induſtrie & de talens, que de force de corps, ſera fixé, tant pour chaque genre d'étude, que pour chaque Cité : on en inſtruira de bonne heure les Citoyens qui auront le plus de diſpoſition, ſans que ce genre d'étude ou d'exercice les diſpenſe de vaquer à quelque partie de l'Agriculture, quand ils ſeront en âge d'y travailler. Perſonne, excepté le nombre preſcrit de Maîtres & d'Eleves pour les Sciences & les Arts, ne pourront s'y appliquer avant l'âge de trente ans, *ſelon la Loi de Police V.* Alors ceux dont l'expérience aura perfectionné l'entendement, & fait éclore des diſpoſitions pour quelque profeſſion plus relevée que celle qu'ils exerçoient auparavant, pourront s'en occuper.

II.

Il n'y aura abſolument point d'autre Philoſophie morale que ſur le plan & le ſyſtême des loix ; les obſervations & les préceptes de cette Science n'appuieront que ſur l'utilité & la ſageſſe de ces loix, ſur les douceurs des liens du ſang & de l'amitié, des ſervices & de la reconnoiſſance qui uniſſent les Concitoyens ; ſur l'amour & l'utilité du travail ; ſur toutes les regles générales & particulieres du bon ordre & d'une parfaite concorde : l'étude de cette Science ſera commune à tous les Citoyens.

III.

Toute métaphyſique ſe réduira à ce qui a été précédemment dit de la Divinité. Quant à l'égard de l'homme, on ajoutera qu'il eſt doué d'une raiſon deſtinée à le rendre ſociable ; que la nature de ſes facultés, ainſi que les principes naturels de leurs opérations, nous ſont inconnus ; qu'il n'y a que les procédés de cette raiſon qui puiſſent être ſuivis & obſervés par une attention réfléchie de cette même faculté ; que nous ignorons ce qui eſt en nous la baſe & le ſoutien de cette faculté, comme nous ignorons ce que devient ce principe au trépas : on dira que, peut-être, ce principe intelligent ſubſiſte-t-il encore après la vie ; mais qu'il eſt inutile de chercher à connoître un état ſur lequel l'Auteur de la Nature ne nous inſtruit par aucun phénomene : telles ſeront les limites preſcrites à ces ſpéculations.

IV.

On laiſſera une entiere liberté à la ſagacité & à la pénétration de l'eſprit humain à l'égard des Sciences ſpéculatives & expérimentales, qui ont pour objet, ſoit les recherches des ſecrets de la Nature, ſoit la perfection des Arts utiles à la ſociété.

V.

Il y aura une eſpece de Code public de toutes les Sciences, dans lequel on n'ajoutera jamais rien à la Métaphyſique ni à la Morale, au delà des bornes preſcrites par les loix : on y joindra ſeulement les découvertes phyſiques, mathématiques ou méchaniques confirmées par l'expérience & le raiſonnement.

VI.

Les beautés phyſiques & morales de la Nature, objets des Sciences, des commodités & des agrémens de la ſociété, ainſi que les Citoyens qui auront contribué, d'une maniere diſtinguée, à perfectionner toutes ces choſes, pourront être célébrés par l'éloquence, la Poéſie & la Peinture.

VII.

Chaque Sénat particulier fera rédiger par écrit, les actions des Chefs & des Citoyens dignes de mémoire ; mais il aura ſoin que ces hiſtoires ſoient exemptes de toute exagération, de toute flatterie, & bien plus rigoureuſement, de tout récit fabuleux ; le Sénat ſuprême en fera compoſer le Corps d'Hiſtoire de toute la Nation.

VIII.

Chaque chapitre de ces loix ſera ſéparément gravé ſur autant de colonnes ou pyramides érigées dans la Place publique de chaque Cité, & leurs intentions ſeront toujours ſuivies ſelon le ſens propre, direct, & littéral de leur texte, ſans qu'il ſoit jamais permis d'en changer ni altérer le moindre terme. Que s'il ſe trouvoit quelque équivoque ou quelque obſcurité dans une loi, il faudra tâcher, ou de l'expliquer par quelque autre, ou de déterminer une fois pour toutes le ſens de cette loi, de la maniere la plus favorable aux Loix fondamentales & ſacrées.

Loix pénales auſſi peu nombreuſes que les prévarications, auſſi douces qu'efficaces.

I.

TOut Citoyen, ſans exception de rang ni de dignité, fût-ce même le Chef général de la Nation, qui ſeroit, ce qu'on n'oſe penſer, aſſez dénaturé pour ôter la vie, ou bleſſer mortellement quelqu'un, qui auroit tenté par cabale ou autrement, d'abolir les Loix ſacrées pour introduire la déteſtable propriété, après avoir été convaincu & jugé par le Sénat ſuprême, ſera enfermé pour toute ſa vie, comme fol, furieux & ennemi de l'humanité, dans une caverne bâtie, comme il a été dit, *Loi édile XI.* dans le lieu des ſépultures publiques: ſon nom ſera pour toujours effacé du dénombrement des Citoyens; ſes enfans & toute ſa Famille quitteront ce nom, & ſeront ſéparément incorporés dans d'autres Tribus, Cités ou Provinces, ſans qu'il ſoit permis à perſonne de les mépriſer, ni de leur reprocher la faute de leurs parens, ſous peine d'être deux ans retranchés de la ſociété.

II.

Ceux qui oſeroient intercéder pour ces coupables; ceux qui auront griévement manqué de reſpect ou d'obéiſſance aux Chefs ou Sénateurs, aux Peres de Famille, ou à leurs Parens; ceux qui auront maltraité de paroles outrageantes ou de coups quelques-uns de leurs égaux, ſeront enfermés dans les lieux deſtinés à punir ces ſortes de fautes, pour un ou pluſieurs jours, ou mois, pour

une ou plusieurs années : le Sénat de la Nation réglera une fois pour toujours, ces tems, suivant la griéveté des délits : on ne pourra jamais retrancher du tems prescrit pour la punition d'une faute.

III.

Les adulteres seront enfermés pendant un an ; après quoi, un Mari ou une Femme pourra reprendre le coupable, s'il ne l'a pas répudié immédiatement après son infidélité ; & cette personne ne pourra jamais se marier à son adultere.

IV.

Toute personne de l'un ou de l'autre sexe, qui aura commerce avec quelqu'un pendant l'année de divorce, sera punie comme adultere.

V.

Toute personne qui aura mérité d'être retranchée de la société une ou plusieurs années, ne pourra jamais être ni Sénateur, ni Chef de Tribus.

VI.

Toutes personnes chargées de l'éducation & du soin des Enfans, qui, par une négligence reconnue, & faute de les corriger ou instruire, leur laisseront contracter quelque vice, ou quelque mauvaise habitude, contraire à l'esprit de sociabilité, seront pour un tems, ou pour toujours, privées de l'honneur de cet emploi, suivant qu'elles seront jugées coupables.

VII.

Tous ceux qui seront retranchés de la société, & enfermés pour toujours, ou pour un tems seulement, seront privés de tout amusement ou occupation ; ils seront uniformément nourris de mets

mêts bons, mais les plus communs, & vêtus de même; ils ſeront ſervis par les jeunes gens qui ſe ſeront rendu légérement coupables de pareſſe, d'indocilité, ou de menſonge; ils feront cette fonction pendant quelques jours, &, à leur défaut, on chargera de ce ſervice, alternativement chaque jour, un certain nombre des plus jeunes Eleves de chaque Profeſſion.

VIII.

D'autres fautes plus légeres, comme quelques négligences, quelque inexactitude, ſeront punies, ſuivant la prudence des Chefs ou des Maîtres de chaque Profeſſion, ſoit par l'emploi dont on vient de parler dans la Loi précédente, ſoit par la privation de toute occupation, comme de tout amuſement, pour quelques heures, ou pour quelques jours, afin de châtier l'oiſiveté par l'oiſiveté même.

IX.

Comme ce n'eſt point le châtiment, mais la faute qui déshonore, après en avoir ſubi la peine preſcrite, il ſera défendu à tout Citoyen d'en faire le moindre reproche à la perſonne expiée par la Loi, ni à aucun de ſes parens, ni d'en inſtruire les perſonnes qui l'ignorent, non plus que de marquer le moindre mépris pour ces perſonnes abſentes ou préſentes, à peine de ſubir la même punition; il ne ſera permis qu'aux Chefs de les avertir, avec autorité, de leurs devoirs, ſans faire jamais mention de leurs fautes paſſées, ni de leurs punitions.

X.

Toute peine impoſée par la Loi, & une fois réglée pour chaque eſpece de faute, ne pourra

jamais être remiſe, diminuée, ou commuée par aucune grace, ni par aucune conſidération, ſinon en cas de maladie.

XI.

Le Sénat de chaque Cité aura ſeul le pouvoir d'infliger les peines de privation de la ſociété ſur la dépoſition des Chefs de Tribus, de Familles, ou de Corps de Profeſſion, & ces derniers infligeront les autres peines civiles.

XII.

Toute fauſſe accuſation d'un crime qui mériteroit une privation perpétuelle de la ſociété, encourra même punition; dans tout autre cas, le faux accuſateur ſubira une peine double de celle qu'auroit dû ſubir l'accuſé.

XIII.

Les accuſations des perſonnes qui ne ſeront revêtues d'aucune autorité civile ou naturelle, ne ſeront point écoutées ni reçues par le Sénat.

XIV.

Les perſonnes en dignité ſeront obligées de veiller par elles-mêmes ſur les perſonnes qui leur ſeront ſubordonnées, de les réprimander ou punir pour les cas laiſſés à leur pouvoir, de les déférer à un ordre ſupérieur pour des fautes plus conſidérables, ſans aucune indulgence, à peine d'être privées, ou pour un tems, ou pour toujours, de leur charge, ſuivant l'importance de cette omiſſion.

Fin du ſecond Volume.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans le ſecond Volume.

Penſées ſur l'Interprétation de la Nature. Pag. 3

Penſées philoſophiques. 75

Lettres ſur les Aveugles. 115

Lettre ſur les Sourds & Muets. 185

Principes de Philoſophie morale. 129

CODE DE LA NATURE. 319

PREMIERE PARTIE.

Défauts des Principes généraux de la Politique & de la Morale.

Sujet de cette Diſſertation. 323

Réflexions ſur la conduite & le but de la Baſiliade. 324

Erreurs invétérées de la Morale vulgaire ; difficultés d'en percer les ténebres & la multitude. 327

Principes des erreurs des Moraliſtes anciens & modernes ; ce qu'ils auroient dû faire pour les recon-

noître, & les éviter. 328
Causes de la corruption de l'amour propre. 331
Etat de l'Homme au sortir des mains de la Nature, & ce qu'elle a fait pour le rendre sociable. 332
Exposition détaillée des vrais fondemens de sociabilité. 334
Sur quels principes la Morale & la Politique devoient établir leurs préceptes & leurs institutions. 336
Idée de la Probité naturelle; comment on en pouvoit prévenir la corruption. 338
Objection. 339
Réponse. Ibid.
Quelle éducation préviendroit tout vice. 341
Quelle éducation perpétue les erreurs de la Morale. 342
La plupart des Législateurs ont rompu les liens de sociabilité, & occasionné, ou entretenu les suites fâcheuses de cette rupture. 343
Pourquoi les Loix de la Nature sont devenues impraticables. 345

SECONDE PARTIE.

Défauts particuliers de la Politique.

Preuves expérimentales de nos Principes. 346
Etat naturel des Nations sauvages susceptibles des regles d'un très-sage Gouvernement. 347
Idée de la Politique vulgaire, & courte réfutation de ses Maximes. 352
Combien les maximes de la Politique vulgaire révoltent le bon sens. 353
Objections contre la possibilité de notre système chez

des Nations qui n'auroient point encore reçu de Loix. 357
Réponses ou nouvelles preuves des succès qu'auroient des Loix fondées sur la Nature, chez des Nations exemptes de nos préjugés. 358
L'inclination même de l'Homme pour le repos, est le principe de son activité. 360
Véritable cause de la paresse. Ibid.
Digression sur les répétitions obstinées de quantité d'objections frivoles. 362
Véritable origine des Nations, & causes de la corruption des sentimens de sociabilité. 363
Les Législateurs n'ont corrigé aucun désordre. 365
Pourquoi les Loix devoient être faites. 366
Vrai medium *de toute démonstration politique ou morale, & cause premiere de tout désordre.* 368
Combien il étoit facile aux premiers Législateurs de reconnoître les intentions de la Nature, & d'y conformer leurs institutions. Ibid.
Combien des Loix plus parfaites que les nôtres auroient eu de pouvoir. 370
Fausseté des principes du Droit civil & du Droit des Gens. 371
L'esprit du Christianisme rapprochoit les hommes des Loix de la Nature. 373
Pourquoi l'esprit du Christianisme ne s'est point soutenu. 374
Esprit monacal entiérement opposé aux Loix de la Nature. 376
En quoi consistent la liberté & la dépendance. 378
Foiblesse du pouvoir de nos Maîtres les plus absolus. 380
Vraies causes de la décadence & des révolutions des Etats les plus florissans. 383
Ce que c'est que le hasard dans l'Ordre moral. Ibid.
Ce qui assureroit la stabilité des Empires. 387

Sous quel prétexte la Politique ſacrifie l'intérêt de la multitude à celui d'un ſeul. 388
Pouvoir & fonction des Souverains dans le Droit naturel, & leur véritable grandeur. 390

TROISIEME PARTIE.

Défauts particuliers de la Morale vulgaire.

Ce que c'eſt que le mal ; ſes différentes eſpeces. 394
Il n'y a point de mal phyſique en préſence de la Divinité. 395
Le mal moral ne touche que la Créature. 396
Analogie entre l'ordre phyſique & le moral. 397
La bienfaiſance eſt la premiere de toutes idées morales. 398
Ce qui ôteroit à l'Homme toute idée de mal moral. 400
Ce que ſont en préſence de la Divinité les imperfections morales de la Créature. Ibid.
Tout dans l'Univers, ſoit phyſique, ſoit moral, ſe perfectionne par gradation. 404
Juſtes bornes du mal moral. 406
La cauſe paſſagere de tous maux en eſt le remede. 407
Véritables cauſes des contrariétés de l'eſprit & du cœur. 409
Combien nos principes ſont éloignés d'autoriſer le vice ou le crime. 411
Principal motif de toute action humaine, & principe de toute harmonie ſociale. 414
Véritable ſucceſſion & progrès des idées morales ; hypotheſes qui les prouvent. 416
La bienfaiſance eſt le premier principe de l'idée d'une Divinité. Ibid.
Premiere hypotheſe, où l'on explique comment l'idée

de la Divinité se développe & se perfectionne. 417
La réflexion seule sur les sentimens naturels fait éclorre l'idée d'une Divinité. Ibid.
Le spectacle de l'Univers ne fait qu'étendre l'idée de la Divinité. 418
Par quels degrés l'idée d'une Divinité se perfectionne. 419
Seconde hypothese, dans laquelle l'idée d'une Divinité acquiert de nouveaux degrés de perfection. Ibid.
Dans quel système l'idée de la Divinité pouvoit se perfectionner de plus en plus, ou se corrompre. 422
Comment la corruption des actions humaines s'est étendue sur l'idée de la Divinité; ce qu'il falloit faire pour l'arrêter. 424
Causes remarquables de la corruption des actions humaines que les Philosophes ont négligé d'observer. 426
I. *Les Nations les plus méchantes sont les plus superstitieuses.* Ibid.
II. *Chez quelles Nations les pratiques superstitieuses corrompent les actions morales.* 427
III. *Caractere de Nations les plus humaines.* 428
IV. *Quels sont ordinairement les plus méchans de tous les hommes.* 429
Ce qu'il falloit conclure des observations précédentes. 430
De quelle sorte de crainte la bienfaisance ne doit pas dépendre. Ibid.
Par où la Morale devoit commencer ses instructions. 431
Conclusion de cette Dissertation. 433

QUATRIEME PARTIE.

Modele de Légiſlation conforme aux intentions de la Nature.

Loix fondamentales & ſacrées qui couperoient racine à tous les maux d'une Société. 435
Loix diſtributives ou économiques. Ibid.
Loix agraires. 440
Loix édiles. 441
Loix de Police. 443
Loix ſomptuaires. 446
Loix de la forme du Gouvernement qui préviendroient toute domination tyrannique. 447
Loix de l'adminiſtration du Gouvernement. 450
Loix conjugales qui préviendroient toute débauche. 453
Loix d'éducation qui préviendroient les ſuites de l'aveugle indulgence des Peres pour leurs Enfans. 456
Loix des études qui préviendroient les égaremens de l'eſprit. 460
Loix pénales auſſi peu nombreuſes que les prévarications, & auſſi douces qu'efficaces. 463

Fin de la Table du ſecond Volume.